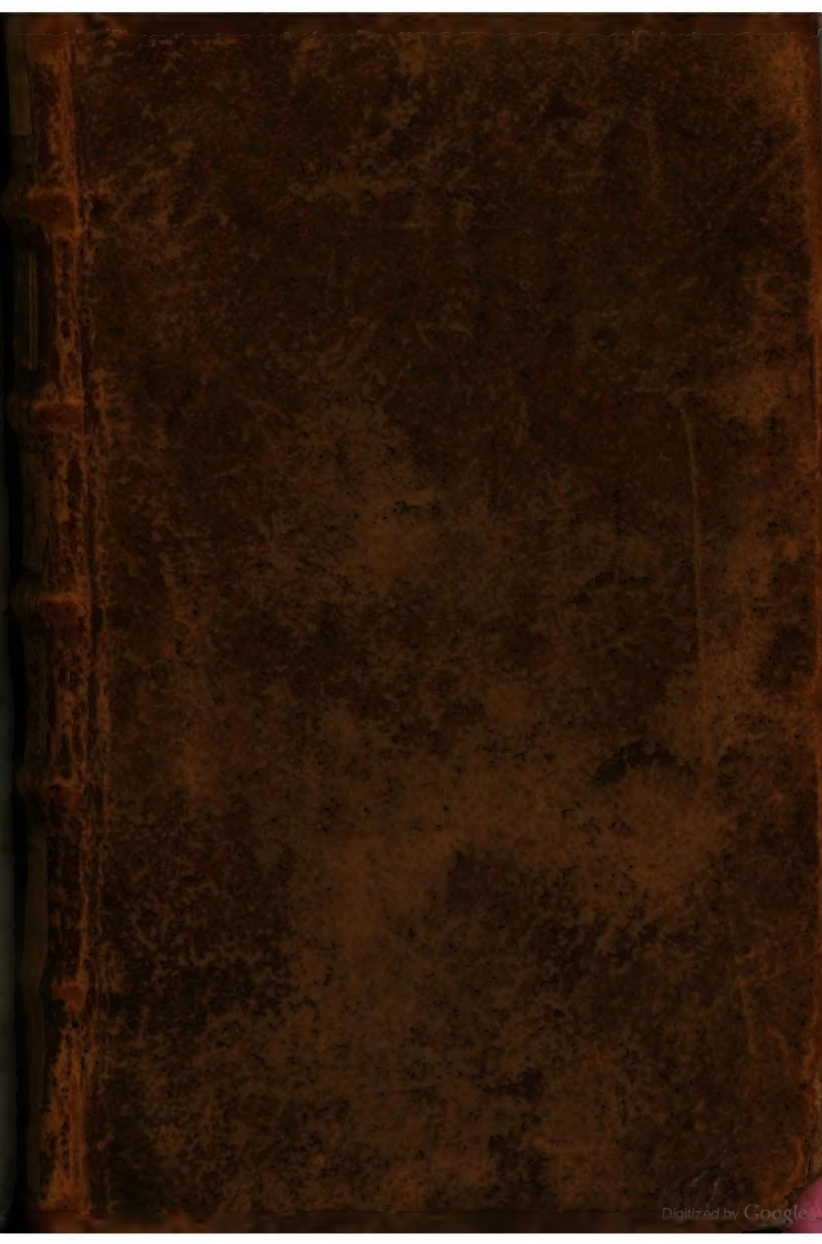
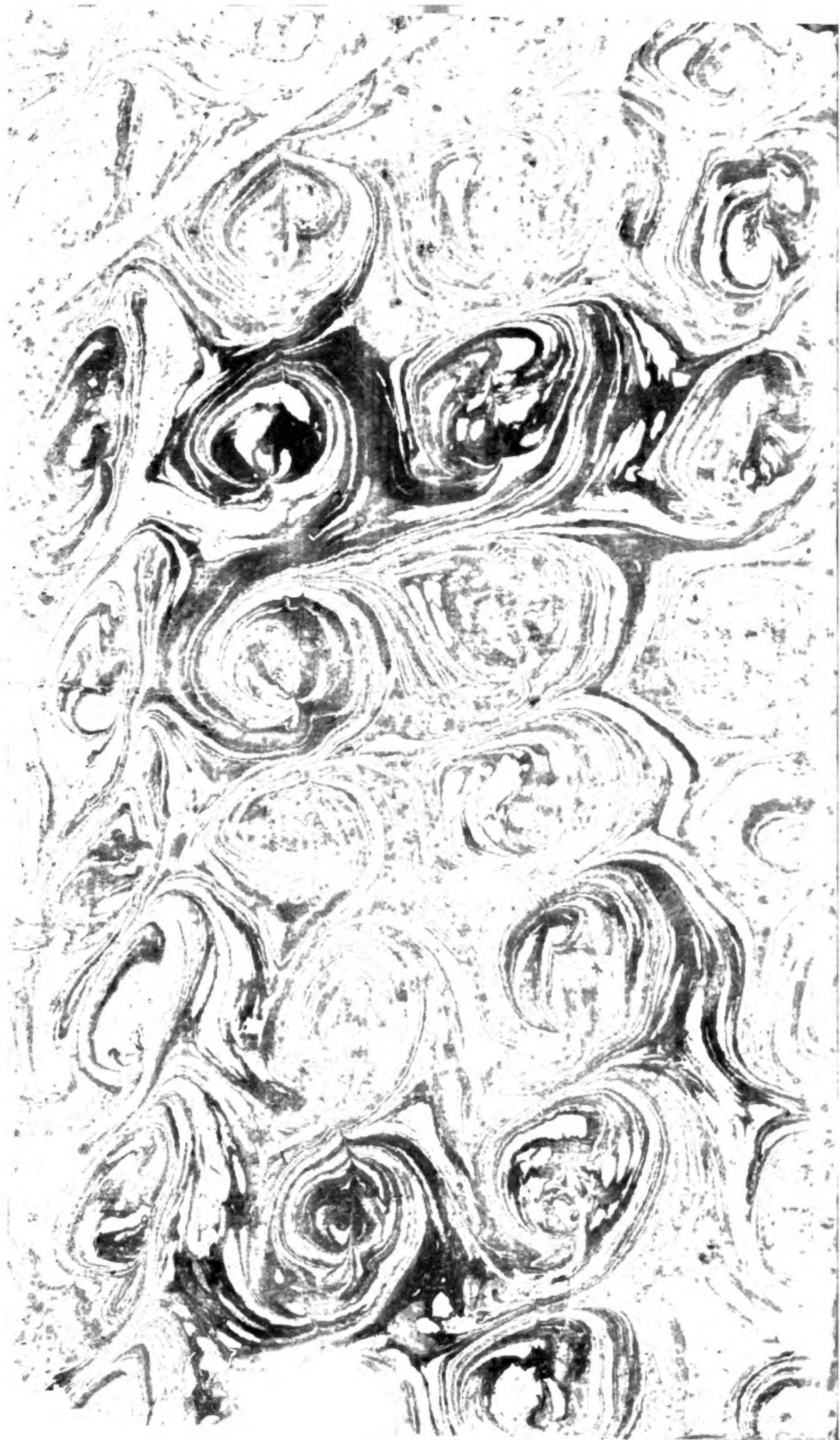








7465.

202. XXIII-2

84474 SBN

SERMONS

DU PERE

BOURDALOUË,

de la Compagnie de JESUS.

UR LES MYSTERES

TOME SECOND.

SÉCONDE EDITION.



A PARIS,

chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie
Royale, rue de la Harpe.

M. DCCIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

070-1225

1973

11/10/73

11/10/73

11/10/73

11/10/73

11/10/73

11/10/73

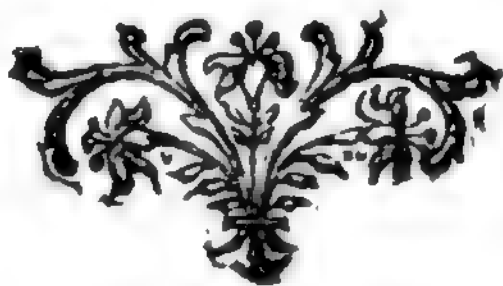
11/10/73



S E R M O N S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

<i>Sur la Conception de la Vierge.</i>	1.
<i>Sur l'Annonciation de la Vierge.</i>	59.
<i>Sur l'Annonciation de la Vierge.</i>	102.
<i>Sur la Purification de la Vierge.</i>	150.
<i>Sur la Purification de la Vierge.</i>	195.
<i>Sur la Purification de la Vierge.</i>	242.
<i>Sur l'Assomption de la Vierge.</i>	305.
<i>Sur la Dévotion à la Vierge.</i>	348.
<i>Sur la Feste de tous les Saints.</i>	397.
<i>Sur la Feste de tous les Saints.</i>	443.
<i>Sur la Commemoration des Morts.</i>	488.
<i>Sur l'Ouverture du Jubilé.</i>	537.





S E R M O N

S U R

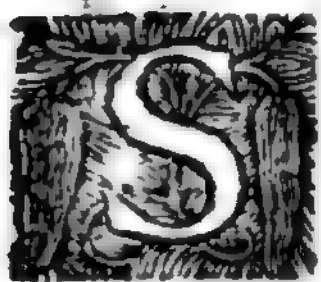
LA CONCEPTION

D E

LA VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de
quâ natus est Jesus qui vocatur Christus.

*Jacob fut pere de Joseph, l'époux de Marie, de
laquelle est né Jesus, qu'on appelle Christ. En
Saint Matth. chap. I.*



I R E,

EN peu de paroles, voilà l'éloge le plus
accompli de l'illustre Vierge dont nous ce-
lebrons aujourd'huy la feste : c'est celle de
qui est né le Sauveur ; *De quâ natus est Je-*
Myst. Tom. II. A

2^e SUR LA CONCEPTION

sus. Voilà ce qui rend la conception de Marie, non seulement si glorieuse, mais si sainte ; & sur quoy saint Augustin s'est fondé, quand il a dit que pour l'honneur de Jesus-Christ, il exceptoit toujours Marie lorsqu'il s'agissoit du peché ; & qu'il ne pouvoit pas mêmes souffrir, qu'on mist en question, si elle y avoit esté sujette : *Exceptâ*

August.

Virgine Mariâ, de quâ, propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccato agitur, haberi volo questionem. La raison qu'il en apporte, marque encore mieux sa pensée.

Car nous sçavons, adjouste ce saint Docteur, que cette Vierge incomparable a reçu d'autant plus de graces, pour triompher entierelement du peché, que c'est elle qui a mérité de concevoir & de porter dans ses chastes entrailles, celui que la foy nous assure avoir esté exempt de tout pechié, & absolument incapable d'avoir rien de commun avec le peché : *Inde enim scimus, quod*

Ibidem.

ei tantò plus gratiæ collatum fuit ad vincendum omni ex parte peccatum, quia concipere & parere meruit eum, quem constat nullum habuisse peccatum. Témoignage bien authentique en faveur de la sainte Vierge. Règle saine, que tout predicateur de l'Evangile peut suivre encore aujourd'huy, puisqu'il y a tant de siècles que saint Augustin le plus grand Docteur de l'Eglise, se la prescri-

DE LA VIERGE.

voit luy-mesme : *Exceptâ Virgine Mariâ.* C'est ce qui déterminâ les Peres du Concile de Trente à déclarer, que leur intention n'estoit pas de comprendre l'immaculée & bienheureuse Mere de Dieu (car ainsi l'appellent-ils) dans le decret où il s'agissoit du peché d'origine : *Declarat hac* Concil.
sancta synodus, non esse intentionis suæ, com- Tridentinæ
prehenderé in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam & immaculatam Dei genitricem. Or le saint Concile n'ayant pas voulu la confondre avec le reste des hommes dans la loy generale du peché, qui seroit assez temeraire pour l'y envelopper : Tel est aussi le motif pourquoy l'Eglise, conduite par l'esprit de Dieu, a institué cette feste particuliere sous le titre de la Conception de Marie. Elle prétend honorer la grace privilegiée & miraculeuse, qui sanctifia la Mere de Dieu, dès le moment qu'elle fut conceüe ; & c'est à moy, mes chers Auditeurs, de contribuer à ce dessein de l'Eglise, & de vous faire trouver dans ce mystere, tout sterile qu'il paroist pour l'édification des mœurs, un fonds également avantageux & pour la gloire de Mario & pour nostre propre utilité. Or c'est, comme vous l'allez voir, à quoy je me suis attaché. Mais il me faut, Vierge sainte, un secours puissant ; il me faut des lumie-

2 SUR LA CONCEPTION

res pour m'éclairer, des graces pour me soutenir, & c'est par vous que je les obtiendray, en implorant auprès de Dieu vostre intercession, & vous disant: *Ave Maria.*

J'Entre dans mon sujet par une pensée qui m'a paru digne de toutes vos reflexions, & à laquelle j'ay crû devoir m'arrester, parce qu'elle me fournit une ample matiere d'instruction & de morale touchant le mystere que nous solemnisons. Car je prétends que ce mystere par la comparaison que nous devons faire, & qu'il nous donne lieu de faire entre Marie & nous, ou plustost entre la conception de Marie & la nostre, nous decouvre aujourd'huy trois choses, en quoy consiste la science la plus solide & la plus salutaire de l'homme chrestien, qui est la connoissance de nous-mesmes. Trois choses qu'il nous est sur tout important de bien penetrer, & que nous ne pouvons ignorer, sans ignorer le fond de nostre religion: sçavoir, ce que nous sommes sans la grace, ce que nous sommes par la grace, & ce que nous devons à la grace. Quand je dis la grace, j'entends celle que les Theologiens appellent grace sanctifiante, & qui est en nous le plus precieux de tous les dons de Dieu; puisque c'est par elle, que de pecheurs nous devenons justes, & d'ennemis

de Dieu enfants de Dieu. J'entends cette grace habituelle, que Dieu répand dans nos ames, & qui est l'effet, ou du baptême que je puis pour cela définir après saint Jerosme le sacrement de nostre conception spirituelle & de nostre regeneration; ou de la penitence, qui nous tenant lieu d'un second baptême, est le sacrement de nostre justification. Je prétends, dis-je, que le mystere de la conception de Marie, bien medité & bien approfondi, nous fait parfaitement connoître ces trois choses: ce que nous sommes sans la grace, c'est à dire la corruption de nostre nature par le peché; ce que nous sommes par la grace, c'est à dire l'excellence de nostre sanctification par le baptême; ce que nous devons à la grace, c'est à dire la vigilance & le soin avec lequel nous devons la conserver en nous & l'honorer. Comprenez, s'il vous plaist, mon dessein. Marie, par le privilege de sa conception, pleinement victorieuse du peché, nous fait connoître par une regle toute contraire, l'estat malheureux où nous a réduits le peché: ce sera la premiere partie. Marie sanctifiée par la grace de sa conception, nous fait connoître avec toute la proportion qu'il peut y avoir, l'heureux estat où nous sommes élevez par la grace de nostre adoption: ce sera la seconde partie. Ma

2 SUR LA CONCEPTION

rie fidelle à la grace de sa conception, nous fait connoître par son exemple, l'obligation indispensable que nous avons de ménager & d'honorer la grace en vertu de laquelle nous sommes devant Dieu tout ce que nous sommes : ce sera la dernière partie. Or estre instruit de tout cela, c'est avoir une connoissance entière & parfaite de nous-mêmes. Car c'est connoître tout à la fois, & nostre véritable misere, & nostre solide bonheur, & nostre plus important devoir. Voilà ce que j'appelle l'homme, & selon l'expression de la sagesse, tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo*. Nostre véritable misere, pour en gémir devant Dieu dans l'esprit d'une sainte composition ; nostre solide bonheur, pour en bénir Dieu & luy en rendre grace dans l'esprit d'une humble confiance ; & nostre plus important devoir, pour l'accomplir, en marchant dans la voye de Dieu, selon l'esprit & les regles de la prudence chrestienne. C'est tout le partage de ce discours, & ce qui demande une attention particulière.

I.
PARTIE. **C**E n'est point un paradoxe que j'ay avancé, mais un principe certain que j'ay établi, quand j'ay dit que le privilege de la conception de Marie, par où elle a triomphé du peché, nous fait clairement con-

noistre l'estat malheureux où le peché nous a réduits ; & que pour nous bien convaincre de ce que nous sommes sans la grace , nous n'avons qu'à nous appliquer le mystere de ce jour. En voicy la preuve. Marie au moment que Dieu la forma dans le sein de sa mere , se trouva par l'avantage singulier de sa conception , & la plus illustre , & la plus accomplie , & la plus heureuse de toutes les creatures. La plus illustre : elle estoit de la maison Royale de Juda ; & comme petite fille de David , combien pouvoit-elle compter parmi ses ancestres de Monarques & de Souverains ? La plus accomplie : elle estoit dès-lors le chef-d'œuvre de la toute-puissance du Createur ; & par les qualitez éminentes qui la distinguoient & qui devoient faire de sa personne le miracle de son sexe , rien dans l'ordre de la nature ne luy pouvoit estre comparé. La plus heureuse ; elle estoit conceüe pour estre la mere d'un Dieu , & pour donner au monde un redempteur. Rien de plus vray, Chrestiens. Mais ô profondeur & abyssine des conseils de Dieu ! tout cela sans la grace & hors de la grace , dont Marie dans sa conception receût les prémices , non seulement n'eust esté de nul merite devant Dieu , mais n'eust pas empesché que Marie mesme malgré tous ces avantages , ne fust personnellement

8 SUR LA CONCEPTION

l'objet de la haine de Dieu. C'est ce que la foy nous oblige de croire. Or quelle consequence ne devons nous donc pas tirer de là, pour comprendre ce que c'est par rapport à nous, que la malediction du peché & jusqu'où s'étend la fatale disgrâce de nostre origine? Non, mes chers Auditeurs, Dieu dont le discernement est infailible, & qui seul, juge équitable du merite de sa creature, sçait l'estimer par ce qu'elle vaut, ne considéra Marie dans sa conception ni par la noblesse de sa naissance, ni par les graces naturelles dont le ciel commençoit déjà & si liberalement à la pourvoir, ni mesmes absolument parce que le Saint des saints devoit naistre d'elle. Cela pouvoit suffire, pour rendre sa conception glorieuse, mais cela ne suffisoit pas pour faire de cette Vierge une creature selon le cœur de Dieu. Ainsi Dieu ne l'estima, Dieu ne la regarda comme sa fille bien-aimée, que parce qu'elle luy parut dés lors revestue de sa grace, & affranchie de la corruption du peché. Verité si constante, (ne perdez pas cette remarque de saint Chrysostome, aussi édifiante pour vous, qu'elle est essentielle au sujet que je traite,) verité si constante, que parce qu'il y a eû des ancestres de Marie prévaricateurs, impies, idolastres; quoy-qu'ancestres de Marie, & de Jesus-Christ

mesme, ils ont neanmoins esté reprouvez de Dieu. Par où Dieu, adjouste saint Chrysostome, a voulu monstrier, jusques dans les ancestres de son Fils, que tout ce qui ne porte pas le caractère de la sainteté, est indigne de luy; que tout ce qui est infecté de la contagion du peché, quelque grand d'ailleurs qu'il puisse estre selon le monde, n'est à ses yeux qu'un sujet de reprobation. Arrêtons-nous-là, Chrestiens; & sans perdre Marie de veüe, commençons par là à découvrir ce que nous sommes.

Nous avons tous esté conceûs dans le peché; la foy nous l'apprend, & l'expérience mesme nous le fait sentir. Voilà le fond de nostre misere, que nous prétendons bien connoistre; & moy je vais vous faire voir combien il s'en faut, que nous ne l'ayons jusques à present connu. Ecoutez-moy, & vous en allez convenir. Il est vray: éclairez des lumieres de la foy, nous confessons avec l'Apostre, qu'au moment de nostre conception nous sommes tous enfans de colere; *Naturâ filii iræ*: & il n'y a per- Ephes. c. 2
sonne qui ne soit prest aujourd'huy de dire à Dieu comme David: *Ecce in iniquitatibus conceptus sum, & in peccatis concepit* Psalm 50.
me mater mea. Vous voyez, Seigneur que j'ay esté formé dans l'iniquité; & que la mere qui m'a conceû, m'a conceû dans le

TO SUR LA CONCEPTION

peché. Ainsi parlons-nous, quand touchez de l'esprit de penitence nous entrons dans les sentiments de ce saint Roy. Nous n'en demeurons pas là. Parceque nous avons esté conceûs dans le péché, nous nous reconnoissons de bonne foy sujets aux desordres qu'il produit, & qui en sont les tristes effets : c'est à dire, nous sçavons que ce premier péché nous a attiré un déluge de maux, & que par les deux playes mortelles qu'il nous a faites, l'ignorance & la concupiscence, il a répandu le venin de sa malignité dans toutes les puissances de nostre ame : que c'est pour cela, qu'il n'y a plus rien en nous de sain ; que nostre esprit est susceptible des plus grossieres erreurs, que nostre volonté est comme livrée aux plus honteuses passions, que nostre imagination est le siege & la source de l'illusion, que nos sens sont les portes & les organes de l'incontinence ; que nous naissons remplis de foiblesses, assujettis à l'inconstance & à la vanité de nos pensées, esclaves de nos tempéraments & de nos humeurs, dominez par nos propres desirs. Nous n'ignorons pas que de là nous vient cette difficulté de faire le bien, cette pente & cette inclination au mal, cette repugnance à nos devoirs, cette disposition à secoïer le joug de nos plus legitimes obligations, cette haine de

la verité qui nous corrige & qui nous redresse, cet amour de la flatterie qui nous trompe & qui nous corrompt, ce dégout de la vertu, ce charme empoisonné du vice: de là cette guerre intestine que nous sentons dans nous-mêmes, ces combats de la chair contre la raison, ces revoltes secrètes de la raison même contre Dieu; cette bizarre obstination à vouloir toujours ce que la loy nous défend, parce qu'elle nous le défend, & à ne vouloir point ce qu'elle nous commande, parce qu'elle nous le commande; à aimer par entestement ce qui souvent en soy n'est point aimable, & à rejeter injustement & opiniastrément ce qu'on nous ordonne d'aimer, & ce qui meriteroit de l'estre. Renversement monstrueux, dit S. Augustin: mais qui par là même qu'il est monstrueux, devient la preuve sensible du peché que nous contractons dans nostre origine, & que nous apportons en naissant. Voilà encore une fois ce que nous éprouvons, & ce que nous regardons comme les suites malheureuses de nostre conception: Or convenir de tout cela, me direz-vous, n'est-ce pas suffisamment nous connoître? Non, mes chers Auditeurs: entre les effets de ce premier peché dont je parle, il y en a encore de plus affligeants, & à la connoissance desquels le mystere que nous

celebrons, nous conduit. Ce n'est-là que le fond de nostre misere ; mais prenez garde, en voicy le comble, en voicy l'excès, en voicy le prodige, en voicy l'abus, en voicy la malignité, en voicy l'abomination ; & si ce terme ne suffit pas, en voicy pour m'exprimer avec le Prophete, l'abomination de desolation. Autant de poinçts que je vous prie de bien suivre, parce qu'estant ainsi distinguez, & que l'un encherissant toujours sur l'autre, c'est de quoy vous donner par degrez une idée juste de ce fonds de corruption que nous avons à combattre, & que la grace de Jesus-Christ doit détruire en nous. Je reprends, & je m'explique.

Le comble de nostre misere, c'est que nostre misere mesme, quoy-qu'humiliante, ne nous humilie pas ; & que malgré tant de sujets qu'elle nous donne de nous confondre, nous ne laissons pas d'estre encore remplis d'orgueil. Pour estre aveugles, foibles, pauvres, miserables, (car fussions-nous d'ailleurs les dieux de la terre, tel est en qualité d'enfants d'Adam, nostre appanage & nostre sort) nous n'en sommes pas moins prévenus d'estime pour nous-mesmes. Pour estre dégradés & dépouillez de tous les privileges de l'innocence, nous n'en sommes pas moins contents de nous-mesmes, pas moins occupez de nous-mesmes, pas moins

amateurs ni moins idolâtres de nous-mêmes. Marie avec la plénitude de la grace a esté humble, & nous avec le neant du péché nous sommes superbes. Oüy, mes Freres, voilà le desordre que nous avons tous à nous reprocher. Beaucoup d'ignorance, joint à beaucoup de presumption; foibles-
 ses extremes, soutenuës d'une pitoyable vanité; indigence affreuse des vrais & solides merites, accompagnée d'une enflûre de cœur, qui seule, selon l'Ecriture, suffiroit pour nous attirer l'indignation de Dieu. Car qu'y a-t-il de plus propre à irriter la colere de Dieu, qu'un pauvre orgueilleux? Or qui de nous, s'il se connoist bien, n'advouera pas qu'il a part, comme pecheur, à cette malediction? *Pauperem superbum* *Ecclesiæ*
odivit anima mea. Il y a plus. c. 35.

L'excès de nostre misere, c'est qu'estant aussi déplorable que je vous l'ay representée, toute déplorable qu'elle est, nous ne la déplorons pas. Les Saints & les eslûs de Dieu en ont gémi, & nous n'en sommes pas touchés. Saint Paul dans l'amertume de son ame s'en est affligé, & nous nous en consolons. Ah! Seigneur, s'écrioit le saint homme Job, pourquoy m'avez-vous mis dans une disposition qui me rend si contraire à vous, & pourquoy par là me suis-je devenu insupportable à moy-mesme?

14 SUR LA CONCEPTION

Job. c. 7. Quare posuisti me contrarium tibi, & factus sum mihi met ipsi gravis? Est-ce ainsi que parle un mondain; est-ce ainsi qu'il pense? non; insensible à ses maux, il souffre tranquillement cet estat de contrariété entre Dieu & luy. S'il gémit sous le joug de ses passions, ce n'est point parce que ses passions le rendent contraire à Dieu, mais parce qu'elles troublent son repos, mais parce qu'elles luy causent de mortels chagrins, mais parce qu'il se voit souvent dans l'impuissance de les satisfaire. De ce qu'elles le tiennent captif sous la loy du peché, c'est à quoy il ne fait nulle attention. Il est esclave de la concupiscence qui le domine, mais esclave volontaire parce qu'il en veut bien estre dominé. Il sent dans son cœur mille revoltes interieures contre Dieu; & ces revoltes continuelles & si dangereuses, bien loin de l'étonner, ne luy donnent pas la moindre inquietude. Pourveu qu'il arrive à ses fins, il consent à vivre sous l'empire de la chair, & à estre vendu au peché. A combien de pecheurs du siecle ce tableau n'expose-t-il pas leurs veritables, mais dam-nables sentiments? Allons plus avant.

Le prodige de nostre misere, c'est qu'au lieu de la déplorer, nous nous aveuglons tous les jours jusques à nous en feliciter, jusqu'à nous en glorifier. Car où est l'am-

ieux qui ne s'applaudit pas intérieure-
 ment des idées, des projets, des succès de
 l'ambition ? où est le riche avare qui ne
 sçait pas bon gré de ses sordides épar-
 ses & de son avarice ? où est l'impudique
 qui ne met pas son bonheur dans les infâ-
 mes voluptez ? où est le vindicatif qui ne
 fait pas un triomphe de sa vengeance ?
 ces passions dont l'Apostre de Jésus-Christ
 soit le sujet de sa douleur, à mesure que
 nous oublions Dieu, deviennent le sujet
 de notre joye. Par un renversement de re-
 ligion, & mesmes de raison, ces passions
 deviennent nos divinitez; nous leur faisons
 sans cesse des sacrifices, nous leur obéïssons
 aveuglément : non contents de leur estre
 soumis nous-mesmes, nous exigeons des
 autres qu'ils s'y soumettent; nous voulons
 qu'ils en soient les approbateurs : entrer
 contre nos passions, c'est sçavoir nous plaire;
 contredire, c'est nous offenser : plus ces
 passions sont vives & ardentes, moins nous
 craignons qu'on y résiste; plus elles sont hon-
 nêtes, plus nous sommes jaloux qu'on les
 respecte, & qu'on ne les choque pas. Ce
 que je dis, n'est-ce pas le monde tel qu'il
 est & cela mesme, si nous avons une étin-
 celle de christianisme, ne doit-il pas nous
 donner de la horreur ? Voicy néanmoins quelque
 chose encore au delà.

16 SUR LA CONCEPTION

L'abus de nostre misere, c'est que nous en tirons mesmes avantage, jusqu'à nous en servir comme d'une excuse dans nos pechez & jusqu'à nous en prévaloir contre Dieu. Au lieu que David demandoit humblement à Dieu, d'estre guéri de sa foiblesse, *Psalm. 6.* s'en accusant comme d'un mal, *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum; sana me;* nous alleguons la nostre, comme une raison, que nous supposons devoir couvrir nos déreglements, & nous tenir lieu de justification. C'est à dire parce que nous sommes foibles & que nous avons esté conceûs dans le peché, nous voulons que Dieu dissimule nos crimes, qu'il les tolere, & qu'il ne les recherche pas dans toute la rigueur de sa justice. Mieux instruits que luy-mesme de l'équité de ses jugements, nous prétendons que parce qu'il connoist nostre fragilité, il soit moins en droit de nous condamner & de nous punir; & à force de le prétendre, nous nous accoustumons à le penser & à le croire. Dieu, qui selon les oracles de l'Ecriture est le vengeur inexorable du peché, nous paroist pour des creatures aussi fragiles que nous le sommes, un Dieu trop severe & trop rigide: ou plustost, selon nostre caprice & nostre sens, nous nous en faisons un Dieu plus humain, un Dieu plus condescendant à nos inclinations, un Dieu

ins ennemi de nos desordres; parce qu'
 nt, disons-nous, l'auteur de nostre es-
 , il sçait de quelle masse il nous a tirez,
 qu'il n'exige pas de nous une sainteté si
 faite. Car ne sont-ce pas là les temerai-
 & pernicious raisonnements, que for-
 tous les jours l'impiété; & voilà ce que
 appelle abuser de nostre misere mesme.

La malignité de nostre misere, c'est que
 peché dans lequel nous sommes conceûs,
 une funeste qualité qui luy est propre,
 ecte en nous tout ce qui vient de Dieu,
 tout ce que nous avons receû de Dieu:
 nts de l'esprit, forces du corps, capa-
 , santé, noblesse, beauté, dons de la
 re & par consequent du Createur; prof-
 itez, honneurs, dignitez, richesses,
 is de fortune, c'est à dire de la provi-
 ce; mais tout cela, par le malheur de
 re conception, occasion de peché, in-
 ment de peché, source de peché. Voi-
 e qui perd l'homme chrestien, mais ce
 l'homme charnel & mondain ne sent
 & ne comprend pas. Permettez-moy
 ous le faire comprendre, & d'en tirer
 euve de vous-mesmes. Dans l'ordre na-
 l des choses, plus vous estes heureux
 n le monde, plus vous devriez estre sou-
 à Dieu & reconnoissants envers Dieu.
 s parce que le peché a renversé dans

18 SUR LA CONCEPTION

vous ce bel ordre, plus Dieu vous comble de ses biens, plus il semble que vous foyez nez pour luy estre ingrats & rebelles. Jusques à ses graces & à ses faveurs, tout vouspervertit; la prospérité vous corrompt, les honneurs vous enflent, les richesses entretiennent vostre luxe, la santé vous fait oublier le soin du salut. Si Dieu par des moyens tout contraires veut vous forcer de retourner à luy, les remedes qu'il y employe se tournent pour vous en poison: l'adversité vous irrite, l'humiliation vous desesperere, la disette, (car où n'est-elle pas, & quelles conditions en sont exemptes?) la disette vous fait tomber dans l'injustice, & l'infirmité dans le relaschement & la tiedeur. Ce qui devoit vous sanctifier, vous endurecit; & ce qui devoit vous convertir & vous rapprocher de Dieu, vous en éloigne. Tant il est vray que le péché a comme aneanti, ou plustost a corrompu dans vous tous les dons de Dieu, & ruiné pleinement & absolument l'œuvre de Dieu. Peut-on rien adjouster à cecy? ouïy, mes chers Auditeurs, & ce que j'y adjouste, est encore infiniment plus digne de nos larmes.

L'abomination de nostre misere, c'est que non contents d'estre enfants de colere par nature, nous le sommes, & nous vou-

s bien l'estre par nostre choix. Avoir hé dans autrui, & naistre ennemi de eu par la nécessité inévitable de nostre gine, c'est la malediction commune où is nous plaignons d'avoir esté envelop- : ; mais nous en plaignons-nous de bon- foy, tandis que nous y joignons celle stre encore ennemis de Dieu par un li- : consentement de nostre volonté? Or us le sçavez, hommes mondains à qui arle : vous sçavez jusqu'où sur ce point le libertinage du siecle, & souvent jus- à quel excès vous l'avez vous-mêmes té. Avoir esté conceûs dans le peché, t le sort de toute la posterité d'Adam; is vivre impunément dans le peché, mais laire dans le peché, mais faire gloire du hé, mais s'endurcir dans le peché, mais severer avec obstination dans le peché, is s'exposer sans crainte au danger pro- in de mourir dans l'estat du peché, mais iloir bien actuellement mourir dans son hé, c'est le sort particulier, mais le sort eux, de je ne sçais combien d'ames per- ties, que le torrent du monde entraîne; Dieu veuille qu'entre ceux qui m'écou- : , il n'y en ait point de ce nombre. Job andoit à Dieu, que le jour pérîst où il it esté conceû. Il souhaitoit que ce jour : esté changé en tenebres, que jamais le

20 SUR LA CONCEPTION

soleil ne l'eust éclairé, & qu'il eust pû estre effacé du nombre des jours; & il avoit raison, dit saint Augustin, puisque c'estoit le jour malheureux où il avoit commencé d'estre pecheur, & sans le vouloir mesmes, ennemi de Dieu. Que fait le libertin? par un sentiment bien contraire, il compte parmi les beaux jours de sa vie, certains jours, où librement & sans remords, il s'est livré à l'esprit impur: ces jours infortunez, qu'il a passé dans le crime; ces jours où pour se satisfaire il a renoncé à son Dieu, ces jours en eux-mesmes pleins d'horreur, ne laissent pas, parce qu'il est sensuel & voluptueux, de se représenter à luy comme des jours agreables; il en conserve le souvenir, il en souhaiteroit le retour; bien loin de pleurer parce qu'ils ont esté, son chagrin est qu'ils ne sont plus. Mais sans parler précisément du libertin, & sans l'estre, mes chers Auditeurs, le honteux reproche que nous avons aujourd'huy à nous faire, c'est qu'à ce péché d'origine contracté par une autre volonté que la nostre, nous adjouſtons de nostre chef mille autres pechez personnels, d'autant plus punissables devant Dieu, que nous les commettons souvent de dessein formé, & que nous ne pouvons les imputer qu'à nous-mesmes. Pechez qui ne sont ni

norance, ni de surprise ; mais qui pron-
 nt d'une malice pure , ont encore plus
 position à la sainteté de Dieu , & par
 oivent beaucoup plus outrager Dieu.
 vez qu'il nous seroit facile d'éviter, &
 quels nous ne succombons , que parce
 nous ne comptons pour rien d'y suc-
 cer. Pechez dont nous recherchons l'oc-
 on , dont nous attirons la tentation ,
 : nous ne craignons point de courir le
 ie ; & qui par toutes ces circonstances
 ent avec eux un caractère particulier de
 obation , puisqu'il est vray alors que
 sommes enfants de colere , non plus
 ature & par nécessité, mais par nostre
 re volonté. Ay-je pû mieux vous ex-
 er l'abomination de nostre misere ? Ne
 lassons point d'en sonder l'abyfme
 ond, & sur cela écoutez ce qui me reste
 is dire,

abomination de desolation dans nostre
 e , c'est qu'au lieu que la grace qui
 fia la conception de Marie , a parfai-
 it & absolument triomphé dans sa
 ne du peché originel , nous au con-
 , malgré la grace du baptême, qui ef-
 n nous ce peché ; par un dernier de-
 : qui ne peut estre attribué qu'à la dé-
 tion de nostre cœur , nous suscitons
 tous les jours dans le christianisme ,

22 SUR LA CONCEPTION

si j'ose ainsi m'exprimer , de nouveaux pechez originels, pires que le premier, & d'une consequence pour nous plus pernicieuse. Qu'est-ce à dire, nouveaux pechez originels ? c'est-à-dire, certains pechez dont nous sommes les auteurs, & qui par une fatale propagation se communiquant & se répandant, passent de nos personnes dans celle des autres. J'appelle pechez originels, ces pechez de scandale contre lesquels le Fils de Dieu a prononcé dans l'Evangile de si foudroyants anathemes. J'appelle pechez originels, certains pechez des peres & des meres à l'égard de leurs enfants ; d'un pere, qui par succession inspire à son fils les inimitiez & les vengeances ; d'une mere qui oubliant qu'elle est chrestienne, pervertit sa fille en luy inspirant la vanité & l'amour du monde. J'appelle pechez originels, certains pechez des chefs de famille à l'égard de leurs domestiques ; d'un maitre, qui pire qu'un infidelle, fait des siens les ministres de ses debauches ; d'une femme, qui abusant de son autorité, engage la conscience d'une jeune personne que Dieu luy a confiée, & la perd en l'obligeant à estre la confidente de ses intrigues. J'appelle pechez originels, certains pechez des grands à l'égard des peuples, des prestres à l'égard des laïques, des superieurs à l'égard

eurs inferieurs. En quoy le peché d'Adam fut-il énorme devant Dieu? en ce qu'il n'est pas le peché d'un seul, mais de plusieurs; en ce qu'Adam violant le precepte, comprit tous dans le malheur de sa rébellion; en ce qu'estant nostre chef, pût commettre ce peché, sans nous en rendre coupables. C'est un mystere de foy que nous reverons: mais ce qui nous paroist terrible dans le peché d'Adam, est évident & sensible dans les especes de peché que je vous en veux marquer. Car je dis toujours que la desolation de nostre misere, est de recourir sur autrui nostre iniquité; est de ne pas contenter d'estre pecheurs, mais d'advertir avec nous des ames innocentes, & de rendre complices de nos desordres & de s'en charger; est d'estre aussi bien qu'Adam le principe & la source de leur damnation. Ah! Chrestiens, n'est-ce pas icy que je pourrois m'écrier avec le Prophete Jeremie, & conclure avec luy: *Quis dabit Jeremiæ meo aquam, & oculis meis fontem lacrimarum?* qui donnera à mes yeux une source de larmes, pour pleurer jour & nuict de pareils malheurs? malheurs qui sont le fruit du premier peché; mais malheurs encore plus déplorables, que ce peché-même dont nous ressentons les tristes

24 SUR LA CONCEPTION

Vous seule , ô glorieuse Vierge , avez esté preservée de cette corruption & de cette malediction originelle. Vous seule dans vostre conception avez paru devant Dieu pure & sans tache; mais c'est pour cela mesme que nous recourons à vous , & que nous implorons vostre protection toute puissante. Car le privilege que vous avez receû de Dieu pour estre exempte de nos miseres , ne peut vous inspirer pour nous que de la compassion. Vous estes la mere de misericorde ; mais vous ne pouvez l'estre que pour nous , & pour nous comme pecheurs. Vostre gloire dépendoit en quelque façon de nostre disgrâce ; & s'il n'y avoit eû des pecheurs , vous n'auriez jamais mis au monde celuy qui les a sauvez , & par consequent jamais vous n'auriez esté mere de Dieu. C'est donc avec une ferme confiance , que nous nous prosternons devant vous. Malheureuse posterité d'une mere pecheresse , mais trouvant en vous une mere sainte & une mere charitable , nous vous adressons nos prieres & nos vœux , nous poussons vers vous des soupirs ; & les secours que nous vous demandons , c'est pour apprendre à nous humilier dans la veüe de nostre misere , à la déplorer , à n'en pas tirer au moins une vaine gloire , à n'en pas abuser , à ne la pas

aug-

menter ; enfin à connoître non seulement ce que nous sommes sans la grace , mais aussi ce que vous avez esté & ce que nous sommes par la grace. Nous l'allons traiter dans la seconde partie.

C'est le sentiment de toute l'Eglise qui doit icy tenir lieu de regle , que Marie après Jesus-Christ a esté la premiere esclûs de Dieu ; & il est d'ailleurs évident que le premier effet de son élection ou sa predestination , a esté la grace singulière , en quoy j'ay fait consister le privilège de sa conception. Grace souveraine , dont elle pût bien dire dès-lors : tout ce que je suis , & tout ce que je seray jamais, je suis en vertu de cette grace, dont Dieu prévient aujourd'huy : *Gratiâ Dei sum quod sum*. Grace féconde, qui dès ce moment-là luy donna lieu de pouvoir adjousser avec l'Apostre, mais bien plus justement l'Apostre : *Et gratia ejus in me vacua fuit* ; & cette grace de mon Dieu n'a point esté sterile en moy. Car il est vray , attestons , que cette grace fut à légard de Marie , comme une onction celeste dont Dieu la remplit dans l'instant mesme qu'elle fut conçûë. Mais pourquoy ? pour sanctifier sa personne , & pour relever le mérite de toutes les actions de sa vie. Ne

II.
PARTIE.

1. Cor.
c. 15.

Ibidem.

perdez rien de ces deux pensées. Pour sanctifier sa personne de la manière la plus parfaite & la plus avantageuse, dont une pure creature peut estre sanctifiée au dessous de Dieu ; & pour relever le mérite de toutes les actions de sa vie, c'est à dire, pour rendre toutes ses actions précieuses devant Dieu, & dignes de Dieu. Deux merveilleux effets que je distingue, & qui par les deux conséquences que j'en tireray, en comparant toujours la conception de Marie avec la nostre, nous feront connoître à nous-mêmes l'heureux état où nous élève par le baptême la grace de nostre adoption.

Grace qui sanctifia la personne de Marie, & qui la sanctifia de la manière qui convenoit à une creature que Dieu formoit actuellement, & qu'il destinoit pour estre la mere de son Fils. Car dans ce bienheureux moment, Marie déjà pleine de grace, & pleine de l'esprit de Dieu, eût droit de dire bien mieux qu'Isaïe : *Dominus ab utero vocavit me* ; avant que je visse le jour, le Seigneur m'a appelée : *De ventre matris mee recordatus est nominis mei* ; dès le sein de ma mere il m'a fait sentir l'impression de sa grace, & s'est souvenu de mon nom. Oüy, dès cet instant le Verbe de Dieu se souvint de l'auguste nom, du sacré nom, du nom venerable que Marie devoit un jour

er ; & parce que c'estoit d'elle qu'il
oit naistre, au lieu qu'il dît à Isaïe, *Ser- Ibid.*
meus es tu, quia in te gloriabor ; vous
mon serviteur, & c'est en vous que je
glorifieray ; il dît à Marie, quoy-qu'
fust son humble servante, vous estes cel-
le j'ay choisie pour estre ma mere. Car
en cette qualité que vous estes aujour-
uy conceüe ; & voilà pourquoy non
ement je me glorifieray, mais dès main-
nt je me glorifie en vous. Dès cet ins-
-là, dis-je, le Verbe de Dieu en veüe
on incarnation prochaine, se fit comme
gloire particuliere, & crût se devoir
-mesme de sanctifier cette Vierge, de
richir de ses dons, & de la combler de
aveurs les plus exquises. Le souvenir
c'estoit celle dont il devoit estre bien-
le Fils, sa tendresse luy fit oublier les
generales de sa justice rigoureuse, pour
parer de la masse commune des enfants
dam, pour la privilegier, pour la dis-
ier, pour l'honorer, en consacrant les
ices de son estre, par cette onction de
cté, dont elle fut remplie ; & comme
Fils présomptif, rendant par avance,
puis ainsi parler, cette espee de respect
maternité future. *De ventre matris meæ*
datus est nominis mei. Ce n'est pas tout.
ay dit que la grace de la conception de

28 SUR LA CONCEPTION

Marie, au mesme temps qu'elle sanctifia sa personne, fut en elle comme une source intarissable de merites, pour consacrer & pour relever toutes les actions de sa vie. Cecy n'est pas moins digne de vostre attention. Car selon les regles & les principes de la Theologie, il est encore vray, que la mere de Dieu durant tout le cours de sa vie, n'a pas fait une seule action qui n'ait tiré son merite & sa valeur de cette premiere grace. Autre abyssine des thresors infinis de la misericorde divine : *O altitudo divitiarum!* Pour vous faire mieux entendre ce que je veux dire, je vais vous en donner une figure sensible, & la voicy. Imaginez-vous, mes chers Auditeurs, ce petit grain de l'Evangile, qui semé dans le champ, & y ayant germé, croist peu à peu jusqu'à devenir un grand arbre. Rien de plus juste, pour exprimer ma pensée. Dès que ce grain a pris racine, il pousse son germe, il sort de la terre, à force de s'élever il jette des branches, il se couvre de feüilles, il se pare de fleurs, il porte des fruits; mais en sorte que tout cela n'a de subsistance & de vie, que par luy. Car c'est de la racine & de ce grain, que les plus hautes branches de l'arbre tirent la sève qui les nourrit; & cette sève ainsi répandue, entretient la fraischeur des feüilles, fait la beauté des fleurs, donne aux

Rom. c.
11.

ts leur goust & leur faveur. Voilà le sym-
 de la grace que receût Marie dans sa
 ception. Ce fut comme un germe divin,
 se forma dans son cœur, mais dont la
 u se répandit ensuite dans tout le corps
 s actions. Tout ce qu'a jamais fait Ma-
 esté saint, & d'un merite inestimable
 ant Dieu : pourquoy ? parce que tout
 qu'elle a fait partoît d'un principe de
 tification qui estoit en elle, & qui don-
 le prix à tout. Or quel estoit ce prin-
 e de sanctification ? la grace de sa con-
 ception. Cette grace, je l'advouë, n'estoit
 la racine des dons sublimes dont le ciel
 uite la combla, & qui l'éleverent à une
 ection si éminente. Mais parce que la
 ne estoit sainte, les branches le furent
 i; *Si radix sancta, & rami.* Qu'est-ce *Ibidem.*
 j'entends par les branches ? ce sont les
 us que cette incomparable Vierge pra-
 toit, les bonnes œuvres qu'elle faisoit,
 devoirs qu'elle accomplissoit, le culte
 elle rendoit à Dieu, les offices de charité
 t elle s'acquittoit envers le prochain,
 exercices d'humilité qui la rendoient si
 ntive sur elle-mesme. Car ce n'est point
 vaine conjecture, mais une verité so-
 , que tout cela fut sanctifié par la mes-
 grace qui sanctifia son ame au moment
 a conception; & que cette grace qu'elle

30 SUR LA CONCEPTION

ne perdit jamais , fut , pour me servir du terme de l'Evangile , le levain sacré dont la benediction & l'efficace se communiqua à tous les temps de sa vie.

Or de-là , Chrestiens , faisant un retour sur nous-mesmes , il nous est aisé de conclure ce que nous sommes par la grace , & avec la grace. Car le baptême , qui selon les Peres, est, comme j'ay dit, le sacrement de nostre conception spirituelle ; & mesmes la penitence , qui est celuy de nostre justification , nous donnent une grace, qui pour estre d'un ordre bien inferieur à celle de Marie, ne laisse pas d'operer en nous par proportion les mesmes effets. Je veux dire que nous recevons une grace qui sanctifie nos personnes , en nous élevant jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu ; & qui répand sur toutes nos actions un merite par où elles deviennent dignes de Dieu, & de la vie éternelle que nous devons posseder en Dieu. A quoy sommes-nous sensibles, si nous ne le sommes pas à ces deux avantages si precieux ! En vertu de la grace qui nous sanctifie, nous sommes les enfants de Dieu. C'est ce que nous a expressément déclaré celuy d'entre les Apostres qui pouvoit mieux nous en instruire , & à qui ce secret fut revelé , quand il reposa , comme bien-aimé disciple, sur le sein de son Maistre. C'est

y qui nous a mis en main ce titre authentique de nostre adoption ; & qui nous appartenant ce que nous sommes , pose pour fondement de son Evangile , que le pouvoir d'estre enfans de Dieu , nous a esté donné à tous : *Quotquot autem receperunt Jo. 1. c. 12. m , dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Or est de la foy, que ce pouvoir est essentiellement attaché à la grace habituelle dont je parle. Si nous scävions priser le don de Dieu ; si le peché ne nous aveugloit pas , jusqu'à nous oster le sentiment de nostre propre grandeur , c'est de cette grace que nous ferions toute nostre gloire : l'unique pensée qui nous occuperoit & dont nous serions vivement touchés , ce seroit de respecter dans nous cette qualité d'enfants de Dieu , de la soutenir par nostre conduite , de la preferer à tous les honneurs du siecle , de rentrer souvent dans nous - mesmes pour faire cette sainte reflexion : qui suis je devant Dieu , & auprès de Dieu ? Tandis que je suis dans l'estat de sa grace, j'ay droit de l'appeller mon pere , & il veut bien , tout Dieu qu'il est , me reconnoistre parmi ses enfans. Voilà ce qu'il estime en moy , sur quoy je dois faire fond pour me glorifier , & pour me confier en luy. Tous les autres titres ou de naissance ou de fortune , n'ay pourroient dans le monde me distin-

guer, sont titres vains, titres périssables, titres dangereux : titres vains, puisqu'ils ne sont pas capables par eux-mêmes de me rendre agreable à Dieu : titres périssables, puisque la mort les efface sitost, & les fait évanouir : titres dangereux pour le salut, puisqu'il est si facile d'en abuser, & si difficile de n'en abuser pas, & qu'on n'en peut attendre autre chose que d'estre jugé de Dieu plus exactement & plus rigoureusement. Toute ma confiance doit donc estre dans ce titre honorable d'enfant de Dieu : & malheur à vous, mes chers Auditeurs, si jamais il vous arrivoit de faire consister la vostre dans une grandeur seulement humaine. Je ne prétends point pour cela diminuer les avantages, mêmes extérieurs & temporels, que vous avez receûs de Dieu dans vostre naissance. Ce que nous voyons dans la conception de Marie, je dis la grandeur du monde sanctifiée par la grace du Createur, doit m'inspirer un autre sentiment. Car Dieu n'a point meprisé dans Marie cette grandeur de la naissance, dont l'Eglise même semble aujourd'huy luy faire honneur. Au contraire, il a voulu que Marie fust d'un sang noble & royal : pourquoy ? pour faire éclater, dit saint Chrysostome, la vertu de sa grace, & pour donner aux Grands du monde cette consolation dans

estât , non seulement que la grandeur
 ait servi de fond à la plus éminente sain-
 té ; mais que la sainteté , pour estre émi-
 nente , ne trouve point de fond qui luy soit
 plus propre que la grandeur : pour leur mar-
 quer, que selon le dessein de la providence,
 peuvent sans rien confondre , estre
 grands & estre saints ; mais qu'ils ne sont
 grands que pour estre saints, & que plus ils
 sont grands , plus ils sont capables d'hono-
 rer Dieu , quand ils sont saints.

Divine leçon que leur fait aujourd'huy
 Saint Esprit , en leur proposant la gé-
 néalogie de la mere de Dieu , comme la
 plus auguste de l'univers. Mais cette leçon
 ne regarde que les grands , n'auroit
 pas assez d'étendue. Je parle donc à tous
 sans exception , puisqu'il n'y a point de
 grand sur la terre , de quelque condition
 qu'il soit , qui n'ait droit de dire comme
 l'apôtre ; je suis né de Dieu, & cette gra-
 ce qui me sanctifie , n'est rien moins dans
 moy , qu'une participation de la nature de
 Dieu. C'est l'idée que chacun de nous sans
 exception peut & doit avoir de soy-
 même , s'il est en grace avec Dieu , puis-
 que Dieu en termes exprés nous le témoig-
 ne par le premier de ses Apostres : *Ut per 2. Petr.*
efficiamini divinæ consortes nature. Quel-
 que languissante que soit nostre foy, si nous

34 SUR LA CONCEPTION

raisonnions & si nous agissions suivant ce principe , en faudroit-il davantage pour la ranimer ? Voyez , mes Freres , disoit saint Jean , exhortant les premiers fidelles (& pourquoy dans le mesme sens ne vous le dirois-je pas aujourd'huy) voyez quel amour le Pere qui est nostre Dieu , nous a marqué en voulant qu'on nous appellast ses enfans , & que nous le fussions en effer : *Videte qualem charitatem dedit Pater nobis, ut filii Dei nominemur & simus.* Mais voyez aussi , adjoustoit-il , & dois-je adjouster , quel retour de zèle , de ferveur , de reconnaissance , demande cette charité d'un Dieu. Voyez à quelle pureté de mœurs elle vous engage. Voyez l'obligation qu'elle vous impose de vous sanctifier en esprit & en verité , pour n'estre pas indignes de cette adoption , qui vous donne un Dieu pour pere. Voyez , si c'est trop exiger de vous , quand Dieu prétend que pour cela vous cessiez d'estre des hommes charnels , & que vous commenciez à vivre en hommes raisonnables. Voyez , si toute la perfection contenuë dans la loy chrestienne , est trop pour des enfans de Dieu. *Videte.* Ah ! Seigneur , s'écrioit saint Leon Pape , meritons-nous de porter un si beau nom , si nous venons à le flétrir , oubliant la noblesse de nostre origine , pour nous laisser

2. 1^{re} an.
cap. 3.

miner par des vices honteux ; & ne faut pas que nous renoncions pour jamais à l'honneur de vous appartenir, si nous marchons encore dans les voyes corrompues de ce siècle ? Estre enfants de Dieu , & succomber à toutes les passions de l'homme , estre sujet à toutes les foiblesses de l'homme , & s'abandonner aux desirs dereglez de l'homme , ne seroit-ce pas un monstre hors l'ordre de la grace ? C'est néanmoins, mes chers Auditeurs , ce qui doit confondre tant d'ames mondaines , & sur quoy je vous prie bien me promettre que dans l'esprit d'une sainte componction , chacun s'appliquera de bonne foy à reconnoistre devant Dieu son injustice & à la pleurer. poursuivons.

En vertu de la grace qui nous sanctifie comme enfants de Dieu , nous sommes les héritiers de Dieu , & les cohéritiers de Jesus-Christ dans le Royaume de Dieu : *Si item filii, & heredes ; heredes quidem Dei, heredes autem Christi.* Héritiers de Dieu, parce que Dieu , dit saint Augustin, ne nous a point promis d'autre héritage, que la possession de luy-mesme. Or c'est la grace sanctifiante qui nous assure cet héritage céleste ; & Dieu , le meilleur & le plus libéral de tous les pères , ne peut nous le refuser , tandis que sa grace est en nous , & que

nous sommes en grace avec luy. Cohéritiers de Jesus-Christ ; car nous devenons capables, non seulement de posséder, mais de mériter le Royaume de Dieu, & de le mériter par autant de titres que nous pratiquons de bonnes œuvres, & que nous faisons d'actions chrestiennes : puis qu'il est est encore de la foy, que toutes nos œuvres élevées, sanctifiées, & comme divinifiées par la grace, nous servent de mérites pour la gloire ; que chacune en particulier est pour nous comme un droit acquis à cette gloire ; que les plus viles & les plus basses en apparence, ont une sainteté proportionnée à cette gloire ; qu'à un verre d'eau donné pour Dieu, est dû par justice & par récompense un degré de cette gloire ; & qu'ainsi la vie du juste sur la terre devient un mérite continuel, dont Dieu, selon saint Paul, veut bien estre dès maintenant le depositaire, pour en estre éternellement le remunerateur. Il est vray : mais aussi, renversant la proposition, concluez de là quelle perte fait un pecheur qui vient à déchoir de l'estat de grace, puisqu'il n'est pas moins de la foy, que hors de cet estat toutes nos œuvres sont des œuvres mortes, de nul prix devant Dieu, & incapables de nous obtenir la récompense des cœurs de Dieu. Ce n'est pas que dans l'estat du peché, quoy que privez

de la grace, nous ne puissions faire des actions loüables & vertueuses, des actions saintes & surnaturelles, des actions mesmes utiles pour le salut, puis qu'au moins elles peuvent nous servir de dispositions, pour nous convertir à Dieu. Mais je ne vous enquirois pas à fond de vostre religion, si je ne vous avertissois, que toutes ces actions, quoyque saintes, quoyque surnaturelles, quoyqu'utiles, hors de l'estat de grace, ne meritent rien pour le ciel; que Dieu ne nous en tiendra jamais compte dans l'éternité, & qu'au lieu qu'estant consacrées par la grace, elles nous auroient acquis des thresors de gloire, du moment qu'elles n'ont pas cet avantage, elles ne peuvent nous conduire à ce Royaume, que Dieu comme juge équitable reserve à ses amis. Or ma douleur est de voir des chrestiens insensibles à de si importantes veritez; des chrestiens qui perdent la grace tranquillement, qui la perdent sans chagrin & sans trouble, & qui par là se montrent que trop leur peu de foy & mesmes leur secrete irreligion. O homme, concluoit le grand saint Leon, indigné du scandale que je déplore, & touché d'un si prodigieux aveuglement; ô homme, qui ne vous soyez, reconnoissez donc aujourd'huy vostre dignité, & sanctifié comme vous l'estes par la grace qui vous associe à

38 SUR LA CONCEPTION

Leo.

la nature divine, ne retombez pas dans votre première bassesse : *Agnosce, ô homo, dignitatem tuam; & divina consors factus natura, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire.* Mais il faut pour cela, mes chers Auditeurs, que nous appliquant l'exemple de Marie, nous apprenions ce que nous devons à la grace : c'est la dernière partie.

III.
PARTIE.

C'Est une vérité, Chrestiens, qui ne peut estre contestée, qu'après Jesus-Christ l'exemple de Marie sa mere est l'idée la plus excellente que nous puissions nous proposer pour la conduite de nostre vie. A quoy j'adjoustè en particulier, que l'usage qu'a fait Marie de la grace de sa conception, est le modèle le plus parfait que Dieu pust nous mettre devant les yeux, pour nous apprendre l'usage que nous devons faire de la grace de nostre sanctification. C'est, mes chers Auditeurs, ce qui va vous paroistre évident, par la comparaison de ces deux graces, ou plustost par l'opposition que je remarque entre Marie & nous, touchant la correspondance & la fidelité due à ces deux graces. Opposition qui d'une part nous confondra; mais qui de l'autre nous instruira, & dont il ne tiendra qu'à nous de tirer les regles les plus solides & les plus

sûres d'une vie chrestienne.

Car prenez garde , s'il vous plaist : Marie quoy qu'exempte de toute foiblesse , & confirmée en grace dans sa conception , n'a pas laissé de fuir le monde & la corruption du monde. Marie quoyque conceüe avec tous les privileges de l'innocence , n'a pas laissé de vivre dans l'austerité & dans les rigueurs de la penitence. Marie quoyque remplie du Saint Esprit dès l'instant de son origine , n'a pas laissé de travailler ; & sans mettre jamais de bornes à sa sainteté , elle a toujours esté croissant en vertus & en merites. Quelles consequences pour nous , qui sommes , il est vray , soit dans le baptesme , soit dans la penitence , regenererez & justifiez par la grace : mais par une grace , qui n'a ni la stabilité de celle de Marie , ni son integrité , ni sa plenitude ; ou plustost , par une grace dont les caracteres sont tout differents de celle de Marie. Je veux dire par une grace , qui toute puissante qu'elle est , se trouve exposée à nos inconstances & à nos fragilitez ; qui toute sanctifiante qu'elle est , n'estant pas une grace d'innocence , ne nous dispense pas de l'obligation de pleurer & de nous mortifier ; qui toute abondante qu'elle est , n'en pesche pas qu'il ne reste encore dans nous un vuide , je dis un vuide de merites que Dieu veut que

40 SUR LA CONCEPTION

nous remplissons par nos actions & par nos œuvres. Cependant malgré la différence de ces caractères, nous nous obstinons à n'en croire que nostre propre sens ; & suivant des maximes & des voyes contradictoirement opposées à celles de Marie , quoyque fragiles & sujets à tous les desordres d'une nature corrompue , nous nous exposons temerairement aux plus dangereuses tentations du monde. Quoyque conçus dans le peché & dans l'iniquité, nous prétendons vivre dans la mollesse & dans le plaisir. Quoyque dénuiez de merites & de vertus , nous arrestons le don de Dieu , & nous retenons sa grace dans l'oïveté d'une vie mondaine & inutile. N'apprenons-nous jamais à nous conduire selon les loix de cette parfaite sagesse , qui comme parle l'Evangile, doit nous rappeler , tout pecheurs que nous sommes, à la prudence des justes ; & Dieu pouvoit-il nous y engager par des raisons plus fortes & plus pressantes que celles-cy , qui sont les suites naturelles du mystere que nous célébrons ?

Marie sanctifiée dès sa conception , n'a jamais perdu la grace qu'elle avoit reçue de Dieu: je ne m'en étonne pas. Non seulement elle ne l'a jamais perdue , mais elle n'en a jamais terni le lustre par le moindre

peché. Ainsi, selon le témoignage & la décision du Concile de Trente, l'a toujours crû toute l'Eglise : *Quemadmodum de beata Virgine tenet Ecclesia.* Ce n'est point encore ce qui me surprend : mais ce que j'admire & ce qui fait le sujet de mon étonnement, c'est de voir la circonspection, l'attention, la vigilance avec laquelle Marie a conservé cette grace, qu'elle ne devoit jamais perdre, & mesmes qu'elle ne pouvoit perdre ; l'ayant menagée avec autant de precaution, que si elle eust couru tous les risques ; s'estant pour cela dès sa plus tendre enfance séparée du monde ; ayant renoncé pour cela à tout commerce, & à tout engagement avec le monde ; ayant consacré pour cela les premices de sa vie par un divorce solennel & éternel avec le monde ; ayant vécu pour cela dans un si parfait éloignement du monde, que la veüe mesme d'un Ange la troubla, parce qu'il estoit transfiguré en homme. Voilà, dis-je, ce qui me jette dans l'admiration. Car enfin la grâce de la conception de Marie estoit à l'épreuve de la corruption du monde : c'estoit une grace solide que toute l'iniquité du monde ne pouvoit alterer ni ébranler ; & la mesme theologie qui nous enseigne que la mere de Dieu ne pecha jamais, nous apprend qu'elle estoit impecca-

42 SUR LA CONCEPTION

ble par grace , comme Jesus-Christ l'estoit par nature; parce qu'à l'instant mesme qu'elle fut conceüe, Dieu la confirma & la fixa dans l'estat de la sainteté. Le monde tout perversi qu'il est, n'avoit donc rien de dangereux pour elle. En quelque occasion qu'elle se fust trouvée , elle auroit donc pû marcher seûrement; & la grace qu'elle portoit dans son cœur , n'auroit pas plus esté souillée de tous les desordres & de tous les scandales du monde, que le rayon du soleil de la bouë qu'il éclaire & qu'il penetre sans en contracter l'impureté. Mais c'est en cela mesme que la conduite de cette Reine des Vierges devient aujourd'huy nostre exemple, & que son exemple par l'énorme contrariété qui se rencontre entre elle & nous, est une conviction , seule capable de nous confondre devant Dieu. Car voicy , Chrestiens , en quoy je la fais consister. Marie en vertu de sa conception , possedoit une grace inalterable , & comme parlent les Theologiens , inamissible ; cependant elle marcha toûjours dans l'étroite voye de la crainte du Seigneur : & nous , tout foibles que nous sommes , nous nous exposons temerairement à tous les dangers. Nous portons, comme dit l'Apostre, le thresor de la grace dans des vases de terre, c'est à dire, dans des corps mortels & incorruptibles,

Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus ; 2. Cor. 4.

& nous ne craignons rien. Nous le portons ce riche & précieux thésor , dans un chemin glissant , parmi des tenebres épaisses , au milieu des écueils & des précipices , poursuivis d'autant de démons qu'il y a d'ennemis de nostre salut qui cherchent à nous l'enlever ; & rien de tout cela ne nous rend plus attentifs & plus vigilants. Je ne sçais si jem'explique assez , & je ne puis trop insister sur ce parallele. Marie qui par la grace de son origine , estoit exempte des faiblesses du peché , s'est néanmoins par zèle & par amour de ses devoirs éloignée des occasions du peché ; & nous à qui nostre faiblesse fait souvent de ces occasions autant de pechez , nous nous y jettons presomp tueusement , & nous y demeurons opiniâtrément. Marie à qui Dieu dans sa conception avoit donné un préservatif infailible contre le monde , se tint néanmoins dans une entière separation du monde ; & nous qui sçavons par tant d'épreuves combien le monde est contagieux pour nous , bien loin de le fuir , nous l'aimons , nous nous y plaçons , nous nous y intriguons , nous nous y poussons ; outre les engagements legitimes que nous y avons par la nécessité de nostre estat , nous nous en faisons tous les jours de volontaires & de criminels.

44 SUR LA CONCEPTION

Or c'est en quoy paroist nostre presumption, de vouloir que Dieu fasse continuellement pour nous des miracles. Il n'en a fait qu'un pour sanctifier Marie, & nous voudrions qu'il en fist sans cesse de nouveaux pour nous conserver. Comme ces trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone, au milieu des flammes qu'allume par tout l'esprit impur, nous voudrions qu'il nous soutinst en mille occasions où la curiosité nous port, où la vanité nous conduit, où la passion nous attache, où nous nous trouvons contre l'ordre du ciel, & où la grace mesme des Anges ne seroit pas en sécurité. Nous voudrions avec une grace aussi peu stable que la nostre, estre aussi forts & avoir les mesmes droits que Marie avec la grace saine & entiere de la conception; & ce que Marie n'a pas osé dans l'estat de cette grace privilégiée, nous l'osons dans le triste estat où le peché nous a réduits. Mais abus, Chrestiens; le prétendre ainsi, c'est nous aveugler & nous tromper nous-mesmes. Si cela estoit, les Saints auroient pris, pour ne pas risquer la grace de leur innocence, des mesures bien peu necessaires. En vain l'esprit de Dieu qui les gouvernoit, leur auroit-il inspiré tant de haine pour le monde; & en vain ce mesme esprit nous proposeroit-il la sainteté de Marie, com-

me une sainteté exemplaire, puisque sans nous separer du monde & sans le combattre, il nous seroit aisé au milieu du monde même de nous maintenir dans la grace. Non, non, il n'en va pas de la sorte. La grace qui nous rend amis & enfants de Dieu, est une grace que nous pouvons perdre; & par consequent nous devons veiller avec soin sur cette grace : prests à exposer tout le reste pour elle, parce qu'elle est la vie de nostre ame; & determinez à ne l'exposer jamais, parce qu'en la perdant nous perdons tout. Elle nous est enviée par le démon, & c'est ce qui nous doit rendre plus circonspects. De puissants ennemis l'attaquent dans nous, & c'est à nous de nous en défendre; & puisqu'il a plû au Seigneur de nous soumettre à cette nécessité d'avoir toujours les armes à la main, il faut de cette nécessité, quelque gestante qu'elle puisse estre, nous faire un merite & une vertu. Cela nous obligera à operer nostre salut avec crainte & avec tremblement : ainsi le prétendoit saint Paul. Il faudra renoncer à un certain monde : heureux si par là nous assûrons le talent que Dieu nous a confié. On ne nous dit pas qu'il faille renoncer à tous les engagements du monde : car il y en a qui sont d'un devoir indispensable, & ceux-là n'ont rien d'incompatible avec la grace ; mais on nous dit, qu'il

faut renoncer à ceux qui n'ont point d'autre fondement que la passion, que le plaisir, que la sensualité, parce que la grace, toute sanctifiante qu'elle est, ne peut subsister avec eux. On ne nous oblige pas à fuir le monde en general; mais on nous oblige à fuir un monde particulier qui nous pervertit, & qui nous pervertira toujours, parce que c'est un monde où regne le péché, un monde d'où la charité est bannie, un monde dont la médisance fait presque tous les entretiens; un monde où le libertinage passe non seulement pour agreable, mais pour honneste; un monde d'où nous ne sortons jamais qu'avec des consciences, ou troubles de remords, ou chargées de crimes; un monde au torrent duquel nous sentons bien que nous ne pouvons résister.

Voilà l'essentielle & importante verité, que nous prêche Marie par son exemple; & c'est à vous, Ames fidelles dont elle a honoré le sexe, de vous l'appliquer personnellement. Car l'exemple de Marie est fait pour vous; & quand saint Ambroise parloit aux femmes chrestiennes de son siècle, c'étoit la regle qu'il leur proposoit. Consideriez Marie, leur disoit-il; il n'y a rien dans sa conduite qui ne vous instruisse. Voyez avec quelle reserve & avec quelle modestie, elle receût la visite d'un Ange; &

vous apprendrez comment vous devez traiter avec des hommes pecheurs. C'estoit un Ange, mais sous une figure humaine; & voilà pourquoy elle prétendit avoir raison, & mesmes obligation de se troubler. C'estoit le ministre de Dieu, l'ambassadeur de Dieu; mais elle sçavoit qu'une épouse de Dieu doit se défier des serviteurs de Dieu mesme. Elle estoit confirmée en graces, & le Seigneur estoit avec elle: mais il n'estoit avec elle, reprend saint Ambroise, que parce qu'elle ne pouvoit estre sans peine avec tout autre qu'avec luy; & elle n'estoit confirmée en grace, que parce qu'elle estoit confirmée dans la défiance d'elle-mesme. Voilà le modelle & le grand modelle sur lequel Dieu vous jugera; mais sur lequel j'aime bien mieux que vous vous jugiez dès aujourd'huy vous-mesmes. Par là, je dis par vostre conformité à ce modelle & par le soin que vous aurez d'imiter cet exemple, vostre conduite sera telle que la veut saint Paul, irréprehenfible & sans tache. Par là, vostre reputation dont vous estes responsables à Dieu & aux hommes, se trouvera à couvert de la medifance. Par là, vous serez au dessus de la censure, & le monde mesme vous respectera. Par là, cesseront tant d'imprudences malheureuses qui font le scandale de vostre vie; tant de libertez que le mon-

48 SUR LA CONCEPTION

de mesme, tout corrompu qu'il est, ne vous permer, ni ne vous pardonne pas; tant de conversations dont la licence n'aboutit qu'à l'iniquité. Par là, les bienseances les plus exactes & les plus severes vous deviendront dans la pratique aussi douces, qu'elles vous sembloient importunes & fatigantes. Par là, vostre regularité confondra le libertinage, & vostre pieté sera une pieté solide; car qu'est-ce que vostre pieté sans cette regularité, sinon un phantôme que Dieu reprouve, & dont les hommes font le sujet de leurs railleries? En un mot, vous reglant sur l'exemple de Marie, vous sanctifierez le christianisme dans vos personnes: car je vous l'ay déjà dit plus d'une fois, Mesdames, & j'ose encore une fois vous le redire, c'est de vous, & presque uniquement de vous que dépend le bon ordre & la sanctification du christianisme: j'en appelle là dessus à vos propres connoissances; & pour vous convaincre de cette verité, je ne veux point d'autres témoins que vous-mêmes.

Cependant Marie n'ayant jamais perdu, ni mêmes souillé par le moindre peché, la grace de sa conception, selon les loix communes, ne devoit-elle pas estre exempte des rigueurs de la penitence? Tel estoit sans doute le privilege de son estat; mais prétendit-

tendit-elle en jouir ? non , mes chers Auditeurs. Mere d'un Fils, qui sans avoir connu le peché , venoit au monde pour estre la victime publique du peché , elle voulut avoir part à son sacrifice. Mere d'un Dieu, qui estant l'innocence mesme , venoit par sa mort faire penitence pour nous , elle se fit un devoir & un merite d'entrer dans ses sentiments : elle ressentit comme luy les pechez des hommes, elle les pleura ; & la douleur qu'elle en conceût, selon l'oracle de Simeon , fut comme une épée qui perça son ame & qui déchira son cœur. Quoy-que sainte & remplie de grace , elle passa ses jours dans la penitence la plus austere , & c'est ce que nous avons de la peine à comprendre. Mais ce que je comprends encore moins , c'est que des pecheurs , & des pecheurs chargez de crimes, par une conduite directement opposée, veüillent gouter toutes les douceurs de la vie. Car voilà nostre desordre : décheûs de la grace de l'innocence , nous en voulons avoir tous les avantages ; conceûs dans le peché , nous n'en voulons pas subir les chastiments , ni prendre les remedes. Les avantages de l'innocence, sont le repos , la tranquillité , le plaisir, la joye, je dis une joye pure, sans disgrâce & sans amertume. Or n'est-ce pas là ce que nous recherchons avec tant d'empres-

Rom. r. 6

lement & tant de passion; & à nous entendre parler, à nous voir agir, ne diroit-on pas que nous y avons droit? Au contraire, l'assujettissement, le travail, l'humiliation, la souffrance, les larmes, selon l'Apostre, sont le juste payement & la solde du peché, *Stipendia peccati*: mais qu'avons nous plus en horreur? de quoy cherchons-nous plus à nous préserver? & nous prescher une telle morale, n'est-ce pas à ce qu'il paroist, nous offenser? La penitence, disent les Conciles, est comme le supplément & comme le recouvrement de la grace de l'innocence; & malgré la perte de nostre innocence, nous ne voulons point de penitence. Si Dieu nous la fait faire par luy-mesme, nous en murmurons; si cette penitence se trouve attachée à nos conditions, nous nous la rendons inutile; d'une penitence salutaire qu'elle pouvoit estre, nous nous en faisons une penitence forcée, & voilà, mes chers Auditeurs, vostre malheureux estat. Car où voit-on plus de sujets & plus de matiere de penitence qu'à la Cour; & en mesme temps, où voit-on dans la pratique moins de penitence chrestienne qu'à la Cour? L'à où le peché abonde, c'est là par un renversement bien déplorable que je trouve moins la vraye penitence, & que regne avec plus d'empire l'orgueil de l'es-

prit, la mollesse des sens & l'amour de soy-mesme.

Enfin, par une dernière opposition entre Marie & nous, quoy-que la grace de sa conception fust une grace surabondante, & presque sans mesure, Marie neanmoins n'en est pas demeurée là ; mais toute son application, tandis qu'elle vescu, fut d'augmenter cette grace, croissant tous les jours de mérite en mérite, de sainteté en sainteté : & nous en qui la grace mesme laisse un si grand vuide, nous n'avons nul zèle pour le remplir ; nous nous contentons de ce que nous sommes : pour un homme du monde, dit-on, pour un courtisan, il n'en faut pas davantage. Et qui sommes-nous pour borner ainsi la grace de nostre Dieu, *Qui estis* Judith. *vos?* Si Dieu veut se servir de nous, & s'il est. demande de nous plus de perfection, pourquoy ne luy obéirons nous pas ; & pourquoy faudra-t-il que sa main & sa miséricorde soient raccourcies par nostre infidélité ? Ah ! Chrestiens, la consistence dans la grace n'est que pour la gloire. Dans cette vie, ou il faut croistre, ou il faut déchoir. C'est ce que saint Paul enseignoit aux premiers fidèles : croissez, mes Freres, leur disoit-il, dans la science de Dieu ; croissez dans son amour & dans sa grace ; croissez dans la foy & dans toutes les vertus ; sans cela vouse-

tes dans la voye de perdition. Or pour croistre de la sorte il faut agir ; & c'est ce qu'a fait Marie. Sans laisser jamais la grace oisive, elle l'a renduë agissante, fervente, appliquée à de continuelles pratiques de piété & de charité. Mais quelles bonnes œuvres pratiquez-vous, & à quels devoirs de charité envers les pauvres vous addonnez-vous ? S'il y a pour vous un moyen sûr & infailible de perseverer dans la grace, au milieu du monde où vous vivez, c'est celui-là. Car au lieu que saint Bernard vous declare & avec raison, que quoy-que vous fassiez, vous ne conserverez jamais l'humilité dans le luxe, la chasteté dans les delices, la piété dans les intrigues & dans les vaines occupations du siècle ; je vous dis pour vostre consolation, qu'en donnant vos soins aux pauvres de Jesus-Christ & en vous employant pour eux, vous corrigerez vostre délicatesse par la veüe de leurs miseres, vostre vanité par les services que vous leur rendrez, vostre froideur & vostre indevotion par la sainteté de cet exercice ; & qu'ainsi malgré les perils mesmes de vostre estat, mettant cette grace en œuvre, & la faisant agir pour Dieu, vous la sauverez pour vous mesmes. Et de quoy nous sert-il, mes chers Auditeurs, de posseder cette grace si precieuse, & de n'en faire aucun usage ?

C'est donc ainsi que Marie a honoré la grace, & que nous devons l'honorer. Quand Tertullien parle de la défiance salutaire que nous devons avoir de nous-mêmes pour nous préserver du péché, il dit un beau mot, sçavoir, que la crainte de l'homme est alors un respect & un honneur que l'homme, en veüe de sa foiblesse & paresprit de religion, rend humblement à Dieu ; *Timor hominis Tertull. honor Dei* : parce qu'en effet rien n'est plus honorable à Dieu que cette circonspection de l'homme, & cette attention non seulement à ne point offenser son Dieu, mais à ne courir pas mesmes volontairement le moindre risque de perdre sa grace. Et le mesme Tertullien expliquant davantage sa pensée, dans l'exemple de certains pecheurs, qui sortis de leurs desordres & des occasions malheureuses où ils s'estoient engagez, y renoncèrent pour jamais & de bonne foy, semblables à ceux qui s'estant sauvez d'un naufrage disent un éternel adieu à la mer : il adjoute que ces pecheurs honorent le bienfait de Dieu & la grace de leur conversion, par le souvenir efficace du danger qu'ils ont couru ; *Et beneficium Dei, salutem suam scilicet, memoriâ periculi honorant. Tertull.*

Faisons encore plus, comme Marie. Ne nous contentons pas d'honorer la grace en la conservant, mais honorons-la en luy lais-

54 SUR LA CONCEPTION

fant toute son action ; honorons-la en luy faisant prendre tous les jours de nouveaux accroissements , & en luy disposant pour cela nos cœurs.

C'est dans cette sainte resolution, ô glorieuse Mere de mon Dieu , que nous vous presentons nos vœux ; & que touché d'un zèle particulier comme predicateur de l'Evangile, j'ose vous presenter les miens, non seulement pour attirer sur tous mes auditeurs les effets de vostre protection , mais afin que Dieu par vostre intercession toute-puissante , sanctifie l'auguste Mariage qui fait maintenant le sujet de nostre joye. C'est vostre ouvrage , Sire ; & par l'interest que l'Eglise & la Religion, aussi bien que l'Estat , y doivent prendre , le devoir de mon ministere m'oblige icy à vous en feliciter. Le jeune Prince que vous élevez , & que la Providence a destiné, pour estre dans la suite des temps assis sur le throsne ; formé par vous, estoit déjà le prodige de son âge , & l'admiration de la Cour. Dans la premiere fleur de ses années capable de juger de tout , intelligent , sçavant , pénétrant , plein d'une solide raison , & ce qui est encore plus , d'une solide religion , aimant le bien , ayant en horreur l'injustice & l'impiété, né avec des inclinations toutes royales, équitable, humain , genereux :

Le Pere Bourdaloue fit ce compliment au Roy deux jours après le mariage de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

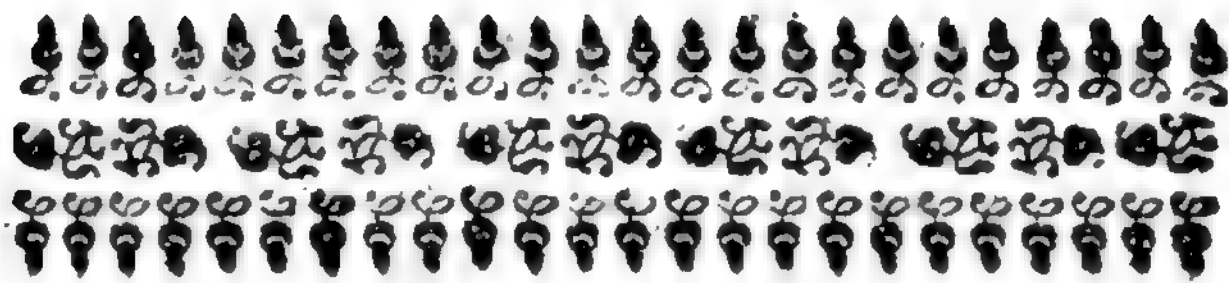
ce Prince estoit déjà parvenu à estre, non plus l'esperance, mais la consolation de vostre Majesté. Il luy falloit une Princesse digne de luy. Vostre Majesté l'a trouvée. Nous la voyons, & j'ay l'honneur d'estre le premier qui dans le haut rang où elle nous paroist aujourd'huy, luy annonce les veritez du salut. Il me suffiroit pour faire en deux mots l'éloge de cette Princesse, de dire que vostre Majesté l'a préférée à toutes les Princeses de l'Europe; & que toute jeune qu'elle est, elle a sçeu gagner vostre estime. Mais il n'est pas icy question de faire l'éloge de la Princesse; il s'agit de rendre grace à Dieu de nous l'avoir donnée, & de luy faire connoistre à elle-mesme les desseins de Dieu sur elle. Elle nous a apporté la paix, & par là sa personne nous doit estre chere. Mais nous nous promettons encore quelque chose de plus important. On admire en elle des qualitez qui la rendent parfaite selon le monde; on est charmé de ses manieres, de la vivacité de son esprit, de la maturité de son jugement, de cette science du monde si avancée, de ce talent qu'elle a de sçavoir plaire à qui elle doit plaire: mais pour moy qui ne dois avoir égard qu'à ce qui la rend parfaite selon Dieu, je bénis le ciel de nous avoir donné dans sa per-

sonne une Princesse chrestienne. Une Princesse, qui instruite de la religion qu'elle professe, fera son capital de la pratiquer; qui occupée de ses devoirs, n'aura rien, Sire, plus à cœur que de seconder le zèle de vostre Majesté, que de se conformer en toutes choses à ses intentions, que de mériter les bonnes graces de Monseigneur, que d'édifier le Prince son époux, que de servir de modèle à toutes les Princesses de la Cour, que de leur inspirer par sa conduite l'amour de la vraye pieté, que de leur en donner le goût. Une Princesse, qui s'élevant au dessus de la vanité, emploiera le discernement & les lumieres dont Dieu l'a pourveüe, à démêler la verité d'avec le mensonge, à éloigner de soy la flatterie, à se préserver de l'erreur, à ne pas donner dans le piège des passions d'autrui, à estre en garde contre l'intrigue, à ne se pas laisser séduire par la medisance, à bannir le libertinage de sa maison, à en exterminer le vice, à y maintenir la probité, à y faire craindre & honorer Dieu. Une Princesse, dont bientost les exemples seront plus puissants que toutes mes paroles, pour établir dans cette Cour le regne des vertus; & qui marchant sur les pas de ces grandes Reines & de ces vertueuses Princesses, dont la memoire tou-

te recente est encore parmi nous en benediction, sera comme elles la protectrice declarée des interets de Dieu, la mere des pauvres, le refuge & l'azyle des malheureux. Voilà plus que son rang, ce qui me la rend venerable, & ce qui me fait dire comme le serviteur d'Abraham, lors que voyant pour la premiere fois l'épouse du fils de son maistre, il s'écria dans un transport d'admiration & d'action de graces : *Ipsa est mulier, quam preparavit Dominus* *Genes.* *filio domini mei.* Oüy, la voicy celle que *Genes.* *6. 24.* Dieu par son aimable providence, a choisie pour estre l'épouse du fils de mon Seigneur, *Filio domini mei.* Ces paroles d'Éliézer furent une espece de prédiction, qui s'accomplit dans la suite par l'abondance des graces que Dieu répandit sur la maison d'Abraham & sur le mariage d'Isaac. Faites, ô mon Dieu, que ces mesmes paroles appliquées à nostre invincible Monarque & à son auguste famille, soient suivies des mesmes effets ; & puisque vous estes l'auteur de cette glorieuse alliance qui vient de mettre le comble à nostre bonheur, versez sur les deux Royales Personnes qu'elle a unies d'un lien si sacré, vos plus singulieres faveurs ; non seulement par les prosperitez temporelles dont ils meritent d'estre comblez, mais encore plus abon-

58 . SUR LA CONC. DE LA VIER.
damment par les graces du salut qui se-
ront pour l'un & pour l'autre le principe
d'une éternité bienheureuse que je leur sou-
haite au nom du Pere &c.





S E R M O N

S U R

L'ANNONCIATION

D E

L A V I E R G E .

Dixit autem Maria ad Angelum : ecce ancilla
Domini , fiat mihi secundum verbum tuum.

*Alors Marie dit à l'Ange : je suis la servante
du Seigneur , qu'il me soit fait selon vostre pa-
role. En Saint Luc. chap. 1.*

S I R E ,

C'Est de cette réponse de Marie que dé-
pendoit l'accomplissement du glorieux my-
stere , que nous celebrons. Ce consente-
ment estoit dans l'ordre des decrets éter-
nels de Dieu , une des conditions requises

C vj

60 SUR L'ANNONCIATION

pour l'incarnation du Verbe: & voilà, mes chers Auditeurs, l'essentielle obligation que nous avons à cette Reine des Vierges, puisqu'il est de la foy, que c'est par elle que Jesus-Christ nous a esté donné, & à elle que nous sommes redevables de ce Dieu Sauveur. Car si le Fils mesme de Dieu descend de sa gloire, si dans les chastes entrailles de Marie il vient pour le salut des hommes se faire homme, c'est au moment qu'elle a dit, & parce qu'elle a dit: je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon vostre parole; *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum*. Ne separons donc point dans ce discours la Mere du Fils, & le Fils de la Mere: ne separons point l'éloge de Marie du mystere adorable & incomprehensible de l'homme-Dieu; mais taschons à tirer de l'un & de l'autre de quoy nous instruire & de quoy nous édifier. S. Augustin disoit que pour parler dignement & utilement du Verbe incarné dans le sein de la Vierge, il falloit que la parole de Dieu s'incarnast en quelque sorte tout de nouveau dans la bouche des predicateurs, & que le ministre de l'Evangile devoit avoir le mesme zèle que saint Paul, pour pouvoir dire à ses auditeurs comme cet Apostre: *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur in vobis Christus*; mes chers enfants, pour qui je me

Galat.
c. 4.

sents pressé des mouvements les plus vifs d'une tendresse paternelle, jusqu'à ce que Jesus-Christ soit formé en vous. C'est la grace qui m'est aujourd'huy necessaire. Il faut qu'à l'exemple du Docteur des nations, je travaille à former Jesus-Christ dans vos ames; & que vous conceviez spirituellement le Verbe de Dieu, tandis que je vais vous annoncer sa conception substantielle & veritable. Nous avons besoin pour cela des lumieres du Saint Esprit, qui survint dans Marie; & c'est par l'intercession de cette Vierge toute-puissante que nous les devons demander. *Ave Maria.*

C'Est le sentiment de tous les Peres de l'Eglise, que Marie sans avoir pû proprement meriter que le Verbe divin s'incarnast, a pû néanmoins par sa correspondance aux desseins de Dieu, servir à l'accomplissement de ce mystere ineffable. Car au moment qu'il fut sur le point de s'accomplir, elle s'y trouva preparée par des sentiments intérieurs, & par des vertus, qui la rendirent non seulement digne, mais la plus digne & la seule digne d'estre la mere du Redempteur. C'est pour cela que Dieu l'avoit comblée de tant de graces, pour cela qu'il l'avoit preservée de tout peché; pour cela que dès ses plus tendres années elle s'estoit se-

parée du monde ; pour cela qu'en se présentant dans le temple , elle s'estoit elle-mesme consacrée à Dieu , parce qu'elle estoit dès-lors destinée à estre le temple vivant & le sanctuaire de Dieu. Le poinct est de sçavoir quelles furent en particulier ces dispositions de Marie , & à quoy Dieu eut sur tout égard pour la faire entrer en participation de ce mystere , & pour l'élever à la maternité divine. Les uns prétendent , que ce fut par son humilité profonde , par son obéissance heroïque , par sa parfaite soumission aux ordres de Dieu , qu'elle trouva grace devant Dieu. Les autres attribuent cette grace , ou pour mieux dire , cette gloire qu'elle receût de Dieu , à sa pureté angelique , par où elle estoit déjà , comme Vierge , l'Épouse de Dieu. Joignons , Chrestiens , l'un & l'autre ensemble ; & disons avec saint Bernard , que cette Vierge incomparable conçût le Verbe de Dieu , & par son humilité & par sa vir-

Bernard.

ginité ; Virginitate placuit , humilitate concepit. C'est à cette pensée que je m'attache , avec d'autant plus de raison , qu'elle me paroist fondée sur les paroles de mon texte , puisqu'il est constant que la disposition la plus prochaine qu'apporta Marie à l'incarnation de Jesus-Christ , fut le consentement qu'elle donna à la parole de l'Ange ,

en luy disant : Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon vostre parole. Or ce consentement fut tout à la fois, & une protestation sincere de son humilité, & une solennelle profession de sa virginité. Car en se reconnoissant la servante du Seigneur, elle s'humilia ; & en ne voulant accepter l'honneur de la maternité divine, qu'à condition que tout s'accompliroit selon la parole de l'Ange, c'est-à-dire, par l'operation du Saint Esprit, elle declara non seulement qu'elle estoit Vierge, mais qu'elle vouloit toujours l'estre. Ainsi il est vray de dire qu'elle conceût ce Dieu de gloire, & par l'humilité de son cœur, & par la pureté de son corps. Par l'humilité de son cœur, qui de la condition d'une simple fille, l'éleva jusqu'à la dignité de Mere de Dieu ; ce sera la premiere partie. Par la pureté de son corps, qui comme parle Saint Ambroise, eût le pouvoir d'attirer sur la terre le Verbe de Dieu : ce sera la seconde partie. Donnez-moy, s'il vous plaist, une favorable attention.

Quelque parfaites en elle-mêmes que II.
PART. II. soient les autres vertus, & quelque merite d'ailleurs qu'elles puissent avoir, c'est l'humilité, dit saint Augustin, qui de la part de

64 SUR L'ANNONCIATION

l'homme doit estre la premiere & essentielle disposition aux communications de Dieu. Et la raison qu'en apporte ce saint Docteur, me paroist aussi convaincante qu'elle est naturelle : parce qu'il est évident, adjouste-t-il, que pour recevoir les graces & les faveurs de Dieu, il faut au moins estre vuide de soy-mesme; Dieu tout Dieu qu'il est, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne trouvant plus de place dans un cœur plein de luy-mesme, c'est à dire, dans un cœur infecté de l'amour & de la vaine estime de soy-mesme. Or l'effet propre de l'humilité, est de faire en nous ce vuide mystereux & salutaire, qui consiste dans l'oubli de nous-mesmes, dans le détachement de nous-mesmes, dans le renoncement à nous-mesmes; & par consequent c'est l'humilité qui nous rend capables de posseder Dieu, d'estre des vases d'élection propres à contenir les dons de Dieu, en un mot de servir de sujets aux épanchements ineffables des graces & de l'esprit de Dieu. Principe sur lequel est fondé le mystere de ce jour. Car voicy, mes chers Auditeurs, l'application que j'en fais. Dieu vouloit se communiquer à l'homme, mais d'une maniere étonnante, & qui devoit mesmes surpasser l'intelligence de l'homme; sçavoir, par la voye incomprehensible de l'incarnation de

on Verbe. Parlons plus simplement & plus lairement. Dieu vouloit que ce Verbe, que ce Fils du très-haut vint au monde rectu de nostre chair; qu'il fust homme comme nous, & à l'exclusion du peché parfaitement semblable à nous. Pour cela il cherchoit une Vierge, qui pût en qualité de mere cooperer à l'accomplissement de ce grand dessein; une Vierge selon son cœur, & en qui il trouvast ce fond d'humilité indispensablement requis, pour en faire le temple vivant où devoit habiter neuf mois entiers la plénitude la divinité. Au moment qu'il fallut venir à l'exécution de l'ouvrage qu'il s'estoit proposé, il jetta les yeux sur Marie; & Marie seule entre les femmes, luy parut dans l'estat de cette humilité parfaite qu'il demandoit. C'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il la choisit préférentiellement à toutes les autres, & qu'il l'honora de la plus éminente de toutes les graces, qui estoit celle de concevoir un Dieu, parce qu'elle estoit sans contestation & sans exception la plus humble des servantes de Dieu. Voilà, dis-je, en deux mots le mystere que nous celebrons. Mais pour vostre édification & pour la mienne, permettez moy de vous le developper.

Non, Chrestiens, quand Dieu choisit Marie, pour l'élever à la maternité divi-

66 SUR L'ANNONCIATION

ne, il ne considéra en elle, ni la grandeur de sa naissance, ni les talents de son esprit, ni les perfections de son corps, ni tous les autres avantages dont il l'avoit comme createur si liberalement pourveüe. Il est vray; Marie, mesmes selon le monde, estoit la plus accomplie de toutes les creatures. Issuë de David & de tant d'autres Roys qu'elle comptoit parmi ses ancestres, elle avoit herité de toute leur gloire: doiïée des qualitez naturelles qu'elle avoit receûes de Dieu, elle estoit, comme parle saint Bernard, le chef-d'œuvre de tous les siècles; & nulle des filles d'Israël ne luy fut jamais comparable dans le merveilleux assemblage de ces graces exterieures & éclatantes dont elle se trovoit enrichie. Car c'est d'elle à la lettre qu'on pouvoit bien dire: *Multa filia congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Mais rien de tout cela précisément n'engagea Dieu au choix qu'il fit d'elle pour estre la mere du Messie, & pour donner au monde le Redempteur. Je dis plus, & cccy est encore plus digne de vos reflexions. Ce qui decida en faveur de Marie, ce qui determina Dieu à luy donner la preference de cette auguste maternité, ce ne fut pas mesmes absolument ni en general le merite de sa sainteté. Je m'explique. Marie pour estre mere

Prov.
c. 39.

de Dieu , devoit estre sainte ; mais toute espece de sainteté n'auroit pas suffi. Il falloit pour cela une sainteté d'un caractère particulier , qui disposast Marie à estre la Mere d'un Dieu incarné ; c'est à dire , la Mere d'un Dieu qui s'aneantissoit en devenant son Fils & se faisant homme. Or ce caractère ne pouvoit estre que l'humilité ; & si l'humilité n'avoit pas esté la vertu prédominante de cette Vierge , quand elle eust eû d'ailleurs tous les merites & toute la sainteté des Anges, Dieu ne l'auroit pas choisie. Par où donc entre toutes les vierges se distingua-t-elle devant ce Dieu de Majesté ? c'est elle-mesme qui nous l'apprend : par la connoissance qu'elle eût de sa bassesse , & par l'aveu qu'elle en fit. Or cet aveu de sa bassesse ne fut qu'une expression vive & affectueuse de l'humilité de son cœur. *Quia respexit humilitatem ancillæ* Luc. c. r. *sua* : ouïy , dit-elle dans ce sacré Cantique qui selon la pensée de saint Ambroise fut comme l'extase de son humilité , mais de son humilité glorifiée ; on m'appellera bienheureuse , & je la suis en effet ; car le Tout - puissant a fait en moy de grandes choses : & pourquoy les a-t-il faites ? parce qu'il n'a pas dédaigné la bassesse de sa servante , & qu'il a eû égard au sentiment qu'elle en avoit : *Ecce enim ex hoc*. Cela seul *ibidem*.

68 SUR L'ANNONCIATION

m'a attiré non seulement ses benedictions & ses graces, mais sa personne & sa divinité mesme ; & je veux bien le publier hautement , afin que toutes les ames justes profitant de la confession que j'en fais, sachent qu'il n'y a que l'humilité, à qui Dieu se communique , ni qui puisse l'approcher de nous & nous approcher de luy. Il ne faut pas s'étonner, Chrestiens, que Dieu en use de la sorte à l'égard de Marie. Car comme raisonne saint Bernard , un Dieu qui luy - mesme estoit sur le point de s'humilier jusqu'à l'excès en se revestant de nostre chair , devoit avoir des complaisances infinies pour l'humilité. Puisque dans l'estat mesme de sa gloire, il a tant d'égard pour cette vertu, & que par la seule raison qu'il est grand , toutes ses inclinations sont pour les petits & pour les humbles, *Quoniam excelsus Dominus, & humilia respicit;* que falloit-il attendre de luy dans la disposition prochaine où il se trouvoit de devenir un Dieu humble , sinon qu'il se fist encore un honneur d'estre conceû par la plus humble de toutes les creatures; & qu'agissant consequemment, il voulust entrer dans le monde par l'humilité, qui fut son principal & sonuverain attrait ?

Mais enfin qu'y eût-il donc de si singulier & de si rare dans l'humilité de Ma-

& en quoy l'humilité de Marie luy palle alors si digne de luy. ? Ah ! Chref-
 , Dieu trouva dans Marie une humi-
 qui ne s'estoit jamais veüe sur la terre,
 ui ne s'y verra jamais. Je veux dire,
 humilité jointe à la plenitude du me-
 premiere circonstance : car estre hum-
 ans merite , dit saint Chrysostome ,
 une necessité : estre humble avec quel-
 merite, c'est une loüange : mais estre
 ble dans l'actuelle possession de tous les
 tes , c'est un miracle, & il falloit ce
 cle pour l'incarnation. Or c'est ce mi-
 : qui paroist visiblement dans la per-
 de Marie. Car prenez garde, s'il vous
 st : on la saluë, comme pleine de grace,
gratia plena ; & elle proteste qu'elle Luc. c. 1.
 i servante du Seigneur: *Ecce ancilla Do-* Ibid.
 . Si elle n'eust esté que servante, ou si
 n'eust esté que pleine de grace, elle n'au-
 jamais esté mere de Dieu; c'est l'excel-
 e reflexion de saint Chrysostome; mais
 e qu'elle est l'un & l'autre tout ensem-
 : parce qu'estant pleine de grace, elle ne
 e pas de s'appeller humble servante du
 gneur, par un effet de l'operation divi-
 de servante elle devient mere. Voicy
 lque chose de plus : une humilité dans
 omble de l'honneur; autre circonstan-
 Estre humble, poursuit saint Chrysosto-

tome , dans l'humiliation , estre humble : dans l'obscurité d'une condition vile & abjecte , ce n'est tout au plus qu'une vertu commune & populaire ; mais estre humble comme l'a esté Marie , dans le plus haut degré d'élevation , c'est une vertu heroïque , & par où Marie merita l'admiration , non pas simplement des hommes & des Anges , mais pour ainsi dire , de Dieu mesme. Car pourquoy ne parlerois-je pas ainsi , & pourquoy craindrois-je de dire , que celuy qui admira la foy du Centenier & de la femme Chananéenne , dût encore bien plus admirer l'humilité de cette Vierge ? Entrons dans le détail. Un Ange est député à Marie : tout Ange qu'il est , il ne luy parle qu'avec respect. Il luy declare qu'elle est benie entre toutes les femmes , qu'elle a trouvé grace aux yeux du Seigneur , qu'elle concevra un Fils à qui elle donnera le nom de Jesus , qu'elle sera remplie du Saint Esprit , que le fruit qui naistra d'elle sera saint par excellence , qu'il sera Fils de Dieu , qu'il restablira le throsne de David , qu'il regnera éternellement , & que c'est par elle enfin que tout cela doit estre fait. Que pouvoit-on luy annoncer de plus grand ? quel droit ne sembloit-elle pas alors avoir de se former de hautes idées d'elle - mesme ; sur tout lorsqu'elle sçavoit que ce n'estoient

point là des flatteries, puisqu'elle recevoit tous ces éloges & de la bouche d'un Ange & de la part de Dieu? Cependant, Chrétiens, à tous ces éloges, elle ne fait qu'une seule réponse: mais elle la fait avec autant de sincérité, qu'une ame vaine & peu solide auroit pû la faire avec dissimulation & avec affectation. *Ecce ancilla Domini*: je suis, dit-elle, la servante du Seigneur. Vous ne parlez d'estre sa mere, & ce seroit pour moy un titre de superiorité: mais je m'en tiens à celuy de ma dépendance, à celuy de toute entière soumission & de la servitude que je luy ay vouée, & dont je ne me départiray jamais: *Ecce ancilla*.

Or voilà, mes chers Auditeurs, encore une fois ce qui ravit le ciel. Voilà, souffrez que je m'explique ainsi, ce qui acheve de terminer le Verbe de Dieu à sortir du sein de son Pere, & à descendre du throsne de sa gloire jusques dans la profondeur de vostre neant. Car c'est bien icy que s'est vérifiée la parole du Prophete royal, qu'un abyssine attire un autre abyssine, *Abyssus a-* psal. 41.
byssum invocat. Tandis que Marie s'humilie devant Dieu, le Verbe de Dieu s'aneantit en elle: cet abyssine de l'humilité d'une vierge attire un second abyssine encore plus grand, qui est celuy de l'aneantissement en Dieu. Car c'est le terme, & le terme

Philip.
c. 2.

unique par où saint Paul a crû pouvoir dignement exprimer le mystere d'un Dieu-homme : *Qui cum in formâ Dei esset, exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* ; ce Jesus-Christ que je vous presche, disoit-il aux Corinthiens, est celuy qui estant Dieu, & n'estimant point que ce fust pour luy une usurpation d'estre égal à Dieu, s'est aneanti luy-mesme, prenant la forme de serviteur & se rendant semblable aux hommes. En effet, qu'un Dieu se fasse homme, c'est par rapport à Dieu, ce qui surpasse tous les degrez d'abbaissement que nostre imagination se figure, & qu'elle peut se figurer. Il faut pour aller jusques là, que la revelation divine vienne à son secours ; & que fortifiée des plus vives lumieres de la foy, elle nous eleve au dessus de nous-mesmes, pour nous faire comprendre ce que c'est qu'un Dieu dans cet estat. Or comment le comprenons-nous ; par ce seul mot, qui signifie plus que tout ce que les Theologiens & les Peres se sont efforcez de nous en dire. Aussi est-ce le Saint Esprit qui l'a dicté. Il s'est fait homme ; c'est à dire, de Dieu qu'il estoit, sans préjudice de la souveraineté de son estre, il s'est réduit à une espece de neant : *Exinanivit semetipsum*.

C'est donc de ce neant divin, pour parler ainsi, que nous avons esté formez ; & c'est

par la vertu miraculeuse de cet aneantissement d'un Dieu, que nous sommes, & moy, tout ce que nous sommes dans l'ordre de la grace. Comme le premier neant, j'appelle le neant de la creation, a esté l'incipe & l'origine de tous les estres qui dans la nature; il a fallu que de ce seul neant, qui est le neant de l'humiliation & de l'incarnation du Verbe, Dieu tire tous les estres qui sont de l'ordre surnaturel; c'est à dire, toutes les graces, toutes les vertus, tous les merites, toutes les lumières, toutes les inspirations, tous les dons surnaturels, qui doivent contribuer au salut & justification des hommes. C'est sur ce point d'un Dieu fait chair, que la miséricorde a travaillé, pour faire des saints, des justes, des esclaves; comme la toute-puissance avoit travaillé sur le premier neant, pour créer des cieux & des astres. Sans ce point nous serions demeurés dans le neant éternel de nostre misère & de nostre péché: il n'avoit qu'un Dieu qui pût nous en faire sortir, & il n'a point trouvé d'autre moyen que l'aneantissement de son adorateur: *Exinanivit semetipsum*. Aneantissement de mon Dieu, s'écrie saint Bernard, plus avantageux pour moy que sa grandeur mesme, & que sa puissance mesme; ou plustost, aneantissement de mon Dieu.

Myst. Tom. II. D

74 SUR L'ANNONCIATION

Dieu , sans lequel sa puissance & sa grandeur mesme n'auroient eû rien d'avantageux pour moy. Aneantissement plus fecund , plus riche , plus abondant que les thresors mesmes de Dieu , puisque tous les thresors de la bonté & de la charité de Dieu y sont renfermez , & que de là me sont venus tous les biens que j'ay receûs de Dieu & que j'en recevray jamais. Aneantissement en vertu duquel je subsiste , & auquel je suis redevable de tout mon bonheur. Aneantissement , qui me representant mon Dieu dans cet abyfme d'humiliation où je le contemple aujourd'huy , me le rend encore plus admirable & plus aimable , que lorsque je le confiderois dans la splendeur des saints , & dans le centre glorieux de sa pure divinité : *Quantò pro me vilior, tantò mihi carior.* Telles estoient les pensées de saint Bernard en veüe de ce mystere , qu'il meditoit & dont il estoit penetré.

Bernard.

Mais allons plus avant , & pour nous rendre ce mystere encore plus utile , faisons un retour sur nous mesmes. Entrons dans les sentiments de Jesus-Christ , entrons dans ceux de Marie : je veux dire , mettons-nous , selon la maxime du grand Apostre , dans les mesmes dispositions où se trouverent Jesus-Christ & Marie au moment de l'incarnation : *Hoc enim sentite in vobis , quod &*

Philip.
Ga 2.

Christo Jesus. Car voicy, mes chers Auteurs, ce que le mystere de l'incarnation nous presche ; l'esprit d'humilité, la pratique de l'humilité, l'étude & la science éminente de l'humilité, le merite de l'humilité. Les payens, disoit saint Jérôme, n'ont pas été humbles & n'ont pu l'estre que par raison : mais pour nous qui sommes fidèles, nous devons l'estre & par raison & par religion. Les juifs n'avoient besoin d'humilité, que pour obeir à un Dieu qui leur passoit toujours grand, & devant qui ils avoient trembler ; mais en qualité de chrétiens, nous avons besoin d'humilité pour servir un Dieu qui s'est fait petit & à qui nous devons nous conformer. Comme l'anneau de l'humilité de Marie a attiré un profond abysme, qui est celui des humiliations du Fils de Dieu, il faut que celui des humiliations du Fils de Dieu en attire un abysme dans nous ; & qu'en nous sanctifiant par l'exercice de l'humilité chrétienne, nous joignons l'aneantissement volontaire de nous-mêmes à cet aneantissement prodigieux du Verbe : afin que de l'un & de l'autre il se fasse un tout, sans lequel l'Évangile nous enseigne qu'il n'y a point de salut pour nous, puisqu'il est de la foy que l'aneantissement du Verbe incarné relève le merite du nostre, & que le nostre doit estre

76 SUR L'ANNONCIATION

l'effet & comme le supplément & la confirmation de celuy du Verbe incarné. Parlons sans figure, & réduisons cecy à des termes plus simples.

On vous a cent fois entretenu des desordres de l'orgueil, de cette passion malheureuse, que l'on peut bien appeller le peché originel de l'homme, puisqu'au moins en a-t-elle esté la cause, & qu'elle est encore aujourd'huy le principe le plus general de tous les dereglements du monde. On vous en a fait des discours entiers, & peut-estre plus d'une fois avez-vous esté convaincus, que de s'y laisser dominer, c'estoit une des marques les plus visibles d'un sens reprouvé. Mais, Chrestiens, on ne vous en a rien dit d'essentiel, si vous le comparez à ce que je vous en dis aujourd'huy. Oubliez donc tous les autres motifs dont on s'est servi pour vous donner horreur de ce peché : comptez pour rien tout ce qu'on vous a fait entendre de l'injustice de l'orgueil, de son indignité, de sa vanité, de ses extravagances pitoyables, de ses honteux emportements, de ses aveuglements grossiers, de ses insupportables présomptions, de ses ridicules fiertez, de ses basses & odieuses jalousies. C'estoient des raisons fortes & pressantes, mais encore trop humaines : il en falloit une prise de la sainteté même du

ristianisme, & dont nous ne puissions
 us défendre sans renoncer à nostre foy.
 r cette raison estoit attachée à l'auguste
 ystere de l'incarnation. Car un Dieu tel
 'on nous le propose dans le mystere de
 jour ; un Dieu volontairement & par
 oix, revestu de la forme de serviteur ; un
 ieu pour sauver & pour reformer l'hom-
 e, couvert des miseres de l'homme ; un
 ieu fait chair pour guerir, dit saint Au-
 stin, les enflûres criminelles de nostre es-
 it, c'est ce qui confondra éternellement
 vice que je combats, ce qui le confon-
 a sans replique, ce qui le confondra
 ns tous les estats du christianisme, ce
 i le confondra en nous convaincant d'u-
 e contradiction presque aussi incompre-
 ensible que le mystere mesme qui la fait
 istre. Car la plus monstrueuse contradic-
 on, n'est-ce pas d'invoquer ce Dieu Sau-
 eur, que nous sçavons ne nous appartenir
 omme Sauveur, que par son humilité ; &
 l'invoquant, d'estre actuellement pos-
 dez d'un secret orgueil ; de luy rendre gra-
 e de s'estre abbaiscé pournous, & de ne pen-
 r qu'à nous élever nous-mesmes ; d'establi-
 orte nostre confiance sur ce qu'il s'est a-
 eanti pour nous rachepter, & de ne tra-
 ailler qu'à devenir quelque chose, & s'il
 toit possible, toutes choses selon le mou-

78 SUR L'ANNONCIATION
de ! N'est - ce pas là , dis - je , insulter en
quelque maniere à son incarnation divine ?

Il faut estre humbles, Chrestiens. Je ne
vous dis point que sans cela il ne peut y a-
voir de solide vertu. Je ne vous dis point
que l'humilité est, de l'aveu du monde mes-
me, le fondement du veritable merite. Je
ne vous dis point que si vous n'estes hum-
bles, c'est en vain mesmes que vous esperez
de parvenir à cette prétenduë gloire mon-
daine, que vous cherchez. Je ne vous dis
point que sans l'humilité, vous ne trouve-
rez jamais la paix ni le repos de vos ames.
Autant vous en diroit un Philosophe, &
quelque convaincante sur ce poinct que fust
sa morale, je doute qu'on y déferast beau-
coup. Mais je vous dis qu'il faut estre hum-
ble, pour estre Chrestien; & que sans l'hu-
milité, il n'y a ni religion ni christianisme,
puisque sans l'humilité il n'y auroit pas
mesmes eû d'incarnation, ni d'Homme-
Dieu. S'il vous reste encore de la foy, pou-
vez-vous n'estre pas touches de cette veri-
té ? Je sçais néanmoins que cette verité,
toute édifiante qu'elle est, ne sera pas du
goust de ceux qui m'écoutent ; & je sçais,
quoy que avec douleur, que l'humilité que
je presche icy, est cette sagesse cachée, que
saint Paul a crû bien définir, quand il a dit,
que c'estoit celle que nul des Princes de ce

nde n'avoit connuë : *Sapientiam in myst-* 1. Cor.
o, quæ abscondita est, quam nemo Prin- 6. 2.
m hujus sæculi cognovit. Mais c'est pour
. mesme que je vous la presche, afin que
lgré le Dieu du siecle elle soit hautement
élec., là où elle est plus grossierement
orée, & plus ouvertement combattuë;
qu'il ne soit plus vray que nul des Prin-
du monde ne l'a connuë; afin que jus-
es dans la Cour elle recoive un témoi-
age, ou qui sanctifie ceux qui la croient,
qui serve à justifier Dieu contre ceux qui
la croient pas. Car de l'une ou de l'au-
maniere, il faut, Chrestiens, que cette
gessè triomphe de vos erreurs. Et je vous
nds grace, ô mon Dieu, de ce qu'il y a
core des ames dans qui elle en triomphe
cinement; de ce que vostre main n'est pas
ccourcie; de ce que parmi les Grands à
ii je parle, il se trouve encore des hum-
es de cœur à qui vous decouvrez vos
oyes. Ce sont vos esclûs, Seigneur, & à
ous seul en appartient le discernement.
ils sont en petit nombre, c'est cette pro-
ndeur de vos conseils, que nous réverons:
ais quoy qu'il en soit, j'ay touïjours droit
a me consoler aujourd'huy, de ce que la
roposition de vostre Apostre n'est plus si
soluë ni si generale; & tout indigne que
suis de mon ministere, j'ay le bonheur

80 SUR L'ANNONCIATION

de prescher avec plus d'avantage que luy, cette sagesse de vos humiliations, puisque je la presche devant des Puissants du siecle, non seulement qui la connoissent, mais qui l'adorent & qui conviennent avec moy de l'obligation indispensable où ils sont de la pratiquer.

Vous me direz, Chrestiens : mais peut-on estre humble & grand tout à la fois? car voilà le prétexte que l'esprit du monde a opposé de tout temps à cette verité; & moy je vous répons : en peut-on douter, après la preuve authentique & le modèle admirable que Dieu nous en a donné dans l'incarnation de son Fils? Vous me demandez si l'on peut estre humble & grand tout à la fois : & le Fils de Dieu a bien pû devenir humble en demeurant Dieu ; & Marie a bien pû estre la plus humble de toutes les creatures, en devenant la Mere d'un Dieu. Quoy donc, reprend saint Chrysostome, les grandeurs humaines ont-elles quelque chose de plus éclatant que la maternité de Dieu, & que la divinité mesme ; & puisque la divinité & la maternité de Dieu se sont si bien accordées avec l'humilité dans Jesus - Christ & dans Marie, oserons-nous dire, qu'il y ait rien de grand sur la terre avec quoy l'humilité puisse estre incompatible? Oüy, Chrestiens, on

estre grand & humble tout ensemble ; à dire, on peut estre humble dans la grandeur, comme on peut estre superbe dans la bassesse. On ne peut pas estre humble, ambitionner d'estre grand, & se plaindre d'estre grand, & faire toutes choses pour estre grand ; mais on peut estre humble & estre grand, parce qu'on peut estre grand par l'ordre de Dieu, & que l'ordre de Dieu est tout ce qui contribue à maintenir l'humilité. Et voilà, mes chers Auditours, que j'appelle la grace de vostre estat. Vous tenez dans le monde des rangs honorables, & que la providence a élevez au-dessus du commun des hommes, voilà si vous voulez le reconnoître, l'avantage que vous avez : de trouver dans l'humilité, que le mystere vous inspire, de quoy sanctifier vostre condition, & de trouver dans vostre condition de quoy rendre vostre humilité plus sainte & plus precieuse devant Dieu. Voilà en quoy Dieu vous a privilegié, de vous avoir donné le moyen d'estre humbles avec merite, & d'estre grands sans risque & sans peril. Concevez bien, si vous plaist, ce secret de sa misericorde. Si Dieu vous avoit laissez dans la corruption du peché, livrez à vos propres desirs, cette grandeur dont vous estes revestus seroit une grandeur funeste qui vous

perdroit, qui vous aveugleroit, qui seroit pour vous une source de crimes, & qui n'aboutiroit enfin qu'à vostre damnation : ou si par un changement d'estat, Dieu au contraire vous avoit fait naître dans la poussière & dans les plus viles conditions du monde, l'humilité dont vous auriez fait profession, n'eust esté souvent qu'une humilité naturelle, qu'une impuissance de vous élever plus haut, ou mesmes qu'une bassesse de cœur indigne du nom d'humilité. Qu'a fait Dieu ? par une providence toute singulière il vous a préservé de ces deux écueils : il vous a donné de la naissance, des emplois, des rangs, afin que si vous estiez humbles & chrestiens, vous le fussiez par vertu ; & il vous a pourveûs de l'humilité chrestienne, afin que cette naissance, ces emplois, ces rangs ne dégénéraissent point dans une grandeur prophane & abominable à ses yeux. La grandeur toute seule auroit dû vous faire trembler ; l'humilité toute seule, dans le sens que je viens de le dire, n'auroit pas pû vous asséûrer : l'une vous auroit exposé à des tentations presque invincibles ; l'autre, sous l'apparence mesme du bien, auroit esté douteuse & équivoque. L'alliance des deux est ce qui doit faire vostre consolation. Car l'humilité à l'épreuve de la grandeur, est le plus infail-

c ouvrage de la grace, & le merite le
 s pur sur lequel vous puissiez compter :
 a grandeur sanctifiée par l'humilité, non
 lement n'est plus un piege, mais devient
 - mesme salutaire. Quel hommage,
 restiens, n'en pouvez-vous pas faire à
 eu? à combien de saintes œuvres ne peut-
 pas vous servir pour les interets de
 eu? dans quelle necessité ne vous met-
 pas d'estre sur la terre, chacun à pro-
 tion de vostre pouvoir, les ministres &
 hommes de Dieu? Cette grandeur sou-
 se à Dieu, employée pour Dieu, anean-
 par l'humilité de la Religion en presen-
 de Dieu, quel tribut de gloire ne luy rap-
 rte-t-elle pas, & quelle facilité ne vous
 onne-t-elle pas à vous-mesmes, sans cesser
 estre tout ce que vous estes, d'estre encore
 s saints? Il est vray, disoit saint Pierre,
 stre Dieu est un juge équitable, qui ne re-
 rde point la qualité, & qui ne fait nulle
 fference des conditions des hommes: *Non*
personarum acceptor Deus. Mais il faut *Act. c. m.*
 ourtant convenir, qu'agissant mesmes en
 ge équitable, Dieu se tient en quelque for-
 plus honoré de la pieté des Grands, que
 e celle des hommes du commun: pour-
 uoy? parce que la pieté dans les Grands,
 our estre sincere & veritable, suppose un
 plus grand fonds d'humilité. Or Dieu, à

84 SUR L'ANNONCIATION

proprement parler, ne nous considere que par le plus ou le moins d'humilité qui est en nous; & si nos vertus, par rapport à nous, ont devant luy quelque distinction, c'est uniquement par là qu'il les mesure. C'est pour cela même aussi, vous disois-je il y a quelque temps, que Dieu vous a faits ce que vous estes, & c'est enfin ce qui vous doit faire aimer l'humilité. Non, vous ne la devez point regarder comme une vertu odieuse, qui vous dispute vos droits & vos rangs: mais comme une vertu precieuse qui sanctifie la grandeur même, & qui la rend meritoire devant Dieu & plus venerable devant les hommes. Sainte humilité, c'est vous qui avez conceû le Verbe de Dieu; ou plustost, c'est par vous que Marie l'a conceû dans son sein & que nous le devons concevoir dans nous-mêmes. Voyons encore comment Marie contribuë par sa virginité à cette divine conception: c'est la seconde partie.

II.
PARTIE.

Dieu l'avoit dit, Chrestiens, & le plus authentique de tous les signes qu'il avoit promis au monde, pour marquer l'accomplissement du grand mystere de nostre redemption, c'estoit selon le rapport d'Isaïe, qu'une Vierge demeurant Vierge concevrait un Fils, & que ce Fils seroit Dieu: non pas un Dieu separé de nous, ni élevé comme Dieu

lessus de nous, mais un Dieu abbaissé jus-
 à nous, & entretenant, quoy-que Dieu,
 commerce intime avec nous. Car voilà,
 ouste l'Evangeliste, ce que signifioit l'au-
 ste nom d'Emmanuël : *Ecce virgo in ute-* Matth.
c. 1.
habebit, & pariet filium : & vocabunt no-
n ejus Emmanuël, quod est interpretatum,
hiscum Deus. Ce prodige, je l'advouë,
 passoit toutes les loix de la nature ; mais
 rés tout il ne laissoit pas d'estre dans un
 is, parfaitement naturel. Car comme rai-
 ne saint Bernard, si un Dieu se faisant
 omme, devoit avoir une mere; il estoit de
 dignité, & par là d'une espee de neces-
 é que cette mere fust vierge; & si une vier-
 : par le plus inouï de tous les miracles,
 avoit sans cesser d'estre vierge, avoir un
 ls, il estoit pour elle d'une bienfiance ab-
 luë & comme indispensable que ce fils
 st Dieu; *Neque enim aut partus alius Vir-* Bernard.
nem, aut Deum dequit partus alter. Il fal-
 it que le Verbe de Dieu par un excès de
 on amour & de sa charité sortist hors du
 in de Dieu, & si je puis ainsi dire, hors
 e luy-mesme, pour se mettre en estat d'es-
 e conceû selon la chair: mais supposé cette
 rtie, qui est proprement ce que nous appel-
 ons incarnation, le Verbe de Dieu ne pou-
 oit estre autrement conceû selon la chair,
 ue par la voye miraculeuse de la virginité:

86 SUR L'ANNONCIATION

pourquoy ? parce que toute autre conception que celle-là, auroit obscurci l'éclat & la gloire de la divinité. Cette pensée de saint Bernard a je ne sçais quoy de sublime ; & pour peu d'étendue qu'on luy donnast, elle rempliroit vos esprits des plus hautes idées de la religion. Mais sans rien rabattre de la sublimité de cette pensée, il faut encore quelque chose de plus sensible, & de plus propre à l'édification de vos mœurs. Or c'est à quoy le Saint Esprit me paroist avoir admirablement pourveu, par la conduite qu'il a tenuë dans l'exécution de ce mystere. Conduite, si vous l'examinez bien, capable de vous inspirer toute la veneration, tout le respect, tout l'amour dûs à l'excellente vertu dont je dois presentement vous parler & qui est la pureté chrestienne. Car en voicy, mes chers auditeurs, la plus solide & la plus touchante leçon ; étudiez-la dans la suite de nostre Evangile.

Dieu par un mouvement de son infinie misericorde, envoie un Ange sur la terre ; non seulement pour annoncer, mais pour negocier la divine alliance qu'il est sur le point de faire avec les hommes. Et à qui envoie-t-il cet Ange ? à une Vierge, *Mis-*
sus est Angelus à Deo ad Virginem. Or vous sçavez, (belle reflexion de saint Bernard sur ces trois noms, ou plustost sur ces trois

sonnes, un Ange, un Dieu, une Vierge. Vous sçavez que Dieu qui est le plus de tous les esprits & la source de toute pureté, engendre éternellement son Fils la plus pure & la plus sainte de toutes generations. Doux vient que saint Grégoire de Nazianze en parlant du Pere céleste, l'appelle Vierge par excellence & le premier des vierges. Vous sçavez que les anges sont de purs esprits dégagés de la terre, & que ceux qui ont perseveré dans la justice & dans la sainteté originelle Dieu les avoit créés, j'entends les An-
bienheureux, ont encore l'avantage d'être spécialement purs & sans tache devant lui. Et vous sçavez enfin, que les vierges, quoy-que dans un corps mortel, par profession qu'elles font d'une sainte virginité, sont comme les Anges de la terre : *sunt sicut Angeli Dei*. Dieu qui députe, l'Ange qui est député, Marie à qui la dévotion est faite, autant de caracteres différents de la plus parfaite pureté, selon la préférence des sujets qui concourent à ce mystere : *Angelus à Deo ad Virginem*. Que puis-je conclure de là? ce que le Saint Esprit semble avoir prétendu par là nous dé-
montrer; sçavoir, que Dieu étant par luy-même la pureté essentielle, il falloit ou une pureté angelique, ou une pureté virginale;

Matth.
c. 22.

88 SUR L'ANNONCIATION

difons mieux , qu'il falloit l'une & l'autre ensemble , pour concerter entre Dieu & l'homme cette ineffable & adorable union, qui s'est accomplie dans le Verbe fait chair. Mais encore, reprend S. Bernard, laquelle de ces deux fortes de pureté, l'angelique & la virginale , a eû plus de part à ce mystere; & pour laquelle Dieu paroist-il avoir eû plus de consideration ? Ah ! répond ce saint Docteur, en peut-on douter après l'exemple que ce Dieu de gloire nous en donne aujourd'huy luy-mesme, c'est à dire, après la haute preference qu'il donne aujourd'huy à la pureté virginale sur la pureté angelique ? Vous me demandez en quoy consiste cette preference : le voicy. Le Verbe de Dieu dans le dessein de s'incarner , choisit une Vierge pour Mere , & il luy députe un Ange qui n'est auprès d'elle que son Ambassadeur. Elle est donc en vertu de ce mystere, aussi élevée comme Vierge au dessus de l'Ange , que le nom de Mere qu'elle reçoit, surpasse celui de ministre & de serviteur. *Tantò melior angelis*, pourrois-je dire icy en me servant des termes de *Hebr. c. i.* saint Paul, *quantò differentiùs præ illis nomen hereditavit.*

Dieu prest à se faire homme, obligea l'Ange à s'humilier devant cette Vierge ; & luy-mesme tout Dieu qu'il est , par un

neur anticipé qu'il veut bien luy faire
me à sa future Mere , il commence en
que forte à dépendre d'elle , puisque
la plus importante negociation il de-
de son consentement. Ne vous en éton-
pas, poursuit S. Bernard : c'est qu'en ef-
a pureté de cette Vierge estoit d'un me-
qui la rendoit bien plus precieuse &
s estimable devant Dieu , que celle des
ges. L'Ange qui saluoit Marie, estoit
, il est vray; mais comment? par nature
par un privilege de beatitude & de gloi-
mais Marie estoit vierge par choix, par
u , par esprit de religion. La virginité
Marie estoit donc comme un sacrifice
continuel qu'elle faisoit à Dieu, une obla-
n de son corps qu'elle immoloit comme
: hostie vivante & agreable aux yeux de
eu , une consecration de sa personne qui
roit estre le sanctuaire & la demeure de
i Dieu. Voyez avec quelle prudence &
elle circonspection elle conserve le thre-
de sa virginité. Admirez la constance
la fermeté qu'elle témoigne pour ne le
: perdre. Deux devoirs des vierges chres-
nnes, dont Dieu veut que Marie soit au-
ard'huy le modelle. Ecoutez-moy, & inf-
uisez-vous. Un Ange se presente à elle, &
e se trouble. A peine a-t-il commencé à
y parler , que la crainte la saisit , qu'elle

se sent interieurement combattuë de mille
Enc c. 1. pensées : *Turbata est, & cogitabat, qualis
 esset ista salutatio.* Si Marie eust esté de ces
 personnes mondaines, qui ne sont vierges
 que de corps sans l'estre d'esprit, cette vi-
 site qu'elle recevoit, n'auroit eû rien pour
 elle de si surprenant ; & les loüanges qu'on
 luy donnoit, au lieu de l'étonner, l'au-
 roient agreablement flattée. Mais la pro-
 fession qu'elle a toûjours faite, de n'avoir
 comme vierge, d'entretien particulier qu'
 avec Dieu ; la loy qu'elle s'est prescrite &
 qu'elle a gardée, de fuir tout autre com-
 merce, & de renoncer aux mœurs & aux
 usages du siccle prophane ; son exacte & se-
 vere regularité, son attention à ne se relas-
 cher jamais sur les moindres bienseances,
 la possession où elle est d'une conduite ir-
 reprehensible & à l'épreuve de la plus ri-
 gide censure, la pudeur & la modestie qui
 luy sont plus que naturelles ; l'opinion dont
 elle est prevenuë, que loüanges données à
 son sexe & favorablement receües, que les
 loüanges mesmes souffertes & écoutées
 tranquillement, sont le poison le plus con-
 tagieux & le plus mortel : tout cela luy cau-
 se un trouble qu'elle n'a pas honte de fai-
 re paroistre, parce qu'estre troublée de la
 sorte, c'est le veritable caractere d'une vier-
 ge fidelle à Dieu. Voilà sa prudence & sa

lance : adjouſtez-y ſa conſtance & ſa
 neté. On declare à Marie qu'elle doit eſ-
 la mere d'un Fils qui ſera éternellement
 y, qui ſera le Saint des ſaints , qui ſera
 ſils du très-haut , qui ſera le Sauveur de
 t le monde ; & elle demande comment
 a ſe pourra faire , parce qu'elle eſt vier-
 , & viergo par un engagement , auquel
 la qualité de Mere de Dieu , ni celle de
 ine du ciel & de la terre, ne la feront ja-
 is renoncer. *Quomodò fiet iſtud, quoniam* ^{*ibidem*}
um non cognoſco. Ah ! Marie, s'écrie là
 ſſus ſaint Auguſtin , c'eſt pour cela meſ-
 e que la choſe ſe pourra faire , & qu'elle
 fera , parce que vous ne comprenez pas
 mment elle eſt poſſible. Car ſi vous le com-
 eniez de la maniere que tout autre l'au-
 it compris , dés-là vous ſeriez incapable
 eſtre à Dieu ce que Dieu veut que vous
 y ſoyez. Il a fallu que voſtre virginité pa-
 iſt en ce moment-là vous rendre comme
 icredule ; il a fallu que la propoſition qu'
 n vous faiſoit d'eſtre la Mere de voſtre
 Dieu vous allarmâſt d'abord & vous trou-
 laſt, afin que vous ſoyez digne de l'eſtre.

En effet , ce refus de la maternité divine
 luſtoſt que de ceſſer d'eſtre vierge, ce vœu
 e virginité dans lequel elle demeura ferme
 & immobile juſqu'à n'eſtre pas ébranlée
 ar la parole meſme d'un Ange qui luy pro-

Hieron.

mettoit un Dieu pour Fils; *Immobile virginitatis propositum, quod nec Angelo Filium Deum promittente, aliquatenus titubavit* : voilà, dit saint Jérôme, ce que Dieu a considéré dans Marie, & par où Marie entre toutes les autres vierges a eû la préférence de l'estime & du choix de Dieu. Or qu'est-il arrivé de là ? une chose, Chrétiens, aussi consolante pour vous, qu'elle vous paroîtra merveilleuse. Vous sçavez quelle fut la cause de ce deluge universel, qui inonda toute la terre. Dieu dans sa colère voyant la corruption du genre humain, avoit juré que son Esprit ne demeureroit jamais dans l'homme, parce que l'homme estoit devenu tout charnel : *Non permanebit spiritus meus in æternū in homine, quia caro est.* Mais aujourd'huy, reflexion admirable de S. Augustin, Dieu révoque, pour ainsi dire, cet arrest; & par un autre serment tout contraire en apparence, mais qui néanmoins s'accorde parfaitement avec le premier, il asscûre que son Esprit demeurera dans Marie, & que de Marie il se répandra dans tous les hommes : pourquoy ? parce que dans la personne de Marie, l'homme a cessé d'estre charnel : c'est à dire, parce que Marie est vierge, & vierge par une profession qui l'élevant au dessus de l'homme, la rend capable des plus hautes faveurs de Dieu, &

Genes.
c. 6.

plenitude mesme de l'Esprit de Dieu.

Et sanctus superveniet in te. Au lieu Luc. c. 1.

dans la creation, l'esprit de Dieu estoit
lement venu pour se communiquer à
nne en veüe de son innocence & par-
ue l'homme n'avoit point encore pe-
; au moment de l'incarnation, ce mes-
Esprit, selon la parole sacrée, survint
Marie, & comment? avec un surcroist,
: une surabondance, avec un épanche-
t de dons & de graces sans mesure, en
de sa pureté, & parce qu'elle estoit
ge: *Superveniet in te.*

Se n'est pas assez. Non seulement Dieu

t que Marie, en consequence de ce qu'-
est vierge, soit remplie de son Esprit;

s parce qu'elle a fait, comme vierge, un
nel divorce avec la chair & le sang,

t par elle que luy-mesme, qui est un pur
rit, veut faire une éternelle alliance avec

tre chair; disons mieux, c'est par elle
: luy-mesme veut estre fait chair. Car

là le terme qu'a employé l'Evangeliste,
ir exprimer le miracle de ce Verbe de

eu incarné & fait homme: *Et Verbum* Joan. c. 1.

factum est. Saint Jean n'a pas crû qu'il

fist de dire, que le Verbe de Dieu s'estoit
t homme, de dire qu'il s'estoit allié à une

ure raisonnable, de dire qu'il avoit pris
e ame immortelle & spirituelle; mais il

a réduit en quelque sorte tout ce mystere à la bienheureuse adoption que le Verbe a fait de nostre chair dans le sein de Marie ; *Et Verbum caro factum est.* O mon Dieu, est-il possible que la virginité ait eû ce pouvoir sur vous ; & qu'un Dieu aussi grand, aussi saint, aussi parfait que vous, en soit venu jusqu'à se faire chair ? Oüy, Chrestiens, c'est ce que la foy nous révele : ce Dieu homme par son incarnation a annobli dans sa personne tout l'homme, mais il a particulièrement annobli la chair de l'homme, par les merveilleux rapports que son incarnation a fondez entre luy & nous. Car c'est selon la chair que cet homme-Dieu est nostre frere, c'est selon la chair que nous ne faisons qu'un corps avec luy, c'est selon la chair qu'il est nostre chef & que nous sommes ses membres. *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi ?* Ne sçavez-vous pas, mes Freres, disoit saint Paul, & pouvez-vous l'ignorer, que depuis qu'un Dieu a bien daigné prendre un corps semblable au nostre, nos corps par un merveilleux changement ont cessé, pour ainsi dire, d'estre nos corps, & qu'ils sont devenus le corps de Jesus-Christ ? N'est-ce pas une des premieres leçons qu'on vous a fait dans le christianisme, que vous estes incorporez à Jesus-Christ, ou plustost que vous estes le corps de Jesus-

1.^e Cor.
6. 6.

Christ meſme ? *Vos estis corpus Christi*, & *ibid. c. 127*
membra de membro. Après cela faut-il ſ'é-
tonner que le meſme Apôtre ait crû avoir
droit d'exiger des chreſtiens, comme chreſ-
tiens, une pureté de mœurs ſi inviolable ;
& que de toutes les choſes qu'il leur recom-
mandoit, celle qu'il a paru avoir plus à
cœur, ait eſté qu'ils ſanctiſiaſſent leurs
corps ? Suppoſé ces principes de la foy,
que je viens de vous expliquer, pouvoit-il
trop inſiſter ſur ce devoir ? Ayant les liai-
ſons que nous avons avec Jeſus-Chriſt, ſe-
rons-nous jamais auſſi purs & auſſi ſaints
que nous devons l'eſtre ? Noſtre chair eſtant
la chair de Jeſus-Chriſt, oſerons-nous nous
plaindre des ſoins & de l'exacte regularité
à quoy nous aſſujettit ce point de noſtre ré-
ligion, comme ſi c'eſtoit un excès de per-
fection ? Voulons-nous qu'il ne nous en
coûte rien, d'eſtre non ſeulement les frères,
mais les membres & le corps d'un homme-
Dieu ; & cette alliance ſacrée que nous avons
contractée avec luy, n'auroit-elle en nous
point d'autre eſſet que de nous avoir élevez
à un ſi haut rang d'honneur, pour en eſtre
éternellement indignes ? Après cela meſme
devons-nous trouver étrange, que les Percs
de l'Egliſe parlant de l'impureté qui cor-
rompt aujourd'huy tout le chriſtianisme, en
ayent temoigné tant d'horreur, puisqu'il eſt

certain que ce peché deshonorant nos corps, deshonore le corps de Jesus-Christ ? Devons-nous estre surpris que ce peché par la seule raison que le Verbe s'est fait chair, leur ait paru d'une toute autre grieveté, que s'il violoit simplement la loy de Dieu ; & que l'Eglise des premiers siecles ait esté pour cela si rigoureuse & si severe à le punir, persuadée qu'elle estoit qu'en le punissant elle vengeoit l'affront personnel qu'en recevoit son époux ? Que la chair de l'homme, disoit éloquemment Tertullien, que la chair de l'homme, avant l'incarnation de Jesus-Christ, ait esté corrompue & souillée de crimes, ses dereglements pouvoient estre alors plus pardonnables. Elle n'avoit pas encore la gloire d'estre entrée dans l'alliance d'un Dieu ; elle n'estoit pas encore incorporée au Verbe de Dieu ; elle n'avoit pas encore receû cette onction de grace, en vertu de laquelle elle devoit estre hypostatiquement unie à Dieu. Mais depuis que le Fils de Dieu l'a annoblie, & que par le plus grand de tous les miracles il en a fait sa propre chair ; depuis que cette chair a commencé à luy appartenir ; depuis qu'elle a changé dans sa personne de condition & d'estat, ah ! mes Freres, concluoit-il, ne traitons plus ses desordres de simple foiblesse ; & toute chair qu'elle est, ne l'excusons plus par sa fragilité.

fragilité, puisque sa foiblesse & sa fragilité est l'opprobre de l'incarnation de nostre Dieu. Non, Chrestiens, je n'ay pas de peine à comprendre pourquoy Tertullicien parloit ainsi. Il outroit quelquefois la morale du christianisme, & il abondoit en son sens; mais sur le poinct que nous traitons, il n'a rien dit, qui ne soit encore au dessous de la verité, puisqu'il n'a rien dit qui approche de la parole de saint Paul. Car ce grand Apôstre, après avoir supposé que par le mystere de l'incarnation tous les hommes, sans en excepter aucun, sont devenus les membres de Jesus-Christ, n'a plus hésité à tirer de là cette affreuse consequence, dont il n'y a point d'impudique qui ne doive trembler : *Tollens ergò membra Christi, faciam membra meretricis*. Si c'estoit un autre que saint Paul qui se fust expliqué de la sorte, nous ne pourrions entendre ces termes; & la pudeur que nous affectons, malgré la licence & le débordement des mœurs où nous vivons, nous feroit rebutter une instruction si necessaire & si essentielle : mais si c'est l'esprit de la foy qui nous anime & qui nous conduit, quel effet cette consequence ne doit-elle pas produire en nous ? quelle horreur ne doit-elle pas nous inspirer pour le peché que je combats ; & si nous en sommes esclaves, quelle indignation ne

Ibid. c. 6.

doit-elle pas nous faire concevoir contre nous-mêmes ? *Tollens ergò membra Christi, faciam membra meretricis!* Cela seul bien médité , ne doit-il pas estre pour nous plus convaincant, que toutes les predications ; & pour peu qu'il nous reste de religion, en faut-il davantage pour nous préserver de l'emportement des passions impures ?

Vous me direz : mais il s'ensuit donc que le Fils de Dieu s'incarnant & se faisant homme, a rendu le peché de l'homme plus abominable & plus irremissible qu'il ne le seroit de luy-mesme ? ouïy , reprend saint Chrysostome, cela s'ensuit & doit s'ensuivre necessairement. Mais nous sommes donc en consequence de ce mystere plus criminels , que nous ne l'aurions esté , si nous estions demeurez dans l'estat de nostre premiere corruption ? rien de plus incontesteable & de plus vray. Mais l'incarnation de Jesus-Christ nous devient donc préjudiciable , quand nous nous abandonnons à nostre incontinence ? c'est ce que toutes les Ecritures vous preschent. Ah ! Chrestiens, peut-estre y en-a-t-il parmi vous d'assez ingrats & d'assez insensibles aux bienfaits de Dieu , pour souhaiter que Dieu ne les eust point tant honorez ; peut-estre leur infidelité va-t-elle jusques-là ; & s'il estoit dans leur choix de prendre l'un ou l'autre

tre des deux partis, peut-estre renonceroient-ils à la gloire d'appartenir à Jesus-Christ, pourveu qu'il leur fust permis de satisfaire impunément leurs desirs dereglez, & qu'ils se trouvaissent par là dechargez de l'obligation que ce mystere leur impose de vivre dans l'ordre. Mais il ne dépend plus ni d'eux, ni de nous, que cela soit ainsi; & il ne dépend plus de Jesus-Christ mesme qu'il cesse d'estre ce qu'il nous est. Soyons libertins tant que nous voudrons, nous serons toujours ses freres selon la chair: jusques dans les enfers, si nous sommes jamais reprouvez de Dieu, nous en porterons le caractere; & ces desordres de la chair tireront éternellement de luy, malgré que nous en ayons, un sujet particulier où un surcroist de condamnation.

Peut-estre, mes chers Auditeurs, ces desordres ont-ils déjà éteint les plus vives lumieres de vostre foy, & peut-estre ceux à qui je parle ne croient-ils plus que foiblement le mystere de l'incarnation d'un Dieu: car le moyen de le croire & de vivre dans l'habitude de ce peché? Mais croyons-le, ou ne le croyons pas: si nous vivons dans le desordre de ce peché, nous nous faisons de ce mystere, qui par excellence est le mystere du salut, un mystere de reprobation. Si nous ne le croyons pas, nostre arrest est

ICO SUR L'ANNONCIATION

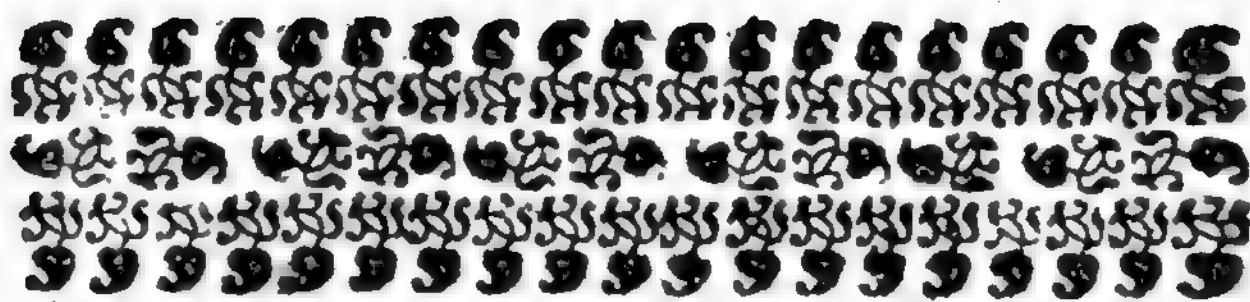
déjà porté, & dés-là nous voilà jugez ;

Joan. c. 3. Qui non credit, jam judicatus est : si nous le croyons, nous nous jugeons & nous condamnons nous-mêmes. Si nous ne le croyons pas, il n'y a point de Sauveur pour nous ; & si nous le croyons, il y en a un, mais pour nostre confusion. Car souvenons-nous, Chrestiens, que ce Dieu fait homme, est en mesme temps, selon l'oracle du saint Pontife Simeon, pour la ruine des uns & pour la resurrection des autres : Po-

Luc. c. 2. situs est in ruinam & in resurrectionem multorum. Il s'est incarné pour nous sauver ; mais il pourra bien arriver, par l'abus que nous faisons de ses graces, qu'il se soit incarné pour nous perdre. Or s'il doit jamais contribuer à la perte de quelques pecheurs, comme l'Evangile nous l'assêûre, sur qui doit-on presumer que tomberont les anathemes, si ce n'est pas en particulier sur ces chrestiens sensuels, sur ces voluptueux impenitents & obstinez dans leur péché ? Ah ! Seigneur, ne permettez pas qu'une si funeste prediction se vérifie jamais on nous ; & que les merites de vostre vie mortelle, qui dans les veûes de vostre infinie misericorde doivent servir à nostre salut, par un chastiment de vostre redoutable justice, servent à nostre malheur éternel. Et vous, Vierge sainte & toute pure, puis-

sante mediatrice des hommes & leur mere, puisque vous estes la mere d'un Dieu-homme, en nous donnant ce Sauveur que vous portez dans vostre sein virginal & qui vient nous rachepier, aidez-nous à recueillir les fruits d'une si abondante redemption, afin que par les graces dont vostre Fils adorable est la source & dont vous estes la dispensatrice nous puissions parvenir à la bienheureuse éternité, où nous conduise, &c.





A U T R E
S E R M O N
S U R
L'ANNONCIATION
D E
L A V I E R G E.

Verbum caro factum est, & habitavit in nobis.

*Le Verbe s'est fait chair, & il a demeuré parmi
nous. En Saint Jean chap. i.*

S I R E,

C'Est le grand mystere que nous celeb-
brons aujourd'huy, & sur quoy est fon-
dée toute la Religion chrestienne. Mys-
tere que l'Apostre saint Paul exprimoit en
des termes si relevez, & qu'il appelloit le
mystere par excellence, de la bonté & de la

SUR L'AN. DE LA VIERGE. 103
 charité de Dieu envers les hommes: *Mag-* ^{1. Tim. 6. 3.}
num pietatis sacramentum, manifestatum in
carne. Le Verbe s'est fait chair: voilà, dit
 saint Augustin, ce qui paroïssoit incroya-
 ble. Mais il y avoit encore, adjouste-t-il,
 quelque chose de plus incroyable, sçavoir,
 que ce mystere tout incroyable qu'il estoit,
 fust crû néanmoins dans le monde; & c'est
 ce qui est arrivé. De ces deux choses in-
 croyables, celle qui l'estoit le plus a cessé
 de l'estre, & est devenuë non seulement
 croyable, mais évidente. Car il est évident,
 que le mystere d'un Dieu incarné a esté
 presché aux nations, & que le monde s'est
 soumis à ce poinct de foy: *Magnum pieta-* ^{Ibid.}
tis sacramentum, prædicatum gentibus, cre-
ditum in mundo. Quand saint Paul en par-
 loit ainsi, ce n'estoit qu'une prediction qui
 dès-lors commençoit à se verifier. Mais
 nous voyons la prediction pleinement ac-
 complie. Le monde devenu chrestien, croit
 un Dieu fait chair; & voilà le miracle qu'a
 operé le Seigneur, & qui paroist à nos
 yeux: *A Domino factum est istud, & est mi-* ^{Psalm. 117.}
rabile in oculis nostris. Or convaincus com-
 me nous le sommes, du plus incroyable,
 pourquoy aurions-nous de la peine à croi-
 re ce qui l'est moins? c'estoit le raisonne-
 ment de saint Augustin. Mais ce n'est pas
 assez: le Verbe fait chair a demeuré parmi

Ioan. c. 1. nous, *Et habitavit in nobis* : pourquoy cela ? pour nous instruire par ses exemples, & pour nous sanctifier par sa doctrine. Voilà, dit saint Paul, par rapport à nous une des principales fins de l'incarnation : *Ap- Tit. c. 2.* *paruit erudiens nos*. Ecoutez-le donc, mes chers Auditeurs, ce Verbe increé, mais incarné : c'est par moy qu'il vous doit aujourd'huy parler, c'est moy qui luy dois servir d'organe ; & pour m'acquitter dignement d'un si saint ministere, j'ay besoin des lumieres & des graces du mesme Esprit dont Marie receût la plenitude. Demandons-les par l'intercession de cette Mere de Dieu, & disons luy avec l'Ange : *Ave Maria*.

CE n'est pas sans un dessein particulier que l'Evangeliste pour nous donner une idée juste du mystere de ce jour, l'a renfermé dans ces trois divines paroles, que nous ne devons jamais prononcer qu'avec *Ioan. c. 1.* respect : le Verbe s'est fait chair ; *Verbum caro factum est*. Autrefois saint Paul défendoit aux ministres de l'Eglise chargez de l'instruction des fideles, d'entretenir leurs auditeurs de ce qui regardoit les généalogies & les alliances, prétendant que c'estoient des questions inutiles, qui ne servoient qu'à exciter des disputes, & qui ne contri-

buoient en rien à l'édification des mœurs. Ainsi l'ordonnoit-il à Timothée. Il n'en est pas de mesmes, Chrestiens, des alliances du Verbe avec la chair & de la chair avec le Verbe, dont j'entreprends icy de vous parler. Car ce sont des alliances toutes saintes, qu'il vous est important de bien connoître & qu'il ne vous est pas permis d'ignorer; des alliances qui doivent estre le sujet de vos reflexions, comme elles sont l'objet de vostre foy; des alliances qui vous decouvrent les plus admirables principes que vous puissiez vous appliquer pour la reformation de vostre vie. Or j'en trouve trois de ce caractere dans le mystere adorable de l'incarnation, & les voicy. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à Jesus-Christ. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à Marie sa Mere. Alliance du Verbe avec la chair par rapport à nous, qui sommes ses Freres. Alliances, dis-je, que je vous propose, comme infiniment propres à vous toucher, à vous convertir, à vous sanctifier, à vous rendre de parfaits chrestiens, si vous en sçavez profiter. Et afin que vous en puissiez mieux faire le discernement, je distingue dans ces trois alliances autant de degrez qui elevent la chair de l'homme, dans la personne de Jesus-Christ jusqu'à la souveraineté de l'estre de

Dieu, dans la personne de Marie jusqu'au rang sublime de la maternité de Dieu, & dans nos personnes jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu. Ainsi gardant les proportions convenables entre Jesus-Christ & Marie, & entre Marie & nous, ce seul mystere du Verbe incarné nous fait voir aujourd'huy trois grands miracles. Dans Jesus-Christ un homme-Dieu; ce sera la premiere partie. Dans Marie, une Mere de Dieu; ce sera la seconde. Dans nous, qui que nous soyions, mais sur tout si nous sommes en estat de grace, de legitimes enfants de Dieu; c'est la troisieme. Vous verrez, Chrestiens, les trois consequences pratiques que je tireray de là, non seulement pour vous affermir dans la foy, mais pour vous apprendre à remplir dignement les plus saints devoirs du christianisme.

1.
PARTIE.

IL est donc vray, Chrestiens, que la chair de l'homme a esté élevée dans Jesus-Christ jusqu'à la souveraineté de l'estre de Dieu; & c'est ce que le Saint Esprit a prétendu d'abord nous marquer par ces paroles, *Verbum caro factum est*; le Verbe s'est fait chair. Demander comment & pourquoy s'est accompli ce prodige, ce seroit le détruire, dit saint Augustin, en voulant le connoître; puisqu'il est certain que ce mystere de

l'incarnation du Verbe ne feroit plus par excellence l'œuvre de Dieu, si l'on en pouvoit rendre raison, & qu'il n'auroit plus l'avantage de se distinguer par sa singularité, si dans l'ordre de la nature ou de la grace, on en pouvoit trouver un seul exemple. *Hic si ratio queritur, non erit mirabile: August. si exemplum, non erit singulare.* J'avouë que Marie au moment que l'Ange luy en fit la declaration, ne laissa pas de dire, *Quomodo fiet istud*, comment cela se fera-t-il ? Mais saint Chrysostome remarque très-bien, que cette demande fut alors l'effet d'une profonde & respectueuse admiration, & non pas d'une presomptueuse & vaine curiosité ; & que si Marie voulut sçavoir de quelle maniere se verifieroit ce qui luy estoit annoncé de la part du ciel, ce ne fut point par incredulité, mais par un pur zèle, & par un sincere amour de la virginité qu'elle avoit voüée.

Quoy qu'il en soit, Chrestiens, voilà le miracle qui nous est proposé dans cette feste, & que je dois vous expliquer. Car je serois prevaricateur, & je ne m'acquitterois pas de mon ministere, si préferablement à tout le reste, je ne m'attachois aujourd'huy à vous developper cet article essentiel de vostre foy. Voilà, dis-je, le miracle que la foy nous révele, un Dieu incarné, un

Dieu-homme, jusqu'à pouvoir dire dans le sens propre & naturel, qu'il s'est fait chair :

Verbum caro factum est. D'où il s'en suit, par une consequence necessaire, que la chair de l'homme considerée dans la personne du Redempteur, est donc veritablement la chair d'un Dieu ; que dans l'instant bien-heureux où fut conçûe cette chair virginale, elle se trouva donc, toute chair qu'elle estoit, penetrée, comme dit saint Paul, de l'onction de Dieu, inseparablement unie au Verbe de Dieu ; n'ayant selon le langage des Theologiens point d'autre subsistance, que celle du Verbe de Dieu : qu'en recevant l'estre elle entra donc d'abord en possession de toute la gloire qui appartient à Dieu, & que le Fils de Dieu la reconnoîtra dans tout l'éternité, pour une chair qu'il s'est appropriée, qu'il a consacrée, qu'il a déifiée. Car c'est ainsi qu'en ont parlé tous les Peres dans des termes que la tradition mesme de l'Eglise auroit eû peine à autho-
rifer, s'ils n'estoient encore au dessous de l'énergie & de la force de ceux-cy, le

Ambros. Verbe s'est fait chair. *Tunc in utero Virgo concepit, & Verbum caro factum est, ut caro fieret Deus* : ce fut alors, dit saint Ambroise, qu'une Vierge conçût miraculeusement, & que le Verbe fut fait chair, afin que la chair devinst Dieu. Ce Pere pou-

voit-il s'en expliquer d'une maniere plus expresse ? Et parce qu'une verité aussi importante que celle-là, ne peut estre appuyée sur trop de témoignages, adjouſtons celuy de ſaint Auguſtin. *Talis fuit iſta ſuſcep-* *Auguſt.*
tio, quæ Deum hominem faceret & hominem Deum : oüy, mes Freres, diſoit ce ſaint Docteur, l'effet de cette incarnation a eſté tel, que l'homme ſ'eſt veû dans Jeſus-Chriſt élevé juſqu'à Dieu, & que Dieu dans ce meſme Jeſus-Chriſt, ſ'eſt veû réduit à la forme d'un homme. Exprefſions, je le repete, qui demandent toute la ſoumiſſion de la foy, & qui nous paroïſtroient avoir je ne ſçais quoy de dur, ſi elles n'eſtoient évidemment fondées ſur ce principe incontestable : *Verbum caro factum eſt.*

De là vient, mes chers Auditeurs, (appliquez-vous à cecy; & ne penſez pas que la grandeur de mon ſujet m'emporte trop loin, puisqu'autant qu'il eſt relevé, autant me ſuis-je étudié à le traiter exactement :) delà vient, que dans Jeſus-Chriſt, entre la chair & le Verbe, il n'y a rien de diviſé; & que ce qui eſtoit vray de l'un, par une communication d'attributs, l'eſt encore de l'autre. Ainſi parce que la chair de Jeſus - Chriſt a eſté paſſible & mortelle, nous diſons ſans craindre d'eſtre accuſez de blaſpheme, que le Verbe de Dieu a ſouf-

170 SUR L'ANNONCIATION

fert & est mort pour nous : & d'ailleurs parce que le Verbe de Dieu est égal à Dieu, nous ne craignons point la censure, en disant que la chair de Jesus-Christ est assise à la droite de Dieu. Et quoy qu'il n'y ait point d'extremitez plus opposées, que la croix & le throsne de Dieu, nous ne faisons pas plus de difficulté d'attribuer à cette chair du Fils de l'homme, qui a esté crucifiée, la prééminence du throsne de Dieu; que d'attribuer au Verbe de Dieu, qui est la splendeur de la gloire du Pere, l'humiliation & l'ignominie de la croix. Pourquoi ? parce que tout cela n'est qu'une suite de ce que nous professons par ces paroles : *Verbum caro factum est.*

Il est vray, & je suis toujours obligé de le reconnoistre, ce mystere est difficile à croire, & c'est-là que nous devons captiver nos esprits. Mais puisqu'un Dieu veut bien aneantir pour nous dans ce mystere sa souveraine Majesté, ne refusons pas au moins de luy soumettre nostre raison. Soumission nécessaire : car comme disoit saint Athanasie, je ne puis sçavoir comment le Verbe s'est incarné ; mais il ne m'est pas permis d'ignorer qu'il se soit incarné, & qu'il ait pris une chair semblable à la mienne. Au lieu donc de m'engager dans une recherche inutile, & qui passe toutes mes veûes ; au

lieu de vouloir penetrer dans ces ineffables secrets de l'incarnation divine, lors que je ne me connois pas moy-mesme : ce que j'ay sur tout à faire, c'est de benir mille fois la misericorde infinie de mon Dieu, non seulement parce qu'il est descendu de sa gloire pour moy, & qu'il s'est fait homme comme moy ; mais parce qu'il m'a revelé & qu'il m'a fait annoncer ce mystere de mon salut. Car si je puis estre sauvé sans la science de l'incarnation, je ne puis l'estre sans la foy de l'incarnation : c'est à dire, si je puis estre sauvé sans sçavoir par quelle vertu & de quelle maniere le Verbe de Dieu a élevé la chair de l'homme à une si noble alliance ; je ne puis l'estre sans sçavoir que cette merveilleuse alliance s'est faite dans la personne de Jesus-Christ, en sorte que dans la personne de Jesus-Christ, il y a eû tout à la fois & un vray Dieu & un vray homme : *Verbum caro factum est.*

C'est de quoy tant d'hérétiques n'ont pas voulu convenir ; & c'est pour mieux affermir la creance de ce mystere, que Dieu a permis qu'elle fust attaquée par tant d'endroits. Les uns ont combattu la divinité de Jesus-Christ, ne considerant pas qu'il est aujourd'huy formé dans le sein de Marie par la seule operation de l'Esprit divin, *Spiritus sanctus superveniet in te ;* que l'An- Luc 1. 35.

Ibidem.

ge l'appelle absolument saint & la sainteté
 mesme, *Sanctum vocabitur*; qu'il est con-
 ceû par une mere Vierge, & demeurant
 toujourns vierge, quoyque mere; enfin qu'il
 vient dans le monde pour estre le Sauveur
 du monde. Principes d'où il s'ensuit in-
 contestablement qu'il est Dieu: car com-
 me raisonnent saint Ambroise, saint Augu-
 stin, saint Cyrille & saint Bernard, il n'ap-
 partient qu'à un Dieu d'estre saint par luy-
 mesme & la source de toute sainteté; qu'à
 un Dieu d'estre Fils d'une Vierge, sans que
 cette Vierge y perde rien de sa virginité;
 qu'à un Dieu de sauver le monde après qu'il
 l'a créé.

D'autres ont refusé, par une erreur toute
 contraire, de reconnoistre l'humanité de Je-
 sus-Christ: tantost ne luy attribuant qu'un
 corps imaginaire & phantastique; tantost
 luy accordant un vray corps, mais sans a-
 me & sans intelligence; tantost luy don-
 nant un corps parfait, mais formé d'une
 matiere toute celeste & non de la substance
 de Marie. Dogmes insoutenables, à quoy
 les Docteurs de l'Eglise, & entre autres
 Tertullien, saint Athanase & saint Leon
 Pape, ont opposé toutes les Ecritures & les
 plus solides raisons. Car, disoient-ils, si Je-
 sus-Christ n'a eû qu'un corps imaginaire,
 comment nous a-t-il racheprez de son sang?

s'il n'a eû qu'un corps sans ame, comment a-t-on pû l'appeller homme ; & s'il n'estoit pas homme, comment a-t-il satisfait pour les hommes ? si son corps a seulement esté formé dans le sein de Marie, & non de la substance de Marie, comment Elizabeth l'appella - t-elle la mere de son Seigneur, *Mater Domini mei* ? & comment l'Ange *Ibidem.* luy dît-il que l'homme-Dieu qu'elle devoit porter dans ses chastes flancs, naistroit d'elle : *Nascetur ex te* ? *Ibidem.*

Enfin, conclut saint Augustin, plusieurs se sont trompez tout à la fois, & à l'égard de la divinité de Jesus-Christ & à l'égard de son humanité ; non pas en niant ni l'une, ni l'autre, mais l'union de l'une & de l'autre, telle que le Saint Esprit l'a faite & telle qu'elle subsistera toujours. Car ils reconnoissoient en Jesus-Christ, & une vraie divinité, & une vraie humanité. Mais comme le propre de l'hérésie est de donner dans toutes les extremités, ou bien d'une part ils prétendoient que Dieu & l'homme dans l'incarnation avoient esté seulement unis de volonté, unis de sentiments & d'interests, unis par adoption, par affection, par communication de gloire, & non point d'une union réelle & substantielle : ou bien d'autre part, ils confondoient tellement ensemble la divinité & l'humanité, qu'outre

114 SUR L'ANNONCIATION

l'unité de personne, ils établissoient encore dans l'homme-Dieu une unité de nature. Erreurs foudroyées par l'Eglise dans ces fameux Conciles, dont les celebres decisions nous servent de regles, & qui nous apprennent qu'en vertu de l'incarnation le Verbe divin s'est réellement & substantiellement uni à nostre chair ; que par cette union le Verbe incarné s'est rendu propres toutes les miseres de l'homme, & que l'homme est entré en participation de toutes les grandeurs de Dieu ; qu'il y a neanmoins entre les deux natures qui composent cette adorable personne, la nature divine & la nature humaine, une distinction essentielle, sans qu'elles ayent esté confonduës, & que l'une, comme parloient quelques hérétiques, ait absorbé l'autre. Tel est, Chrestiens, le précis de la doctrine orthodoxe touchant le mystere d'un Dieu fait homme, & c'est de quoy il falloit d'abord vous instruire. *Verbum caro factum est.*

N'en demeurons pas là ; mais réduisant à la pratique & aux mœurs cette premiere verité, profitons de la feste de ce jour pour nous disposer à la solemnité de Pasque qui approche, & faisons-nous du mystere de l'incarnation une preparation solide à l'accomplissement du grand precepte de la communion. Car voilà sur quoy est fondée cet-

te loy si sainte, qui nous oblige à nous éprouver nous-mêmes, avant que de recevoir le corps de Jesus-Christ, & à n'y participer jamais, qu'avec une conscience pure, & dans un état, où sans estre absolument asseûrez que nous sommes dignes d'amour, nous puissions toutefois, quoyque pecheurs, dire avec humilité, comme saint Paul: *Nihil mihi conscius sum*; ma conscience ne me reproche rien, du moins rien de capital & de grief. On demande pourquoy l'Apostre a fait un crime si atroce de ce qu'il appelle communion indigne; & l'on s'étonne qu'animé du zèle apostolique dont il estoit rempli, il ait fulminé de si terribles anathêmes contre ceux qui dans un état de mort osent manger le pain de vie; qu'il leur ait déclaré que c'est alors leur jugement qu'ils mangent, & leur condamnation; qu'il les ait traitez de prophanateurs & de sacrileges; & que sur sa parole, malgré la corruption du siècle, la seule pensée de communier indignement fasse encore horreur aux chrestiens les plus imparfaits & mesmes les plus mondains. Non non, mes chers Auditeurs, il ne faut point en estre surpris. Supposé ce que je viens de vous dire, & ce que la foy nous enseigne de l'incarnation du Verbe, il n'y a rien en tout cela qui ne soit facile à comprendre; & quand

une fois j'ay conceû que ce pain dont parle saint Paul, est le corps du Seigneur, & le Seigneur mesme, je souscris sans peine à tous les anathèmes qu'il prononce contre ceux qui prennent sans discernement cette nourriture celeste. Quelque formidables qu'ils soient, je n'ay pour les trouver équitables, qu'à m'appliquer personnellement le mystere du Verbe fait chair, en me disant à moy-mesme : cette chair que je mange dans le sacrement, est la chair d'un Dieu, & je la prophane quand je la mange dans l'estat du peché. Par l'incarnation elle est unie à une personne divine ; & par l'indigne communion que je fais, je l'unis, toute sainte qu'elle est, à une ame criminelle & ennemie de Dieu. Cela seul me fait sentir la raison qu'a eû saint Paul, de condamner si séverement ces sacrileges qui se presentent à la table du Sauveur sans avoir la robe de nocces qui est la grace, & il n'y a point ensuite de chastiment qui ne me paroisse encore au dessous d'une telle prophanation.

Que faudroit-il donc dire à un chrestien, qui se trouve sur le poinct de celebrer la Pasque, & de prendre part au sacrement de Jesus-Christ ? Ecoutez-moy, hommes du siecle, & n'oubliez jamais cette instruction. Il faudroit luy dire à peu près, & avec la proportion qui doit estre icy gardée, ce que

l'Ange dît à Marie : *Ideoque & quod nas-*
cetur ex te sanctum, vocabitur filius Dei. Pre-
 nez garde, mon Frere, ce qui est caché sous
 les symboles de ce pain , c'est le Saint des
 saints & le Fils de Dieu : le mesme qui est
 né d'une Vierge , le mesme dont l'Ange fit
 à cette Vierge un si magnifique éloge. Voi-
 là celuy que vous allez recevoir. Ainsi ren-
 trez en vous-mesme, & vous mesurant sur
 l'exemple de Marie, puisque vous estes des-
 tiné à porter dans vostre sein le mesme Dieu,
 voyez si vous estes dans les mesmes dispo-
 sitions. Voyez si vous avez receû comme el-
 le, l'Esprit divin. Voyez si l'esprit corrom-
 pu du monde ne regne pas encore dans vous.
 Car il ne s'agit pas moins pour vous , que
 d'estre aussi bien que Marie le temple vi-
 vant, où un Dieu fait chair doit & veut
 faire sa demeure. *Verbum caro factum est ,*
& habitavit in nobis.

.. Ah ! Chrestiens , quelle épreuve Marie
 ne fit-elle pas d'elle-mesme, avant que de
 consentir à ce que l'Ange luy proposoit !
 Et quand elle apprit que l'heure estoit ve-
 nuë où le Verbe, avec toute la plénitude de
 sa divinité , devoit s'incarner en elle, avec
 quelle foy & quelle humilité ne répondit-
 elle pas à l'honneur que Dieu luy faisoit ,
 & aux miséricordes dont il la combloit !
 Avec quelle pureté, avec quelle obeissance,

118 SUR L'ANNONCIATION

avec quelle confiance, avec quel amour ne conçût-elle pas ce Dieu-homme dans son chaste sein ! Par combien de vertus heroïques ne se mit-elle pas en estat de cooperer à cet ineffable mystere ! Or tel est , mes chers Auditeurs , l'excellent modèle , fut quoy nous devons aujourd'huy nous former. Marie estoit sainte dès sa conception ; depuis sa conception , croissant en âge , elle avoit toujours crû en sainteté. Avant que l'Ange la saluast, elle estoit déjà pleine de grace : mais cela ne suffisoit pas. Il fallut que le Saint Esprit luy - mesme selon l'expression de l'Evangile, survinst en elle, & qu'il la sanctifiast tout de nouveau par des graces plus abondantes. Encore après cette nouvelle sanctification , saint Ambroise ne croit point offenser Marie, quand

Ambros. il dit au Sauveur du monde : *Tu ad liberandum suscepturus hominem non horruisti Virginis uterum.* Ah ! Seigneur, pour sauver l'homme, vous qui estes la sainteté mesme , n'avez point eû horreur de vous renfermer dans le sein d'une Vierge ! Approchons, Chrestiens, de la communion, prévenus de ce sentiment, & nous n'en approcherons plus avec tant de lascheté & tant de negligence. Nous ne nous y presenterons plus avec une indevotion & une tiedeur dont nous ne pouvons trop gémir. Nous

n'en sortirons plus aussi froids, aussi indifferents , & ce qui est encore plus déplorable, aussi imparfaits, que si nous n'y estions jamais venus. Nous preparer à ce sacrement, ce fera la plus grande & la plus serieuse occupation de nostre vie. En profiter , ce fera le plus ardent de nos desirs. En abuser, ce fera la plus mortelle de nos craintes. Nous irons à la sainte table avec des cœurs embrasés d'amour ; comme des lions , dit saint Chrysostome , respirant le feu de la charité ; comme des aigles, adjouste saint Augustin, élevées au-dessus de la terre par des pensées toutes celestes. Nous y recevrons ce Dieu de gloire , dans le mesme esprit que Marie le conceût, & son exemple nous servira de regle. Du reste, tirer de-là des consequences specieuses , mais qui sous une fausse apparence de respect nous éloigneroient pour jamais du corps de Jesus-Christ ; faire consister les dispositions necessaires dans des degrez de sainteté où personne ne peut atteindre ; demander pour ce Sacrement un estat aussi parfait que celui de Marie ; en un mot , de l'obligation d'imiter Marie, se faire contre l'intention de Jesus-Christ mesme, un obstacle insurmontable à la communion, c'est à quoy porte le raffinement du libertinage ; mais c'est le piège grossier dont vostre pieté, aussi prudente

qu'éclairée, sçaura bien se garentir. Au contraire, de la nécessité de communier, conclure celle de se sanctifier ; y travailler en effet & y donner tous ses soins, c'est par là que nous honorerons le mystere du Dieu incarné. Alliance de nostre chair avec le Verbe , premier miracle que nous avons veû dans un homme-Dieu. Passons au second, qui nous fera voir dans une Vierge une Mere de Dieu : c'est le sujet de la seconde partie.

II.
PARTIE.

IL falloit , Chrestiens, pour mettre au monde un Dieu-homme & fait chair, qu'il y eust une creature predestinée en qualité de Mere de Dieu selon la chair, & voilà ce que j'appelle la seconde alliance de la chair avec le Verbe dans la personne de Marie. Alliance que l'hérésie n'a pas voulu reconnoître dans cette Vierge, non plus que celle de la divinité & de l'humanité dans Jesus-Christ. Mais alliance que les vrais fideles ont hautement & constamment soutenüe. Appliquez-vous d'abord, mes chers Auditeurs, à en comprendre le dogme: nous verrons ensuite la gloire qui en revient à Marie, & le fruit que nous en pouvons retirer.

Une Vierge Mere de Dieu, & Mere de Dieu selon la chair, c'est ce qui choqua autrefois

trefois la fausse pieté des hérétiques, sur tout de ce fameux Nestorius Patriarche de Constantinople. Cet homme emporté par l'esprit d'orgueil, & abusant du pouvoir que luy donnoit son caractère, osa disputer à Marie sa qualité de Mere de Dieu : & dans cette veüe y eût-il artifice qu'il n'employast, & déguisement dont il n'usast, pour couvrir ou pour adoucir la malignité de son erreur ? Car suivant le rapport des Peres, tout ce qu'on peut d'ailleurs imaginer de titres specieux & honorables, il les accorda à Marie, hors celuy dont il estoit uniquement question. Il confessa qu'elle estoit la Mere du Saint des saints, qu'elle estoit la Mere du Redempteur des hommes ; il convint qu'elle avoit receû & porté le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles ; il se relascha mesmes jusqu'à dire, qu'elle estoit la Mere d'un homme, qui dans un sens avoit esté Dieu, parce qu'il avoit esté spécialement uni à Dieu. Mais qu'elle fust absolument & sans restriction Mere de Dieu, c'est sur quoy on ne pût fléchir cet esprit incredule & opiniastre. Que fit l'Eglise ? elle rejetta toutes ces subtilitez ; & plus Nestorius s'obstinoit à combattre ce titre de Mere de Dieu, plus elle s'interessa à le maintenir. Il ne s'agissoit en apparence que d'un seul mot, & ce seul

Georgius. mot grec, qui signifie Mere de Dieu, estoit le sujet de toutes les contestations. Mais parce qu'il est vray, comme l'a sagement remarqué saint Leon Pape, que le chemin qui conduit à la vie, est un chemin étroit, non seulement pour l'observation des preceptes, mais encore plus pour la soumission aux veritez orthodoxes ; *Non in solâ mandatorum observantiâ , sed in recto tramite fidei , arcta via est que ducit ad vitam :* l'Eglise prit la défense de ce seul mot avec toute la force & toute l'ardeur de son zèle. Elle assembla des Conciles, elle fulmina des anathêmes, elle censura des Evêques, elle n'épargna pas ceux qui tenoient les premiers rangs, elle les excommunia, elle les dégrada : pourquoy ? parce que dans ce seul titre de Mere de Dieu , estoit renfermé tout le mystere de l'incarnation du Verbe. Car c'est pour cela qu'on se fit comme un capital , & un point essentiel de religion , de croire que Marie estoit dans le sens le plus naturel Mere de Dieu. Non pas que cette creance fust nouvelle, puisque selon saint Cyrille, toute la tradition l'autorisoit, & que déjà depuis long temps Julien l'Apostat l'avoit reprochée aux chrestiens : *Vos Christiani , Mariam nunquam cessatis vocare Dei genitricem.* Mais on voulut que cette creance, aussi ancienne que l'Eglise, fust de-

Leo.

formais comme un symbole de foy; & l'on arresta dans le Concile d'Ephese, que le titre de Mere de Dieu seroit un terme consacré contre l'hérésie Nestorienne, comme celui de Consubstantiel l'avoit esté dans le Concile de Nicée contre l'hérésie Arienne.

Voilà, mes Freres, ce que nous croyons; & c'est sur ce dogme ainsi établi que sont fondez tous les honneurs que nous rendons à Marie: c'est, dis-je, sur sa maternité divine, qui dans l'ordre des decrets de Dieu, l'a élevée au dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Nous n'en faisons pas pour cela une divinité. Ecoutez cecy, vous qui réunis à l'Eglise avez besoin d'estre instruits à fond de sa doctrine, & achevez de vous détromper des fausses idées que vous aviez conçûes du culte de la Mere de Dieu. Nous n'en faisons pas une divinité; & je pourrois appliquer icy, ce que le grand saint Augustin dans un semblable sujet répondoit aux Manichéens, qui malicieusement & injustement accusoient les Catholiques de rendre aux Martyrs un culte superstitieux & idolastre. Voicy ce qu'il leur disoit, en s'adressant à Fauste. Il est vray, que nous nous assemblons pour celebrer les Fêtes des Martyrs; mais nous n'avons jamais eû la pensée d'offrir, par exemple, le sacri-

124 SUR L'ANNONCIATION
fice à aucun des Martyrs. Nous ſçavons que
cet honneur n'eſt dû qu'à Dieu ſeul, & c'eſt
auſſi à Dieu ſeul que nous le rendons. Car
où eſt l'Eveſque, où eſt le Preſtre, qui ait
jamais dit, eſtant à l'Autel : c'eſt à vous
Pierre, c'eſt à vous Paul, c'eſt à vous Cy-
prien, que nous offrons & que nous immo-
lons l'agneau ſans tache ? Nous l'immo-
lons à Dieu qui a couronné les Martyrs ;
& nous ne l'offrons en memoire des Mar-
tyrs, que pour participer à leurs merites,
& pour obtenir le ſecours de leur intercef-
ſion. Ainſi parloit ſaint Auguſtin, & je dis
le meſme de Marie. Nous celebrons avec
ſolemnité le jour bienheureux où l'Ange
luy annonça le choix que Dieu faiſoit d'el-
le : mais à Dieu ne plaiſe, qu'en luy ren-
dant nos hommages, parce qu'elle a con-
ceû le Verbe de Dieu, nous la confondions
avec Dieu. C'eſt de quoy nous ne crai-
gnons pas qu'on puiſſe ſoupçonner noſtre
foy. Car pour me ſervir du meſme raiſon-
nement, où eſt le Preſtre, qui dans les ſaints
myſteres ait jamais dit : c'eſt à vous, Ma-
rie, que nous ſacrifions ? Nous ſacrifions
à celui qui a predeſtiné Marie, qui a ſanc-
tifié Marie, qui a glorifié Marie ; mais
quoy qu'elle ſoit incontestablement Mere
de Dieu, nous ne la regardons & nous ne
l'honorons, que comme une pure creature,

dont tout le bonheur est d'avoir esté fidèle à Dieu, d'avoir esté humble devant Dieu, d'avoir esté singulièrement esluë de Dieu.

Cependant, sans élever Marie jusqu'à Dieu, est-il du reste une grandeur comparable à celle de cette Mere de Dieu ? Tâchons, mes chers Auditeurs, à nous en former quelque idée ; mais souvenons - nous d'abord de ce qu'a dit saint Bernard, que Marie elle-même n'eust pû la comprendre dans toute son étendue, ni l'expliquer : *Audaacter dico , quod nec ipsa planè Maria Bernard. potuit explicare.* Après cela vous ne serez pas surpris, si ce que j'ay à vous dire, se trouve encore infiniment au-dessous de mon sujet.

Je considere Marie sous deux rapports, l'un à Dieu, & l'autre aux hommes. Marie devient Mere de Dieu, c'est le premier rapport ; & Marie Mere de Dieu devient par là même la mediatrice & comme la mère des hommes, c'est le second. Or voyons, autant qu'il nous est possible, quelle gloire doit revenir à cette Vierge de l'un & de l'autre, & quelles grandeurs y sont renfermées.

Marie Mere de Dieu. Ecoute, ô homme, s'écrie là - dessus saint Anselme ; contemple & admire : *Intendat mens humana, contemplatur, & stupeat.* Le Père celeste avoit

Idem.

un Fils unique & consubstantiel : mais il n'a pas voulu que ce Fils n'appartinât qu'à luy seul ; il en a fait part à Marie, & elle est véritablement sa Mere sur la terre, comme il est son Pere dans le ciel: *Non est passus manere suum, sed eum ipsum voluit esse Mariæ unicum.* Pensée sublime, mais qui dans sa sublimité n'exprime rien dont notre mystere ne nous fasse voir l'entier accomplissement. Ah ! mes Freres, disoit saint Paul, je fléchis le genou devant le Pere de Jesus - Christ mon maistre, parce que c'est de luy que procede toute paternité, soit dans le ciel, soit sur la terre. Ainsi parloit le grand Apostre ; & ne puis-je pas adjouster, que je me prosterne en la presence de ce Pere tout-puissant, pour le reconnoistre ; non plus seulement comme auteur de toute paternité, mais comme principe de cette maternité divine que j'honore dans Marie ? Car quel prodige, Chrestiens, & quel autre que Dieu mesme a pû operer ce miracle ? La virginité & la fecondité jointes ensemble ; une Vierge qui conçoit dans le temps le mesme Fils, que Dieu avant tous les siècles a produit dans l'éternité ; une Mere, dit saint Augustin, devenuë Mere par la seule obeissance de son esprit, de mesmes que le Pere dans l'adorable Trinité est Pere par la seule connoissance de ses infi-

nies perfections. Qui jamais avant Marie entendit rien de pareil ; & si la foy ne nous l'apprenoit pas, qui jamais l'eust crû, qu'une creature dust un jour donner en quelque maniere l'estre à son createur, & que le createur pust devenir en quelque sorte l'ouvrage & la production de sa creature ? Qui l'eust crû que Marie dust donner à un Dieu ce qu'il n'avoit pas auparavant, & qu'un Dieu en dust recevoir une vie toute nouvelle ? qui l'eust crû que le Verbe, par qui tout a esté fait, dust estre formé luy-mesme par une Vierge ; & que par là cette Vierge s'acquittast, pour ainsi dire, envers luy du bienfait de la creation ? Permettez-moy, Chrestiens, d'user de toutes ces expressions. Les Peres avant moy s'en sont servis, & ce seroit une delicateffe mal entendue, d'avoir peine à parler comme eux, & d'obmettre ces magnifiques éloges que la pieté leur inspiroit & que la mesme pieté nous doit rendre venerables.

Ce qui me paroist plus surprenant, reprend l'Archevesque de Ravenne, c'est que le Verbe divin, qui dans le ciel ne dépend point du Pere dont il est produit, ait voulu dépendre sur la terre de la Mere en qui il s'est incarné. Que dis-je, mes chers Auditeurs ? le Verbe dépendant, cela peut-il s'accorder avec la majesté de Dieu ? il faut

bien le dire, puisque c'est une suite de la maternité de Marie. Dés-là que je la reconnois pour Mere de Dieu, non seulement je puis, mais je dois reconnoître que ce Dieu-homme a voulu dépendre d'elle, qu'il luy a rendu des honneurs & une obeissance legitime, qu'il s'est soumis à son pouvoir; & c'est aussi ce que l'Evangile nous a expressément marqué dans ces courtes paroles : *Et*

Luc. c. 2. erat subditus illis. Paroles à quoy se réduit presque tout ce que nous sçavons de la vie mortelle du Sauveur jusques au temps de sa predication. Mais encore, demande saint Bernard, de qui parloit l'Evangliste? Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui obeissoit à Marie? Dieu & l'homme tout ensemble, répond ce Pere. Or voyez, poursuit-il, lequel des deux est plus digne de vostre admiration, ou la soumission du Fils, ou l'empire de la Mere? *Elige utrum mireris, aut Filii beneficentissimam dignationem, aut Matris excellentissimam dignitatem.* Car voicy tout à la fois deux grands prodiges : prodige d'humilité, que Dieu soit dépendant d'une femme; & prodige de grandeur, qu'une femme commande à Dieu. *Utrumque miraculum, & quod Deus fœmina obtemperet, humilitas sine exemplo; & quod Deo fœmina precipiat, sublimitas sine socio.*

De là ne nous étonnons plus qu'un An-

ge descende aujourd'huy du ciel pour saluer Marie, qu'il s'humilie en sa presence, qu'il l'appelle pleine de grace, qu'il l'éleve au dessus de toutes les femmes. Ne nous étonnons plus d'entendre dire à saint Augustin, que rien après Dieu & parmi tous les estres crécz n'est égal à Marie, & n'est mesmes comparable à Marie. Mais sur tout ne doutons plus du pouvoir de Marie, ni de sa tendre affection pour nous; & sans considerer davantage son auguste maternité par rapport à Dieu, regardons-la maintenant par rapport aux hommes, & tâchons d'en tirer tous les avantages qu'elle nous promet.

Car je dis que Marie devenuë Mere de Dieu, devient par là mesme la mere des hommes, la protectrice des hommes, la cooperatrice du salut des hommes; & une mere, une protectrice, une cooperatrice toute-puissante pour les hommes. Prenez garde, s'il vous plaist. Mere des hommes, puisque tous les hommes sont, non seulement les freres, mais les membres de ce Dieu-homme qu'elle porte dans son sein. Protectrice des hommes, puisque c'est en faveur des hommes qu'elle est choisie, & qu'en ce sens elle doit aux hommes son elevation. Cooperatrice du salut des hommes, puisqu'elle sert à former le Sauveur qui

vient racheter les hommes, & qu'elle donne le sang qui doit estre le prix de cette redemption & de ce salut. Mais j'adjouste, mere toute - puissante, protectrice toute - puissante, cooperatrice toute - puissante, pourquoy ? parce qu'en qualité de Mere de Dieu, elle a singulierement trouvé grace auprès de Dieu.

C'est donc aujourd'huy que Marie nous tend les bras, pour nous admettre au nombre de ses enfants ; & c'est dans cette pensée que nous devons imiter le zèle & la piété que témoignèrent les chrestiens d'Ephese, lorsqu'ils receurent le jugement de l'Eglise universelle à la gloire de cette Vierge en qui ils avoient mis leur confiance. Le fait est remarquable, & je voudrois que les hérétiques de nostre siècle y fissent toute l'attention nécessaire, & qu'ils apprissent quels estoient, il y a plus de douze cents ans, les sentiments des fidèles à l'égard de Marie, & quels doivent estre encore les nôtres. L'histoire nous apprend que le jour où l'on devoit conclure sur la divine maternité de Marie, tout le peuple parut dans les rues, remplit les places publiques, se tint autour de ce fameux temple dédié au culte de la Vierge & où les Peres du concile estoient assemblez : qu'au moment que la décision fut publiée, & qu'on entendit

que Marie estoit maintenüe dans la juste possession du titre de Mere de Dieu, toute la ville retentit d'acclamations & de cris de joye : que les Peres sortant pour se separer, furent comblez de benedictions & conduits en triomphe ; que l'air fut éclairé de feux ; enfin que rien ne manqua à la pompe de cette jouissance commune , ni à l'éclat de la glorieuse victoire que Marie avoit remportée. Ah ! Chrestiens, il est vray , ce peuple fidelle estoit sensible aux intersts de Marie , & agissoit en cela par un esprit de religion : mais en s'interessant pour Marie, il s'interessoit pour luy - mesme. Car il comptoit sur le secours de cette Mere de Dieu, & il sçavoit ce qu'il en devoit attendre. Prenons les mesmes sentiments, & tenons la mesme conduite. Dans ce grand jour où Marie est declarée Mere de Dieu , rendons luy les hommages qu'elle merite , & allons au pied des autels luy jurer une fidelité inviolable , & luy renouveler les saintes protestations du plus respectueux & du plus parfait dévouëment. Mais ne nous oublions pas nous - mesmes ; & pour l'engager à nous faire sentir les effets de sa mediation , representons-luy l'étroite alliance qui l'unit à nous & qui nous unit à elle : Disons-luy d'une part comme les habitants de Bethulie disoient à Judith: *Tu gloria fe-*

Indith.
c. 15.

rusalem, tu latitia Israël, tu honorificentia populi nostri. Oüy, Vierge sainte, vous estes l'ornement de Jerusalem, le bonheur d'Israël, la gloire de nostre peuple ; c'est à dire, l'ornement, la gloire, le bonheur de l'E-

Ibid.

glise. Quia confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris : parce que vous estiez pure dans un degré de perfection, qui surpassoit mesmes la pureté des Anges, vous avez eü la force d'attirer du ciel le Verbe divin & de l'incorporer à nostre chair. *Ideò*

Ibid.

eris benedicta in æternum: c'est pour cela que nous nous humilions devant vous, pour cela que nous vous donnons le tribut de loüange qui vous est dû, pour cela que nous vous benissons & que tous les siècles après nous vous beniront. Mais d'autre part, reprenons, Chrestiens, & adjouſtons ce que le sage & zelé Mardochée dît à la Reine Esther, lors que pour l'exciter à prendre la défense des juifs menacez d'une ruine prochaine, il luy remonstra que si Dieu l'avoit élevée sur le throsne, c'estoit plus pour sa

Esth. c. 4

nation que pour elle-mesme : Et quis novit atrium idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ? Non, ô glorieuse Mere de Dieu, nous ne craindrons point de le dire : car nous le sçavons, que si le Seigneur vous a distinguée entre toutes les femmes, que s'il vous a honorée de la plus éclatante

dignité , c'est pour nous ; & voilà ce qui dans tous les estats de la vie, dans toutes les conjonctures & tous les temps , nous fera recourir à vous avec confiance. Nous vous exposerons nos besoins , nous implorerons vostre intercession , & vous écouterez nos vœux, & vous les présenterez à vostre Fils, & vous y joindrez les vostres , & vous ferez descendre sur nous toutes les graces divines.

N'en doutons point , mes chers Auditeurs, & puisque nous avons une telle ressource auprès de Dieu , apprenons à en profiter. On vous presche sans cesse dans la Chaire la severité des jugements de Dieu : on vous dit tout ce qui peut vous intimider & vous effrayer. Ce sentiment est bon, & je dois travailler moy-mesme à vous imprimer profondément dans l'ame une crainte chrestienne & salutaire. Mais de s'en tenir là, de ne vous faire entendre que les menaces du Seigneur , de ne vous faire voir que les difficultez & les obstacles qui se rencontrent dans la voye du salut ; de ne vous la représenter cette voye , que comme un chemin semé d'épines & presque impraticable , c'est un excès qui ne corrige rien & qui ne va qu'à décourager & à desesperer. Je dois donc en vous faisant craindre, vous faire esperer ; en réprimant vostre pre-

somption , soutenir vostre confiance. Je dois vous faire connoistre les moyens que la misericorde divine vous a fournis & les secours qu'elle vous a menagez. Je dois vous consoler , vous animer , vous fortifier. Or s'il y a un mystere capable de produire ces heureux effets, n'est-ce pas celui-cy? pourquoy? non seulement parce que c'est le mystere d'un Dieu fait homme , mais d'une Vierge devenuë Mere de Dieu; & en qualité de Mere de Dieu , spécialement engagée à veiller sur les hommes , à s'intéresser pour les hommes , à les aider de tout son pouvoir, & à leur servir d'avocate & d'azile. Vous me direz que cette confiance dans la protection de Mario , peut autoriser nos desordres , & diminuer en nous le zèle de la penitence : mais je réponds moy, que si c'est une vraie confiance , bien loin de refroidir ce zèle, elle l'allumera. Faites-en vous-mesme l'épreuve , & vous le verrez. Vous verrez, dis-je , si , devoüé à la plus sainte des Vierges , vous n'apprendrez pas à haïr le peché; si vous ne vous sentirez pas porté à le fuir par une exacte vigilance, & à l'expier par une severe penitence; si de vives lumieres ne vous éclaireront pas , pour vous en faire concevoir l'énormité ; si de solides reflexions ne vous toucheront pas pour vous en faire craindre les suites affreu-

tes, & pour vous les faire éviter; si mille traits particuliers, mille graces interieures ne vous appelleront pas à la sainteté. Car voilà les fruits ordinaires d'une solide & religieuse confiance dans la protection de la Mere de Dieu. Combien de justes ont esté par là maintenus, & ont perseveré? combien de pecheurs ont esté convertis, & se sont sauvez? Je le repete, combien de justes ont esté maintenus, & ont perseveré? c'estoient des justes, mais des justes chancelants dans leur estat d'innocence & de justice, des justes assaillis de la tentation, combattus par leurs passions, presque vaincus par le monde & sur le point de ceder enfin & de tomber, si Marie dans des conjonctures si perilleuses n'eust esté leur soutien: & comment? non par elle-mesme, mais par une grace victorieuse que son intercession leur a obtenüe & qui les a préservéz. Combien de pecheurs ont esté convertis, & se sont sauvez? c'estoient des pecheurs, & des pecheurs de longues années, des pecheurs d'habitude: il n'y avoit plus, ce me semble, de salut pour eux; & chargez de dettes, ils commençoient à desesperer de la misericorde divine. Mais ils se sont souvenus que Marie estoit la mere des pecheurs: ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir demander par eux-mesmes, ils l'ont

136 SUR L'ANNONCIATION

demandé par elle, & ils ont esté exaucez ; dans un heureux moment la grace les a changez, & de pecheurs qu'ils estoient, en a fait des saints. Miracles, dont ils ont rendu mille témoignages : & c'est à ces exemples qu'il faudroit s'attacher, & non point à d'autres plus rares, dont on voudroit quelquefois tirer de si injustes conséquences. Car telle est en effet nostre injustice : parcequ'il s'en trouve peut-estre quelques-uns, qui consacrez en apparence au service de la Mere de Dieu, n'en menent pas dans la pratique une vie plus réglée, de ces exemples particuliers on pense avoir droit de tirer des conséquences generales contre le culte de la Vierge, & l'on ne considere pas que ç'a esté & que c'est tous les jours pour des millions d'autres un principe de conversion & de sanctification. Ah ! mes chers Auditeurs, dans un siecle où les dangers sont si frequents, & les besoins si pressants, ne nous privons pas du secours qui nous est offert. De cet autel, si je l'ose dire ; & de ce tabernacle où Jesus-Christ repose, il fait encore aujourd'huy par proportion & pour nous, ce qu'il fit sur la croix pour son bien-aimé disciple. Voilà vostre mere, luy dît-il, en luy montrant Marie : *Ecce mater tua.* Et dès cette heure ce disciple que Jesus-Christ aimoit, commença à regarder Ma-

Joan. c. 10.

rie & à l'honorer comme sa mere : *Et ex ^{ibidem.}*
illâ horâ accepit eam discipulus in suâ. C'est
 ainsi que nous la pouvons regarder nous-
 mesmes. Heureux qu'elle daigne bien nous
 recevoir au nombre de ses enfants. Nous
 reconnoissons bientost que ce n'est pas en
 vain qu'elle porte le titre de mere des hom-
 mes, si de nostre part ce n'est pas en vain
 que nous portons la qualité d'enfants de
 Marie. Mais achevons, & voyons com-
 ment ce mystere nous eleve à la dignité
 mesme d'enfants de Dieu : c'est le troisieme
 avantage qui nous revient de l'alliance du
 Verbe avec la chair, & le sujet de la der-
 niere partie.

III.
PARTIE.

C'Estoit une erreur des payens, & une
 erreur aussi grossiere que presumptueuse,
 de se figurer qu'ils estoient les enfants des
 Dieux, parce qu'ils mettoient en effet au
 nombre des Dieux, leurs ancestres. Mais
 cette erreur, quoyque grossiere, comme re-
 marque saint Augustin, ne laissoit pas de
 leur inspirer de hauts sentiments, parce
 qu'il arrivoit de là que se confiant dans la
 grandeur ou dans la prétendue divinité de
 leur origine, ils entreprenoient des choses
 difficiles & héroïques avec plus de har-
 diesse, ils les executoient avec plus de re-
 solution, & en venoient à bout avec plus

138 SUR L'ANNONCIATION

August. de bonheur : *Et sic animus divinæ stirpis fiducia gerens, res magnas præsumebat audaciùs, agebat vehementiùs, & implebat ipsâ felicitate securiùs.* Ne diroit-on pas, que parmi ces tenebres du paganisme, il y avoit des-lors quelque rayon ou quelque commencement du christianisme ; & ne semble-t-il pas que la providence qui sçait profiter du mal mesme, se servoit des erreurs des hommes pour preparer déjà le monde à la vraye religion ? Oüy, répond excellemment saint Augustin, il estoit de l'ordre de la predestination & du salut de l'homme, que l'homme fust un jour persuadé, qu'il estoit d'une extraction divine ; & voilà pourquoy Dieu par un effet de sa grace toute-puissante, a voulu que cette persuasion ne fust ni fausse ni temeraire. C'estoit dans les payens une vanité ; mais le mystere que nous celebrons, nous a fait de cette vanité, une sainte & adorable verité. Ceux-là se flattoient en se donnant une si haute origine ; & nous, si nous avons une moindre idée de nous-mesmes, nous nous méconnoissons, nous nous deshonorons, nous nous dégradons. Car écoutons le disciple bien-aimé ; & quoyque dans un autre discours, j'aye déjà employé le mesme témoignage pour establir la mesme verité, souffrez que je le reprenne, & que je vous le

propose dans un nouveau jour. Écoutons, dis-je, le disciple bien-aimé, & sans rien perdre de l'humilité chrestienne, apprenons de luy à connoître nostre veritable noblesse. Voyez, mes Freres, nous dit-il, dans sa premiere Epistre canonique, voyez quel amour le Pere celeste nous a marqué, de vouloir que l'on nous appelle, & que nous soyons en effet enfants de Dieu : *Vi- Ioan. c. 3.*
dete qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur & simus. Il est vray que saint Jean parloit en particulier aux fideles qui ont crû en Jesus-Christ, & qui l'ont receû : mais ce qu'il disoit en particulier aux fideles & ce qui leur convient spécialement, je puis en general & dans un sens plus étendu, l'appliquer à tous les hommes. Car c'est à tous les hommes, selon l'expression de ce bien-aimé disciple, que le pouvoir d'estre enfants de Dieu, a esté donné sans difference de merites, sans distinction de qualitez & de sexe, aux petits aussi bien qu'aux grands, aux pauvres aussi bien qu'aux riches, aux sujets aussi bien qu'aux Roys : *Dedit eis potestatem filios Dei Ioan. c. 1.*
fieri.

Or je prétends que cette filiation ainsi establie est une suite naturelle de l'incarnation, & le troisiéme effet de l'alliance du Verbe avec nostre chair : *Et verbum caro Ibidem.*

factum est. Car le Verbe divin n'a pû se revestir de la chair de l'homme, sans contracter avec les hommes la plus étroite affinité : & du moment qu'il nous a ainsi unis à luy, en sorte que nous ne faisons plus avec luy qu'un mesme corps, ce n'est point une usurpation pour nous de dire à Dieu dans un sens propre & réel, que nous som-

Joan. c. 3. mes les enfants ; *Ut filii Dei nominemur & simus.* C'est en ce sens que Clement Alexandrin, parlant du mystere d'un Dieu fait homme, & relevant les avantages infinis que nous en retirons, s'est servi d'une expression bien forte, lorsqu'il a dit que Dieu se faisant homme, a fait des hommes comme autant de Dieux. Non pas après tout que nous soyons enfants de Dieu dans la mesme perfection que l'homme-Dieu. Il l'est par nature, & nous le sommes par adoption : mais cette adoption divine ne nous annoblit-elle pas assez ? Dieu tout Dieu qu'il est, pouvoit-il nous élever plus haut & y avoit-il pour nous une distinction plus glorieuse à espérer ? Ce n'est ni par le sang, ni par le ministere d'aucun homme, que nous sommes montez à ce point de grandeur. Le penser de la sorte, ce seroit ne pas connoistre & la bassesse naturelle de l'homme, & l'excellence de la dignité dont nous

Joan. c. 1. avons esté honorez : *Non ex sanguinibus, ne-*

que ex voluntate carnis. Mais toute la gloire de cette naissance spirituelle, nous vient de la volonté de Dieu, de la predestination de Dieu, du choix & de la grace de Dieu. Car pour m'en tenir toujours à nostre mystere, si nous sommes enfants de Dieu, c'est par ce Dieu-homme, qui dans un mesme homme a sçeu si bien reünir & allier ensemble sa divinité & nostre humanité : *Et Verbum caro factum est.* Ainsi, dit saint Chrysostome, le Fils unique de Dieu est devenu fils de l'homme, afin que les enfants des hommes devinssent enfants de Dieu. Et ne demandez pas, adjouste saint Augustin, comment les hommes ont pû naistre de Dieu, puis qu'un Dieu luy-mesme a pû & voulu naistre des hommes.

Voyez donc encore une fois jusqu'à quel excès s'est porté la charité de vostre Dieu : *Videte qualem charitatem.* Mais voyez ensuite quelles consequences s'ensuivent de là ; voyez ce que vous devez à Dieu comme enfants de Dieu, & ce que vous vous devez à vous-mesmes : ce que vous devez à Dieu, qui vous permet de l'appeller vostre Pere, & qui l'est en effet ; ce que vous vous devez à vous-mesmes, qui pouvez vous dire enfants de Dieu, & qui avez à soutenir une si noble qualité & à n'en pas dégénérer. Deux poincts qui me fournissent une mo-

142 SUR L'ANNONCIATION
rale bien solide & bien importante.

Ce que vous devez à Dieu : car puisqu'en vertu de ce mystere & par l'alliance du Verbe avec nostre chair , nous avons le mesme Pere que le Verbe incarné ; je dis aussi que nous devons, à l'égard de ce Pere tout-puissant , tenir par proportion la mesme conduite que l'homme-Dieu , & prendre les mesmes sentiments ; c'est à dire , que nous devons avoir la mesme obéissance aux ordres de Dieu , & le mesme zèle pour la gloire de Dieu. En effet, si le Fils de Dieu prend aujourd'huy dans les chastes entrailles de Marie une chair semblable à la nostre, c'est dit l'Apostre, pour obeir à son Pere, pour se conformer aux volonte de son Pere & pour accomplir ses adorables desseins ; & s'il s'humilie jusqu'à s'aneantir luy-mesme, c'est pour l'honneur de son Pere, & pour luy rendre toute la gloire qui luy avoit esté ravie. Or voilà nostre modelle. Estre soumis à Dieu , garder fidèlement & constamment la loy de Dieu , glorifier Dieu par une vie digne de Dieu , c'est ainsi que nous le reconnoissons pour Pere. Sans cela que sert-il de luy dire ce que nous luy disons neanmoins tous les jours , nostre Pere qui estes dans les cieux ; si nous nous revoltons contre luy sur la terre , si nous le renonçons dans la pratique & le traitons en ennemi ;

Que sert-il de luy dire, que vostre nom soit sanctifié, qu'il soit connu & honoré dans tout l'univers; si nous le blasphemons & le faisons blasphemer aux autres? Car ce que j'appelle selon le langage de l'Ecriture, blasphemer le nom du Seigneur, c'est outrager le Seigneur mesme par nos déreglemens & nos desordres: & ce que j'appelle le faire blasphemer aux autres, comme saint Paul le reprochoit aux juifs, *Per vos blasphematur nomen Dei*, c'est les séduire par nos paroles, les engager par nos exemples dans nos habitudes criminelles, & les corrompre par nos scandales. Que sert-il de luy dire, que vostre volonté soit faite; si nous ne suivons rien moins en toutes choses que la volonté de Dieu, toujours violant sa loy, toujours murmurant contre sa providence, toujours disposez malgré ses promesses & ses menaces, malgré ses défenses & ses commandemens les plus exprés, à écouter la passion & à la satisfaire, quoy qu'elle demande. Je sçais que pour garder inviolablement la loy de Dieu, que pour donner à Dieu par la sainteté de nos mœurs toute la gloire qu'il attend de nous, il faut qu'il en couste. Mais, Chrétiens, vous en doit-il jamais autant coûter qu'il en couste aujourd'huy à un Dieu; à un Dieu que son Pere envoie, & qui, suivant la mission qu'il avoit reçüe, descend

du throsne de sa Majesté & vient demeurer avec nous ; à un Dieu , qui pour reparer l'injure faite à son Pere , se réduit jusques à la forme d'un homme, jusques à la forme d'un esclave, jusques à la forme d'un pecheur ? Ah ! mes Freres , comprenons , si nous le pouvons , par l'obéissance de cet homme - Dieu , combien sont sacrez les droits du Pere qui nous a donné l'estre, & qui nous donne encore dans ce saint jour comme une nouvelle naissance en nous adoptant au nombre de ses enfants. Comprendons par les aneantissemens de cet homme-Dieu, de quel prix est la gloire de Dieu, le souverain autheur de tous les estres , & doublement nostre createur soit selon la nature , soit selon la grace. Mais de là mesme jugeons ce que c'est pour un homme , sur tout pour un chrestien , que de refuser à ce premier Maistre la soumission & les services que nous luy devons par tant de titres. Jugeons ce que c'est que de s'attaquer à luy & de l'insulter, en voulant secoüer le joug d'une dépendance si incontestable & si legitime. Jugeons ce que c'est que d'abandonner ses interests , que de s'opposer à ses veûes , que de s'obstiner contre ses ordres ; & cela tandis qu'on est adorateur du monde , tandis qu'on ne manque à rien de tout ce qu'exige le monde , tandis qu'on entreprend

prend tout & qu'on supporte tout pour le monde. Si je suis le Seigneur & vostre Pere, disoit-il autrefois à son peuple, où est l'honneur que vous me rendez ? *Ubi est honor meus ?* où est le respect que vous me devez ? *Ubi est timor meus ?* Or la plainte qu'il faisoit à son peuple, il peut bien nous la faire à nous-mêmes ; mais avec cette terrible menace, que si maintenant nous ne l'honorons pas comme pere, nous le craindrons un jour comme juge ; que si maintenant nous ne sommes pas soumis à sa loy, nous serons un jour soumis à ses chastiments ; que si maintenant nostre vie ne sert pas à le glorifier comme Dieu sanctificateur, nostre éternelle réprobation après la mort servira à le glorifier comme Dieu vengeur. Car voilà, mes chers Auditeurs, l'affreux retour à quoy il faut vous attendre de la part d'un pere si indignement méprisé, & si justement irrité.

Je dis plus, & c'est par où je finis. Outre ce que vous devez à Dieu, qui vous permet de l'appeller vostre Pere & qui l'est en effet, voyez encore ce que vous vous devez à vous-mêmes, qui pouvez vous dire enfants de Dieu, & qui avez à soutenir une si noble qualité & à n'en pas dégénérer. Comme il y a dans le monde, & selon les principes de la philosophie humaine, une

fierté raisonnable & sage, qui sans vous faire dédaigner personne, vous inspire néanmoins des sentiments genereux & dignes de vostre naissance & de vostre rang; je puis adjouster que dans la religion mesme que nous professons & selon les regles de la morale Evangelique, il y a une fierté sainte & toute chrestienne, qui sans nous enfler, nous remet sans cesse devant les yeux le caractere dont nous sommes revestus & nous engage à y conformer nos œuvres. C'est ainsi que le Prince des Apostres representoit aux fideles, qu'ils estoient un peuple choisi & distingué, *Vos autem genus electum*; un peuple conquis, *Populus acquisitionis*; une nation sainte, élevée à l'honneur du sacerdoce & d'un sacerdoce Royal, *Regale sacerdotium, gens sancta*. C'est ainsi que le Docteur des gentils faisoit souvenir les Ephesiens, qu'ils estoient les enfants de la lumiere: d'où il concluait qu'ils devoient donc se comporter & vivre en enfants de lumiere; *Ut Filii lucis ambulate*: & c'est, Chrestiens, ce que je veux conclure moy-mesme, en vous disant que vous estes enfants de Dieu. Car des enfants de Dieu doivent-ils penser ou agir comme les enfants du siecle? est-il une contradiction plus sensible? en est-il une plus criminelle & plus damnable? Des enfants de

1. Petr.

6.

Il i. lem.

ibid.

Ephes.

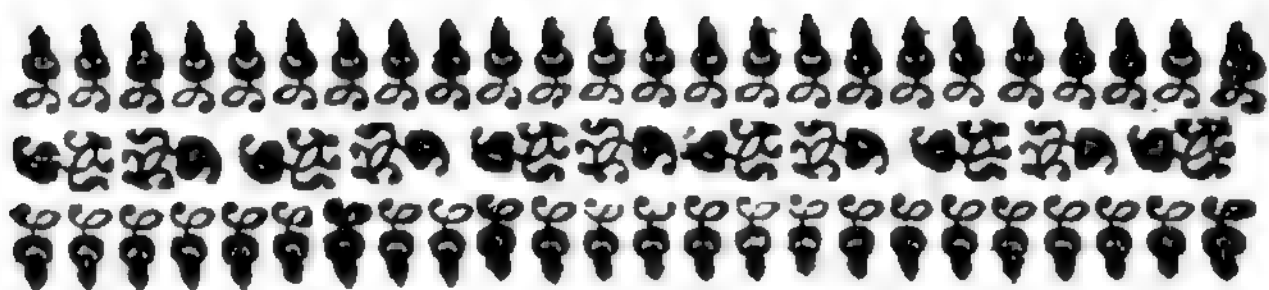
6. 11.

Dieu prévenus de toutes les idées du siècle & du siècle le plus prophane, n'estimant que ce que l'esprit du siècle leur fait estimer, n'aimant que ce que l'esprit du siècle leur fait aimer, ne craignant & ne fuyant que ce que l'esprit du siècle leur fait craindre & haïr. Des enfants de Dieu sujets à tous les vices du siècle & du siècle le plus corrompu, aux ressentiments & aux envies, aux coleres & aux emportements, aux impostures & aux trahisons, aux desirs ambitieux & à l'orgueil, à l'avarice, à la mollesse, aux débauches & aux plaisirs les plus infames. Est-ce là ce qui leur convient ? Est-ce à cela qu'on les doit reconnoître ? ou plustost, n'est-ce pas là leur honte ? n'est-ce pas pour eux un opprobre ? Qu'un homme d'une certaine distinction dans le monde, soit par la place qu'il occupe, soit par le sang dont il est sorti, ait commis une action lasche, c'est une tache que rien presque ne peut effacer. De quel œil le regarde-t-on & de quel œil se regarde-t-il luy-mesme, quand il vient à considérer d'un sens rassis, la faute qu'il a faite, & qui le couvre de confusion ? Or est-il moins honteux à des hommes nez de Dieu, adoptez de Dieu, enfants de Dieu, de s'asservir à leurs sens, de se rendre esclaves de leurs passions, de se laisser dominer par les brutales cupidi-

tez de leur chair , de se porter à toutes les injustices qu'inspire une avare & insatiable convoitise , de nourrir dans leur cœur des haines secrètes & inveterées , d'y concevoir les plus noirs desseins pour se tromper & pour se vendre les uns les autres ; de n'écouter jamais , je ne dis pas la religion , mais mesmes l'équité naturelle , la bonne foy , la raison ? Est-ce pour former un tel peuple que le Fils unique de Dieu est venu sur la terre , & qu'il a voulu demeurer parmi les hommes ? Ou n'est-ce pas pour former un peuple parfait , un peuple exempt de la corruption du monde ; un peuple affranchi de ces malheureuses concupiscences , par où le peché s'est introduit dans le monde & s'y establit tous les jours ; un peuple chrestien non seulement de nom ,
LUC. C. 1. mais de pratique & d'action : *Parare Domino plebem perfectam.* Ouvrons donc , mes Freres , ouvrons les yeux de la foy ; & decouvrant avec les yeux de la foy nostre dignité , sanctifiez comme nous le sommes par l'alliance d'un Dieu , ne retombons pas dans nos premiers égarements. Ne faisons pas de la glorieuse qualité que nous portons , un vain titre qui nous deshonne lors que nostre conduite le dément. Si m'adressant icy à tant de Grands qui m'écoutent , j'avois la temerité de leur dire , que

leur conduite dément leur grandeur, leur naissance, leurs ancestres, leur rang, ils prendroient ce que je dirois pour un outrage, & combien y seroient-ils sensibles? Ne le soyons pas moins au juste reproche qu'on peut nous faire, que nous nous rendons indignes du plus beau de tous les noms, qui est celuy d'enfants de Dieu. Verbe éternel & consubstantiel à vostre Pere, Dieu comme luy, mais homme comme nous, c'est vous qui nous l'avez acquis ce beau nom, & c'est par vous que nous sommes parvenus à ce poinct d'élevation. Ne permettez pas que nous venions jamais à en déchoir; sur tout ne permettez pas que nous perdions le fruit de cette redemption surabondante dont vous voulez estre vous-mesme le prix. Et vous, Vierge sainte, puisque c'est dans vostre sein que ce grand ouvrage est aujourd'huy commencé, aidez-nous à le soutenir & à y mettre toute la perfection qui doit dépendre de nostre fidelité & de nos soins. C'est ainsi qu'après avoir vescu comme de dignes enfants de Dieu, nous aurons part à la gloire des élus de Dieu, où nous conduise &c.





S E R M O N

S U R

LA PURIFICATION

D E

LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moyſi, tulerunt illum in Jeruſalem, ut ſiſterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie eſtant accompli ſelon la loy de Moÿſe, ils porterent l'enfant à Jeruſalem, pour le preſenter au Seigneur. En ſaint Luc chap. 2.

S I R,

C Et enfant qui eſt aujourd'huy porté à Jeruſalem, c'eſt le Fils unique de Dieu, égal à ſon Pere, éternel comme luy & Dieu comme luy. Celle qui le porte, c'eſt Marie

Mere de Dieu, la plus sainte de toutes les femmes, & la plus remplie de grace. Le sujet pourquoy elle le porte, c'est afin de le presenter à Dieu; & l'Evangeliste s'arrestant à une circonstance bien remarquable, adjouste que tout cela se fait selon la loy: *Sicut scriptum est in lege Domini.* Comme si, ni Marie, ni Jesus-Christ mesme, ne pouvoient avec bienséance paroistre devant Dieu, qu'en observant la loy: comme si leur sacrifice, tout divin qu'il est, ne devoit estre agréé de Dieu, qu'autant qu'il se trouveroit conforme à la loy; comme si l'ouvrage du salut & de la redemption des hommes dépendoit de l'accomplissement de la loy. Que signifie cela? c'est, Chrétiens, le mystere que j'entreprends de développer, & le point auquel je m'attache pour vostre instruction & vostre édification. Cette obéissance à la loy du Seigneur, cette obéissance que la presentation d'un Dieu Sauveur & la purification d'une Mere Vierge nous preschent si hautement, cette vertu si inconnue & neanmoins si nécessaire, voilà l'importante matiere que me fournit la solemnité de ce jour. Divin Esprit, vous qui sanctifiastes Marie par la pratique & l'observation de la loy, & qui la conduisistes dans le temple, pour y offrir son sacrifice, comme il estoit ordonné dans la

loy: remplissez-nous des mêmes sentiments dont son ame bienheureuse fut alors pénétrée. Donnez-nous comme à elle une haute idée de cette sainte & adorable loy du Seigneur. Faites-nous bien comprendre, que sans cette loy il n'y a dans nous que corruption & que desordre: en sorte que du moment que nous sortons hors des bornes de cette loy, nous devenons incapables de tout bien, & déterminés à tout mal. Tant de crimes qui se commettent tous les jours, & que je puis appeller les abomination & les horreurs de nostre siècle, en sont une preuve visible: mais peut-estre l'endurcissement de nos cœurs feroit-il perdre à cette preuve toute sa force, si les lumières de vostre grace ne venoient au secours de nos réflexions. Je parle devant le plus grand Roy du monde; & sûr que je suis de sa religion, je ne crains point de parler avec trop de liberté, tandis que je parle pour les intérêts de la loy de Dieu. Je ne vous demande pas mêmes, ô mon Dieu, comme la vertueuse Esther, que mes paroles luy plaisent; parce que je me promets de sa pitié, qu'en luy parlant de l'excellence & de la préeminence de vostre loy, non seulement je luy plairay, mais je le persuaderay & le toucheray. J'ay besoin néanmoins, Seigneur, de vostre secours, & pour l'ob-

tenir je m'adresse à Marie en luy disant :
Ave Maria.

C'est le propre de l'esprit de l'homme, de n'avoir rien d'uniforme dans ses sentimens, d'estre souvent contraire à luy-mesme, & de donner selon les situations diverses où il se trouve, dans des extremittez toutes opposées. Cela se verifie en mille sujets, mais particulièrement en celuy que j'ay entrepris de traiter, qui est l'obeissance & la soumission due à la loy de Dieu. Car je decouvre deux principes differents, qui forment dans l'homme une double opposition à cette obeissance : tellement que nous pouvons dire aussi bien que l'Apostre, je sens dans moy-mesme une loy secrette, qui repugne à la loy de mon Dieu, & qui me captive sous la loy du peché. Ces deux principes, suivant la belle reflexion de saint Ambroise, sont l'orgueil de l'homme & sa lascheté. L'orgueil de l'homme, qui luy fait oublier ce qu'il doit à Dieu ; & sa lascheté, qui l'empesche de voir ce qu'il peut & de quoy il est capable avec le secours de Dieu. L'orgueil de l'homme, qui le rend insolent & libertin ; & sa lascheté, qui le rend foible & pusillanime. L'orgueil de l'homme, qui à l'égard de Dieu mesme luy inspire de la hauteur ; & sa lascheté, qui à l'égard de

ses devoirs le jette dans l'abbattement. L'un & l'autre, pour luy faire violer cette souveraine & divine loy, que Dieu luy a imposée, mais dont la servitude, quoy-qu'aimable, du moment qu'il se pervertit, commence à luy déplaire & à luy devenir odieuse. Or je veux, Chrestiens, combattre aujourd'huy ces deux desordres; & parce que l'accomplissement de la loy consiste à éviter également ces deux extremités dangereuses, soit en se soumettant avec humilité à ce que la loy commande, soit en s'efforçant avec courage de surmonter ce qu'il y a dans la loy de difficile; mon dessein est de graver bien avant dans vos esprits & dans vos cœurs ces deux obligations, & de vous mettre pour cela devant les yeux l'obeissance que pratique aujourd'huy Marie. Car sans sortir de mon mystere, vous verrez dans la personne de cette Vierge offrant son Fils en sacrifice, le modèle d'une obeissance solidement humble, & d'une obeissance courageuse & héroïque. D'une obeissance solidement humble, qui confond nostre orgueil; & d'une obeissance héroïque, qui condamne nostre lâcheté. Prenez garde: Marie, dans la ceremonie de ce jour, accomplit la loy du Seigneur; & cette loy, comme l'Evangile nous le fait assez entendre, est infiniment rigoureuse pour elle. En

ce qu'elle obeit à la loy, je trouve la confusion de nostre orgueil, & ce sera la premiere partie. En ce qu'elle surmonte toutes les difficultez de la loy, je trouve la condamnation de nostre lascheté, ce sera la seconde partie. Deux poincts que j'ay à developper, & qui vont faire le partage de ce discours & le sujet de vostre attention.

Nous nous élevons au dessus de la loy de Dieu; & cela, Chrestiens, nous arrive en deux manieres. L'une que j'appelle revoltte de cœur, lors que sans nous expliquer autrement que par nos œuvres, nous disons interieurement comme l'Ange rebelle: *Non serviam*; il m'en cousteroit trop pour vivre dans cette servitude: que Dieu ordonne tout ce qu'il luy plaira, je ne me soumettray point à sa loy. L'autre que je considere comme la plus pernicieuse erreur de nostre esprit, lorsque nous trompant nous-mesmes, nous cherchons des pretextes & nous nous formons des consciences, pour nous dispenser des obligations de la loy. Or le mystere que nous celebrons, confond hautement ces deux entreprises de nostre orgueil; & c'est, comme vous allez voir, ce qui paroist d'abord dans la presentation de Jesus-Christ & dans la purification de Marie.

I.
PARTIE

Jerem.

6. 2.

156 SUR LA PURIFICATION

Quoyque nez dépendants & sujets de Dieu, nous avons, mes Freres, un penchant à nous revolter contre la loy de Dieu qui nous domine. Voilà l'origine de toute la corruption de l'homme. Prenant l'homme en particulier & selon la difference des conditions qui partagent le monde, voilà le peché capital des Grands du siecle, qui de leur estat se font un principe d'indépendance, comme si la loy de Dieu n'estoit pas faite pour eux, comme si Dieu en la portant avoit dû les excepter; comme s'il n'estoit pas au contraire de l'empire de Dieu, qu'il y eust pour eux un legiflateur & une loy, afin, disoit le Prophete Royal, de leur apprendre qu'ils sont hommes: *Constitue legiflatorem super eos, ut sciant quoniam homines sunt.* Donnons à cette morale toute son étendue. Voilà, dis-je, en general le peché des impies & des libertins, qui jusques dans l'obscurité des plus mediocres fortunes ont souvent à l'égard de Dieu des cœurs aussi indociles, que ceux qui tiennent dans le monde les premiers rangs; la licence & l'impieté faisant dans les uns, ce que l'abus de la grandeur & de l'élevation fait dans les autres. Mais Marie obeissant à la loy de Moyse, & se purifiant dans le temple, confond bien là-dessus malgré nous nostre conduite. Car enfin elle estoit Reine, elle estoit

Psalm. 9.

Mere de Dieu, elle estoit comme Mere de Dieu en possession d'une autorité legitime sur l'auteur mesme de la loy ; & par consequent elle avoit tous les titres d'indépendance, que peut avoir audessous de Dieu une pure creature. Il est vray ; mais c'est justement pour cela, que Dieu veut qu'elle s'assujettisse à la loy ; afin de détruire par son exemple l'indépendance criminelle que nous affectons, afin de condamner nostre libertinage par une preuve convaincante & sans replique. Car si dans l'ordre de la redemption, dont le secret adorable se developpe aujourd'huy à nos yeux, une Mere de Dieu, toute Mere de Dieu qu'elle est, n'est pas exempte d'obeir ; de quel front pouvons-nous soutenir devant Dieu l'injustice & la temerité de nos desobeissances ? Marie fait quelque chose encore de plus, & quoy ? non seulement elle se soumet à la loy ; mais elle y soumet son Fils : ce Fils, qui plus grand, plus libre, plus absolu qu'elle, & neanmoins voulant bien estre soumis par elle, fournit encore à Dieu contre nous une raison mille fois plus touchante, pour reprouver & pour confondre cet esprit d'orgueil qui nous rend prévaricateurs. C'est à dire, Marie soumet à la loy la grandeur mesme, à la loy la puissance mesme, à la loy l'indépendance & la souveraineté mesme.

158 SUR LA PURIFICATION

Car voilà le double miracle que le ciel nous decouvre dans cette feste ; une Reine sujette , & assujettissant un Dieu ; un Dieu obeissant , & présenté par une Mere obeissante : pourquoy ? ah ! mes chers Auditeurs , comprenez-le bien. Vous qui tenez dans le monde les premiers rangs , & vous qui vous trouvez réduits aux derniers ; vous que vos conditions distinguent , & vous qu'elles ne distinguent pas ; Grands & petits , riches & pauvres , car je suis redevable à tous , écoutez-moy : c'est icy que l'intelligence d'une des plus importantes veritez vous est donnée , & c'est par la comparaison mesme de vos estats que je vais vous la rendre sensible.

Pourquoy un homme-Dieu sujet à la loy ? pour vous faire entendre, Grands du monde, l'obligation speciale où vous estes, de vivre dans un parfait assujettissement aux loix de Dieu. Vous ne l'avez peut-estre jamais bien conceüe ; & par un renversement de raison & de religion, vous vous flattez, que la rigueur des loix divines n'est pas pour vous comme pour le reste des hommes ; mais détrompez - vous aujourd'huy de cette fausse prévention , & pour cela entrez en esprit dans le temple de Jerusalem. Car vous y verrez la maxime contraire solidement establee ; & pour peu

que vous vous appliquiez à considérer le mystere de ce jour, vous conclurez que les loix divines vous regardent encore plus particulièrement que le reste des hommes, quoyqu'elles soient pour tous sans exception. Vous me demandez sur quoy est fondée cette consequence: sur trois raisons que vous devez mediter tous les jours de vostre vie. Premiere raison, c'est que plus vous avez dans le monde ou de naissance ou de pouvoir, plus vous estes capables de rendre à Dieu l'hommage qui luy est dû en qualité de souverain Legislatteur; comme il est vray de dire que Jesus-Christ en se réduisant sous la loy, a eû seul l'avantage d'honorer la souveraineté de Dieu, autant qu'elle merite de l'estre. Motif admirable pour vous engager, tout élevez & tout puissants que vous estes, à une obeissance exacte. Dieu trouve en vous, quand vous accomplissez sa loy, une gloire particuliere; & il ne tient qu'à vous de la luy procurer cette gloire, qui plus que toute autre contribuë à sanctifier son nom, & dont par là mesme il est si jaloux. Seconde raison, c'est que Dieu ne vous a distinguez dans le monde, que pour le glorifier de la sorte. Car ne croyez pas, Chrestiens, qu'il y ait des hommes, ou revestus d'honneurs, ou pourveûs de biens, pour estre plus en droit que les au-

tres de faire leurs volontez & de vivre selon leurs loix. Cela ne peut estre ; & Dieu dont la toute-puissance est inseparable de sa sagesse & de sa sainteté, n'a pû dans l'inégalité des conditions humaines se proposer une telle fin. Les Roys mesmes, qui selon l'expression du Saint Esprit, sont comme les divinitez de la terre, ne regnent que pour
Psal. 101. servir le Seigneur; *Et reges ut serviant Domino.* Voilà l'ordre de la providence & mesmes de la creation, selon lequel ce qui approche le plus de Dieu, n'est défini que par une servitude plus immediate, & une plus grande dépendance de Dieu. Et pourquoy cet ordre ne subsisteroit-il pas, puisque Jesus-Christ qui est le chef des predestinez, n'a esté predestiné luy-mesme que pour y estre soumis ? En quoy consiste tout le mystere de son humanité ? Saint Paul nous l'enseigne en deux mots, dont nous voyons aujourd'huy l'accomplissement :
Galat. 4. *Misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege :* un Dieu formé d'une femme, pour estre assujetti à la loy. Voilà l'idée que nous en donne l'Apostre ; voilà pourquoy ce Fils de Dieu a esté envoyé : hors de là ce Verbe divin ne se feroit jamais fait chair, & sans cela il n'y auroit point eû de Dieu-homme. Serez-vous donc surpris, ou devez-vous l'estre, quand j'adjouf-

te que sans cela il n'y auroit dans le monde ni qualité, ni dignité, ni rang, ni fortune; mais que Dieu vous auroit laissez dans le neant; & que s'il vous en a tirez, c'est afin que sa loy eust en vous des observateurs fides & de zélez défenseurs. Je dis plus, & c'est la troisieme & derniere raison: Dieu en vous plaçant au dessus du commun des hommes, a prétendu vous proposer au monde comme des modelles de la sainte dépendance que je vous presche; de mesmes que Jesus-Christ & Marie n'ont paru dans le temple du Seigneur, que pour estre l'exemple d'une inviolable fidelité & d'une parfaite soumission à sa loy. C'est-à-dire, selon saint Gregoire Pape, que Dieu prétend que les petits apprennent des Grands à luy obeir, & que les Grands se considerent sur ce poinct comme la regle, à quoy les petits ne manquent jamais de se conformer.

Cecy me donne lieu de parler maintenant à vous, mes Freres, à vous dont le salut me doit estre d'autant plus cher, & les ames plus precieuses, qu'ayant moins de part aux avantages du siecle, vous participez moins à ses desordres & à sa corruption; à vous que Dieu a fait naistre dans des conditions plus obscures, & dont il semble que la destinée, ou pour mieux dire, la vocation se termine à dépendre & à o-

beir. Pourquoi une Mere de Dieu & par son miniftre un homme-Dieu fousmis à la loy ? pour trois autres raifons , qui vous regardent , & que je vous prie de n'oublier jamais. Pour vous confoler , pour vous inftruire , & pour vous confondre. Pour vous confoler de l'eftat où vous eftes , & qui vous réduit à n'avoir pour partage que l'obéiffance. C'eft l'eftat que Jefus-Chrift a choifi , ayant mieux aimé prendre la forme de ferviteur que celle de maiftre , & fe fousmettre à la loy , que de donner la loy. Pour vous fortifier par cette penfée , que ceux qui font plus élevez que vous dans le monde , font fujets comme vous à la loy de Dieu , feront jugez auffi bien que vous felon la loy de Dieu , n'éviteront pas plus que vous le tribunal où tout doit eftre décidé par la loy de Dieu. Voilà vofre confolation. Pour vous inftruire de la maniere dont vous devez obeir , je veux dire aux hommes pour Dieu , & à Dieu dans les hommes ; en forte que vofre obéiffance ne s'arrefte pas à l'homme , mais qu'elle s'éleve à Dieu comme à fa fin & à fon principal objet ; *Sicut Domino & non hominibus* : que vous regardiez ces hommes de qui vous dépendez , comme les images de Dieu ; que vous refpectiez leurs loix , comme des écoulemens de la loy de Dieu ; que vous

Colof. c. 3.

receviez leurs commandements, comme des declarations expressees de la volonte de Dieu : vous souvenant que sans cela l'obeissance que vous leur rendez, n'est qu'une obeissance servile, qu'une obeissance payenne, qu'une obeissance reprouvee dont Dieu ne vous tiendra jamais nul compte & dont vous perdez tout le fruit, parce que vous ne la pratiquez pas selon ce divin exemplaire qui nous est aujourd'huy propose dans la presentation d'un Dieu Sauveur, & dans la purification d'une mere Vierge. Voilà vostre instruction. Mais sur tout pour vous confondre de l'extreme & de l'injuste opposition que vous avez à dependre de Dieu, & à porter le joug de sa loy, lors qu'avec tant de docilité, vous vous faites un merite, du moins une politique de dependre des hommes. Car en vous comparant vous-mesmes avec vous mesmes, voicy, mes Freres, le sujet de ma douleur, & ce qui me fait gémir. Vous n'osez desobeir aux hommes, & vous desobeissez à Dieu ; vous estes souples devant les hommes, & orgueilleux devant Dieu ; les loix des hommes vous contiennent dans le devoir, & vous violez impunément celles de Dieu. Saint Paul disoit aux Ephesiens, *Obedite dominis carnalibus, sicut Christo : Ephes. c. 6.* obeissez à vos maistres selon la chair, avec

crainte & avec respect, comme à Dieu même : mais s'il m'estoit permis de changer la proposition de saint Paul, peut-être vous dirois-je volontiers, obéissez à votre Dieu, comme vous obéissez à vos maîtres selon la chair : & c'est là ce que j'appelle votre confusion. Car quelle indignité, que je me trouve obligé de souhaiter pour vous, qu'au moins les choses icy fussent égales, & de me contenter que vous eussiez pour votre Dieu une obéissance aussi prompte, aussi humble, aussi fidelle, que celle qu'exigent de vous les hommes & que vous leur rendez si exactement.

Je sçais, mon cher Auditeur, que cet assujettissement aux loix de Dieu vous paroist gesnant & humiliant. Je sçais que vous vous aveuglez jusqu'à croire qu'il repugne à cette liberté naturelle, dont vous estes jaloux, & que vous ne distinguez pas d'un amour deregulé de l'indépendance & d'un esprit de libertinage. Mais votre ignorance là-dessus vient encore de n'avoir pas bien pénétré le mystère de Jesus-Christ & de Marie, obéissans à la loy du Seigneur. Car si je vous disois que l'obéissance à cette sainte loy, bien loin d'humilier l'homme, fait sa véritable gloire ; que plus on est sujet à cette loy, plus on est heureux, plus on est libre, plus on est

maître de soy-mesme ; qu'en cela consiste la difference de cette loy & des loix humaines ; qu'au lieu que l'affranchissement des loix humaines passe pour un privilege , le grand privilege de la grace , selon saint Augustin , est d'estre incapable de s'émanciper de cette loy ; que David tout Roy qu'il estoit , instruit d'un secret si important , envisageoit comme une beatitude l'attachement à cette loy , faisoit son occupation la plus ordinaire de mediter cette loy , ne trouvoit point de repos que dans l'observation de cette loy , *Pax multa diligentibus legem tuam* ; ce sont autant de veritez dont la raison & la foy vous feroient malgré vous convenir. Mais ne fais-je pas , pour vous en convaincre , quelque chose de plus , quand je vous propose le Saint des saints sanctifié par l'obéissance qu'il rend à cette loy , ce premier né de toutes les creatures qui s'assujettit à cette loy , ce redempteur par excellence qui veut estre luy-mesme racheté selon les termes de cette loy , quand je vous represente Marie avec toute sa grandeur & son auguste maternité , remplie d'une sainte joye , parce qu'à l'exemple de son Fils elle se conforme à cette loy ? N'est-ce pas , dis-je , ce qui doit faire plus d'impression sur vos esprits & sur vos cœurs , que si je rapportois tous les raisonnemens de la Theologie ?

Après cela, Chrestiens, laissez-vous encore seduire par les fausses maximes du siecle, & mettez le bonheur de la vie dans une malheureuse possession de ne dépendre d'aucune loy, dans une licence criminelle de tout entreprendre au préjudice de la loy, dans un oubli de vos devoirs qui aille ou à méconnoître vostre Dieu, ou à vous le figurer comme un Dieu fauteur de vos desordres. A le méconnoître, en disant avec l'impie Pharaon:

Exod. c. 5. Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?

Et qui est-il ce Dieu dont on me menace sans cesse, & dont on m'oppose la loy? qui est-il pour m'obliger à me contraindre dans mes passions, dans mes desirs, dans mes desseins? A vous le figurer comme un Dieu fauteur de vos desordres, en disant avec l'insensé: s'il y a un Dieu, est-il tel qu'on nous le dépeint? connoist-il toutes choses? y prend-il un si grand interest? s'offense-t-il si aisément? a-t-il une justice si severe? est-

Psal. 72. il si terrible dans ses vengeances? Et dixerunt, quomodo scit Deus, & si est scientia in excelsis? car voilà le langage du pecheur ennemi de la loy, & c'est où conduit enfin l'esprit du monde. On n'en vient pas là d'abord; mais par un progrès infailible de l'habitude du peché, on s'accoustume, sinon à parler, du moins à penser & à vivre ainsi. A force de violer la loy, la crainte de Dieu

s'affoiblit, le libertinage se fortifie & prend le dessus. Après bien des pechez commis & bien des transgressions réitérées, on se trouve dans l'abominable estat de celuy qui disoit en insultant à Dieu: *Peccavi, & quid mihi triste accidit?* j'ay peché, & que m'est-il arrivé de mal? De là cette tranquillité que l'on conserve mesmes en pechant; de là cette hauteur & cette fierté avec laquelle on soutient le vice; de là cet endurcissement, qui y met le comble. On rejette sans distinction toute loy de Dieu qui est incommode; si l'on en respecte quelqueune, ce n'est pas parce qu'elle est la loy de Dieu, mais parce qu'elle est autorisée des loix du monde & que les loix du monde forcent à la garder. Au commencement on sauve les dehors; mais à la fin on lève le masque, on ne se contraint plus en rien, on ne ménage plus rien, & Dieu veuille qu'on ne fasse pas mesmes gloire de son impiété & de ses excès. Voilà ce que les Saints & les serviteurs de Dieu ont tant deploré, & ce qu'ils déplorent tant tous les jours. Voilà ce qui leur a fait répandre des larmes. *Defectio tenuit me pro peccatoribus dereliquentibus legem tuam;* je suis tombé, disoit le Prophe-
 te Royal, dans une espee de défaillanco, quand j'ay veû, Seigneur, jusqu'à quel poinct vostre loy estoit prophanée: quand

Ecclesi.

c. 5.

Psalm.

118.

j'ay veû les pecheurs de la terre la mépriser avec insolence & la rejeter. Voilà ce qui obligeoit les Prophetes à paroistre dans les Cours des Princes , pour opposer au torrent de l'impieté le zèle de la loy qui les animoit; & me voicy , Chrestiens , chargé du mesme ministere, & envoyé pour la mesme fin. Quand je presche ailleurs la parole de Dieu, il me suffit de dire à ceux qui m'écoutent, s'ils ne vivent pas enchrestiens: infortunez que vous estes , vous avez abandonné la loy de vostre Dieu, & c'est ce qui vous a perdus. Mais parlant aujourd'huy à des Grands du monde , je leur fais un reproche encore plus terrible. Je leur dis avec le Prophete Malachie : *Vos autem scandalizastis plurimos in lege*; non seulement vous avez abandonné la loy de vostre Dieu, mais vous la faites abandonner à je ne sçais combien d'autres que vous scandalisez , & qui ne sont pas à l'épreuve de vostre exemple. Mais cette pensée m'emporteroit trop loin: revenons à nostre sujet.

Malac.
6, 2.

Outre que nous nous élevons au dessus de la loy de Dieu par une revolte de cœur, nous tombons encore dans ce desordre par un aveuglement d'esprit: c'est à dire , que nous nous laissons préoccuper de certaines erreurs , que nous cherchons des excuses & des pretextes , pour nous décharger du fardeau

deau de la loy de Dieu ; que raisonnant selon nostre sens & nous faisant des principes à nostre gré, nous adoucissions la severité de la loy de Dieu ; que pour parvenir à nos fins, nous interpretons, comme il nous plaist, les obligations de la loy de Dieu ; & que séduits par les artifices de l'amour de nous-mesmes dont nous sommes prévenus, nous accommodons la loy de Dieu à nos interests, à nos veûës, à nos inclinations & à nos passions, au lieu d'accommoder nos interests & nos passions, nos inclinations & nos veûës à la rigueur de la loy de Dieu. Or voicy encore Marie & Jesus - Christ mesme, qui par la sainteté de leur exemple nous font évidemment connoistre le danger & le déreglement d'une conduite si pernicieuse : comment cela ? en se soumettant l'un & l'autre à une loy dont ils estoient incontestablement exceptez : à une loy qui s'expliquoit d'elle-mesme en leur faveur, & qui dans les termes où elle estoit conceüe, ne portoit rien qui les obligeast.

Non, mes Freres, dit saint Augustin, soit qu'on eust égard à l'esprit de la loy, soit qu'on la prist à la lettre, ni Marie, ni le Sauveur du monde ne pouvoient y estre compris. Car il n'y avoit rien à purifier dans Marie, & le Sauveur des hommes estoit par luy-mesme consacré à Dieu d'une

maniere plus excellente, qu'il ne pouvoit l'estre par toutes les ceremonies du judaïsme. Ils n'avoient donc l'un & l'autre qu'à user de leurs droits, puisqu'ils estoient dispensés de la loy de Moysé : mais Dieu, ad-jouste saint Augustin, par une disposition merveilleuse de sa providence ne voulut pas que nostre religion, dont Jesus & Marie jettoient alors, pour ainsi dire, les premiers fondemens, commençast par une dispense, quoy-que legitime. Cette dispense, quelque autorisée qu'elle eust esté, auroit pû par les fausses consequences que nous en aurions tirées, servir à nos relâchements, & nostre amour propre n'eust pas manqué à s'en prévaloir. Ainsi pour nous oster ce prétexte, le christianisme qui devoit estre l'idée de la plus irreprehensible sainteté, a-t-il commencé par une obeissance volontaire, par une obeissance gratuite; par une obeissance qui aneantit tout ce qu'une vaine subtilité peut nous suggerer contre les saintes loix que la religion nous impose; par une obeissance qui condamne sans reserve tant de dispenses abusives que nous nous accordons, tant de singularitez odieuses que nous affectons, tant d'exceptions du droit commun que nous couvrons du voile d'une prétendue nécessité, tant de raisonnemens frivoles & mal fondez, tant d'opi-

nions hardies & trop larges, tant de probabilités chimeriques, tant de détours & de raffinements où nous alterons la pureté de la loi; en sorte que toute étroite qu'elle est, elle ne nous oblige plus qu'autant que nous le voulons, & de la manière que nous le voulons. Car quelle vertu l'exemple de l'homme-Dieu & de sa bienheureuse Mère n'a-t-il pas pour nous détromper de tout cela, & pour nous en découvrir l'illusion ?

De là vient qu'en conséquence de ce mystère, nostre divin Maître instruisant ses disciples, leur déclaroit si souvent, ce que son humilité nous presche aujourd'hui d'une voix bien plus forte & plus intelligible: *Non veni solvere legem, sed adimplere* : ne ^{Matth.} croyez pas que je sois venu pour abolir la ^{6. s.} loi ni pour l'enfreindre : comme s'il eust craint, remarque saint Chrysostome, que sa qualité de Messie & d'auteur de la nouvelle alliance ne leur donnast lieu de former cette pensée, qu'il sçavoit ne leur pouvoir estre que préjudiciable. *Non veni solvere, sed adimplere* : non, je ne suis pas venu pour la destruction, mais pour l'accomplissement de la loi. Parole divine, & qui doit pour jamais nous fermer la bouche. C'est pour cela même que ce Sauveur adorable estoit si fidelle & si attaché à toutes les observances de la loi écrite; qu'il se ren-

Ibidem.

doit si regulierement à Jerusalem pour y celebrer la Pasque ; & que jusqu'à un seul poinct , il ne laissoit rien passer des moindres devoirs sans y satisfaire: *Iota unum aut unus apex non prateribit à lege, donec omnia fiant.* Par où il prétendoit combattre en nous cette disposition criminelle que nous avons à disputer avec Dieu, quand il s'agit de sa loy. Par où il prétendoit nous faire sentir l'injustice de nostre procedé, lors que nous ne rendons à la loy de Dieu qu'une obeissance forcée, qu'une obeissance intéressée, qu'une obeissance imparfaite, & qui se réduit toute à cette regle : y suis-je obligé dans la rigueur ? est-ce un commandement absolu ? y va-t-il du salut éternel ? Regle trompeuse & qui nous expose à une reprobation éternelle, puisqu'il est certain qu'entre l'obligation de la loy & le conseil il n'y a souvent qu'un pas à franchir, & que nous conduisant de la sorte nous marchons toujours sur le bord du precipice. Par où il prétendoit nous confirmer dans cette importante maxime, que nous devons toujours prendre contre nous-mêmes le parti de la loy de Dieu ; que sur le sujet de la loy de Dieu , nous devons toujours craindre de nous tromper & de nous former de fausses consciences ; que pour decider en mille occasions jusqu'où la loy de Dieu s'étend ,

nous ne devons point consulter les loix du monde; qu'en ce qui regarde la loy de Dieu, le seul nom de dispense nous doit faire trembler, & que nous devons nous en défendre avec tout le zèle que peut inspirer une ferme & solide religion. Car voilà, Chrestiens, les saintes leçons que nous font dans ce mystere la presentation d'un Dieu Fils de Dieu, & la purification de la Reine des Vierges.

Je sçais encore une fois que si chacun de nous veut s'écouter, il n'y aura personne qui ne se croye fondé en raison pour se dispenser des loix de Dieu les plus indispensables. Et pour en venir aux especes particulieres, je sçais par exemple que la loy qui défend l'usurpation du bien d'autrui, & qui en ordonne la restitution, se trouvera aneantie, si l'on veut consulter la politique, qui ne manquera jamais de decider en faveur de l'ambition & de la cupidité. Je sçais que la loy qui défend de se venger, n'aura plus de lieu, si l'on se met en possession de donner aux vengeances les plus declarées le nom de justice; & si chacun se faisant droit sur ses propres injures, s'opiniastre à ne rien rabattre de la satisfaction qu'il se croit dûë. Je sçais que la loy qui fait de l'occasion prochaine du peché recherchée ou entretenue, un peché déjà con-

sommé, ne sera plus qu'un phantôme de loy, si chacun en veut estre crû, ou sur ses prétendus engagements qu'il proteste ne pouvoir rompre, ou sur la confiance qu'il a dans ses forces & dans sa disposition présente. Je sçais que cette loy de l'abstinence & du jeusne du caresme que l'Eglise va bientost publier, deviendra une loy chimerique, si chacun, idolastre de sa santé, ne veut avoir égard qu'à sa delicateffe, ou pour mieux dire, qu'à sa mollesse. En un mot, je sçais qu'en suivant l'esprit du monde, qui est un esprit de licence, nous secouërons le joug des plus rigoureuses obligations & de nos devoirs les plus essentiels. Mais où va une telle conduite, & qu'en pouvons-nous attendre ? Avons-nous affaire à un Dieu qui puisse estre surpris, & à qui nous puissions en imposer ? Luy qui a fait la loy selon les veûes de sa sagesse infinie, & qui ne nous a pas appellez à son conseil quand il a voulu l'establir, s'en rapportera-t-il à nous ? en passera-t-il par nos avis ? s'en tiendra-t-il à nos decisions, quand il viendra pour nous juger ? Si Jesus-Christ & Marie avoient raisonné comme nous, ce mystere de leur obeissance que je viens de vous représenter, & qui a tant contribué à nostre salut, auroit-il eû son accomplissement ?

Ah ! Seigneur , s'écrioit le Prophete Royal, & c'est la conclusion que nous devons tirer avec luy, heureux ceux qui purs & innocents marchent avec humilité dans la voye de vostre sainte loy ! *Beati immaculati in viâ, qui ambulat in lege Domini.* Heureux ceux qui cherchent cette voye avec un cœur droit ; & qui l'ayant une fois trouvée, la suivent avec une invincible persévérance ! Car vous l'avez ordonné, mon Dieu, & il estoit juste que vos loix fussent exactement gardées. Autrement elles ne seroient plus vos loix ; & elles n'auroient plus ce caractère de souveraineté qui leur est propre, s'il nous estoit permis d'attenter sur elles & de les interpreter au gré de nos passions. Voulez-vous, Chrestiens, un abrégé de tout ce que je viens de vous dire ? le voicy dans ces deux paroles de saint Augustin, qui expriment ma pensée bien plus noblement & plus fortement que moy : *Mariam supra legem fecerat gratia, sub lege fecit humilitas.* La grace, dit ce saint Docteur, avoit élevé Marie au-dessus de la loy, & l'humilité l'a assujettie à la loy ; la grace de son innocence & de sa maternité demandoit qu'elle fust libre, & l'humilité de son cœur luy a fait préférer d'estre obeissante & dépendante. Au contraire, & la grace & l'humilité nous inspirent également la sou-

176 SUR LA PURIFICATION
mission ; pourquoy ? parce que la grace qui
est en nous, n'est autre que la grace de la pe-
nitence, & par consequent de l'humilité
mesme. Mais nostre orgueil s'oppose à
l'une & à l'autre ; & tout sujets que nous
soinmes à la loy, je dis doublement sujets &
comme hommes & comme pecheurs, il
nous revolte contre Dieu. De ce que Marie
s'est soumise à la loy par une humble obeis-
sance, c'est la confusion de nostre orgueil ;
& de ce qu'elle a surmonté toutes les diffi-
cultez de la loy par une obeissance genereu-
se, c'est la condamnation de nostre lasche-
té, comme nous l'allons voir dans la secon-
de partie.

II.
PARTIE.

Dent.
c. 30.

C'Est un principe de foy, que la loy de
Dieu, quelque parfaite qu'elle puisse estre,
non seulement n'est point impossible, mais
qu'elle n'est pas mesmes tellement élevée
au-dessus de nous, que nous ayons droit de
nous plaindre de sa difficulté, & de nous
en faire un prétexte pour justifier nos las-
chetes & nos infidelitez. *Mandatum hoc,*
quod ego precipio tibi hodie, non suprate est,
nec procul positum, nec in calo situm, ut pos-
sis dicere : quis nostrum valet in calum ascen-
dere, ut deferat illud ad nos ? Le commande-
ment que je vous fais, disoit Dieu aux Israë-
lites, n'est ni au dessus de vos forces, ni hors

de l'étenduë de vos conditions; enforte que vous puissiez dire, qui de nous arrivera là ? Et pour le garder, il ne faut ni passer les mers, ni se retirer dans les deserts & dans les solitudes, comme s'il estoit bien éloigné de vous : *Nec trans mare positum, ut cause-* *Ibidem.*
ris & dicas : quis nostrum poterit transfre-
tare? car c'est un commandement, adjou-
toit le Seigneur, que j'ay mis dans vos
mains, dans vostre bouche, & dans vostre
cœur. Dans vostre cœur, en vous le rendant
aimable; dans vostre bouche, en vous fai-
sant avoüer qu'il est souverainement juste;
& dans vos mains, en vous donnant de puis-
sants secours pour l'accomplir avec facilité;
Sed juxta te est in ore tuo, & in corde tuo, ut *ibid.*
facias illud. Ainsi parloit le Dieu d'Israël
par l'organe de Moyse, en publiant une
loy, qui néanmoins comme nous le sçavons,
estoit une loy de crainte, une loy de rigueur
& de servitude. Qu'auroit-il dit, c'est l'ex-
cellente reflexion de S. Augustin, & quen'au-
roit-il pas pû dire, s'il avoit esté question de
publier la loy évangélique, qui est une loy
de grace, une loy d'amour & de liberté ?

Cependant, Chrestiens, nous établissons
un principe tout contraire; & pour avoir
de quoy nous défendre de toutes les accu-
sations, que cette sainte & adorable loy for-
mera contre nous un jour, ou qu'elle forme

déjà devant Dieu, nous l'accusons elle-même de n'estre pas assez proportionnée à nostre foiblesse. Nous nous la figurons dans un degré de severité, où nous prétendons que nul de nous ne peut atteindre ; & par une pusillanimité, dont nous voudrions la rendre responsable, nous disons sans cesse comme l'Israélite prevaricateur : *Quis in calum ascendet ?* & qui est l'homme qui pourra jamais parvenir à un point de sainteté si sublime ? En un mot, nous nous persuadons que cette loy pour exiger trop de nous, est absolument au-dessus de nous. Et pourquoy ? appliquez-vous à cecy. Parce qu'elle nous engage, disons-nous, à nous dépouiller en mille occasions de ce que nous avons de plus cher. Parce qu'elle contredit certaines affections tendres de nostre cœur, & qu'elle nous oblige à les étouffer. Parce qu'elle nous prive de certaines joyes, & de certaines douceurs de la vie, à quoy nous sommes attachez. Parce qu'elle nous ordonne de renoncer à un certain honneur mondain dont nous nous piquons, & que souvent elle nous réduit à paroistre devant les hommes dans des estats très humiliants. Car voilà ce que nous concevons de plus rigoureux dans la loy chrestienne ; & où volontiers nous supposerions, que nostre foiblesse, secourue mesme de la grace, ne

peut s'élever. Mais envisageons aujourd'hui Marie ; & temoins de sa fermeté & de sa constance, instruisons-nous & confondons-nous. Car voicy les importantes leçons que nous pouvons tirer de la conduite de cette Vierge, & que nous devons opposer aux sentimens lâches qui nous arrestent. Leçons que nous rendent sensibles les trois principales circonstances de ce mystère ; c'est à dire, le sacrifice que fait Marie du bien le plus précieux pour elle & le plus cher, qui est son Fils ; le sacrifice qu'elle fait de toutes les douceurs de la vie, en acceptant le glaive de douleur, dont Simeon luy prédit que son ame sera percée : sur tout le sacrifice qu'elle fait de son honneur , en voulant paroître , comme les autres femmes , impure & pecheresse , elle qui estoit l'innocence & la pureté même. Ah ! Chrétiens, que n'ay-je le zèle des Apostres, pour vous faire sentir, mais efficacement , mais vivement toute la force d'un si grand exemple !

Première leçon : Marie n'a qu'un Fils, & pour obeir à la loy, elle se résout à le sacrifier. Ce Fils qu'elle aimoit de l'amour le plus tendre, ce Fils qu'elle avoit conçu par miracle, ce Fils en qui elle possédoit tous les thresors , elle l'offre dans le temple de Jerusalem. Mais elle l'offre de la maniere

la plus héroïque, sans condition & sans réserve; sçachant les ordres rigoureux que le ciel a portez, & qui doivent un jour s'exécuter dans la personne de ce divin enfant; consentant déjà qu'il soit la victime & le prix de la redemption des hommes; renonçant pour cela à tous les sentiments de son cœur; & par un dernier effort de la plus genereuse & de la plus rigoureuse obeissance, voulant bien que ce Fils ne soit plus à elle, qu'avec le triste mais l'indispensable engagement de le voir dans la suite des années immolé sur la croix. Voilà ce qu'il en a cousté à Marie, pour accomplir la loy. Or est-ce là, mes chers Auditeurs, ce qu'il nous en doit couster à nous-mêmes? Il est vray: pour obsir à la loy de Dieu, il nous en doit quelquefois couster le sacrifice de ce que nous avons de plus cher: mais confessons-le de bonne foy, & ne nous déguisons rien à nous-mêmes. Ce que nous avons alors de plus cher, est-il assez considerable pour le faire tant valoir à Dieu? Quelque cher qu'il nous soit, du moment qu'il repugne à la loy de Dieu, n'est-ce pas ce qui nous trouble? n'est-ce pas ce qui nous de-regle? n'est-ce pas ce qui nous corrompt? n'est-ce pas ce qui nous décrie? & enfin n'est-ce pas ce qui nous damne? Si la loy de Dieu nous retranche un mal aussi per-

nicieux que celui-là, avons nous sujet de nous en plaindre; & la sainte violence qu'elle nous fait, en nous obligeant à un renoncement si salutaire, doit-elle passer pour un excès de rigueur? Prenez garde, s'il vous plaist; cecy merite une reflexion particuliere. Dans cette sainte solennité, Dieu nous dit comme à Marie, ou si vous voulez comme à Abraham: *Tolle unigenitum tuum quem diligis, & offer illum mihi in holocaustum*: sacrifie-moy ce premier-né, c'est à dire, cette passion dominante qui est dans ton cœur. Cela nous semble dur; mais en mesme temps, faisant un retour sur nous, nous sommes contraints d'advoüer, que cette passion dominante est par exemple un attachement honteux qui nous deshonore, un esclavage des sens qui nous abrutit, une loy de peché qui nous captive, & qui nous tyrannise. Mais en mesme temps nous sommes forcez de reconnoistre, que cet attachement dont nous nous faisons une passion, n'est qu'une fascination d'esprit, qu'un enforcellement de cœur, qu'une source d'égarements dans nostre conduite, & de déreglements dans nos affections & dans nos actions. Mais en mesme temps l'experience nous monstre, que cette passion dont nous sommes possédez, n'a point d'effet plus present ni plus ordinaire, que de

182 SUR LA PURIFICATION

remplir nostre ame de chagrins , de jalousies, de remords, de desespoirs; que tandis que cette passion nous dominera, nous n'aurons jamais de paix , ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes; que nostre conscience , nostre raison , nostre foy s'élèveront toujours contre elle; qu'elle nous exposera même à la censure du monde , & qu'ainsi le monde tout corrompu qu'il est, prévendra par son jugement, le jugement terrible de Dieu que nous avons à craindre. En un mot , nous sentons bien, que cette passion avec ses prétendus charmes , du moment que nous nous y sommes livrez , est comme un démon qui s'est emparé de nous, & qui malgré nous, nous fait trouver dans nous-mêmes une espece d'enfer. Or cela estant , quelle plainte avons-nous droit de former contre la loy de Dieu? & quand il nous dit , *Tolle* ; delivre-toy, Chrestien , de cet enfer, sorts de cet esclavage, arrache cette passion de ton cœur , pouvons-nous luy répondre : Seigneur, vous m'en demandez trop?

Ah ! mes Freres , reprend saint Chrysostome , si Dieu en usoit avec nous dans toute l'étendue de sa puissance , & que sans nul égard au plus & au moins de ce qu'il nous en peut couster , mesurant les choses par la seule regle de ce qui luy est dû, il

nous commandast de luy sacrifier nos inclinations mesmes les plus innocentes & les plus legitimes. S'il disoit à l'un, descends de cet estat de grandeur, qui te distingue dans le monde; à l'autre, dépoüille-toy de ces biens que tu as justement acquis; à celuy-cy, oublie cet enfant, qui est l'esperance de ta maison; à celuy-là, romps ce commerce, quoy-qu'honneste, que tu entretiens avec cet ami, & qui fait la douceur de ta vie: si Dieu, dis-je, nous parloit de la sorte, nous n'aurions rien à repliquer; & pour le seul respect de sa loy, nous devrions estre disposez à tout. Amitié, grandeur, interest, famille, il faudroit abandonner tout: pourquoy? parce qu'en matiere de loy, dit Tertullien, mais particulièrement de loy divine, l'autorité de celuy qui commande, ne doit point estre mise en comparaison avec l'utilité de celuy qui obeït. Mais Dieu, mes chers Auditeurs, tient à nostre égard une conduite bien differente; & par une condescendance digne de luy, il ne nous fait point de loy qui ne nous soit avantageuse. Que nous dit-il? sacrifie-moy, Chretien, ce qui te nuit, ce qui te perd, ce qui te damne; car tout le reste je le laisse à ton pouvoir. Possede ces biens dont je t'ay pourveu; mais défais-toy de cet amour criminel, qui seroit le principe de ta reprobation; mers-

toy au dessus de cet ennemi que tu nourris dans ton sein, & qui t'éloigneroit de la voye du salut; quitte ce peché dont tu t'es fait une habitude, & qui par les dégousts & les amertumes dont il est meilé, te fait bien payer par avance les faux plaisirs que tu y goustes. Voilà comment Dieu nous traite, plustost en pere, qu'en souverain & en législateur: & ne sommes-nous pas excusables, si pour autoriser nos laschetes, nous osons encore alleguer que le joug de sa loy est dur & pesant?

Il est dur de renoncer à ce qu'on a de plus cher: mais moy je soutiens, que cela n'est dur que parce qu'il ne nous plaist pas de nous l'adoucir par les grands & puissants motifs, que Marie se proposa dans la presentation du Sauveur. Car comme remarque S. Bernard, ce qui rendit à Marie l'accomplissement de cette loy, je ne dis pas supportable, mais aimable, ce fut la veüe qu'elle eût qu'en presentant son Fils, elle le sacrifioit à Dieu, elle flechissoit la colere & la justice de Dieu, elle s'acquittoit elle-mesme des obligations infinies qu'elle avoit à Dieu, elle attiroit sur elle & sur nous les faveurs de Dieu. Voilà ce qui l'anima, & ce qui luy fit surmonter cette tendresse maternelle qui s'opposoit à son sacrifice. Or à qui tient-il que nous n'agissions dans les

mesmes veûës ; & que dans la necessité où nous nous trouvons quelquefois d'accomplir un precepte, qui combat la nature & à quoy elle repugne , nous ne nous soutenions par ces pensées : il est vray que ce qu'on me demande & ce qu'il faut que je sacrifie, c'est ce que j'aime uniquement ; mais par là je donneray à Dieu ce qu'il attend de moy ; mais par là je monstrey à Dieu que je veux reconnoître ses dons & les graces qu'il a repanduës sur moy ; mais par là j'appaisiray Dieu justement courroucé contre moy ; mais par là tout pecheur que je suis , j'engageray Dieu à avoir compassion de moy ; mais par là je me rendray Dieu propice, je le mettray dans mes interests , je le porteray à user de misericorde envers moy. Au lieu que cette passion a fait jusques à present tout mon desordre , du moment que je la sacrifieray, elle fera devant Dieu tout mon merite. Si nous avions ces motifs presents à l'esprit , quel precepte nous paroistroit rigoureux ; & si pour ne nous pas aider de ces motifs, la loy nous devient penible , devons-nous nous en prendre à d'autres qu'à nous-mesmes ? Il est dur de sacrifier sans condition & sans reserve , ce que l'on aime : mais moy je prétends qu'on le fait bien tous les jours pour obeïr aux loix du monde. Car pour satisfaire à certaines

loix du monde, que n'abandonne-t-on pas, & de quoy ne se prive-t-on pas ? Vous me direz , que les loix du monde ne vont pas jusqu'au sacrifice du cœur : & n'est-ce pas pour cela mesme , répond saint Ambroise , qu'elles sont plus dures, en nous obligeant à sacrifier tout, tandis que le cœur n'y consent pas & qu'il y contredit ; au lieu que la loy de Dieu ne nous oblige à rien , à quoy elle ne dispose nostre cœur, jusqu'à nous en faire aimer la difficulté ?

Seconde leçon: pour garder la loy de Dieu, il y a des douceurs dans la vie , dont il faut se passer; & c'est encore ce qui effraye nostre amour propre. Car quelque disposition quel'on ait à vivre dans l'ordre, on se propose toujours , en vivant ainsi, un certain estat de douceur ; & souvent mesmes c'est cette douceur que l'on cherche , en se réduisant à l'ordre : & un des foibles les plus ordinaires de la pieté, est de se rebuter de l'ordre , dès qu'on n'y trouve pas cette douceur. Mais Marie nous apprend bien aujourd'huy à nous préserver de cet écueil. Pour accomplir la loy du Seigneur , cette Vierge incomparable sacrifie toutes les joyes de son ame. Je m'explique. Elle sçait bien que ce qu'elle va faire en présentant Jesus-Christ , doit estre pour elle une source de douleur ; elle voit déjà Simeon, qui luy

monstre le glaive dont elle sera percée; elle entend l'oracle du ciel, qui luy est annoncé par ce saint vieillard, & elle n'ignore pas que la prediction qu'il luy fait, est le commencement de son martyre. Il n'importe: le zèle de la loy la presse; elle entre dans le temple, elle paroist devant Simeon, elle luy met son Fils entre les bras; & par ces paroles prophetiques, *Tuam ipsius animam* LUC. C. 2. *pertransibit gladius*, elle reçoit de luy le coup mortel. Car ne pensez pas, qu'elle n'en ait senti l'effet qu'au Calvaire, lors qu'elle assista au crucifiement de son Fils. Tout ce qu'elle doit souffrir alors, elle le souffre dès aujourd'huy; & dès aujourd'huy elle peut dire qu'elle est attachée à la croix. Mais pourquoy faut-il qu'en obéissant à la loy, elle endure ce martyre douloureux? Ah! Chrestiens, parce qu'elle estoit predestinée pour nous enseigner cette grande verité, que là où il s'agit de la loy de Dieu, il n'y a ni plaisir, ni douceur de la vie à menager. Or en voicy la preuve authentique. Car si des joyes aussi saintes & aussi pures que les siennes, ont dû estre sacrifiées, il n'est pas juste, dit saint Bernard, que nous épargnions les nostres, qui sont vaines, qui sont toutes prophanes, qui nous dissipent, & qui nous font perdre l'esprit de Dieu. Et si la Mere de Dieu, qui par ex-

cellence entre tous les femmes , estoit bienheureuse , a neanmoins consenti en se soumettant à la loy , d'estre la plus affligée ; nous ne devons pas si aisément nous rebuter de cette divine loy , pour quelques peines qu'il y a à supporter en l'observant. Mais le moyen , direz-vous , de mener une vie insipide & ennuyeuse ? Car voilà le specieux prétexte , dont se couvre la lascheté de tant d'ames mondaines , quand on leur parle d'une soumission parfaite à la loy de Dieu ; le moyen de soutenir cet estat ? Mais , mon cher Auditeur , comment le soutenez-vous tous les jours , dans les engagements malheureux que vous avez avec le monde ? comment le soutenez-vous dans la dépendance fervile où vous vous réduisez pour suivre toutes les volontez & tous les caprices d'un homme dont vous recherchez la faveur ? comment le soutenez-vous quand vostre ambition ou vostre cupidité vous le commandent ? Si vous agissiez par l'esprit de la foy , je vous dirois que la grace , qui est toute puissante , sçaura bien vous adoucir cet ennuy que vous craignez. Si vous connoissiez le don de Dieu , vous confesseriez que ces joyes courtes & passageres auxquelles on renonce pour Dieu , sont abondamment compensées par des consolations bien plus solides , & bien plus propres à

remplir la capacité de vostre cœur. Et si au défaut de toute autre considération, vous vouliez vous souvenir des desordres où vous avez vescu, vous vous estimeriez heureux de trouver dans cet ennuy & dans cet éloignement des fausses joyes du monde, de quoy faire penitence; & cette penitence, quoy-que secrette & cachée, surpasseroit en merite toutes ces penitences & ces reformes d'éclat, que la vanité quelquefois soutient plus que la religion. Quoyqu'il en soit, je vous dis qu'il est indigne que sur un devoir aussi important que l'observation de la loy de Dieu, vous apportiez une excuse aussi frivole que l'est cet ennuy prétendu qui vous y paroist attaché.

Troisième & dernière leçon: Marie pour obéir à la loy, sacrifie jusqu'à son propre honneur, puisqu'en se purifiant elle paroist de même condition que les autres femmes. Ainsi l'éclat de sa virginité est obscurci; de cette virginité dont elle avoit esté si jalouse dans le mystere de l'incarnation; de cette virginité dont la gloire est de briller au dehors, & de ne pas laisser voir la moindre tache. Elle consent à en perdre la reputation & le nom; & de toutes les humiliations, voilà, j'ose le dire, la plus difficile à soutenir: d'estre pure devant Dieu comme le soleil, & de paroistre impure aux

yeux des hommes. Tel est néanmoins le sacrifice que fait la plus sainte de toutes les vierges : pourquoy ? afin de ne pas manquer à la loy. Or cette loy de Dieu, mes chers Auditeurs, ne nous oblige à rien de si humiliant. Elle veut que nous paroissions ce que nous sommes ; qu'estant essentiellement soumis au souverain domaine de Dieu, nous ne rougissions point des services qu'il exige de nous, & des hommages que nous devons luy rendre ; sur tout, qu'estant véritablement impurs & pecheurs, nous n'ayons pas honte des pratiques de la penitence, qui doivent servir à nous laver, à nous reconcilier, à nous acquitter auprès de la justice divine. Mais que faisons-nous ? par le plus étrange renversement, nous voulons estre pecheurs, & paroistre justes. Marie abandonne les apparences, pourveu qu'elle soit du reste assurée de conserver le thresor de sa virginité ; & vous souvent peu en peine de la chose mesme, vous ne cherchez qu'à sauver les apparences. Du moins, n'est-ce pas précisément alors le faux honneur du monde qui vous fait garder la loy de Dieu ? Mais en combien d'autres occasions cette adorable loy est-elle sacrifiée ? Parce qu'on veut s'élever & tenir un certain rang, on viole toutes les loix de l'équité & de la justice, on opprime le foible,

on trompe le simple, on forme mille intrigues contre des égaux & des concurrents; on employe contre eux le credit, l'artifice, la medifance, la calomnie, & sur leur ruine on establit sa fortune & les fondements de sa grandeur. Parce qu'on est prévenu de cette damnable maxime, qu'en matiere d'injure, il faut avoir raison de tout, & qu'autrement on est sans honneur; malgré la loy la plus authentique & la plus expresse qui nous ordonne de pardonner, quels ressentiments ne conserve-t-on pas? quels desseins ne conçoit-t-on pas? à quelles extremitez, & à quelles vengeances ne se porte-t-on pas? On ne veut point entendre parler d'accordement; on exige pour une offense assez legere, dont on se fait un monstre, des satisfactions infinies; ou pour mieux dire, on ne sera jamais satisfait, qu'on n'ait veû périr cet homme de qui l'on se croit offensé, & qu'on ne l'ait perdu. Parce qu'on craint la raillerie, & qu'on s'y exposeroit en se distinguant des autres, tout instruit qu'on est de la loy, tout disposé qu'on est à l'observer, on se laisse aller au torrent, engager par l'exemple, dominer par le respect humain; & au lieu de mettre sa gloire à servir Dieu, on la met à le deshonorar & à l'outrager. Ah! mon Dieu, faudra-t-il donc que pour un

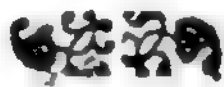
phantosme d'honneur qui nous séduit, tous vos droits vous soient refusez, qu'on trahisse tous vos interets, qu'on renverse tous vos desseins, qu'on s'oppose à toutes vos volontez, qu'on méprise & qu'on foule aux pieds toutes vos loix ? Et vous, ô homme, ne comprendrez-vous jamais en quoy consiste vostre veritable grandeur ? que c'est à dépendre du premier de tous les maistres, à vous attacher inviolablement à luy, à vous approcher continuellement de luy, à combattre genereusement pour luy, à vous rendre grand devant luy, à vous attirer son estime, & à meriter ses faveurs : tout cela par où ? par l'accomplissement de sa loy.

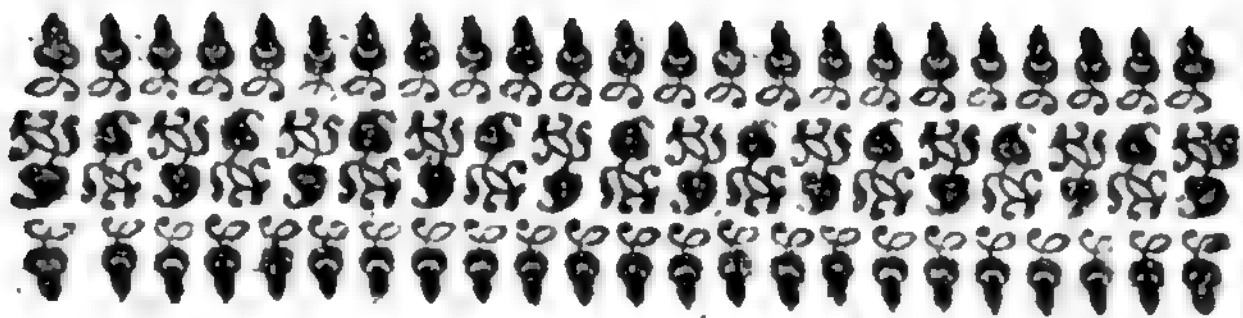
C'est, Sire, ce que vostre Majesté a si bien compris ; c'est de cette loy de Dieu que vous faites gloire d'estre le défenseur & le vengeur. Avoir fait des prodiges dans la guerre, vous estre rendu l'arbitre de la paix, l'avoir donnée à toute l'Europe aux conditions qu'il vous a plû, avoir forcé par la seule crainte de vostre nom toutes les Puissances à la recevoir, vous estre surmonté vous-mesme en arrestant le cours de vos conquestes ; ce sont, Sire, des éloges à quoy la flatterie n'a point de part, que l'envie mesme ne peut vous disputer, que vos ennemis malgré eux ont publiez aussi hautement que nous, & dont vostre modestie com-

commence à estre fatiguée. Il y a, Sire, une autre gloire d'autant plus solide, que l'objet en est plus saint ; une gloire qu'un Roy très Chrestien ne peut acquerir que par son zèle pour la loy du Seigneur, & c'est ce que Dieu vous reservoit pour mettre le comble à vostre auguste destinée. Ces saintes ordonnances contre le düel, que vostre Majesté vient de renouveler, & pour l'exécution desquelles vous vous estes fait une religion, si j'ose ainsi m'exprimer, de n'estre presque plus maistre de vos graces ; ces declarations qui sortent chaque jour de vostre conseil, si avantageuses à l'Eglise & si sages, pour contenir l'hérésie dans les bornes que les Edits de vos Ancestres luy ont prescrites ; ces tribunaux érigez pour exterminer le libertinage & le vice, ce sont autant de preuves, & de preuves authentiques du zèle qui vous anime. Il y avoit dans la France des monstres cachez, & vostre Majesté est le Heros que Dieu a suscité pour les étouffer & les écraser. Le sacrilege, l'impiété, l'homicide, suites funestes mais infaillibles, de la débauche & de la licence des mœurs, se répandoient dans le monde ; & c'est à vous, Sire, que le monde sera redvable d'en estre purgé. Il falloit un Monarque aussi puissant, aussi éclairé, aussi religieux que vous, pour prendre ainsi la cause

de Dieu en main ; pour faire de la loy de Dieu , vostre propre loy , & pour estre le restaurateur du bon ordre & de la scûreté publique. Vous soutiendrez , Sire , vostre ouvrage ; vous y employerez toute vostre autorité ; & par vostre autorité Royale, vous y mettrez la dernière perfection. Autrefois l'irreligion , la prophana-tion des choses saintes, les jurements, les blasphemes regnoient à la Cour ; mais ils y sont devenus des noms odieux , parce que vostre Majesté les a pros-crits. Que ne peut-elle point encore contre d'autres desordres ; & que doit-elle obmettre de tout ce qu'elle peut pour les abolir ? Voilà , Sire , comment vous serez fidelle à la loy du Souve-rain Maistre, qui vous a placé sur le Thro-ne & fait part de son pouvoir pour la dé-fendre. Voilà ce qu'elle attend de vous. Mais autant que vous serez fidelle à la loy de Dieu , autant cette sainte loy vous fera-t-elle , selon l'expression du Sage, fi-delle elle-mesme : *Et lex illi fidelis*. Elle conduira vos pas , elle dirigera vos con-seils , elle reglera vos entreprises , elle at-tirera sur vostre personne sacrée toutes les benedictions du ciel , & elle vous fera en-fin meriter la couronne immortelle que je vous souhaite , &c.

*Ecclef.
c. 33.*





A U T R E
S E R M O N
S U R
LA PURIFICATION
D E
LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moyſi, tulerunt illum in Jeruſalem, ut ſiſterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie eſtant accompli ſelon la loy de Moyſe, ils porterent l'enfant à Jeruſalem, pour le preſenter au Seigneur. En ſaint Luc chap. 2.

S I R,

C E ſont les deux myſteres que celebre l'Egliſe, & qui partagent, pour ainſi dire, cette auguſte ſolemnité: la purification de Marie & la preſentation de Jeſus-Chriſt. Miſ-

teres vénérables, où nous decouvrons ce qu'il y a dans nostre religion, non seulement de plus sublime & de plus divin, mais de plus édifiant & de plus touchant. Un homme-Dieu offert à Dieu, le Saint des saints consacré au Seigneur, le souverain Prestre de la nouvelle alliance dans un estat de victime, le Redempteur du monde racheté luy-mesme, une Vierge purifiée & une mere enfin immolant son Fils; quels prodiges dans l'ordre de la grace! Voilà ce que le Prophete avoit prédit, ou plustost, voilà ce que le Dieu d'Israël par la bouche de son prophete avoit promis aux juifs, lorsqu'il leur disoit: j'enverray devant moy mon ambassadeur; (c'estoit Jean-Baptiste le Precurseur de Jesus-Christ) il me preparera la voye, il vous annoncera ma venue; & aussi tost le Messie que vous attendez, cet Ange du nouveau testament, & ce Sauveur que vous demandez depuis si long-temps & avec tant d'instance, entrera dans son temple, & y sera présenté comme le prix & le gage de vostre redemption: *Et statim veniet in templum suum dominator quem vos queritis, & Angelus testamenti quem vos vultis.* Il y entre en effet, Chrestiens; il y est aujourd'huy porté, il y est sacrifié, & c'est à nous à profiter de son exemple pour nostre instruction & pour la reformation de nos

mœurs. Car ce n'est point seulement à la lettre que nous devons nous en tenir comme les juifs, mais il faut passer jusqu'à l'esprit. Ce n'est point inutilement ni dans une vuide speculation que nous devons considérer ces grands mystères, mais en chrétiens, & avec tous les fruits de sainteté qu'ils peuvent produire dans nos cœurs. Implorons pour cela le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

CE n'est pas sans sujet, Chrétiens, que le saint Pontife Simeon, prenant aujourd'hui le Sauveur entre ses bras l'appelle la lumière du monde, & l'adore comme le Messie destiné à éclairer toutes les nations de la terre : *Lumen ad revelationem gentium.* Car je puis dire qu'une des graces particulières du mystère de ce jour, est de répandre la lumière dans nos esprits, & de nous donner deux connoissances qui font l'une & l'autre toute la science des saints. Je m'explique, & je prétends que dans la présentation de Jesus-Christ nous apprenons tout à la fois, & à connoître Dieu, & à nous connoître nous-mêmes. Deux choses souverainement nécessaires; deux choses dans l'ignorance desquelles le monde avoit toujours vescu; deux choses d'où dépendoit la perfection, le salut, & le bon-

heur des hommes : mais deux choses que l'homme-Dieu pouvoit seul parfaitement nous enseigner. Que je me connoisse, Seigneur, disoit saint Augustin, & que je vous connoisse : que je vous connoisse pour vous aimer, & que je me connoisse pour me haïr : avec cela je renonce à toute autre connoissance ; & sans rien sçavoir de plus, je crois tout sçavoir : *Domine, noverim te, noverim me.* Or il me semble, Chrestiens, que c'est sur tout au mystere que nous celebrons, qu'estoient attachées ces deux connoissances. Car pour vous expliquer mon dessein, je vais vous monstrier dans les deux parties de ce discours, que nul autre mystere n'est plus propre à nous faire comprendre tout à la fois, & ce que c'est que Dieu, & ce que c'est que l'homme. Ce que c'est que Dieu, & ce qui luy est dû : ce que c'est que l'homme, & ce qu'il se doit à luy-mesme. Cet enfant que Marie offre dans le temple, & dont Simeon fait l'éloge, nous apprend également l'un & l'autre ; & s'il est exposé à la veüe de tous les peuples,

Luc. c. 2. Ante faciem omnium populorum, ce n'est que pour instruire tous les peuples de ces deux poincts essentiels, & sur quoy roule toute la religion. Taschons à les bien concevoir, & fortifiez des lumieres abondantes dont le bienheureux Simeon se trouva com-

me investi, quand il vit l'auteur & le réparateur de son salut, remplissons-nous de la science de Dieu & de la science de nous-mêmes. Jesus-Christ devoüé & consacré au Seigneur, nous donnera la science de Dieu : ce sera la premiere partie. Jesus-Christ offert & immolé pour nous, nous donnera la science de nous-mêmes, & ce sera la seconde partie. Vous voyez l'importance du sujet ; commençons.

Connoître Dieu dans luy-mesme, c'est le privilege de la gloire & de l'estat des bienheureux. Le connoître dans ses œuvres & par rapport à nous, c'est l'avantage de la foy, & ce qui sanctifie les hommes sur la terre. Connoître Dieu comme souverain Seigneur, comme premier principe & derniere fin, comme l'estre par excellence de qui relèvent tous les estres, & de qui ils dépendent essentiellement. Le connoître comme source de tous les biens ; comme celuy, dit l'Ecriture, qui protege, qui sauve, qui vivifie, & d'où procede toute grace & tout don parfait. Le connoître comme vengeur du peché, comme Saint des saints, qui sçait punir le peché autant que le peché est punissable. En un mot, le connoître dans l'étendue de ces trois divins attributs, que nous distin-

I.
PARTIE

guons, mais qui sont en eux-mêmes indivisibles, sçavoir dans l'étendue de sa grandeur, de sa bonté, & de sa justice : voilà, dit l'Ange de l'école saint Thomas, ce qui s'appelle pour nous dans la vie la science de Dieu, & ce que l'homme chrestien doit continuellement étudier, s'il veut s'acquitter envers Dieu, des trois plus importants devoirs que la religion lui impose. Devoir de dépendance, devoir de reconnaissance; & supposé que Dieu soit offensé, devoir de penitence. Or ce sont justement, mes chers Auditeurs, les trois idées que le Sauveur du monde a voulu imprimer dans nos esprits, en nous mettant devant les yeux l'oblation adorable de sa personne dans le temple de Jerusalem. Ceci merite toute vostre attention.

C'est Jesus-Christ Fils de Marie, qui est présenté à Dieu, & pourquoy? pour honorer la souveraineté infinie de Dieu.

Exod. 6. 13. Sanctifica mihi omne primogenitum tam in hominibus, quàm jumentis; mea enim sunt omnia. Que chaque premier-né me soit offert, disoit Dieu au Legislatteur Moïse, dans le chapitre treizième de l'Exode. Pesez, s'il vous plaist, ces paroles, qui font le sujet principal de cette feste, & qui contiennent en substance l'instruction solide & touchante que j'en vais tirer. Que cha-

que premier-né me soit offert, parce que toutes choses m'appartiennent, & que sans exception je suis le Seigneur absolu de toutes les creatures. Ainsi Dieu usant de ses droits, & se faisant connoître pour ce qu'il estoit, l'ordonnoit aux Israélites. Telle estoit la fin de la loy. C'estoit pour cela que les meres portoient à l'autel ce qu'elles avoient de plus cher; leurs aînez & le premier fruit de leur fecondité. C'estoit par là qu'elles rendoient hommage à ce suprême empire que Dieu exerce, & qu'il ne convient qu'à luy seul d'exercer dans l'univers. *Ego Dominus, & non est alius; Isai. c. 45* c'est moy qui suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre que moy. Tel estoit, dis-je, l'esprit de cette sainte & divine loy, que Moysé avoit publiée, & qui se terminoit à protester par une ceremonie solennelle que tout estoit à Dieu, de Dieu, & pour Dieu; à Dieu, en qualité de souverain; de Dieu, en qualité de principe; & pour Dieu, en qualité de fin dernière: *Mea enim sunt omnia*. Mais il falloit que la loy de grace relevast encore cette ceremonie, & luy donnast toute sa perfection: il falloit pour honorer cet empire de Dieu autant qu'il devoit l'estre, un premier-né d'un ordre & d'un merite supérieur à tous ceux qui jusqu'alors avoient esté presentez. Il

n'y avoit que Jesus-Christ, qui offert par Marie, & s'offrant luy-mesme, pust dignement & parfaitement remplir la mesure de ce devoir : pourquoy ? saint Jean Chrysostome en apporte deux excellentes raisons. Premièrement, parce qu'en consequence de sa predestination éternelle il estoit le premier-né de toutes les creatures : auguste & éminente prérogative que luy attribué saint Paul ; *Primogenitus omnis creatura*. Secondement, parce qu'estant Dieu & homme tout à la fois, la presentation de sa personne estoit un hommage non seulement digne de Dieu, mais proportionné & égal à la Majesté de Dieu : *Non rapinam arbitratus est esse se equalem Deo*. Je m'explique. Dieu vouloit que dans chaque famille le premier-né luy fust voué, pour luy répondre de tous les autres, & pour estre comme un ostage de la dépendance où devoient vivre tous les autres, representez par celui-cy, qui estoit leur chef. Mais chacun de ces premiers-nez n'estant chef que de sa maison, & la loy dont je parle n'obligeant que les enfants d'israël, il n'en pouvoit revenir à Dieu qu'un honneur borné & limité. Que fait Dieu ? il choisit dans la plénitude des temps un homme, chef de tous les hommes, dont l'oblation luy est comme un tribut universel pour toutes

Colos. c. 1.

Philip.
c. 2.

les nations & pour tous les peuples. Un homme qui nous représente tous : & qui faisant à nostre égard l'office d'aîné, répond à Dieu de luy & de nous, à moins que nous n'ayons l'audace de le desavouer, & que nous ne soyons assez aveugles pour nous détacher de luy. Un homme, dit le grand Apostre, dans qui tous les estres réünis, rendent aujourd'huy à Dieu le devoir de leur soumission ; & qui par son obéissance remet sous l'empire de Dieu, tout ce que le peché en avoit soustrait. Car c'est ce que le Saint Esprit a voulu nous exprimer dans ces admirables paroles de l'Épistre aux Ephesiens, *Instaurare omnia in Christo* ; & c'est aussi sur quoy est fondé ce droit d'aînesse, que Jesus-Christ devoit avoir au dessus de toute creature : *Primogenitus omnis creaturæ.* Ephes. c. i.
Colos. c. i.

Je dis plus : toutes les creatures prises mesmes ensemble, n'ayant nulle proportion avec l'estre de Dieu ; & comme parle Isaïe, toutes les nations n'estant devant Dieu qu'une goutte d'eau, ou qu'un atome & qu'un neant : quelque effort qu'elles fissent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvoit estre pleinement honoré par elles ; & dans le culte qu'il en recevoit, il restoit toujours un vuide infini, que tous les sacrifices du monde n'estoient pas capa-

bles de remplir. Il falloit un sujet auffi grand que Dieu, & qui par le plus étonnant de tous les miracles, poffédant d'un costé la souveraineté de l'estre, & de l'autre se mettant en estat d'estre immolé, pust dire, mais dans la rigueur, qu'il offroit à Dieu un sacrifice auffi excellent que Dieu mesme, & qu'il luy soumettoit dans sa personne, non point de viles creatures, non point des esclaves, mais le createur & le Seigneur mesme. Or c'est ce que fait aujourd'huy le Fils de Dieu. *Sacrificium & oblationem noluisti, holocaustum & pro peccato non postulasti, tunc dixi, ecce venio.* Vous n'avez plus voulu, ô mon Dieu, d'oblation, ni d'hostie; les sacrifices de l'ancienne loy ont cessé de vous agréer : c'est pourquoy j'ay dit, me voicy ; je viens, je me presente à vous. Car c'est à la personne du Sauveur, que conviennent litteralement ces paroles du Prophete Royal, & c'est dans le temple de Jerusalem qu'elles furent authentiquement verifiées ; puisque ce fut là que cet homme-Dieu, abolissant les anciens holocaustes pour en establir un nouveau, vint luy-mesme s'offrir à son Pere, se consacra, se devoïa solennellement ; entra dans le sanctuaire, non plus, dit l'Apostre, avec le sang des boucs & des taureaux, mais avec son propre sang : c'est à dire, honora Dieu

non plus par des sujets étrangers, mais par luy-mesme & aux dépens de luy-mesme ; & par cette unique oblation donna pour jamais à ceux qui devoient estre sanctifiez, une idée parfaite du vray culte qui est dû au Dieu vivant : *Unâ oblatione consumma-* Hebr.
vit in sempiternum sanctificatos. Voilà donc, c. 10.
 mes chers Auditeurs, ce que nous inspire le mystere de ce jour ; un sentiment profond & respectueux de la souveraineté de Dieu ; un attachement inviolable à ce premier devoir de religion, qui est l'obeissance & la soumission à Dieu ; une disposition à se sacrifier, & s'il estoit possible, à s'aneantir pour reconnoître, comme Jesus-Christ, l'empire de Dieu.

Or de là mesme concluez & jugez quel est le desordre de l'homme, qui par une propriété inseparable de son estre, de quelque condition d'ailleurs qu'il soit, estant né sujet de Dieu, vit neanmoins à l'égard de Dieu dans une espece d'indépendance, d'autant plus criminelle, que bien loin d'en rougir, il semble encore souvent s'en glorifier. Indépendance de Dieu, peché capital des Grands du monde, dont le caractere le plus commun est de vivre comme s'ils n'estoient nez que pour eux-mesmes ; & qui par un renversement de principes usant du monde, ou plustost en jouissant, comme si le

monde ne subsistoit que pour eux, rapportent tout à eux, au lieu que tout doit estre rapporté à Dieu. Indépendance de Dieu, d'où il arrive que dans leurs entreprises Dieu n'est pas mesmes consulté ; que sa loy n'est jamais un obstacle à leurs injustes desfeins ; que leur politique est la seule regle de leurs plus importantes actions, pendant que la conscience n'est écoutée & ne décide que sur les moindres ; que ce qui s'appelle leur interest, n'est jamais pesé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mesmes neanmoins doivent l'estre un jour : comme si leurs interests estoient quelque chose de plus privilégié qu'eux-mesmes ; comme si leur politique pouvoit prescrire contre la loy de Dieu, qui est éternelle ; comme si la conscience n'estoit un lien que pour les ames vulgaires ; comme s'il y avoit des hommes affranchis par leur estat, de la suprefme domination du Seigneur de toutes choses. Indépendance de Dieu, souvent accompagnée d'illusion & d'erreur ; en sorte que ces esprits mondains professant au dehors la religion, ne laissent pas d'en estre secretement les deserteurs ; ne s'y assujettissent qu'autant qu'il leur plaist ; l'interpretent selon leur sens, l'accommodent à leurs passions ; & au lieu de regler par elle leur ambition, leurs desirs, leurs veûes, la

font toujours servir à leurs veûës, à leurs desirs, à leur ambition. Indépendance de Dieu, qui vient dans les uns d'un oubli general de leurs devoirs, dans les autres d'un excès d'amour propre, dans ceux-cy d'un esprit d'orgueil, dans ceux-là d'un fonds de libertinage & d'impieté: quatre sources du desordre que je combats. Oubli general de leurs devoirs, lors que dissipez & emportez par le torrent du siecle, enfléz de leurs succès & plongez dans le plaisir, ils ne se souviennent plus enfin qu'ils ont un maître, un législateur, un juge; tellement que le respect & la crainte de Dieu s'effacent à mesure que le monde les possède, & qu'il ne leur reste plus qu'une foy morte, incapable de les toucher, beaucoup moins de les contenir dans l'ordre d'une obeissance exacte & fidelle. Excès d'amour propre, lors qu'à force de s'aimer, de se flatter, de se rechercher & de se satisfaire, ils se font d'eux-mêmes leurs idoles; qu'ils se regardent eux-mêmes comme leur fin; & que dans l'usage de la vie, toujours occupez d'eux-mêmes, toujours pleins d'eux-mêmes, toujours attachez & bornez à eux-mêmes, ils deviennent insensibles, non seulement pour tout ce qui est hors d'eux-mêmes, mais pour le Dieu qui les a créez & dont la superiorité leur paroist gesnante & incom-

208 SUR LA PURIFICATION

mode. Esprit d'orgueil lors qu'à l'exemple de ce Roy infidelle dont parle l'Ecriture, **Exod c. 5.** ils disent au moins dans leur cœur: *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?* & quel est ce Seigneur dont on me menace sans cesse? qu'ils méprisent sa voix, qu'ils rejettent ses graces & ses inspirations, qu'ils violent avec impunité ses commandements & ses loix, qu'ils luy résistent en face, & qu'ils portent l'obstination & l'endurcissement jusqu'à luy pouvoir estre rebelles sans cesser d'estre tranquilles. Fonds de libertinage & d'impiété, lorsque livrez à leurs erreurs, & au sens reprouvé qui les aveugle, ils passent jusqu'au raisonnement de l'insensé: y a-t-il un Dieu? s'il y en a un, est-il tel qu'on nous le figure? connoist-il toutes choses? y prend-il un interest si grand? a-t-il une providence aussi exacte & aussi severe que celle dont on veut que nous dépendions? **Psal. 72.** *Et dixerunt quomodo scit Deus, & si est scientia in excelsis?* Car voilà, Chrétiens, où conduit peu à peu l'esprit du monde.

Or à tout cela, Dieu a voulu par son infinie misericorde opposer dans la personne de son Fils, un exemple sensible, un exemple convaincant, & à quoy nous n'eussions rien à repliquer. Car si dans l'ordre des decrets divins, qui se développent aujour-

D'huy à nos yeux, un homme-Dieu ne paroist devant Dieu que sous la forme & dans la posture de serviteur, avec quel front pouvons-nous soutenir l'indépendance chimerique & prétendue que nous affectons ? Je le repete, Chrestiens : ce que nous presche cette auguste solemnité, & le premier fruit que nous en devons retirer, c'est une dépendance entiere de Dieu. Je ne suis pas à moy, mais à Dieu ; donc je ne dois pas vivre pour moy, mais pour Dieu ; donc toutes mes veûes doivent avoir Dieu pour terme ; donc je dois mettre Dieu à la teste de tous mes conseils ; donc il faut que Dieu soit la regle de toutes mes entreprises ; donc je ne dois rien desirer que dans les bornes, quoy qu'étroites, de l'inflexible équité de Dieu ; donc je ne dois rien resoudre ni former aucun projet, qu'après l'avoir mis à l'épreuve de la loy de Dieu ; donc je dois estre prest à me départir de tout ce qu'une licence criminelle, ou une prudence humaine m'auroit engagé à faire contre les ordres de Dieu ; car c'est là dans la pratique, ce que nous appellons dépendre de Dieu. Je dois vivre pour Dieu ; donc il ne m'est pas permis d'avoir d'establisement, de fortune, de dignité, de rang, de grandeur que pour Dieu. Une grandeur pour moy-mesme, un establisement pour moy-mesme, une élévation, une fortune

110 SUR LA PURIFICATION

pour moy-mesme feroit un monstre dans la nature, & comme une idolâtrie subsistante au milieu de moy-mesme, dont la jalousie de mon Dieu se trouveroit piquée & qui m'attireroit infailliblement ses vengeances. J'appartiens à Dieu, & je ne suis ce que je suis que pour dépendre de luy ; donc je dois estre sincerement, efficacement, continuellement disposé à m'immoler pour luy ; donc en mille occasions qui se presentent, je dois me renoncer, & selon l'expression de l'Evangile, me perdre moy-mesme pour luy ; donc je ne dois menager, ni reputation, ni credit, ni faveur, ni biens, quand il s'agit de me declarer pour luy. Car voilà ce que c'est que sacrifice, & je ne puis autrement témoigner à Dieu que je suis sa creature. Malheur à moy, si pour tout autre que pour Dieu, j'estois disposé de la sorte : pourquoy ? parce qu'il ne peut y avoir que Dieu, de qui je dépende de cette dépendance absolue, dont le sacrifice est la marque. Malheur à quiconque voudroit estre ainsi dévoué à un homme mortel, parce qu'il n'y a point d'homme mortel à qui ce dévouement puisse estre dû, ou plustost à l'égard de qui ce dévouement ne fust un crime. Aux hommes, dit le Saint Esprit, le tribut, l'honneur, le service ; mais à Dieu seul le sacrifice de tout ce qui est en

nous & de nous-mêmes, puisqu'il est le Seigneur par essence & que nous dépendons de luy jusques dans le fond de nostre estre.

C'est dans cet esprit, que tout chrestien a dû se presenter aujourd'huy devant les autels. Si dans l'oblation que nous avons faite à Dieu de nos personnes, il y a eû quelque chose d'excepté, Dieu ne s'est point tenu honoré de nostre culte, & nous ne l'avons point connu pour ce qu'il est. Car autant que nous le pouvions, nous avons osé limiter ce droit d'empire universel & inaliénable, sur quoy estoit appuyée la loy de la presentation, *Mea enim sunt omnia*; & Exod. 6. 19. démentant sa parole, nous luy avons dit, non de bouche, mais par l'effet, que toutes choses ne luy appartenoint pas. Un seul interest réservé, une seule passion épargnée, une seule attache que le cœur n'a pas encore rompuë, c'est assez pour faire à nostre Dieu un tel outrage. Par là nostre oblation, quelque fervente qu'elle nous ait paru d'ailleurs, a esté non seulement vicieuse & imparfaite, mais odieuse. Par là nous avons commis ce larcin si detesté de Dieu, & si distinctement marqué dans l'Ecriture: *Quia ego Dominus diligens judicium, & odio Isai. c. 16. habens rapinam in holocausto.* Oüy, mes chers Auditeurs, ce larcin dans l'holocauste

te, c'est l'exception dont je parle ; c'est l'injuste reserve que nous faisons d'une chose que Dieu nous demande comme Seigneur, & qui devroit estre la matiere du sacrifice qu'il attend de nous ; d'une chose que nous mettons à part, & que nous retranchons du nombre de celles, dont nous voulons bien qu'il soit maistre. Desordre dont nous avons dû, vous & moy, nous garentir en presentant à Dieu, comme Marie, ce veritable, quoyque mysterieux premier-né, figuré dans la loy ancienne ; je veux dire, ce que nous aimons plus fortement & plus tendrement, cette passion dominante, cet objet à quoy nous sommes si étroitement liez, & que je puis bien nommer le premier-né de nostre cœur, puisqu'il en a tous les premiers mouvements. En le sacrifiant à Dieu, nous pourrions dire, que nous luy avons tout sacrifié, & qu'il ne tient plus à nous que Dieu ne soit en possession de toute la gloire dont il estoit si jaloux, quand il disoit à son peuple : *Sanctifica mihi omne primogenitum; mea enim sunt omnia.* Et c'est ainsi, hommes du monde, que vous entrerez dans les sentiments de Jesus-Christ, & que vous conformant à son exemple, vous connoistrez Dieu comme vostre souverain.

Exod.
x. 13.

Mais voicy une seconde qualité dont il ne se glorifie pas moins, & qu'il vous im-

porte encore plus de bien connoistre. Les juifs offroient à Dieu leurs premiers-nés en memoire du bienfait signalé qu'ils avoient receû, lors que Dieu pour les delivrer de l'esclavage de Pharaon, avoit fait périr dans une seule nuit tous les premiers-nés d'Egypte : *Ex quo percussi primogenitos in terrâ Egypti, sanctificavi mihi quidquid primum nascitur in Israël.* Ce fut selon le témoignage de Dieu-mesme, le motif principal, pourquoy cette ceremonie fut instituée, & Jesus-Christ qui estoit la fin & le consommateur de la loy, est aujourd'huy offert comme premier-né de tout le genre humain, en action de grace des obligations infinies, personnelles, & singulieres que nous avons à Dieu ; mais que nul de nous n'estoit en pouvoir de reconnoistre, si par son adorable presentation, cet homme-Dieu ne nous en eust fourni le moyen. Prenez garde, s'il vous plaist, Chrestiens : Dieu vouloit estre connu de son peuple, non seulement comme auteur des biens spirituels & surnaturels, qui regardent le salut ; mais comme auteur des prosperitez & des graces temporelles qui ne laissent pas, quoy que d'un ordre inferieur, d'estre du ressort de sa providence. Il vouloit que son peuple les tint de luy, en usast comme venant de luy, ne les regardast que comme des graces

d'en haut & des dons qui partoient de luy. Car de là vient, dit saint Jérôme, que presque autant de fois que Dieu donnoit aux Hebreux quelque marque éclatante de sa protection, soit en les tirant de captivité, soit en les faisant triompher de leurs ennemis, il ordonnoit une feste pour en conserver le souvenir : afin, dit ce saint Docteur, qu'à proportion qu'ils devenoient heureux, ils se vissent dans la nécessité d'estre religieux; & que de siecle en siecle, de generation en generation, les Peres apprissent à leurs enfants, que c'estoit le Dieu d'Israël qui les avoit sauvez; qu'il les avoit protegez, qu'il les avoit élevez; & que comme une source de bonheur pour eux estoit de le publier & d'en convenir, aussi le plus grand de tous les malheurs qu'ils avoient à craindre, estoit de l'ignorer ou de l'oublier. Pourquoi ce soin d'entretenir cette pensée dans leurs esprits ? Ne vous imaginez pas, mes chers Auditeurs, qu'en cela Dieu agist par interest, ou comme un maistre, severe exacteur de ses droits & déterminé à ne rien perdre de ce qui luy est dû. Mais, reprend saint Jérôme, il exigeoit d'eux ce devoir, parce qu'il prévoyoit que sans cela les biens memes qu'ils recevroient de luy, leur seroient préjudiciables; que sans cela les prosperitez dont il les combloit, ne serviroient qu'à

les pervertir ; qu'il n'y auroit que ce devoir de reconnoissance, qui pût les préserver d'une entière corruption ; que du moment qu'ils le negligeroient, leurs mœurs aussi bien que leur foy commenceroient à se déregler ; & qu'ils ne seroient jamais ingrats, sans estre par une suite nécessaire, insolents, impies, reprouvez. Dans cette veüe, poursuit saint Jérôme, Dieu leur fit observer des solemnitez, leur ordonna des sacrifices, leur prescrivit des ceremonies & des loix ; & c'est dans cette même veüe qu'il nous propose à nous-mêmes le Mediateur & le Sauveur des hommes, comme le modèle, comme le supplément, comme la perfection de nostre reconnoissance. Trois choses que je vous prie de bien observer. Comme le modèle de nostre reconnoissance ; car c'est icy que Jesus-Christ nous dit : *Inspice & fac secundum exemplar*. Veux-tu Chrestien, n'estre pas ingrat envers Dieu, regarde-moy & imite-moy. Offre-toy de mêmes que je me suis offert, & sacrifie-toy dans le même esprit que je me suis sacrifié. Comme le supplément de nostre reconnoissance ; car tout ce qu'il y a de défectueux dans les actions de grace que nous rendons à Dieu, est amplement & abondamment suppléé par l'oblation d'un Dieu. Comme la perfection de nostre reconnoissance, puisqu'un

Dieu a pû seul rendre suffisamment, & pour ainsi dire, avec une juste proportion tout ce que nous devions à Dieu. Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs, & tâchons à profiter de ces divines leçons.

A quoy se réduisent-elles ? à confondre en nous cet esprit d'ingratitude, qui fait que bien loin de reconnoître les bienfaits de Dieu, on ne convient pas mesmes avec Dieu que ce soient ses bienfaits ; que bien loin de luy en rapporter la gloire, on ne veut pas luy en tenir compte ; qu'on se les attribue à soy-mesme ; qu'on s'en fait des armes contre luy ; qu'on en devient plus fier, plus vain, plus orgueilleux, & par conséquent plus emporté dans ses passions & plus vicieux. Car que voyons-nous dans le monde de plus ordinaire, que des hommes ainsi dénaturez, sans néanmoins passer pour l'estre, & sans faire reflexion qu'ils le sont ? des hommes non seulement enflés, mais corrompus par les prosperitez dont Dieu les comble ; des hommes qui semblent ne mépriser Dieu, que parce que Dieu les a distinguez, & dont on peut bien dire qu'ils ne sont mechants que parce qu'ils sont heureux ! Combien en voyons-nous qui au lieu d'aller au principe des succès & des avantages qu'ils ont dans la vie, croient avoir droit de s'en applaudir, & se disent
secret.

secrètement à eux-mêmes : *Manus nostra Deut. excelsa, & non Dominus fecit hæc omnia*; c'est ^{6.31.} moy qui me suis fait ce que je suis, c'est moy qui ay establi ma maison, c'est par mon industrie & mon travail que je suis parvenu là ; tout cela est l'ouvrage de mes mains. Où est aujourd'huy le riche mondain, à qui l'on ne puisse faire avec douceur & avec indignation, le même reproche que Moïse faisoit aux juifs : *Incrassatus ibidem est dilectus, & recalcitravit ; incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum, & recessit à Deo salutari suo*. Il s'est engraisié des biens de Dieu, & c'est pour cela qu'il a esté rebelle à Dieu, qu'il a quitté Dieu l'auteur de son estre & le réparateur de son salut. Abus que Dieu déteste souverainement, & que nous ne pouvons assez détester nous-mêmes. Selon toutes les loix de la justice, plus un homme est comblé de biens, plus il devroit estre fidelle, fervent, attaché au culte de Dieu ; & par un effet tout contraire, plus on est comblé de biens, plus on est froid & indifférent pour Dieu ; disons mieux, plus on est impie & ennemi de Dieu.

Ah! mes Freres, s'écrioit saint Bernard, heureux l'homme qui est toujours en crainte, & qui n'apprehende pas moins d'estre accablé des bienfaits & des graces qu'il re-

Bernard. coit, que des pechez qu'il commet ! *Beatus homo qui semper est pavidus, nec minori angitur sollicitudine, ne obviatur beneficiis quam peccatis !* Pourquoi cette crainte & cette inquietude touchant les bienfaits de Dieu ? Apprenez-le : parce qu'il est certain que les bienfaits reçûs de Dieu, seront aussi bien pour nous un sujet de damnation au dernier jugement, que les pechez commis contre Dieu ; & parce qu'il est vray , qu'au lieu que les pechez commis, peuvent au moins nous humilier & par là servir à nostre conversion & à nostre prédestination , les bienfaits de Dieu méconnus ne servent qu'à nous aveugler , qu'à nous endurcir, qu'à fomentier nostre impénitence. Ne vous étonnez donc pas si j'insiste sur cette morale : peut-estre Dieu me l'a-t-il inspirée comme la plus propre à vous toucher ; & peut-estre a-t-il prévu que ce seroit celle à quoy vous résisteriez moins. Combien a-t-on veû de pecheurs insensibles à tous les chastiments divins dont on les menaçoit, se laisser attendrir par le motif de la reconnoissance ? Ainsi Dieu en usa-t-il à l'égard de David : au lieu de luy représenter l'énormité de son crime, il luy remit devant les yeux le nombre des graces dont il l'avoit prévenu ; c'est moy, luy dit-il par la bouche de son Pro-

phete, qui vous ay sacré Roy d'Israël, c'est moy qui ay affermi vostre thronne, c'est moy qui vous ay delivré des mains de Saül; & si tous ces bienfaits vous paroissent peu de chose, j'y en adjousteray encore de plus grands: *Et si parva sunt ista, adjiciam tibi multò majora.* David fut émeû de ces paroles; il ne pût soutenir l'aimable reproche que Dieu luy faisoit; de pecheur qu'il estoit, il devint en ce moment un juste, un saint, un homme selon le cœur de Dieu. Je ne vous en dis pas davantage, Chrestiens: Dieu vous a donné aussi bien qu'à David des ames nobles, & pourquoy le souvenir de tant de biens dont le Seigneur vous a comblez, ne feroit-il pas sur vous les mesmes impressions?

Enfin Dieu se fait aujourd'huy connoistre comme vengeur du peché, puisque Jesus-Christ paroist dans le temple de Jerusalem, comme la victime destinée pour l'expiation du peché, & pour la reparation qui en estoit due à la justice & à la sainteté de Dieu. Reparation que Dieu attendoit depuis tant de siècles, & que Jesus-Christ seul devoit commencer dans la solemnité presente. Dieu, dis-je, l'attendoit, cette reparation. Car il falloit qu'il fust vengé; & tout misericordieux qu'il est, il ne devoit jamais pardonner à l'homme pecheur, si sa

colere n'estoit appaisée par une hostie, qui du moins püst autant le glorifier que le péché l'avoit deshonoré. Or nul autre que Jesus-Christ ne pouvoit ainsi reparer la gloire de son Pere ; & voilà pourquoy il s'est offert. En effet, c'est icy aussi bien que dans la circoncision, qu'il paroist sous la forme de pecheur, ou qu'il se substituë en la place des pecheurs. Marie & Simeon en le presentant, le livrent, pour parler de la sorte, à la justice divine. Comme s'ils disoient à Dieu : vengez-vous, Seigneur ; vostre gloire le demande, & voicy de quoy vous rendre toute celle qui vous a esté ravie. Frappez, & lavez dans le sang d'un Dieu tous les outrages que vous avez reçeus. Si le temps n'est pas encore venu de porter le coup, la victime est toujours entre vos mains, & ce sera pour le moment que vostre sagesse a marqué, & qu'il vous plaira de faire éclater vos vengeances. Or, Chrestiens, on vous l'a dit cent fois, & moy-mesme je ne puis trop de fois vous le redire, ni vous imprimer trop avant dans l'esprit une si importante verité : quoyque cette oblation de Jesus-Christ ait suffi pour effacer tous les pechez du monde, elle ne vous dispense pas du devoir de la penitence. Au contraire elle doit vous y exciter & vous y engager plus fortement, en vous fai-

Tant voit jusques à quel poinct Dieu haït
 le peché, & jusques à quel poinct il doit es-
 tre haï & puni. Je dis haï par nous-mes-
 mes, & puni par nous-mesmes. Car ne
 nous y trompons pas : il est vray que le Fils
 de Dieu en se presentant pour nous à son
 Pere, luy a présenté dans son adorable per-
 sonne des merites infinis; mais pourquoy?
 afin que l'excellence de ses merites relevast
 les nostres, & non point afin d'exclure ab-
 solument les nostres, & de nous décharger
 du soin de les acquérir. Les nostres sans les
 siens ne seroient rien; nos satisfactions sans
 celles de cet homme-Dieu offert à Dieu, se-
 roient inutiles; mais aussi les siennes, quoy-
 qu'abondantes & surabondantes, manque-
 roient sans les nostres d'un accompane-
 ment necessaire, pour nous les rendre pro-
 fitables & pour nous les appliquer. Il faut
 donc que les nostres soient jointes aux sien-
 nes. Car c'est ainsi que Dieu l'a ordonné;
 & il est bien juste que comme Dieu juge &
 vengeur, il exige de l'homme criminel tou-
 te la reparation dont l'homme est capable.
 Mais nous, mes chers Auditeurs, nous en
 jugeons & nous en voulons juger tout au-
 trement. Sans estre hérétiques de profes-
 sion, nous le sommes de pratique & d'effet.
 Je m'explique. Une des erreurs de l'hé-
 résie des derniers siècles, est de ne vouloir

point reconnoître la nécessité des bonnes œuvres, sur tout des œuvres pénales & satisfactoirs; & si nous renonçons à ce dogme dans la speculation, du reste nous le suivons dans toute la conduite de la vie. Nous exaltons volontiers le prix de cette divine offrande qui a esté faite à Dieu dans le temple de Jerusalem par les mains de Marie, & nous nous en tenons là; comme si nous estions persuadez que tout ce que nous y pouvons adjouster, n'est qu'une pure surérogation. Non seulement on vit sans penitence, mais on cherche en tout ses aises & ses commoditez; mais on veut estre de toutes les parties de plaisir, & entrer dans tous les jeux & tous les divertissemens du monde; mais on se rend idolâtre de son corps, & l'on ne refuse rien à ses sens de tout ce qui les peut flatter. Est-ce là l'exemple que Jesus-Christ nous donne dans sa présentation? sont-ce là les leçons qu'il nous fait; & par quel injuste partage prétendons-nous luy laisser toute la peine de nostre redemption, & en retenir tous les avantages pour nous? Non non, Chrestiens, c'est ne pas connoître Dieu, ce Dieu des vengeances, que d'esperer en estre quitte auprès de luy à si peu de frais, & sans qu'il nous en couste. Or il ne tient néanmoins qu'à nous de le connoître dans ce mystere,

comme il ne tient encore qu'à nous d'apprendre à nous connoître nous-mêmes, & ce que nous nous devons à nous-mêmes : vous l'allez voir dans la seconde partie.

C'Estoit un principe establi mesmes parmi les payens, & dont ils ont fait comme le poinct capital de leur morale, que de se connoître est l'abregé de toute la sagesse & de toute la perfection. Connoissez-vous vous-mêmes, disoient ces sages du monde, depourveûs du don de la foy, mais dont les maximes ne laisseront pas de servir un jour à la condamnation des chrestiens: connoissez-vous vous-mêmes, & vous serez humbles. Or estant humbles, nous vous répondons de vous; & seûrs de cette seule vertu, nous vous garentissons toutes les autres. Connoissez-vous vous-mêmes, ajoutoient-ils; & quelque figure que vous fassiez dans le monde, vous advouërez que vous estes peu de chose; que peu de chose vous enfle, & que peu de chose vous abbat. Connoissez-vous, & vous découvrirez dans vous des miseres qui vous confondront, des vices qui vous effrayeront, des foiblesses d'esprit dont vous rougirez, des bassesses de cœur dont la seule veüe repri-mera tout vostre orgueil & tout vostre a-

I I.
PARTIE;

mour propre. Connoissez-vous, & vous trouverez dans vous une raison pleine d'erreurs, une volonté fragile & inconstante, des passions insensées, & souvent les plus lâches & les plus honteux desirs. Tout cela vous humiliera, tout cela vous détrompera des vaines idées que vous avez de vous-mêmes : mais c'est par là que vous parviendrez au mérite des vertus solides ; c'est par là que vous ferez justes, moderez, doux, charitables. En un mot connoissez vostre neant, & vous deviendrez des hommes parfaits. Ainsi raisonnaient ces infidèles, & c'estoit sur ce fondement que le sçavant Cassiodore, chrestien de profession & de religion, croyoit avoir droit de conclure que la veritable grandeur est de bien comprendre sa petitesse : *Nimia magnitudo est, sui intelligere parvitatem*. Et moy, mes chers Auditeurs, prenant la chose dans un sentiment, ce semble, opposé, mais également propre à nous instruire & à nous édifier, je prétends que la petitesse dont nous avons plus à nous confondre, & que nous devons plus souvent nous reprocher, c'est de ne pas connoistre assez nostre veritable grandeur. Je soutiens que l'homme estant aussi grand dans les idées de Dieu, qu'il est petit dans luy-mesme, sa perfection & son bonheur est de se regarder toujours dans Dieu, & ja-

Cassiod.

mais dans luy-mesme; de s'élever continuellement à Dieu, & de ne faire nul retour sur luy-mesme; de se confier, de se glorifier en Dieu, & s'il estoit possible, de s'oublier éternellement luy-mesme: pourquoy? parce que la veüe de luy-mesme, détachée de celle de Dieu, ne peut que le desesperer & le desoler, & qu'il est question de le fortifier & de l'encourager.

Mon dessein n'est donc pas maintenant de vous inspirer ces pensées basses de vous-mesmes, ni de vous représenter ce fond d'humiliation, qui comme parle un Prophete, est au milieu de vous: mais je veux au contraire, sans préjudice de l'humilité chrestienne & pour vous attacher à vos plus importants devoirs, vous mettre devant les yeux vostre excellence & vostre dignité. Excellence que vous avez jusques à present ignorée; dignité dont vous avez esté mille fois les prophanateurs. Je veux vous rendre l'une & l'autre sensible; & à l'exemple du grand saint Leon, reveiller par là vostre foy, en vous disant: connoissez, ô hommes, ce que vous valez, & connoissez ce que vous estes. Deux choses à quoy se réduit toute la science, je dis la science pratique & salutaire, de nous-mesmes. Deux choses qu'il faudroit étudier tous les jours de nostre vie: ce que nous valons, & ce que

nous sommes. Ce que nous valons dans l'estime de Dieu, & ce que nous sommes par la vocation & la prédestination de Dieu. Ce que nous valons quoyque pecheurs, & ce que nous sommes comme chrestiens. Or pour l'apprendre, il suffit de considerer ce qui se passe aujourd'huy dans le temple de Jerusalem : & c'est icy que j'ay encore besoin de toute vostre attention.

Ce que nous valons dans l'estime de Dieu: pouvons-nous l'ignorer, Chrestiens, en voyant Jesus-Christ offert pour nous, Jesus-Christ livré pour nous, Jesus-Christ accepté pour nous; c'est à dire, Jesus-Christ offert, livré, accepté comme le prix de nostre redemption? Dans l'estime des hommes, cette regle pourroit n'estre pas sêûre, parce que les hommes ne connoissent pas toujours la valeur des choses, & qu'ils se trompent souvent en donnant beaucoup pour avoir peu: mais dans celle de Dieu qui est infailible, le raisonnement de saint Augustin est vray & convaincant, lorsqu'il nous dit, voulez-vous sçavoir l'excellence & le merite de ce que Jesus-Christ a racheté, voyez à quel prix & à quelle condition il l'a racheté. Or ce qu'il a racheté, c'est vostre ame, c'est vostre salut, c'est vous-mêmes; & il l'a racheté au prix de son sang, au prix de sa vie, au prix de sa personne

mesme. Il y a donc de la proportion entre vostre salut & le sang d'un Dieu, entre vostre ame & la vie d'un Dieu, entre vous-mesmes & la personne d'un Dieu. Peut-estre ne l'aviez-vous jamais compris; mais voilà la grande leçon que vous fait le Redempteur des hommes, en se presentant dans le temple. Qu'est-ce que le salut de l'homme? un bien pour lequel Dieu, agissant selon les loix de sa sagesse, n'a pas épargné son propre Fils; un bien, qui mis dans la balance, mais la balance du sanctuaire, l'a emporté par dessus tous les merites d'une vie divine, puisqu'il est vray qu'une vie divine, avec toutes ses perfections & tous ses merites, luy est aujourd'huy sacrifiée.

Voilà, homme du monde, ce que vous avez cousté à Dieu & ce que vaut dans l'idée de vostre Dieu vostre salut. Prenez garde, s'il vous plaist: quand on nous dit, qu'en comparaison de ce salut, tous les biens de la terre que nous prions tant, ne font que des ombres & des phantosmes; que ce salut est l'unique nécessaire dont nous puissions compter l'acquisition & la possession pour un gain, & que tout ce qui ne s'y rapporte pas, doit estre censé comme une perte selon l'Apostre, *Verumtamen hæc Philip. omnia detrimentum feci*; qu'il n'y a que ce

salut qui subsiste & qui soit éternel, au lieu que tout le reste est passager ; que nostre cœur inquiet & volage ne peut trouver de repos que dans ce salut , & que rien de visible ne le peut fixer , beaucoup moins le remplir ni le rassasier. Quand on nous prefche ces veritez , nous en convenons malgré nous ; & quelque préoccupé que nous soyons en faveur du monde , nous nous disons interieurement , qu'il n'y a en effet que le salut qui soit digne de nostre estime , & qui merite absolument nos soins. Or tout cela , pour parler avec Tertullien , ce sont les témoignages d'une ame naturellement chrestienne , & c'est assez pour en juger de la sorte , de n'estre pas déraisonnable , puisque les Philosophes prévenus du sentiment de leur immortalité , en ont ainsi jugé eux-mêmes , & qu'ils s'en sont fait honneur. Mais quand à ces témoignages de la nature, la foy adjouste les siens ; & que nous proposant un Dieu offert pour nous en sacrifice, elle nous fait comprendre que nostre salut n'a pû estre mis à un moindre prix que celui-là ; que tout autre que ce Dieu de gloire , receû , si j'ose user de ces expressions , en payement , & consigné sur l'autel comme nostre rançon , n'auroit pas suffi pour racheptr le plus vil de tous les pecheurs ; qu'il a fallu qu'il s'y employast.

tout entier ; que c'est en consideration de
 ce mystere que David par un esprit de pro-
 phetic, appelloit ce Dieu qui le devoit sau-
 ver, non plus le Dieu du ciel & de la ter-
 re, mais le Dieu de son salut; *Domine, Deus* ^{Psalms}
salutis mee : comme si l'on pouvoit dire sans ^{37.}
 blaspheme, que toute la divinité est au-
 jourd'huy restrainte à l'ouvrage de la re-
 demption de l'homme ; & que ce Dieu de
 Majesté, n'est plus ce qu'il est que pour
 l'homme & pour son salut, puisque c'est
 pour le salut de l'homme qu'il est non seu-
 lement donné, mais donné, reprend saint
 Augustin, jusqu'à devoir estre un jour dé-
 truit & en quelque sorte aneanti : (telle-
 ment que cet incomparable Docteur pene-
 tré de la pensée du Prophete, s'écrie en-
 core avec luy : *Et factus es mihi in salutem* ; ^{Psal. 117.}
 ôüy, mon Dieu, je suis vostre creature,
 & en cette qualité j'ay esté fait pour vous :
 mais lorsque je vous vois revestu d'un
 corps, & entre les bras de Marie dans vos-
 tre adorable présentation, il me semble que
 tout Dieu que vous estes, vous avez esté
 fait pour moy, & je ne me trompe pas ; *Et*
factus es mihi in salutem :) Quand la foy,
 dis-je, venant au secours de nostre raison,
 remplit nos esprits de ces veritez impor-
 tantes & convaincantes ; ah ! Chrétiens,
 pour peu que nous ayons de christianisme,

230 SUR LA PURIFICATION

que devons-nous penser de ce salut, dont l'excellence & la prééminence au dessus de tous les autres biens nous est si authentiquement révélée?

Mais si cela est, comme nous n'en pouvons douter, où en sommes-nous, & que devons-nous penser de nous-mêmes, en voyant l'affreuse contradiction qu'il y a sur ce point entre nostre vie & nostre foy? Car enfin, comment accorder une telle foy avec cette indifférence pour le salut, avec cet oubli du salut, avec ce mépris du salut, avec cet abandon volontaire du salut où nous vivons? Est-il rien de plus négligé dans le monde? Vous demandiez autrefois, Seigneur, ce que l'homme pourroit donner en échange pour son ame, & par où il pourroit se racheter s'il venoit jamais à se perdre; *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?* Et je ne suis point surpris que vous en ayez ainsi parlé: car après vous estre donné pour l'homme, ne l'aviez-vous pas réduit dans l'impossibilité d'imaginer jamais une échange qui le dédommageast de la perte de son salut? ne devoit-il pas estre le premier à se dire un million de fois: *Quam dabit homo commutationem pro anima sua?* Depuis que ton Dieu t'a racheté à ses propres dépens, pour quel avantage & quelle espérance du

Matth.
c. 16.

siecle , malheureux , te commettras-tu de-
 formais , & t'exposeras-tu à périr ? Mais ,
 hélas ! ne faut-il pas icy changer la propo-
 sition ; & saisi d'un prodige aussi outra-
 geux pour vous , Seigneur , qu'il nous est
 funeste , ne puis je pas demander pour quel
 sujet , fust-ce le plus frivole , l'homme mon-
 dain n'est-il pas prest à tout moment de
 donner son ame , de la vendre , de la prosti-
 tuer ? Est-il un interest qui ne l'aveugle ,
 est-il un caprice qui ne l'emporte , est-il
 une chimere d'honneur dont il ne s'enteste ,
 est-il un attrait de volupté qui ne le char-
 me , & ne le corrompe jusqu'à vouloir bien
 se damner ? A en juger par ses actions &
 sa conduite , ce salut si prisé de Dieu ne pa-
 roist-il pas avoir dans son estime le der-
 nier rang ; & tous les jours par la plus in-
 signe folie , & le renversement le plus mon-
 strueux , à quoy ne le sacrifie-t-il pas ?
 comme s'ils avoit entrepris de verifler la
 proposition contradictoire à celle de Jesus-
 Christ : *Quam non dabit commutationem pro*
animâ suâ ? Combien de chrestiens , plus
 maudits & plus reprouvez qu'Esaiï , vi-
 vent tranquilles , après avoir renoncé , pour
 un vain plaisir , à leur droit d'aînesse &
 à l'heritage des enfans de Dieu ? Combien
 de pecheurs aussi sacrileges que Judas , font
 encore sans frémir , le pacte execrable que

fit cet infortuné disciple, & vendent comme luy à un vil prix le sang du juste, c'est à dire leur salut, qui a cousté le sang d'un Dieu ? En cela mesme d'autant plus sacrileges que Judas, qu'au moins ce traistre se reconnut, detesta son crime, & en témoigna de l'horreur ; au lieu que ceux-cy y sont insensibles. Or c'est ce prodigieux aveuglement que Jesus-Christ, comme la lumiere du monde, est venu guerir ; & voicy l'excellent remede qu'il y a apporté. Car pour ne point sortir de nostre mystere, & pour faire toujours rouler cette divine morale sur la présentation du Sauveur, voicy par où mon salut m'est devenu precieux. Je l'abandonnois ce salut ; & l'abandonnant, je m'avilissois moy-mesme, je me livrois à ma passion, je servoais en esclave la creature, j'obeissois aux sens & à la chair, & par là selon la parole sainte, je me dégradois jusques à me rendre semblable aux bestes. Mais viens, me dit aujourd'huy cette-homme-Dieu, viens, & à la faveur des lumieres dont le temple est éclairé, profitant de l'estat où tu me vois, & du sacrifice, quoy-que non sanglant, que je presente pour toy, commence enfin à te connoistre. Me voilà sur l'autel comme la victime & le prix de ton ame : regarde, & par le prix auquel je l'achepte,

comprends ce que tu perds en la perdant. C'est-là , dis-je , ce qu'il nous fait entendre ; & malheur à nous si par l'endurcissement de nostre cœur , & par une indocilité criminelle, nous n'écoutons pas sa voix ; si jamais nous perdons le souvenir de nostre excellence , & de ce que nous valons ; & de plus , si nous ne soutenons pas encore par la sainteté de nos mœurs nostre dignité , & ce que nous sommes.

Car en conséquence de cette redemption que le Sauveur des hommes vient de commencer, en se présentant pour nous à Dieu, nous sommes spécialement l'héritage de Dieu , la conquête de Dieu , le peuple de Dieu. Il est vray, comme creatures formées de la main de Dieu , nous appartenions déjà à Dieu ; mais comme rachetez d'un Dieu , nous luy appartenons encore par un droit tout nouveau , & nous luy sommes consacrez d'une façon toute speciale. Or voilà ce que j'appelle nostre dignité. Car remarquez icy une difference essentielle entre Dieu & les hommes. Appartenir aux hommes , c'est un esclavage qui nous humilie & nous rabbaïsse ; mais appartenir à Dieu & estre à Dieu , c'est , selon l'Ecriture , un estat de liberté , qui nous relève & qui nous honore , en nous dégageant de la plus honteuse servitude, qui est celle du

1. Cor.
6. 6.

monde & de l'enfer. C'estoit la belle leçon que faisoit saint Paul aux premiers fidèles, quand il leur disoit : mes Freres, vous n'estes plus à vous, *Non estis vestri* ; mais vous estes à Dieu, & appartenir à un si grand maistre, c'est vostre gloire. Et sur quel principe l'Apostre appuyoit-il cette consolante verité, qu'ils n'estoient plus à eux, mais à Dieu ? sur ce qu'ils avoient esté rachetez de Jesus Christ, & rachetez à un très grand prix : *Empti enim estis pretio magno*. Ce n'est pas assez : parce qu'en qualité de chrestiens nous avons beaucoup plus de part à cette redemption, d'ailleurs universelle & commune, c'est sur tout comme chrestiens que nous sommes à Dieu, sur tout comme chrestiens que nous appartenons à Dieu ; & par consequent sur tout comme chrestiens que nous avons esté honorez du saint & glorieux caractere d'enfants de Dieu.

Ibid.

D'où le mesme Apostre instruisant toujours les mesmes fidèles, concluoit deux choses, que je vous prie, mes chers Auditeurs, de n'oublier jamais, & qui vous doivent servir de regles dans toute la conduite de vostre vie. *Empti estis pretio magno* : vous avez esté achetez à un grand prix ; glorifiez donc Dieu, & portez-le dans vos corps : premiere consequence ; *Glorificate*

Ibidem.

¶ *portate Deum in corpore vestro.* C'est-à-dire qu'il ne suffit pas qu'en vertu de cette redemption Dieu regne dans nos esprits, mais qu'il faut que nos corps participent à la grace de ce mystere, & que par l'exercice d'une continence exacte, ils paroissent aussi bien que nos ames rachetez de Jesus-Christ, & purifiez de tout ce qui les pourroit souiller. Or pour cela ils doivent estre revestus de la mortification du Seigneur Jesus; & c'est ce que l'Apostre entend, quand il nous exhorte à porter Dieu dans nos corps. *Empti estis pretio magno*: vous avez esté achetez à un grand prix; ne vous engagez donc pas dans la servitude des hommes: seconde consequence; *Nolite fieri servi hominum.* Ibid. c. 7 Car il y a une servitude des hommes incompatible avec le bienheureux estat de cette redemption parfaite où nous entrons aujourd'huy; une servitude des hommes essentiellement opposée à la liberté que Jesus-Christ nous a acquise; une servitude des hommes redoutable à tous les serviteurs de Dieu. Mais à qui le Predicateur de l'Evangile en doit-il donner plus d'horreur, qu'à ceux qui menent la vie de la Cour; & où les effets que produit cette damnable servitude, sont-ils plus funestes & plus pernicioeux qu'à la Cour? Servitude des hommes, engagement com-

me necessaire à l'iniquité , disposition prochaine à l'injustice , assujettissement aux erreurs d'autrui , aux caprices d'autrui , aux passions d'autrui. Servitude des hommes dont on sent tout le poids , dont on voit toute l'indignité , dont on connoist les dangereuses suites , dont on gémit dans le cœur , dont on voudroit estre delivré , & dont on n'a pas le courage de secouer le joug. Servitude des hommes qui vous fait entrer dans toutes leurs intrigues & tous leurs desseins , quelque criminels qu'ils soient ; qui vous fait acheter leur faveur aux dépens de tous les interets de Dieu , aux dépens de tous les interets de la conscience & du salut , aux dépens de vous-mêmes & de vostre ame. Ah ! mes Freres , estes-vous hommes , & sur tout estes-vous chrestiens , pour servir de la sorte ? Prenez garde : je dis pour servir de la sorte. Car à Dieu ne plaise que je fasse d'ailleurs consister la liberté chrestienne à s'affranchir du juste devoir qui nous soumet aux Puissances legitimes. Je reconnois avec l'Apostre , & selon l'ordre sagement establi de Dieu , qu'il y a des hommes qui doivent estre obeïs par d'autres hommes , & servis par d'autres hommes. Je puis mesmes adjouster que jamais ils ne sont mieux obeïs , ni mieux servis que par des hom-

mes vraiment chrestiens , parce que l'esprit du christianisme est un esprit de subordination & de soumission. Mais du reste cette dépendance que nous inspire la religion, a ses bornes, & j'en reviens toujours à la maxime de saint Paul : *Nolite fieri servi hominum*. Non , vous ne devez point servir les hommes jusques à en faire vos divinitez , jusques à les substituer en la place du premier & souverain Maistre à qui vous appartenez , jusques à leur vendre sa loy , à leur vendre vostre innocence , à leur vendre vostre éternité , en vous rendant fauteurs de leurs vices , complices de leurs desordres , compagnons de leurs debauches , approbateurs perpetuels de tout ce que leur suggere la cupidité, le plaisir, l'ambition, l'envie, la haine, la vengeance, le libertinage & l'impiété. Voilà ce que j'appelle, non plus une obeissance raisonnable, mais une servitude , & la plus vile servitude. Voilà de quoy un Dieu Sauveur a prétendu nous dégager.

Prenons donc des sentiments dignes de luy , & dignes de nous. Respectons dans nous-mêmes le droit de Dieu , & ne profanons pas ce qui luy vient d'estre solennellement devoüé par l'oblation de l'homme-Dieu. Car je puis bien vous appliquer cette parole que nous avons lûë dans l'E-

238 SUR LA PURIFICATION

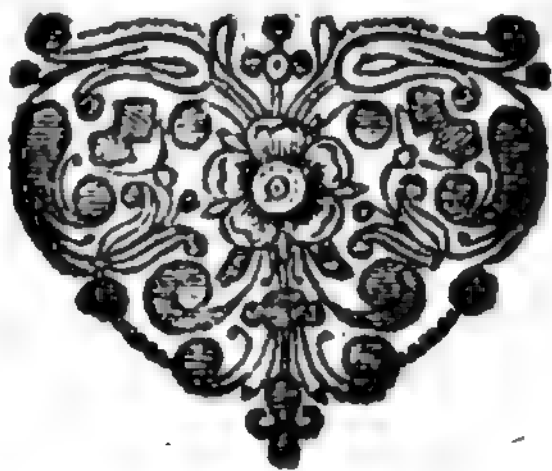
vangile de ce jour ; & selon le sens qu'elle exprime, dire de chacun de vous qu'il est le saint du Seigneur, *Sanctum Domino vocabitur*. Le saint du Seigneur, parce que dans la personne de Jesus-Christ il a esté offert au Seigneur ; le saint du Seigneur, parce qu'il ne doit servir & qu'il n'est destiné qu'à procurer la gloire du Seigneur ; le saint du Seigneur, parce qu'il en est la demeure, qu'il en est le temple vivant, & que c'est en luy que l'esprit du Seigneur est venu habiter pour en prendre possession : *Sanctum Domino vocabitur*. Tellement que sans rien diminuer en nous des sentiments de l'humilité chrestienne, nous pouvons nous regarder devant Dieu comme quelque chose de sacré ; & que dans cette veüe nous devons en tout nous comporter avec la mesme attention & la mesme circonspection qu'on traite les choses saintes. Or ce qui est saint, ne doit estre employé que pour Dieu, ne doit estre rapporté qu'à Dieu : autrement ce seroit le méconnoistre & nous méconnoistre nous-mesmes. *Sanctum Domino vocabitur*.

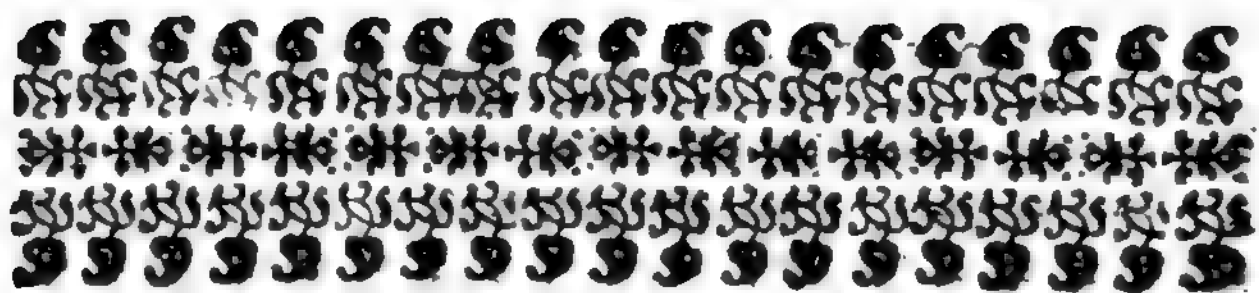
C'est, Sire, cette intention droite, cette veüe de Dieu, qui consacre & qui relève les grandes actions de vostre Majesté. A en juger seulement selon les principes de la sagesse humaine, nous y trouvons tout ce qui

peut faire un grand Roy selon le monde : c'est à dire un Roy puissant, absolu, regnant par luy-mesme, magnifique dans la paix, invincible dans la guerre, impénétrable dans ses conseils, infaillible dans ses entreprises, venerable à ses sujets, fidelle à ses allies, redoutable à ses ennemis, donnant la loy aux souverains, tenant dans ses mains la destinée & le sort de l'Europe, au-dessus de la flatterie & de l'envie par son élévation, & au dessus de sa propre gloire par sa moderation. Mais, Sire, vostre Majesté est trop chrestienne & trop instruite des saintes maximes de l'Evangile, pour ne pas voir l'inutilité & le neant de tout ce qui brille aux yeux des hommes, s'il n'est consacré au Seigneur, & si l'on n'en peut dire : *Sanctum Domino vocabitur*. De cet éclat qui vous environne, de ce nom qui a retenti dans toutes les parties de la terre, de cette reputation qui a passé jusques aux extremités du monde & qui vivra dans la plus longue posterité, de ces batailles gagnées, de ces victoires remportées, de tant de faits memorables, rien ne restera devant Dieu, que ce qui se trouvera marqué de son sceau : cela seul subsistera, cela seul fera pour vous le fond d'une gloire solide & d'un merite éternel. Vous estes aujourd'huy présenté, Sire,

à ce suprefme Seigneur de toutes chofes ; non feulement comme le premier-né de la plus augufte famille qui foit fous le ciel , mais comme le Fils aîné de l'Eglife. De tout temps nos Roys fe font glorifiez de cette qualité : mais vofre Majefté s'en eft fait un engagement aux plus éclatantes & aux plus héroïques vertus. Elle ne s'eft pas contentée du titre de Fils aîné de l'Eglife, mais elle a voulu le remplir & le foutenir d'une maniere dont les fiecles paffez ont veû peu d'exemples, & qui pourra fervir de modèle aux fiecles futurs. Comme Fils aîné de l'Eglife, elle a écouté les miniftres de Jefus-Chrift , elle s'eft renduë à leurs remonftrances ; elle a fecondé, ou pluftoft prévenu, excité , fortifié leur zèle ; & puis que c'eft ainfi qu'elle-mefme s'en explique , elle a confenti à la diminution de fes droits, pour contribuer au reftabliffement de la difcipline , & à la confervation de la pureté de la foy : n'ayant compté pour rien fes interefts, parce qu'il s'agiffoit des interefts de l'Eglife ; & fans confulter une faufle prudence , ayant fait ceder à fa religion, non feulement fes pretentions , mais ce qui luy eftoit déjà tout acquis par une longue poffeffion. C'eft de quoy cette declaration que vofre Majefté vient de donner , fi authentique , fi fenfée , fi pleine de l'efprit chretien ,

rien, si propre à concilier le Sacerdoce & la Royauté, sera le précieux monument. La posterité la lira, & en la lisant confessa que Louïs le Grand n'a pas esté moins grand par son inviolable attachement à l'Eglise, que par toutes les vertus politiques & militaires. Voilà, Sire, ce qui est marqué dans le livre de vie, avec des caracteres ineffaçables. On oubliera enfin tout le reste; & quelque immortalité que le monde luy promette, le monde périra luy-même, & toute grandeur humaine périra avec le monde. Ce que vostre Majesté fait pour l'Eglise, ne s'oubliera, ni ne mourra jamais. L'Eglise le publiera; & comme elle ne doit point avoir de fin, sa reconnaissance n'aura point de terme, non plus que la recompense qui vous est reservée dans l'éternité bienheureuse où nous conduise &c.





A U T R E
S E R M O N
S U R
LA PURIFICATION
D E
LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moyfi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie estant accompli selon la loy de Moyse, ils porterent l'enfant à Jerusalem, pour le presenter au Seigneur.
En saint Luc chap. 2.

S I R E,

C'Estoit une figure que ce qui se pratiquoit parmi les juifs dans la ceremonie de ce jour, où ils presentoient à Dieu le premier-né de chaque famille; & c'est dans

la personne de Jesus-Christ présenté par Marie au Pere Eternel, que cette figure a trouvé son entier accomplissement, puisque ce divin Sauveur, selon l'expression de saint Paul, est par excellence le premier-né de toutes les creatures. Mais en cecy, Chrestiens, il est arrivé quelque chose de bien singulier & de bien remarquable pour vostre instruction. Car au lieu que les autres figures s'accomplissant en Jesus-Christ, ont cessé pour nous; celle-cy non seulement a subsisté, mais a receû comme un nouvel accroissement d'obligation qu'elle n'avoit pas du temps de Moyse. C'est-à-dire, que Dieu veut que dans la loy de grace, aussi bien & mesmes encore plus que dans la loy écrite, nous nous presentions à luy pour luy estre consacrez; & voilà ce que l'Eglise a prétendu nous declarer en nous mettant des cierges dans les mains, comme les symboles du sacrifice que nous devons faire de nos personnes au souverain auteur de nostre estre. Car si nous l'avons bien compris, telle est la pensée qu'a dû nous inspirer ce mystere. Nous avons reconnu que nos vies, comme cette cire sanctifiée par la benediction des prestres, devoient estre employées au service du Dieu que nous adorons, & consumées pour sa gloire. Nous avons hautement protesté que

nous appartenions à Dieu, & que nous ne voulions plus estre désormais qu'à Dieu : ou si ce n'est pas ainsi que vous l'avez conçu, il est du devoir de mon ministère de vous le faire comprendre & de vous instruire à fond d'un point aussi important que celui-là. Vierge sainte, c'est vous qui dans la présentation de vostre Fils, nous mettez devant les yeux le grand modèle que nous devons imiter; obtenez-nous encore les graces necessaires pour apprendre à profiter de son exemple, & daignez écouter la priere que nous vous faisons en vous saluant. *Ave Maria.*

PEut-estre, Chrestiens, n'avez-vous jamais fait toute la reflexion qu'il faut au mystere que celebre aujourd'huy l'Eglise; & peut-estre ne vous attachant qu'à l'exterieur de cette ceremonie, ne vous estes-vous jamais appliquez à en penetrer le fond. C'est donc à moy de vous en donner toute l'intelligence necessaire, & voicy sans doute un des sujets les plus importants que j'aye jusques à present traitez dans cette Chaire & que j'y puisse traiter. Car il s'agit d'étudier le christianisme dans ses premiers éléments, selon le langage de l'Apostre : il s'agit d'étudier Jesus-Christ mesme, & de l'imiter dans une des plus grandes & des

plus saintes actions de sa vie, qui est sa présentation. Nous avons paru comme luy dans le temple du Seigneur, & cette feste qui estoit la feste des juifs, est encore plus la nostre; mais il est question de voir comment nous la solemnisons, & si nous en avons bien pris l'esprit: de là dépend vostre édification & la mienne, & sans cela je ne satisferois qu'imparfaitement à ce que demande icy de moy mon ministère. Comprenez, s'il vous plaist, le dessein de ce discours. Jesus-Christ dans le temple se presente à Dieu, pourquoy? pour reconnoistre & pour honorer le domaine de Dieu: car voilà ce qui nous est expressement marqué dans ces paroles de mon texte: *Ut sisterent eum Domino*; pour l'offrir au Seigneur, c'est à dire au souverain Maistre de toutes choses. Or c'est ainsi, mes chers Auditeurs, que nous avons dû ou que nous devons nous offrir nous-mêmes; & pour vous expliquer en trois mots toute ma pensée, je trouve que ce suprefme domaine de Dieu a trois qualitez principales & trois caracteres qui le distinguent: c'est un domaine essentiel, c'est un domaine universel, & c'est un domaine éternel. Domaine essentiel fondé sur la nature mesme de Dieu; domaine universel, qui sans exception & sans bornes s'étend à tout; enfin domaine éternel, qui n'eût

jamais de commencement & qui ne doit jamais avoir de fin. Sur cela je reprends, & je dis : domaine essentiel que nous devons reconnoître, comme Jesus-Christ, par une sincere oblation de nous-mêmes ; ce sera la premiere partie. Domaine universel que nous devons reconnoître, comme Jesus-Christ, par une entiere oblation de nous-mêmes ; ce sera la seconde partie. Domaine éternel que nous devons reconnoître, comme Jesus-Christ, par une prompte oblation de nous-mêmes ; ce sera la conclusion. Trois poinçts de morale d'une consequence infinie, & que je vais developper.

I.
PARTIE.
Ephes.
c. 4.

IL n'y a qu'un Seigneur, dit saint Paul, *Unus Dominus* ; & Dieu seul a droit de prendre absolument cette qualité à l'égard de l'homme. Quand on dit en parlant des Grands de la terre, que les hommes qu'ils ont élevez & dont ils ont fait la fortune, sont leurs creatures, c'est une flatterie que l'usage a introduite, mais que la religion bien loin de l'approuver, contredira toujours. En effet, les Grands peuvent bien avoir des serviteurs, ils peuvent bien avoir des sujets, ils peuvent bien mêmes avoir des esclaves : mais il ne convient qu'à Dieu d'avoir des creatures, qui dans le fond de leur estre soient à luy & dépendent de luy,

& c'est en quoy je fais consister l'essence de ce souverain domaine qu'il a sur nous. Or de là, Chrestiens, il s'ensuit d'abord, que de tous les tributs que nous devons à Dieu, celuy par où nous distinguons Dieu comme Dieu, & l'unique mesme par où Dieu prétend estre reconnu de nous pour ce qu'il est, c'est cette oblation de nous-mesmes dont j'ay entrepris de vous instruire icy. Car de tout le reste, dit excellemment S. Augustin, nous en pouvons estre redevables aux hommes. Nous pouvons leur devoir nos assiduez & nos soins; nous pouvons leur devoir nos biens, & quelquefois leur devoir nos vies; mais jamais nous ne pouvons nous devoir nous-mesmes à eux. Ce fond de nous-mesmes est quelque chose que Dieu s'est réservé singulierement, & dont il exige que nous luy fassions honneur. Telle est, reprend saint Augustin, la nature de l'homme: & voilà, mes chers Auditeurs, le grand mystere que Jesus-Christ, cet homme par excellence, cet homme predestiné pour estre l'exemplaire & le modèle de tous les autres hommes, cet homme choisi & envoyé au monde pour y faire connoistre la superiorité infinie du domaine de Dieu; voilà, dis-je, le grand mystere qu'il nous decouvre dans la solemnité de ce jour.

Il sçait que le domaine de Dieu son Pere,

a esté violé : il s'est chargé d'en reparer la gloire, & il entreprend de la restablir parmi les hommes. Mais comment ? sera-ce par le sacrifice des animaux & par le sang des victimes ? sera-ce par l'encens qu'il fera brusler sur les autels du Seigneur, ou en luy presentant des fruits de la terre ? Non, mes chers Auditeurs, ce ne seroit point là s'offrir luy-mesme, & toute autre victime que luy-mesme ne pourroit dignement honorer ce suprefme domaine, dont il veut rehausser l'éclat & auquel il vient rendre l'hommage qui luy est dû. C'est dans cet esprit qu'il paroist aujourd'huy devant la Majesté divine, pour luy rendre un culte qu'il pouvoit seul luy rendre. Car ne confondons point cet enfant & ce premier-né avec les autres aînez d'Israël. Sous le voile de cette humanité dont il est revestu, ce n'est pas seulement un homme qu'il offre à Dieu en s'offrant luy-mesme, mais un Dieu, puisqu'en effet il est Dieu luy-mesme, & que tout Dieu qu'il est, il se soumet ; que tout Dieu qu'il est, il s'aneantit ; que tout Dieu qu'il est, & mesmes parce qu'il est Dieu, il se presente, afin que le merite de la personne releve le merite & le prix de son sacrifice.

Arrestons-nous là, Chrestiens ; il n'en faut pas davantage pour nostre instruction.

Voilà le précis de cette oblation essentielle à quoy se réduit non seulement le principal devoir de l'homme, mais pour parler avec le Sage, tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo. Eccles. 12.* Voilà l'importante leçon que nous fait le Sauveur du monde, & l'exemple qu'il nous propose pour nous servir de modèle. Nous n'avons rien qui soit plus à nous, ni tout ensemble qui soit plus à Dieu, que nous-mêmes : c'est donc de nous-mêmes que nous devons tirer ce tribut qu'il exige de nous, & qui luy est incontestablement & nécessairement affecté, comme au premier Maître. Pour mieux entendre ma pensée, prenez garde à deux propositions que j'avance, & dont l'apparente contradiction va mettre dans tout son jour ce point fondamental que je traite. En qualité de créatures, nous appartenons essentiellement à Dieu : c'est le premier principe que je pose. Principe que toute la Theologie reconnoît, & que la nature même & la raison nous enseignent. Car à qui l'ouvrage peut-il plus justement appartenir, qu'à l'ouvrier qui l'a formé? Je dis néanmoins d'ailleurs, & c'est une vérité qui nous est marquée en mille endroits de l'Ecriture, qu'il dépend de nous ou d'appartenir à Dieu ou de ne luy pas appartenir; & qu'il y a certains temps & certains estats, où en effet nous ne luy appar-

250 SUR LA PURIFICATION
tenons plus. Ainsi Dieu le declaroit-il luy-
mesme aux Israélites par le Prophete Osée,
quand il leur disoit, je ne suis plus vostre
Dieu & vous n'estes plus mon peuple : &
quoyque l'Apostre en consequence du bien-
fait de la redemption, nous ait dit, vous
n'estes plus à vous ; l'experience toutefois
nous apprend, qu'il faut bien que nous so-
yons encore à nous, puisque nous dispo-
sons tous les jours de nous-mesmes, non
seulement au préjudice de Dieu, mais de
nous-mesmes jusqu'à nous perdre & à nous
damner. Comment accorder cela ? un peu
d'attention, Chrestiens, & vous l'allez voir ;
c'est tout le secret de l'alliance du domaine
de Dieu avec la liberté de l'homme.

Il est vray, nous pouvons ne pas appar-
tenir à Dieu par le choix injuste & crimi-
nel de nostre volonté, quoyqu'au mesme
temps nous luy appartenions sans le vou-
loir, par la necessité inseparable de nostre
estre : & il est vray que nous sommes encore
à nous mesmes par l'exercice de ce franc ar-
bitre dont Dieu nous a laissé la disposition,
quoyque nous n'y soyons plus par cet en-
gagement de justice qui nous assujettit à luy
en vertu de nostre creation. Or voilà, mes
Freres, dit saint Chrysostome, sur quoy
est fondé ce precepte naturel & divin qui
nous oblige à nous consacrer & à nous dé-

voüer à Dieu. Car si nous appartenions tellement à Dieu, que nous n'eussions plus aucun domaine sur nous-mesmes, nous serions incapables de faire cette excellente oblation de nous-mesmes, en quoy consiste le principal merite de nostre religion; & si nous estions tellement à nous-mesmes, que Dieu n'est plus aucun domaine sur nous, Dieu ne pourroit plus exiger de nous que nous nous donnassions à luy. Mais estant necessairement à luy d'une façon, & pouvant n'y estre pas de l'autre, en consequence de l'un, Dieu est en droit de prétendre l'autre; & parce que nous sommes à luy par necessité, il nous fait ce commandement si legitime d'estre encore à luy par élection & par volonté. Peut-on rien concevoir de plus juste?

Quelle estoit donc l'intention de Dieu dans cette loy de la présentation des enfants, & quel est encore sur nous le dessein de sa providence dans le mystere que celebre aujourd'huy l'Eglise? le voicy, Chrestiens: il veut que par une oblation libre & volontaire de nos personnes, nous luy cedions ce domaine que nous avons sur nous-mesmes. Domaine, remarquez cecy, je vous prie, domaine qui ne nous peut estre avantageux que par la cession que nous luy en faisons; & domaine pour nous le plus préjudiciable

& le plus funeste, si nous nous le réservons. Dieu, dis-je, veut que nous luy cedions ce domaine, pour en rehausser, & s'il m'est permis de parler ainsi, pour en accroître le sien: afin qu'il soit vray que nous luy appartenons dans toutes les manieres dont nous pouvons luy appartenir. Jusques-là, pardonnez-moy, mon Dieu, si je me sers de cette expression, jusques-là il n'est nostre Dieu qu'à demi; & pourquoy ne parlerois-je pas de la sorte, puisque selon le texte sacré, sans cela on diroit mesmes qu'il ne l'est point du tout : *Vos non populus meus, & ego non ero vester*. Mais par là il le devient pleinement, & son domaine reçoit comme sa dernière perfection. En un mot, Chrestiens, Dieu veut nous avoir, mais il ne veut point de nous malgré nous : & c'est-là, dit saint Augustin, ce qui fait sa gloire & la nostre. Sa gloire, parce qu'il n'y a rien pour luy de plus honorable que d'avoir des creatures qui veulent bien estre à luy, qui aiment à dépendre de luy, qui se fassent une beatitude de s'attacher à luy : & la nostre, parce qu'à proportion que nous sommes à Dieu, nous nous élevons au dessus de nostre bassesse naturelle. D'où vient que les Grands, les Souverains, les Roys de la terre sont ceux qui par leur estat ont une dépendance plus prochaine de Dieu :

en sorte que cette dépendance fait leur véritable grandeur, & que l'obligation spéciale qu'ils ont d'estre soumis à Dieu plus que le commun des hommes, est justement ce qui les relève au dessus de tous les hommes.

Mais revenons. Il est donc question d'obéir à ce premier précepte de la loy de grace, en nous offrant nous-mêmes à Dieu: & qu'est-ce que nous-mêmes? qu'entendons-nous par nous offrir nous-mêmes? Ah! Chrétiens, voilà le mystere que nous n'avons peut-estre jamais bien compris, & où nous nous sommes laissez si souvent tromper par nostre amour propre. Il n'est rien de plus aisé que de dire à Dieu, je m'offre à vous, je me consacre à vous, je veux estre à vous; mais il faut enfin s'expliquer, & développer en la presence de Dieu ce mystere de nous-mêmes. Or nous avons une regle infaillible pour le connoistre: car il y a dans nous un premier-né, qui est nostre cœur, à quoy tout le reste se réduit; & c'est ce premier-né qui doit estre présenté par l'homme chrestien dans la loy Evangelique, comme les premiers-nés d'Israël l'estoient dans la loy de Moysé. Ce cœur a ses passions, ses attachements, ses interets, ses plaisirs, ses cupiditez; & tout cela c'est ce qui s'appelle nous-mêmes: mais nous sommes seûrs de tout cela & de nous-mêmes,

254 SUR LA PURIFICATION
quand ce cœur est une fois à Dieu. Il est
vray que ce cœur est un abyfme impenetra-
ble; mais enfin tout impenetrable qu'il peut
estre, nous fçavons bien à qui il est & à qui
nous l'avons donné; si c'est Dieu qui en est
le maiftre, ou la creature. Car c'est un ora-
cle de la verité éternelle, qu'il ne peut ef-
tre à l'un & à l'autre tout à la fois; & l'er-
reur du monde la plus pernicieufe, est de
croire que nous pouvons partager ce cœur
entre la creature & Dieu, entre nostre pas-
fion & Dieu, puisqu'à peine le pouvons-
nous partager entre deux passions & deux
objets créez. Difons à Dieu que nous ne
voulons pas estre à luy, & que nous avons
disposé de ce cœur en faveur d'un autre,
c'est un outrage que nous luy ferons: mais
au moins y aura-t-il dans cet outrage une
efpece de bonne foy; & peut-estre la honte
que nous aurons de luy faire cette confes-
fion, nous rappellera-t-elle à nous. Mais de
dire à Dieu que nous fommes à luy, pen-
dant qu'un autre objet nous poffede &
qu'il occupe nostre cœur, c'est adjoufter
crime fur crime, & mentir au Saint Ef-
prit. Ce cœur qui est la plus delicate por-
tion de nous-mefmes, & comme parle faint
Augustin, l'abregé & le centre de nous-
mefmes, voilà ce que Dieu s'est réservé
dans nous. Sans cela nous aurons beau luy

offrir nos biens : il n'a que faire de nos biens, dit le Prophete Royal ; & s'il se tient honoré de l'offre que nous luy en faisons, ce n'est que par le rapport qu'ils ont à nostre cœur : mais si en luy donnant ces biens, nous retenons ce cœur, nostre sacrifice est le sacrifice de Caïn. Sans cela nous avons beau luy protester que nos vies, que nos fortunes sont entre ses mains ; il faut bien que nous parlions ainsi : mais toutes ces protestations sont des paroles, dont il appellera toujours à nostre cœur, & contre lesquelles ce cœur réclamera toujours, tant qu'il se sentira dominé par la creature.

Dieu veut donc nostre cœur, Chrestiens, & il le veut de telle sorte qu'il en est jaloux ; & cette jalousie est si peu indigne de luy, qu'il s'en fait mesmes honneur dans l'Ecriture, puisqu'une des qualitez dont il se glorifie davantage, est celle d'un Dieu jaloux : *Dominus zelotes nomen ejus.* Il n'est point jaloux de nos grandeurs, il n'est point jaloux de nos prosperitez : outre que nos prosperitez & nos grandeurs sont trop peu de chose pour exciter sa jalousie, il n'a garde de nous les envier, luy qui en est l'auteur. Il veut bien que nous soyons riches, que nous soyons grands, que nous soyons puissants dans le monde, pourveu que nostre

Exod.
6. 34.

256 SUR LA PURIFICATION

cœur soit à luy. C'est pour cela qu'il a fait des prodiges d'amour, qu'il a tout entrepris, qu'il a tout souffert; & saint Ambroise surpris avec raison, qu'il ait voulu tout souffrir de la sorte & tout faire, ne croit point manquer au respect qui luy est dû, en s'écriant : *O Deum, si fas est dicere, prodigum tui præ desiderio hominis!* O Dieu, si je l'ose dire, prodigue de vous-mesme & de vostre divinité par un desir excessif du cœur de l'homme !

Après cela serons-nous encore assez injustes, pour luy refuser un cœur qui luy appartient par tant de titres ? ou plustost, serons-nous encore assez infidelles, pour luy oster la possession d'un cœur que nous luy avons offert tant de fois ? Car enfin, chrestiens Auditeurs, cent fois nous l'avons dit ; & le langage le plus ordinaire que nous avons tenu à Dieu, lorsque nous estions aux pieds de ses autels, c'estoit que nous luy donnions nostre cœur : & si nous ne voulons prononcer ce jugement contre nous-mesmes, que nous parlions alors en hypocrites, & mesmes en impies, nous sommes obligez de convenir que de nostre propre consentement ce cœur n'est plus à nous. Et voilà, dit saint Gregoire Pape, ce qui fait la malice du peché ; mais sur tout de ce peché par où nostre cœur s'attache & se livre

à une creature mortelle. Car c'est attenter sur le domaine de Dieu, ou pour mieux dire, c'est ruiner dans nous ce domaine volontaire que Dieu s'estoit acquis sur nous: c'est révoquer la donation que nous luy avons faite de nous mesmes; & par une usurpation sacrilege, luy arracher ce cœur qui s'estoit consacré à luy: c'est commettre dans l'holocauste un larcin; ce qu'il a toujours eû en horreur, comme il le témoigne si expressément par son Prophete: c'est nous dérober nous-mesmes à luy, après nous estre presentez; & piquer sa jalousie, non plus en adorant, à l'exemple des Israélites, & en luy suscitant pour rivaux des dieux de bois & de pierre, mais des idoles de chair: *Et in sculptilibus suis ad emulationem eum provocaverunt.* Psal. 77. Prophanes idoles, objets corrupteurs & indignes de nous, qui nous perdent, qui nous damnent, & dont nous nous faisons néanmoins de prétendues divinitez, ou qui nous réduisent à n'avoir plus, & à ne plus reconnoistre de divinité. Ah! mon Dieu, est-il possible que mon iniquité soit allée jusques-là: & moy qui ne voudrois pas qu'on entreprist sur le moindre de mes droits; moy qui ne pourrois souffrir qu'on violast à mon égard certains devoirs; moy, Seigneur, qui crois pouvoir exiger de vous, parce que vous es-

tes mon Dieu, que vous étendiez sur moy les soins de vostre providence, comment vous ay-je rendu jusques à present si peu de justice, & comment ay-je pû vivre ainsi dans un desordre continuel par rapport à vous & à la plus essentielle de mes obligations? Mais enfin jusqu'à quand ce desordre durera-t-il? jusqu'à quand cette passion regnera-t-elle dans mon cœur? en seray-je toujours esclave, & ne rompray-je jamais mes liens, pour vous offrir ce beau sacrifice de loüanges dont a parlé vostre Propheste, & qui consiste à m'immoler moy-mesme, & à vous honorer par là, selon la parole du Saint Esprit, de ma propre substance? Si nous le faisons, Chrestiens, ce sacrifice; non seulement nous nous acquitterons de ce que nous devons au souverain domaine de Dieu, mais nous engagerons Dieu à nous combler de ses graces. Il nous accordera les secours les plus puissants, pour seconder une si genereuse entreprise, & pour nous soutenir dans l'exécution. Il nous affermira le bras pour porter le coup avec plus d'asseurance, & pour luy sacrifier cette victime qu'il nous demande. Il versera sur nous ses plus abondantes benedictions, & mesmes ses plus douces consolations; & nous serons surpris de trouver tout aisé, là où tout devoit, ce semble, nous couster si cher.

Mais vous me direz : ce qu'il y a dans mon cœur de plus précieux pour moy, ce qu'il y a de plus intime, est souvent ce qui me rend plus criminel : car c'est un engagement tendre, un amour illegitime & corrompu : or ce qui me rend criminel, & ce qui est criminel en soy, comment peut-il estre offert à Dieu, & comment peut-il entrer dans ce sacrifice de moy-mesme par où je dois honorer Dieu ? Appliquez-vous, Chrestiens, à ma pensée. Je vais dans une espece de paradoxe vous découvrir une des plus grandes & des plus consolantes veritez du christianisme. En effet, voilà le miracle de la grace, que ce qui nous rendoit criminels, serve à nous sanctifier par le sacrifice que nous en faisons à Dieu ; & que ce qu'il y avoit dans nous de plus abominable aux yeux de Dieu, par un changement merveilleux, soit ce que nous avons à luy presenter de plus digne de luy : c'est à dire, que nostre Dieu veuille bien se tenir honoré de nostre peché mesme ; & que non seulement il ne refuse pas de recevoir ce peché en holocauste, mais que de tous les holocaustes qu'il attend de nous, il n'y en ait pas un qu'il estime davantage, & qui luy plaise plus que celui-là. Or c'est de quoy nous ne pouvons douter, après la declaration expresse que nous en a fait saint Paul, en nous

260 SUR LA PURIFICATION

obligant à faire servir nos propres desordres à la pieté & à la justice. Et voilà, Chrestiens, le moyen de concilier deux choses infiniment utiles pour nostre instruction & pour nostre édification. Plaise au ciel que vous les goustiez, & que vous en profitiez. Car la foy nous apprend d'une part, que nous devons nous offrir à Dieu dans un estat où nous luy puissions estre agreables ; c'est à dire, dans un estat de sainteté conforme à ce que nous sommes & à ce qu'il est : & cependant la mesme foy nous enseigne d'aillcurs , que Dieu tout juste & tout saint, qu'il est, ne dédaigne pas les pecheurs. Nous sçavons que comme Jesus-Christ presente aujourd'huy dans sa personne une victime pure, innocente, exempte de tache, il faut que nous paroissions autant qu'il est possible , devant Dieu dans les mesmes dispositions : que nous avons un corps , & qu'il faut que nous luy, presentations ce corps comme une hostie vivante, sainte, capable de luy plaire ; *Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*: qu'il nous a donné une ame, & qu'il faut que cette ame soit sanctifiée par la charité & par toutes les vertus chrestiennes, pour meriter de luy estre offerte: en un mot, qu'il faut, parce qu'il est saint, que nous le soyions aussi: *Sancti estote, quia ego*

sanctus sum. Voilà ce que nous sçavons ; mais nous sçavons en meme temps que les publicains n'ont pas laissé d'entrer dans le temple de ce Dieu de sainteté, pour se présenter à luy ; & que n'ayant rien qui fust digne de luy, ils ont crû devoir au moins luy offrir leur indignité. Quoy donc ? veux-je par là vous engager à offrir à Dieu des corps impurs, des esprits superbes & orgueilleux, des ames attachées à la terre, des cœurs infectez de la contagion du peché ? A Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que je sois dans ce sentiment, & que je ne l'aye pas en horreur. Mais pour n'estre pas encore saints & irreprehensibles devant Dieu, ne pourrez-vous plus aussi jamais vous présenter à Dieu ? En parlant de la sorte, je vous réduirois à un funeste desespoir, & peut-estre donneroie-je à l'impiété tout l'avantage qu'elle desire. Non, non, Chrestiens, je ne dis ni l'un ni l'autre : mais réunissant ces deux veritez, je dis pour détruire tous les pretextes qui pourroient vous éloigner de Dieu, qu'il faut, ou que vous soyiez saints pour vous offrir à Dieu, ou qu'en vous offrant à Dieu vous commenciez à estre saints. Je dis qu'il faut que vous trouviez dans vous-mêmes cette victime innocente que demande l'Apostre ; ou si vous ne l'y trouvez pas, que vous l'y formiez, &

Hebr. c.
10.

comment? par l'oblation mesme de vos personnes. Car quelque corrompus que vous puissiez estre par le peché, je prétends que cette oblation seule, de la maniere que je l'entends, vous sanctifiera; & que comme nostre divin Sauveur en se presentant à son Pere, a sanctifié par cette seule action tous les justes qui sont & qui seront jamais, *Unâ oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*: ainsi vous qui m'écoutez, par cette oblation particuliere que vous ferez de vous-mesmes, pouveu qu'elle soit sincere; de pecheurs, de mondains, d'indignes de Dieu que vous estes, vous deviendrez saints, parfaits, dignes de Dieu; pourquoy? parce que selon les principes de la Theologie & des Peres, s'offrir à Dieu sincerement & de bonne foy, c'est se sanctifier: *San-*

Luc. c. 2. *Etum Domino vocabitur*. Car s'offrir à Dieu sincerement & de bonne foy, c'est sincerement & de bonne foy vouloir estre à Dieu: or vouloir estre ainsi à Dieu, c'est renoncer de bonne foy & sincerement à tout ce qui nous éloigne de Dieu; & voilà la detestation du peché & la conversion du cœur. Vouloir estre à Dieu, & le vouloir bien, c'est vouloir détruire dans nous tout ce qui nous a separé de Dieu & qui pourroit encore nous en separer; & voilà l'expiation du peché & la satisfaction de la penitence.

Vouloir estre à Dieu, c'est vouloir estre ami de Dieu, luy obeïr, & le servir; & voilà l'exercice des vertus chrestiennes, & la pratique de toutes les bonnes œuvres : *Santum Domino vocabitur*. Une oblation de nous-mêmes veritable, solide, efficace, comprend tout cela, sinon dans l'exécution actuelle, au moins dans le desir, dans le sentiment, dans la resolution; & que faut-il davantage pour nous reconcilier avec Dieu, & pour nous remettre dans sa grace? *Santum Domino vocabitur*.

Grande & essentielle difference que vous devez icy remarquer entre les devoirs de la religion que nous rendons à Dieu, & les offres mêmes sinceres de service que nous faisons aux hommes. Car quand je me donne, par exemple, quand je m'offre à un Grand de la terre, je ne deviens pas pour cela digne de luy. Je puis estre à luy, & retenir toute mon indignité, parce que je puis estre à luy & n'en estre pas meilleur. Il ne dépend pas de moy de luy plaire; & il peut arriver que l'empressement même & l'ardeur que je témoigneray pour luy plaire fera que je luy déplairay. Mais il en va tout au contraire à l'égard de Dieu; si je veux estre à luy, je suis à luy; si je veux luy plaire, je luy plais; si je veux meriter son amour, je commence à le meriter; & si je veux de-

venir saint, dès-là je commence à le devenir : *Sanctum Domino vocabitur*. A quel autre maistre dois-je donc plustost me consacrer ? & dans la consecration que je feray de moy-mesme à mon Dieu, quel regret plus vif dois-je ressentir, que d'avoir quelque temps deliberé sur une obligation si indispensable ? Car puisque vous estes mon Dieu, Seigneur, puisque vous estes le Dieu de mon cœur, il est bien juste que vous le possediez ; & que ne puis-je vous le rendre tel que vous l'avez formé ! Mais tout corrompu qu'il est, vous l'agréerez, quand je vous l'offriray. De cette victime d'iniquité, vous ferez une victime de propitiation & de sanctification. Vous la purifierez par le feu de vostre amour ; & purifiée de la sorte, elle servira à vostre gloire. Les maistres du siecle, si j'allois me presenter à eux, après leur avoir esté aussi infidelle qu'à vous, me rebutteroient, & refuseroient de m'entendre : mais Seigneur, vous voulez bien encore vous tenir honoré de l'offrande que je viens vous faire, & c'est ce qui m'encourage à la faire. Domaine de Dieu, domaine essentiel que nous devons reconnoistre, comme Jesus Christ, par une oblation sincere de nous-mesmes ; & domaine universel que nous devons reconnoistre, comme Jesus-Christ, par une entiere oblation de nous.

ous-mesmes : c'est la seconde partie.

Est une reflexion bien judicieuse que
 t saint Ambroise, lorsque parlant de la
 rtu de religion, qui est le lien de la dépen-
 nce & de la subordination parfaite qu'il
 it y avoir entre Dieu & l'homme; il dit.
 le le devoir & le merite de cette vertu ne
 nsistent pas à s'offrir simplement à Dieu:
 la raison qu'il en apporte est convaincante.
 ar il n'y a point d'homme, adjouste-t-il,
 our lasche, ou pour pecheur qu'il puisse
 estre, qui dans le relaschement même,
 dans le desordre de sa conduite, ne vou-
 st estre à Dieu à certaines conditions, ne
 st prest de se donner à luy jusqu'à un cer-
 in point d'engagement, & ne luy fist sans
 ine le sacrifice de sa personne avec certai-
 s reserves. Le merite donc de la religion,
 nclut ce saint Docteur, est de faire à Dieu
 oblation de soy-mesme dans une étendue
 oportionnée à celle du domaine de Dieu.
 r pour bien reconnoistre l'étendue du do-
 aine de Dieu, la condition indispensa-
 e doit estre de s'offrir à Dieu sans condi-
 on; le terme de nostre engagement, de s'en-
 ger sans aucun terme; & la juste mesure
 nostre sacrifice, de se sacrifier sans me-
 re: pourquoy? je vous l'ay dit, Chrestiens;
 rce que Dieu estant absolument ce qu'il

II.
PARTIE.

266 SUR LA PURIFICATION
est, & son domaine estant infini aussi-bien
que son estre, tout ce qui est borné du costé
de la creature, ne peut plus avoir, en qua-
lité d'hommage & de tribut, la proportion
requise pour l'honorer. Il faut dans le cœur
de l'homme, si j'ose m'exprimer ainsi, quel-
que chose d'aussi vaste & d'aussi immense
que ce domaine mesme qui est en Dieu, a-
fin que Dieu puisse estre content : c'est-à-
dire, il faut que l'homme veuille estre aussi
universellement à Dieu, que l'empire de
Dieu s'étend universellement sur luy. Or
ce caractère d'universalité dans l'acte de re-
ligion dont nous parlons, c'est ce qui en fait
le difficile & l'héroïque; & voilà nean-
moins la seconde leçon que nous devons ti-
rer de nostre mystere.

Car prenez-garde, Chrestiens, Jesus-
Christ ne se contente pas d'estre présenté dans
le temple; mais il se presente luy-mesme avec
une connoissance distincte de tout ce qui
luy arrivera en consequence de cette presen-
tation : je veux dire, avec une veüe actuelle
de tous les ordres rigoureux qui seront un
jour executez sur sa chair innocente & sur
sa divine personne. Il s'offre à Dieu pour
estre la victime du genre humain : il s'enga-
ge jusqu'à vouloir bien accomplir tout ce
qui est prédit de luy; jusqu'à vouloir bien
renoncer aux droits les plus inalienables de

gloire ; jusqu'à vouloir bien se dépouiller de sa liberté , en prenant la forme d'un esclave ; jusqu'à vouloir estre rassasié d'opprobres , estre un homme de douleurs , estre regardé comme un ver de terre , estre anathème & malediction , estre couvert de la honte du peché & traité comme pecheur ; jusqu'à un mot , jusqu'à cette affreuse extrémité de mourir , & de mourir par les mains des hommes , & de mourir entre deux criminels , & de mourir sur la croix : *Usque ad mortem, mortem autem crucis.* Car sans cela, ^{Philip. 2. 8.} tout Sauveur & tout Dieu qu'il est , il ne acquitteroit pas envers Dieu de ce qu'il y doit ; & si de toutes ces épreuves il en eust excepté une seule , Dieu n'auroit pas été pleinement satisfait de luy. Il falloit tout cela pour honorer Dieu selon toute l'étendue de son domaine.

Ah ! mes Freres , s'écrie saint Bernard, considerer cette oblation telle qu'elle se fait dans le temple , & par rapport à l'heure présente ; à l'examiner seulement en elle-même , & sans égard à ses suites , elle paroist assez douce & bien facile. On porte Jesus-Christ à l'autel, on le consacre au Seigneur de toutes choses , on le met pour ce dans les mains du Prestre , on le rachete avec deux tourterelles , & aussitost on le porte dans la maison de Joseph : *Oblatio*

258 SUR LA PURIFICATION

Bern.

ista satis delicata videtur, ubi tantum sistitur Domino, redimitur avibus & illicò reportatur. Mais n'en jugez pas par la simplicité de cette ceremonie : car le jour viendra où ce divin enfant sera offert, non plus dans le temple, mais au Calvaire; non plus entre les bras de Simeon, mais entre les bras de la croix; non plus par le ministere de Marie, mais par le ministere des bourreaux :

Idem.

Veniet quando non in templo offeretur, nec inter brachia Simeonis, sed extra civitatem inter brachia crucis. Ce qu'il fait aujourd'huy n'est que le prélude de ce qu'il fera alors; ou plustost, ce qui se fera alors ne sera que la consommation & l'accomplissement de ce qui se fait aujourd'huy. Car cet homme-Dieu ne sera persecuté, ne sera moqué & insulté, ne sera meurtri de coups & déchiré de foüets, ne sera crucifié, que parce qu'il l'aura voulu. Or c'est aujourd'huy qu'il se declare solennellement vouloir tout cela; & il se tient obligé de le vouloir, parce qu'il se presente à Dieu : nous apprenant par son exemple, qu'à proportion de ce que nous sommes, il nous en doit autant coûter pour nous mettre dans l'ordre de cette dépendance entiere & parfaite où nous devons vivre à l'égard de Dieu, & que pour peu que nous prétendions composer avec Dieu, l'oblation que nous luy faisons de nous-

mesmes, n'est ni complete ni recevable.

Voilà, mes Freres, dit saint Leon, ce qui nous justifie sensiblement l'excellence de cette loy divine que nous avons embrassée, & qu'une infidelité secreete qui nous aveugle, ose quelquefois condamner d'excès. Quand on nous dit que la loy chrestienne porte l'assujettissement & le dévouement de la creature à Dieu, jusqu'à la haine de soy-mesme, jusqu'au crucifiement de la chair, jusqu'à l'humiliation de l'esprit, jusqu'à la mort des plus vives & des plus dominantes passions, jusqu'au retranchement des simples desirs, jusqu'au pardon des injures, jusqu'à l'oubli de l'intérêt, jusqu'au sacrifice de l'homme & de tout l'homme, & que sans une disposition du cœur qui comprenne tout cela, il est inutile de nous offrir à Dieu : le diray-je ? tout fidelles que nous sommes, nous ne pouvons gouter cette morale ; elle nous paroist outrée, & nous la traitons d'exaggeration. Mais d'où vient nostre erreur sur ce point ? de ne nous pas appliquer assez à bien connoistre, & le domaine de Dieu d'une part, & de l'autre la tyrannie du monde. Ne perdez pas cecy, je vous prie. Je dis d'une part le domaine de Dieu. Car si j'avois une fois bien compris ce que c'est que Dieu, & par combien de titres je luy appartiens, quel-

Levit.
6. 19.

que épreuve qu'il voulust faire de moy & de ma fidelité, ma raison n'auroit rien à repliquer. Ce seul nom d'un Dieu maistre de l'univers, s'autorisant de ce suprefme domaine pour porter fes loix, ne les fondant fur rien autre chose, finon qu'il est le Seigneur, *Ego Dominus* ; d'un Dieu à qui nous fommes redevables de tout, parce que nous avons tout receû de luy ; d'un Dieu de qui nous avons une dépendance si univerfelle, que nous ne pouvons rien fans luy & que par luy : ce nom feul, je le repete, pris dans toute l'étendue de fa fignification, répondroit à toutes les difficultez que la prudence humaine pourroit former au préjudice de fes droits. A quoy que ce foit qu'il luy pluft de les étendre, je conclurois qu'ils vont bien au de-là ; & que tous les hommages que je luy rends, ne font encore que comme de foibles effais de ceux que je luy dois. Sur tout je le conclurois de la forte, en confiderant d'autre part la tyrannie du monde : car je n'ay qu'à me fouvenir comment le monde veut eftre fervi, comment il veut qu'on foit à luy, pour apprendre ce que Dieu demande de moy, & ce que je ne puis fans injustice luy refufer. En effet, le monde eft-il content qu'on ne fe donne à luy qu'à demi ; & que refervez-vous, que croyez-vous pouvoir referver, quand il

s'agit de marquer vostre attachement à ces maistres mortels, dont la necessité ou le devoir vous font dépendre ? Voilà , Chrétiens, une conviction sensible, palpable, & à laquelle je ne vois pas que vous puissiez jamais répondre; voilà le sujet de vostre confusion : si vous n'y pensez pas, il est bon de vous y faire penser.

Vous le sçavez jusqu'où le monde souvent fait aller ses prétentions à l'égard de ceux qu'il tient sous son empire. Deliberer & balancer quand il est question de son service, ne se pas livrer en aveugle à toutes ses volontez , se prescrire là-dessus certaines bornes & ne pas vouloir passer plus avant, c'est assez pour le refroidir, assez pour le piquer contre vous, assez pour luy rendre vostre fidelité suspecte & pour vous attirer sa disgrâce. Vous vous estes mille fois sacrifié pour luy ; vous avez eû pour luy toutes les déferences, vous luy avez rendu toutes les assidueitez qui pouvoient luy faire voir vostre zèle ; vous luy en avez donné mille preuves , & tous les jours vous luy en donnez encore de nouvelles. Cela est vray ; mais parce que dans une occasion vous n'avez pas fait paroistre la mesme ardeur ; parce qu'il ne vous a pas trouvé également vif, également prompt , également déterminé à seconder tous ses desirs, il n'en faut pas da-

Genes.
c. 22.

vantage pour vous détruire dans son esprit & pour répandre un nuage sur tous vos mérites passez. Dieu dît autrefois à Abraham, lors que ce saint Patriarche consentit à immoler Isaac son fils unique & son bien-aimé : *Quia fecisti hanc rem*, parce que vous m'avez obéi en telle rencontre ; pour cette seule chose que vous avez faite, je vous béniray ; je vous combleray de gloire, je vous donneray une longue & heureuse postérité, je verseray sur vous mes graces les plus abondantes. Mais s'il m'est permis de faire cette opposition, je puis bien dire au contraire ; parce qu'il y a eû un point & tel point, où le monde attendoit de vous un plein dévouement de vous-mêmes & où vous vous estes épargnez, cela suffit ; sans égard à tout ce qu'il a d'ailleurs receû de vous, le monde vous méprisera, le monde vous oubliera, le monde vous frappera de ses anathèmes & vous reprouvera. Telle est la conduite du monde, telle en est la loy ; & ce qui m'étonne encore plus, c'est de vous voir si soumis à cette loy. Quels sacrifices ne fait-on pas aux hommes, pour mériter leurs bonnes graces, & pour s'insinuer dans leur faveur ? Le sacrifice de ses biens : on s'épuise pour eux en frais & en dépenses excessives ; rien ne couste pourveu qu'on parvienne à leur plaire, & l'on ne compte pour

rien le desordre de ses affaires & la ruïne entière de sa famille. Le sacrifice de son repos : que de reflexions , que d'affiduitez , que de veilles, que de courses, que de fatigues ? Le sacrifice de sa santé : on se consume de travaux , & encore plus de chagrins qui en sont inseparables. Le sacrifice de sa vie : on s'expose à tous les orages de la mer, à tous les périls des armes , & l'on devient prodigue de son propre sang. Le sacrifice même de son ame : on se rend complice des injustes entreprises d'un Grand , ou compagnon de ses débauches. Dis-je rien dont vous ne soyez temoins , & dont nous ne devions gémir ? Prenez garde , s'il vous plaist : je ne prétends point rallentir l'ardeur qu'on a & que nous devons avoir pour ces Maistres que le ciel a placez sur nos testes , & qu'il a revestus de son autorité. Soyons dévouiez à leurs personnes, dévouiez à leurs interests ; & hors l'interest de Dieu & celui de nostre conscience, ne menageons rien de tout le reste & soyons-leur fidelles jusques à la mort. Non seulement j'y consents, mais c'est un devoir que je vous presche, & à quoy je ne puis trop fortement vous porter. L'unique chose que je veux vous faire comprendre & que je déplore, c'est vostre injustice , lors que vous usez de tant de reserves à l'égard du plus grand de tous les

Maîtres, & que vous faites gloire de vous immoler pour les autres.

Car voicy le desordre, Chrestiens; & pour peu que vous vous appliquiez à decouvrir les sentiments de vostre cœur, vous aurez bientost reconnu que c'est le vostre. On veut estre à Dieu, mais toujours avec certaines exceptions. Qu'il demande tout ce qu'il luy plaira, tout luy est présenté, pourveu qu'il fasse grace à cette passion, pourveu qu'il ne condamne pas cette inclination, pourveu que ce point d'honneur soit à couvert, pourveu qu'on ne soit pas obligé de renoncer à ce jeu, pourveu qu'on puisse toujours entretenir cette société & se trouver à ces assemblées. Voilà le plan qu'on se forme d'une conduite chrestienne; voilà le traité qu'on voudroit faire avec Dieu: & moy je dis que ce plan est chimerique, & que ce traité ne peut subsister; pourquoy? parce que c'est vouloir se partager entre Dieu & le monde, entre Dieu & vous-mêmes, & que Dieu ne peut souffrir de partage; parce que c'est vouloir limiter le domaine de Dieu, & que son domaine n'a point de limites.

En effet, Chrestiens, avez-vous jamais bien penetré le sens de ces paroles que Dieu dît à Moïse, & sur quoy est fondée la ceremonie de ce jour; *Mia sunt omnia*, tou-

tes choses sont à moy? Paroles courtes, mais qui dans leur brieveté comprennent les devoirs les plus essentiels de l'homme envers Dieu, en nous donnant la plus juste idée du domaine de Dieu sur l'homme. *Mea sunt omnia*, tout est à moy : c'est à dire comme nous l'enseigne le disciple bien-aimé, que tout dans ce vaste univers a esté fait par luy, & que rien de tout ce qui a esté fait, ne l'a esté sans luy : par consequent que l'homme en particulier n'a rien qu'il n'ait receû de luy; & par une consequence non moins necessaire, que l'homme n'a rien qui ne doive remonter vers luy comme à sa source & luy estre rapporté. *Mea sunt omnia*, tout est à moy : c'est à dire que comme il est l'autheur de tout, il en est le conservateur; en sorte, dit l'Apostre, que nous n'agissons que par luy, & qu'il n'y a pas une pensée de nostre esprit, pas un sentiment de nostre cœur, pas une action qui ne dépende actuellement de luy : d'où il s'ensuit que toutes les pensées de nostre esprit, que tous les sentiments de nostre cœur, que toutes nos actions doivent estre pour luy. *Mea sunt omnia*, tout est à moy : c'est à dire selon la parole du Saint Esprit, qu'il peut disposer de tout à son gré, & suivant les absolus & sages conseils de sa providence; qu'il a dans ses mains les biens & les maux, les richesses & la pauvreté, la

fortune & l'adversité, la maladie & la santé ; qu'il les distribue comme il luy plaist, & partout où il luy plaist ; que c'est luy qui blesse & luy qui guérit, luy qui dépouille & luy qui enrichit, luy qui abbaisse & luy qui élève, luy qui afflige & luy qui console : car toutes les écritures sont pleines de ces expressions ; & de là que faut-il conclure ? que quelque disposition qu'il fasse de nous, qu'en quelque estat qu'il nous place, nous n'avons donc ni ne pouvons avoir aucun droit de nous détacher de luy.

Ah ! Chrestiens, quel fond de morale ! reprenons-le, & taschons à nous instruire. Rien dans nous qui n'appartienne à Dieu, & cependant que luy donnons-nous de tout ce que nous sommes ? Dans ce partage que nous faisons de nous-mêmes, si Dieu n'est pas absolument oublié, du reste que ne réservons-nous pas pour nostre vanité, pour nostre ambition, pour nostre plaisir, pour nos commoditez & nos aises, pour nostre interest & nostre avare cupidité ? Ce qu'il y a de plus déplorable & ce qui rend nostre erreur plus dangereuse, c'est que nous nous conduisons en cela même par principes, mais principes qui nous trompent, ou parce que nostre amour propre nous les fait porter trop loin, ou parce qu'il nous les fait mal entendre. Car il faut estre à Dieu, di-

sons-nous, mais y estre d'une maniere convenable à nostre estat. Il faut estre à Dieu, mais aussi dans mon estat ne dois-je pas abandonner tout le soin de mon establissement selon le monde. Il faut estre à Dieu, mais aussi dans mon estat ne dois-je pas me distinguer par des singularitez, ni manquer à toutes les bienseances du monde. Il faut estre à Dieu, mais aussi dans mon estat ne dois-je pas me priver de tout divertissement & de tout relasche. Il faut estre à Dieu, mais aussi dans mon estat faut-il me maintenir; & si je ne pense pas à moy-mesme & à mes affaires temporelles, qui y pensera & qui y pourvoyera? Specieux raisonnements, qui pris dans un sens chrestien peuvent estre vray, & alors ne nous font rien dérober à Dieu de tout ce que nous luy devons; mais qui de la maniere que nous les entendons, n'aboutissent qu'à nous faire entièrement quitter Dieu pour le monde, ou du moins qu'à nous justifier l'indigne reserve que nous faisons de la meilleure part de nous-mesmes pour la donner au monde. Allons plus avant: rien dans nous non seulement qui n'appartienne à Dieu, mais qui n'ait une dépendance actuelle de Dieu pour subsister, ni qui puisse agir sans Dieu. Mais voicy l'injure la plus sensible que puisse recevoir de nous ce premier moteur, qui con-

273 SUR LA PURIFICATION

court à toutes nos pensées, à tous nos sentiments, à toutes nos actions par un secours continuel & toujours présent. C'est qu'à peine nous occupons-nous quelques moments de luy, qu'à peine tournons-nous quelquefois nostre cœur vers luy; que de tant d'actions qui composent nostre vie, à peine en peut-il compter quelques-unes qui soient pour luy. Je dis plus encore : comme Dieu est le souverain auteur de nos estres, il est maistre de nos destinées : car selon le raisonnement de l'Apostre, l'ouvrier ne peut-il pas faire tout ce qu'il veut de son ouvrage ? le placer comme un vase d'honneur sur le buffet, ou l'employer aux plus vils ministères ? le conserver ou le briser ? & quoy qu'il en fasse, n'est-ce pas toujours son ouvrage ? C'est à dire, Dieu qui nous a créés indépendamment de nous & sans nous, ne peut-il pas sans nous & indépendamment de nous, décider de nostre sort ? & de quelque maniere que sa providence en décide, soit pour nous faire briller dans l'éclat, ou pour nous laisser dans l'obscurité ; soit pour nous combler des biens de la vie, ou pour nous en priver ; soit pour nous rendre heureux selon le monde, ou pour nous refuser ce prétendu bonheur ; riches ou pauvres, grands ou petits, sains ou malades, consolez ou affligez, ne sommes-

nous pas toujours des creatures formées de sa main, & la difference de nos conditions qui ne change rien à ce caractère ineffaçable de creatures que nous portons, change-t-elle quelque chose à ce droit inviolable qu'il a sur nous & à ce caractère de maistre qui luy est propre ? Si donc nous voulons estre à Dieu comme nous le devons, si nous voulons rendre à son domaine l'hommage qui luy est dû, il faut que ce soit par une soumission sans bornes & par un plein abandon de nous-mesmes à toutes ses volontez. Qu'il nous fasse monter aux plus hauts rangs, ou qu'il nous en fasse descendre; qu'il nous appelle à des emplois éclatants, ou qu'il nous destine à ce qu'il y a de plus commun, & mesmes de plus méprisable; qu'il seconde nos desseins, ou que par une conduite particuliere de sa sagesse nos desseins échoient; dans la paix ou dans la guerre, dans la gloire du triomphe ou dans l'humiliation de la défaite, dans l'autorité ou dans la sujettion, dans la faveur ou dans la disgrâce, dans le repos ou dans le travail, dans l'opulence ou dans la disette, par tout il faut nous souvenir, comme le grand Prestre Héli, qu'il est le maistre, *Dominus est*; Reg. c. x. que c'est à luy d'ordonner sans nous rendre raison de ses ordres, & à nous d'obeir sans murmurer & sans nous plaindre; que c'est

attenter à ses droits que de prétendre nous marquer nous-mêmes la route que nous devons prendre, & choisir l'estat où il nous plaist de nous pousser; que luy appartenant dans tous les estats, il n'y en a point, quel qu'il soit, qui puisse nous dispenser de luy estre sincerement & totalement dévouëz.

C'est là, dis-je, de quoy je dois me souvenir. Ainsi, tant que je voudray mettre à ce devoir capital & general des exceptions; tant que je ne seray pas disposé à benir Dieu, ou comme le grand Prestre Héli lors qu'on m'annoncera de la part de Dieu les ordres les plus rigoureux, ou comme Marie lors qu'on me dira au nom de Dieu que j'auray l'ame percée d'un glaive de douleur, ou comme Jesus - Christ lors que par l'arrest de Dieu je me verray condamné à la croix, c'est à dire, aux adversitez & aux souffrances de la vie; tant que j'entreprendray de me conduire moy - mesme & de m'ingerer où il me plaira, où mon ambition me portera, où mon interest m'engagera, où mon plaisir m'attirera, sans égard aux veûes de Dieu & sans examiner quels desseins il aura formez sur moy; tant que je m'éleveray contre Dieu, dès qu'il ne condescendra pas à mes desirs, & qu'il permettra que je sois humilié, delaisé, persecuté, ruiné; tant que je diray, si j'estois en telle

Du telle situation je servirois Dieu, je me donneroies à Dieu, mais presentement je ne puis rien faire pour Dieu : enfin, tant que j'oseray compter avec Dieu, & que je ne luy feray pas sans restriction comme un transport universel de tout ce que j'ay & de tout ce que je puis avoir, de tout ce que je suis & de tout ce que je puis devenir, il ne se tiendra jamais suffisamment honoré de moy, ni jamais je n'auray rien à attendre de luy. Car pour aller jusques au principe, vouloir retenir quelque chose & le refuser à Dieu, c'est preferer à Dieu mesme ce que vous retenez & ce que vous luy refusez : par consequent ce n'est plus avoir pour Dieu cet amour de preference qui le met à la teste de tout ; & ne le pas aimer de la sorte, c'est se rendre indigne de sa grace, c'est meriter sa haine & s'attirer ses plus rigoureux chastiments.

Et voilà, mes chers Auditeurs, comprenez bien cecy, c'est une remarque bien vraye & bien importante : voilà ce qui arreste tous les jours tant de conversions, ce qui fait évanouïr tant de bons desseins, ce qui retient jusques à la mort tant de pecheurs dans un affreux éloignement de Dieu, & ce qui les damne. Je ne veux que vous-mesmes pour vous convaincre de ce que je vais vous dire, & vostre seule experience en se-

ra la preuve la plus sensible. Combien de mondains se sentent quelquefois touchés de la grace ? Pecheurs d'habitude & plongez depuis de longues années dans tous les desordres, ils voyent l'horreur de leur estat : la raison qui les éclaire, la foy qu'ils n'ont pas encore perduë, la conscience qui les pique au fond de l'ame, tout leur fait connoistre le déreglement de leur conduite, la nécessité de revenir à Dieu, les conséquences de ce retour, le prix infini du salut : ils voudroient y penser, que dis-je ? ils semblent mesmes en effet le vouloir. Mais dès qu'il en faut venir à l'exécution, ce qui déconcerte le projet qu'ils ont formé, ce n'est souvent qu'un seul point. A cet écueil, toutes leurs résolutions échoient. Que Dieu voulust leur passer cet article, ils seroient prêts à luy sacrifier tout le reste : que sur cela seul, le confesseur ministre de Dieu & vengeur de ses droits, se relaschast & leur fist grace, il n'y a rien d'ailleurs à quoy ils ne fussent en disposition de se soumettre. Mais au moment qu'on leur parle d'immoler cet Isaac, au moment qu'on veut appliquer le ciseau sur cet endroit vif, toute la nature se revolte, toute leur constance se dément. Ils estoient en voye de devenir des saints, sans cet obstacle qui s'est présenté & qu'ils n'ont pas le courage de lever. Et par-

ce qu'ils ne veulent pas faire ce dernier effort, parce qu'ils craignent de rompre ce lien qui les attache, au lieu de se rapprocher de Dieu & de rentrer en grace avec luy, ils s'en éloignent plus que jamais, ils se rengagent dans leurs habitudes criminelles, ils ne gardent nulles mesures & se laissent emporter à tout ce que leur cœur corrompu leur inspire. Car ils sentent bien qu'ils ne peuvent estre à Dieu, s'ils n'y sont pleinement; & qu'après luy avoir immolé mille autres victimes, s'ils épargnent celle qu'il leur demande, il ne peut estre content. D'où ils concluent que ne voulant pas faire à Dieu ce sacrifice, ils n'ont donc plus rien à ménager sur tout le reste, & qu'autant vaut se perdre en satisfaisant toutes leurs passions, que n'en satisfaisant qu'une seule. Damnable raisonnement, dont les suites sont affreuses. De là plus de frein qui les arreste, plus de crainte de Dieu, plus de soin du salut. Et ce qui met le comble à leur malheur, c'est que les années, bien loin de déprendre leur cœur de ce qu'ils ont aimé jusqu'à ne pouvoir se résoudre d'y renoncer pour Dieu, ne servent au contraire qu'à les y attacher davantage. Jusques à la mort ils en sont idolâtres. Ils emportent avec eux cette victime d'iniquité, ou ils ne la laissent que pour passer en la quittant dans les

mains de la justice divine & pour en ressentir les plus redoutables vengeances. Combien de reprouvez souffrent dans l'enfer & y souffriront éternellement; pourquoy? une seule attache les a perdus. Sur toute autre chose ils estoient les mieux disposez du monde; ils avoient des principes de probité & d'honneur, ils avoient un fonds de christianisme & de religion: mais la religion s'étend à tout, & ils ont voulu la restreindre; ils ont voulu composer avec Dieu, & Dieu ne veut point de composition. Il les a abandonnez, & ils se sont abandonnez eux-mêmes.

Si donc, Chrestiens, nous nous sentons aujourd'huy touchez de quelque desir d'estre à Dieu, suivons-le; mais entrons dans le sentiment du Prophete. Cet exemple est d'autant plus propre pour vous & pour cette Cour, que c'est l'exemple d'un grand Roy & d'un saint Roy. David humilié devant Dieu, luy disoit: Seigneur tout est à vous, & tout vient de vous, la grandeur, la puissance, la gloire; *Tua est, Domine, magnificentia & potentia & gloria*: rien dans le ciel & sur la terre qui ne vous appartienne, & qui ne soit soumis à vostre empire; *Cuncta quæ in celo sunt & in terrâ, tuæ sunt; tu dominaris omnium*. De là que concluoit-il? ah! Seigneur c'est donc avec joye, & dans la simplicité de

1 Paral.
c. 29.

Idem.

mon cœur, que je vous offriray toutes choses : avec joye, parce que je sçais que je n'en puis faire un usage, ni plus glorieux pour vous, ni plus salutaire pour moy : dans la simplicité de mon cœur, sans user d'aucun détour & sans vous en dérober la moindre partie.

Unde & ego in simplicitate cordis mei latus *Ibidem.*
obtuli universa. Voyez-vous, mes chers Au-

diteurs, comment de l'universalité du domaine de Dieu, si je puis encore user de ce terme, il tiroit comme une conséquence nécessaire, l'universalité de l'oblation que nous devons faire de nous-mêmes à Dieu?

Et bien loin qu'il comptast pour beaucoup un tel sacrifice, & qu'il crust faire par là quelque chose de grand, il s'étonnoit au contraire que Dieu voulust bien l'accepter de sa main. Car qui suis-je, Seigneur, adjoustoit-il, & qu'est-ce que ce peuple dont vous m'avez donné la conduite, pour que nous osions vous offrir cela, & que vous daigniez le recevoir de nous? Ne sont-ce pas vos dons que je vous rends, & ne sont-ce pas vos biens que je vous presente? *Quis e-* *Ibidem.*

go, & quis populus meus, ut possimus hac tibi universa promittere? tua sunt omnia; & quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi.

Ainsi parloit un Roy, un Roy victorieux & conquérant. Ainsi dans l'éclat qui l'environnoit, & au milieu de toute la pompe

286 SUR LA PURIFICATION
du siècle, se souvenoit-il qu'il y a au dessus
de tous les Roys & par consequent au des-
sus de tous les hommes, un souverain Maî-
tre dont le domaine essentiel demande une
sincere oblation de nous-mesmes, dont le
domaine universel demande une entiere o-
blation de nous-mesmes, & dont le domai-
ne éternel demande enfin une prompte obla-
tion de nous-mesmes; c'est la troisième partie.

III.
PARTIE.

IL ne faut pas s'étonner si l'Apostre ins-
truifant les premiers fidelles, entre les au-
tres maximes de religion qu'il leur propo-
soit, s'attachoit particulièrement à celle-
cy, que nul de nous ne vit pour soy-mesme
& que nul de nous ne meurt pour soy-mes-
me: mais que soit que nous vivions, soit que
nous mourions, c'est pour le Seigneur que
nous devons vivre & mourir, puisque vi-
vant & mourant nous sommes à luy. *Sivè er-
gò vivimus, sivè morimur, Domini sumus.* Il
parloit ainsi, dit saint Chrysostome, parce
qu'il sçavoit que le domaine de Dieu est un
domaine éternel; & qu'en consequence de
cette éternité de domaine, il n'y a pas un
moment de nostre vie qui luy puisse estre
disputé. En sorte que dès que nous com-
mençons d'estre, nous commençons à dé-
pendre; ne sortant du neant que pour en-
trer dans la possession de Dieu, c'est à dire

Rom. c.
14.

dans un estat où nous appartenons à Dieu, & où nous ne pouvons estre justement possédez d'aucun autre que de Dieu. C'est sur ce principe que l'Ange de l'école saint Thomas a establi cette opinion si raisonnable, que l'homme dès le premier instant qu'il connoist Dieu, est obligé de l'aimer & de s'élever vers luy ; & que le premier péché que nous commettons dans le moment que nostre raison se developpe, & que nous pouvons user de nostre liberté, est de ne pas faire à Dieu ce sacrifice de nous-mêmes que l'Ecriture appelle le sacrifice du matin : *Holocaustum matutinum*. Opinion, dis-je, ^{4. Regi} ^{c. 16.} quelque apparence qu'elle ait de severité, la plus conforme à la lumiere mesme naturelle. Car selon le raisonnement d'un sçavant Cardinal expliquant la-dessus la pensée & la doctrine de saint Thomas, pourquoy l'homme au sortir de l'enfance & lorsqu'il commence à ouvrir les yeux, ne les tournera-t-il pas vers son souverain auteur ? Pourquoy differera-t-il un moment à le reconnoistre, & pourquoy auroit-il droit de ne luy pas offrir les premices de cet estre qu'il n'a receû & qu'il n'a pû recevoir que pour luy en faire hommage ?

C'est dans cette veüe, que saint Augustin touché d'une douleur amere, & repassant devant Dieu les années de sa vie, s'écrioit :

August.

beauté plus ancienne que le monde, c'est trop tard que je vous ay aimée ; *Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua*. Prenez garde : il ne s'arrestoit point à tous les autres motifs que la penitence chrestienne auroit pû luy fournir, pour pleurer ces delais criminels qu'il avoit apportez à sa conversion : mais il mesuroit le temps de sa conversion à celuy de ses obligations ; & comparant l'un à l'autre, il se confondoit d'avoir si mal rempli celui-cy, par l'abus qu'il avoit fait de celui-là. Car quelle honte pour moy, disoit ce saint penitent, que Dieu m'ait aimé pendant des siècles infinis, & que le monde, ma passion, d'indignes objets & une aveugle cupidité luy ayent enlevé la meilleure partie de ce petit nombre de jours que j'avois pour répondre à son amour ! Quel desordre que Dieu ayant toujourns esté mon Dieu, je me sois soumis & donné si tard à luy, comme sa creature ! Voilà quel estoit le sujet de son repentir & de ses regrets : *Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua*.

Aussi est-ce par cette regle, que les Prophetes qui furent les oracles de l'ancienne loy, ne demandoient pas moins à l'homme qu'une éternité de culte & d'adoration, pour honorer cette éternité de domaine qui est l'un des plus nobles attributs de Dieu. Et comme la vie de l'homme prise dans toute
sa

sa durée, est une espece d'éternité pour luy; comme Moÿse en parlant de Dieu & usant d'une expression divine & mystérieuse, asseûroit que le Seigneur regneroit éternellement, & au delà de l'éternité mesme, *Dominus regnabit in aeternum & ultra* : ainsi ^{Exod. c. 15.} le Prophete Michée ne craignoit point de s'engager trop, quand il promettoit à Dieu de luy rendre un hommage éternel & plus qu'éternel : *Ambulabimus in nomine Domini Dei nostri in aeternum & ultra*. Comme ^{Michée. c. 4.} s'il n'eust pas voulu, remarque saint Jérôme, que le domaine de Dieu sur sa personne, l'emportast sur le zèle de sa pieté; & que par une sainte émulation, il eust ambitionné d'estre aussi long-temps & aussi tost à Dieu, que Dieu avoit esté à luy.

Mais, Chrestiens, sans chercher d'autres exemples, arrêtons-nous à celuy-cy que nous presente dans ce mystere le Sauveur de nos ames. Car voilà l'important devoir qu'il prétend encore aujourd'huy nous enseigner. C'est un Dieu enfant, un Dieu qui vient de naistre; & quarante jours à peine se sont écoulés depuis sa naissance, que déjà il veut estre porté à l'autel du Seigneur, & là se sacrifier à son Pere. D'une si belle vie qu'il doit mener sur la terre, il ne veut pas qu'il y ait un âge qui ne serve à la gloire de Dieu; & l'engagement qu'il contracte

par cette oblation de luy-mesme, ne regarde pas seulement ses premieres années & le temps present, mais toute la suite de ses années & tout l'avenir. Tellement que le sacrifice de sa croix & de sa mort ne sera point un autre sacrifice que celuy-cy, mais le dernier acte de celuy-cy, la perfection & la consommation de celuy-cy. Et quand la veille de sa passion, il dira à son Pere : j'ay achevé l'ouvrage pour lequel vous m'avez envoyé, & que vous m'avez confié; *Opus consummavi quod dedisti mihi* : quand sur la croix, prest à remettre son ame entre les mains de son Pere, il s'écriera: tout est consommé, *consummatum est*; il ne parlera point d'un autre ouvrage, que de celuy mesme qu'il commence dans le temple & dans sa sainte présentation.

Joan.
c. 17.

Ibid.
c. 19.

Matth.
c. 20.

Figurons-nous donc, mes chers Auditeurs, que Jesus-Christ dans cette Feste que nous sollemnisons, s'adressant à nous, & nous animant par son exemple, nous dit à chacun en particulier ce qu'il dît depuis à ses Apostres : *Ecce ascendimus Jerosolymam, & filius hominis tradetur* : nous voicy enfin à Jerusalem, & l'heure est venue où le fils de l'homme doit estre livré; ne differons point, & ne faisons pas perdre à Dieu un moment de cette gloire qu'il attend de moy & de vous, & que nous pouvons luy pro-

curer par une oblation prompte de nous-mêmes. Quand le Fils de Dieu tint ce langage à ses disciples, l'Evangeliste remarque qu'ils n'y comprirent rien, quoy que ces paroles fussent néanmoins très intelligibles :

Et ipsi nihil horum intellexerunt. Voilà , Luc. c. 18.

Chrestiens , l'estat de nostre misere , & à quoy nous en sommes réduits. Nostre divin Maistre nous presche aujourd'huy par son exemple qu'il faut nous donner promptement à Dieu, & qu'autrement nous ne pouvons bien reconnoistre le domaine éternel que Dieu a sur nous. Verité incontestable; mais malgré toute son évidence, verité que l'esprit du siecle, cet esprit aveugle & grossier, nous rend obscure ; en sorte que nous ne la comprenons jamais , parce que nous ne voulons jamais la comprendre : *Et erat* ibid.

verbum istud absconditum ab eis. Car nous voulons estre à Dieu, mais quand ? toujours pour l'avenir , & jamais pour le jour present. Ecoutez-moy , & taschez à découvrir sur cela toute la perversité du cœur de l'homme, pour en concevoir toute l'horreur qu'elle merite , & s'il estoit possible , toute l'horreur que Dieu en conçoit. Nous voulons estre à Dieu, quand nous n'aurons plus rien qui nous attire ailleurs , ni qui puisse nous y retenir : estre à Dieu quand il ne nous restera rien autre chose dans la

vie, ni engagement à former, ni ambition à contenter, ni rang où aspirer, ni prétentions à soutenir, ni fortune ni figure à faire; que nous nous trouverons, pour ainsi dire, abandonnez à nous-mêmes, & qu'en nous présentant au Seigneur, nous ne luy présenterons qu'une vie désormais usée, caduque, & inutile: estre à Dieu quand nous aurons donné à nos passions tout le loisir & tous les moyens de se satisfaire; que nous leur aurons mille fois sacrifié tous ses intérêts; qu'aux dépens de sa gloire & de sa loy, nous aurons aveuglément suivi tous nos desirs, & brutalement assouvi toutes nos cupiditez: estre à Dieu quand il nous plaira, & non point quand il luy plaît; quand la seule raison nous y engagera, & non point quand la religion nous y appelle; quand ce sera la dernière & l'unique ressource que nous aurons, ou pour faire parler de nous dans le monde, ou pour charmer l'ennui de la vie, & non point quand le devoir nous y oblige & que la pitié nous l'inspire: enfin, estre à Dieu quand il n'y aura plus à reculer, plus à remettre; & que surchargez, accablez de dettes, il faudra par une pénitence précipitée appaiser sa justice, ou par un affreux désespoir consentir à nostre éternelle reprobation. Tel est le plan de conduite que nous nous traçons à l'égard de Dieu; tel

est dans le partage de nos années le temps que nous luy assignons.

Mais est-ce là, mon cher Auditeur, honorer Dieu ; ou n'est-ce pas l'outrager ? Est-ce reconnoistre sa souveraineté, que de luy prescrire ainsi le temps qu'il nous plaist ? Est-ce rendre hommage à son domaine, que de luy assigner dans ce temps les dernières années de la vie ; des années sur quoy nous ne pouvons compter, & qui ne viendront peut-estre jamais pour nous, parce que la mort nous enlevera avant qu'elles viennent ? Quoy Dieu traité de la sorte, nous attendra ? il se contentera de ce partage ? c'est à dire, il se contentera que nous luy presentations ce que le monde avant luy aura longtemps possédé & mille fois prophané ? que nous luy presentations ce que le monde méprisera & rebuttera ; & que nous le luy presentations, parce que le monde commencera à le mépriser & à le rebutter ? que nous luy presentations ce que nous ne pourrons plus luy refuser, sans attirer sur nous un arrest de condamnation d'autant plus inévitable, qu'il sera prest à le lancer sur nos testes ? Ah ! mon Dieu, seriez-vous ce que vous estes, si vous estiez obligé de nous recevoir à de telles conditions ? & serions-nous ce que nous sommes, s'il nous estoit permis de vous les imposer ? Non, non, Chrestiens, il n'en ira

pas ainsi ; & Dieu pour ce qu'il se doit à luy-mesme, a bien sceû establir dans l'ordre de la predestination des hommes , des loix-rigoureuses qui le garentissent de cet outrage. Car si nous l'en croyons (& qui en croirons-nous mieux que luy, puisque toutes ses paroles sont infaillibles, & qu'il est la verité mesme ?) si, dis-je, nous l'en croyons, après que nous l'aurons si indignement traité, il nous frappera de son mépris : & quels seront les terribles effets de ce mépris de Dieu ? comprenez-le. Ce ne sera point d'estre insensible à nos vœux, si nos vœux sont sinceres & qu'ils partent du cœur. Ce ne sera point de se tenir éloigné de nous, si c'est de bonne foy que nous nous tournons vers luy , & que nous le cherchons. Ce ne sera point de nous rejeter, si par une vraye & solide oblation de nous-mesmes, nous nous presentons à luy. Il a dit qu'à quelque temps que le pecheur voulust revenir à luy, il le recevrait; qu'à quelque temps que nous fussions bien résolus d'estre à luy , il agréeroit le don que nous luy ferions. Mais prenez garde : ce retour veritable, cette resolution ferme, cette bonne volonté dépend de Dieu & de sa grace ; & que fera Dieu en vous méprisant, après que vous l'aurez méprisé ? c'est qu'il vous privera de cette grace, je dis de cette grace

efficace & forte, de cette grace d'autant plus
 necessaire, que vous ferez plus foible, &
 que vous aurez plus d'efforts & plus de che-
 min à faire, après de longs égarements,
 pour le retrouver. Il la retirera; & alors
 vous ne voudrez plus estre à luy; vous ne
 ferez plus mesmes guere en estat de le vou-
 loir, parce que vous ne l'aurez pas voulu
 lorsque vous en aviez le pouvoir. Ces an-
 nées que vous luy destiniez; vous voudrez
 encore les donner au monde. Du jour pre-
 sent, vous remettrez toujourns au lendemain,
 & de ce lendemain à un autre, jusqu'à ce
 que vous soyez enfin arrivé à ce dernier
 jour qui n'aura plus de lendemain pour
 vous. Ou s'il vient un âge avancé, & un
 temps auquel il semble que vous vouliez
 vous donner à Dieu, vous ne le voudrez
 qu'imparfaitement, vous ne le voudrez qu'à
 demi, vous croirez le vouloir & vous ne le
 voudrez pas. Et c'est en ce sens qu'il faut
 entendre cette menace qu'il a si souvent rei-
 terée dans l'Ecriture, & exprimée en tant
 de manieres differentes: alors ils m'invo-
 queront, & je seray sourd & insensible à
 leurs prieres; ils me chercheront, & je me
 déroberay à leur veüe, en sorte qu'ils ne me
 trouveront pas: ils frapperont à la porte,
 & ils me crieront, Seigneur, Seigneur;
 mais moy, sans leur ouvrir, je leur répon-

dray que je ne les connois point; je les renverray à ces faux dieux qu'ils m'auront préférés, & à qui ils auront consacré leurs plus beaux jours.

Terrible, mais juste chastiment, à quoy vous vous exposez, mon cher Auditeur, & dont vous n'aurez pas lieu de vous plaindre, puisqu'il n'aura rien de si rigoureux que vous n'ayez sans doute bien mérité. Vous me direz que cela doit donc désespérer ceux de mes auditeurs, qui jusques à présent engagez dans le monde & dans les intrigues criminelles du monde, ont passé de longues années sans se donner à Dieu, & voudroient maintenant rentrer dans le devoir & le servir. N'y a-t-il plus de retour pour eux, & ne peuvent-ils plus faire à Dieu un sacrifice d'eux-mêmes qui luy soit agréable? Je n'ay garde, Chrétiens, de le penser & de le dire de la sorte. Il ne m'appartient pas de marquer ainsi des bornes à la miséricorde de notre Dieu. Je sçais qu'il y a eû des pénitents de tous les âges, c'est à dire, des hommes qui rebelles à Dieu & à ses grâces avoient consumé presque toute leur vie dans une revolte & dans un desordre continu, & néanmoins ont enfin ouvert les yeux, ont reconnu leur injustice, & l'ont réparée en se soumettant au legitime empire du Maître dont rien n'eust dû jamais

les separer. Des femmes qui idolastres du siècle, & plus idolastres encore d'elles-mêmes, s'estoient fait une divinité de leur corps, & avoient consacré à cette divinité prétenduë non seulement tout le cours d'une florissante jeunesse, mais tout ce qu'elles avoient receû de jours au-delà ; & qui tout à coup ont renoncé à leurs anciennes habitudes, ont pris le parti de la pieté & d'une pieté solide, se sont enfin renduës, si je puis ainsi parler, au souverain Seigneur à qui elles s'estoient derobées, & luy ont offert dans leurs personnes autant de victimes qu'il a bien voulu accepter. Voilà ce que je sçais, & de quoy je suis obligé de convenir. Mais aussi convenez avec moy, que ces exemples où nostre Dieu fait paroître les richesses de sa misericorde, sont moins communs que nous ne le pouvons penser, & qu'il y en a mille autres contraires où il exerce toute la severité de sa justice : & de-là concluez deux choses très importantes & dignes de toute vostre reflexion. Car de ces deux sortes d'exemples, les uns de misericorde, & les autres de justice, je vous propose les premiers pour soutenir encore vostre confiance, si vous estes de ceux à qui la conscience reproche de s'estre depuis long-temps soustraits au domaine de Dieu, & d'avoir vieilli dans le service du

monde & dans l'esclavage de leurs passions; & je vous propose les seconds, pour vous inspirer une crainte salutaire & bien fondée, & pour vous engager fortement à consacrer à Dieu les premices de vostre vie, si vous estes de ceux qui se trouvent dans l'heureux estat de le pouvoir faire. Développons cecy, & expliquons-nous.

Je parle d'abord à vous, mon cher Auditeur; à vous, dis-je, qui sur le retour de l'âge commencez à comprendre le devoir capital de la religion que nous professons, qui est de nous donner à Dieu de bonne heure, & d'honorer par cette prompte oblation de nous-mêmes l'éternité de son domaine. Verité fondamentale que vous reconnoissez, mais que vous craignez de reconnoître trop tard. Justement effrayé des menaces du Seigneur que je viens de vous faire entendre, & pressé par le remords de vostre cœur, il vous semble qu'elles doivent s'accomplir en vous; & cette pensée vous décourage, comme s'il n'estoit plus temps de vous réduire sous la loy de Dieu, & de luy offrir une victime qu'il rebutteroit. Mais à Dieu ne plaise que ce discours servist à rallentir la ferveur de vos résolutions, & à rendre inutiles les efforts de la grace. Non, mon cher Frere, ces menaces divines qui vous troublent, ne sont point

si generales qu'elles ne puissent avoir & qu'elles n'ayent eû leurs exceptions. Elles ne sont point si décisives ni si précises, que d'autres que vous n'en ayent appelé, & que vous ne puissiez en appeller comme eux à la miséricorde du Maistre qui les a prononcées. Or pourquoy ne ferez-vous pas de ce nombre, & pourquoy ne prendrez-vous pas toutes les mesures nécessaires pour en estre ? Vous le pouvez, & c'est à vous en particulier que je l'annonce ; à vous qui m'écoutez, & que Dieu appelle tout de nouveau par ma voix ; à vous en qui ce discours excite certains sentiments, qui sont les effets d'une grace speciale ; à vous à qui Dieu ouvre les voyes du retour par ces pensées & ces desirs secrets qu'il vous inspire ; à vous qu'il a conservé pour cela jusqu'à ce précieux moment, qui peut estre est le dernier, mais qui peut devenir le principe de vostre éternelle predestination. Il est vray : vous n'aurez plus l'avantage de vous estre donné au Seigneur de bonne heure, & c'est de quoy vous gémirez en sa presence : mais du moins aurez-vous désormais l'avantage d'estre à luy constamment, d'estre à luy jusqu'au dernier soupir de vostre vie, & de reparer par vostre persévérance vos revoltes passées. C'est ainsi, dis-je, que je vous parle ; mais

300 SUR LA PURIFICATION
voicy ce que j'adjouste pour les autres.

Car de compter aussi, mon cher Auditeur, qu'il sera toujours temps de reprendre le joug du Seigneur, après l'avoir secoué; & sur ce principe vous livrer au monde dès vos premières années, & ne réserver à Dieu qu'un reste de vie: de se promettre que Dieu sera toujours également prest à vous prévenir, & à faire toutes les avances pour vous rechercher: de s'attendre que le thresor de ses miséricordes vous sera toujours ouvert, & que vous y trouverez au besoin tous les secours & tous les moyens sur quoy vous faites fond; c'est une confiance présomptueuse à laquelle j'oppose les exemples de tant de mondains & de mondaines, qui y ont esté trompez avant vous, & après qui je n'ay que trop lieu de craindre que vous ne le soyiez vous-mesme. Quelle raison avez-vous d'esperer, qu'ils n'eussent pas comme vous; & si d'affreuses suites leur ont fait voir combien leurs esperances estoient fausses, qui vous asseûre que de semblables épreuves ne vous convaincront pas un jour, mais à vostre ruine éternelle, que vos pretentions n'estoient pas mieux establies? Ah! Chrestiens, ne nous exposons pas à un danger dont les consequences sont si terribles. Ne remettons point à une autre occasion, ce que nous

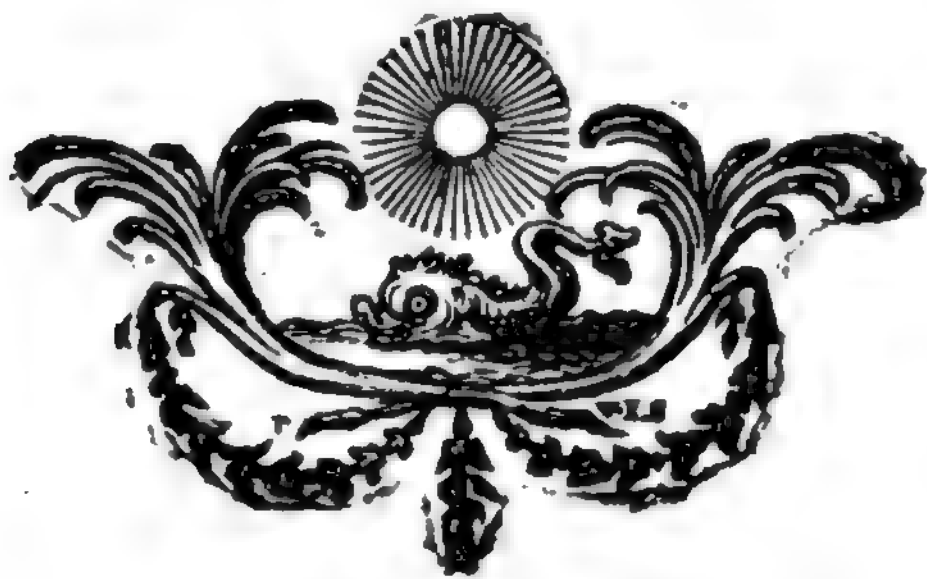
pouvons faire dans les conjonctures presentes. Elles ne seront jamais plus glorieuses pour Dieu, ni plus salutaires pour nous. Autant de moments que nous refusons à Dieu, ce sont autant de moments perdus, non seulement pour luy, mais pour nous-mêmes. Encore s'ils estoient seulement perdus; mais parce qu'ils auront esté perdus, ce seront contre nous autant de sujets de condamnation. Offrons-nous comme Jesus-Christ, dès que nous le pouvons, dès que nous nous y sentons attirés, dès que Dieu nous y invite & par luy-mesme & par ses ministres. Mais sur tout offrons-nous comme Jesus-Christ, par qui? par Marie; car c'est par Marie qu'il veut estre offert, par Marie qu'il veut estre porté dans le Temple, par Marie qu'il veut estre mis entre les mains du grand Prestre; & si nous pensons à faire à Dieu le sacrifice de nous-mêmes, faisons-le par la Mere de Dieu. Que ce sacrifice de nous-mêmes soit comme la consommation du sacrifice qu'elle fait aujourd'huy de son Fils. Avec la mediation de cette Vierge toute puissante, il n'est rien que le ciel n'agrée; & c'est ainsi que nous honorerons le domaine de Dieu, ce domaine essentiel, ce domaine universel, ce domaine éternel.

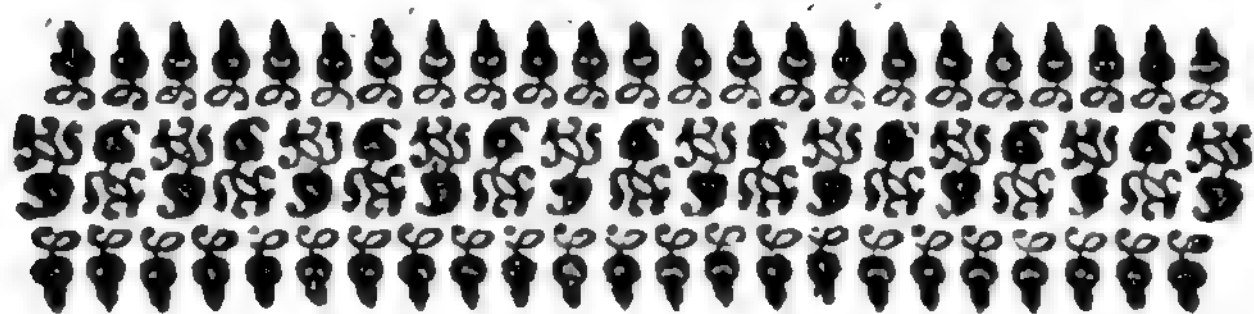
Cette morale, Sire, est pour les Roys aussi bien que pour les autres hommes: &

je le dis avec d'autant plus d'assurance & plus de consolation en présence de vostre Majesté, qu'entre tous les autres Monarques, il n'en est point qui rende au souverain Maître du monde, de plus éclatants temoignages d'une soumission vraiment chrestienne. Nous vous voyons, Sire, au comble de la grandeur humaine. Tout ce qui peut relever un Roy, & luy donner dans le monde un grand nom, le ciel l'a réuni dans vostre personne sacrée; l'éclat de la Majesté, l'étendue de la puissance, la sagesse des conseils, le succès des entreprises, la gloire des armes. Voilà ce que nous admirons; voilà ce que toute l'Europe attentive à vous considérer, est forcée de reconnoître elle-même, & à quoy elle ne peut refuser des éloges d'autant plus glorieux qu'elle auroit plus d'intérêt à les diminuer & à les obscurcir. Mais, Sire, dans ce haut degré d'élevation, ce qu'il y a de plus digne de nos admirations & de plus grand, c'est que vostre Majesté ne se laisse point ébloüir par sa grandeur même; c'est que dans la splendeur de sa puissance, elle n'oublie point qu'il y a au dessus de toutes les puissances mortelles un Tout-puissant; c'est que prevenüe des sentiments d'une religion pure & sincère, elle se souvient comme Salomon, ce Prince si sage & le Sage même par excellence, qu'il y a au

plus haut des cieux un plus grand qu'elle ,
le createur de tous les hommes & le Roy des
Roys. C'est dans cet esprit, Sire, que vous
vous estes aujourd'huy prosterné devant l'au-
tel de ce Dieu de gloire & de ce suprefme
dominateur de l'univers. Nous avons veû
vostre Majesté humiliée en sa presence, luy
faire hommage de tout ce que vous estes :
nous vous avons veû au milieu de la plus
florissante Cour, luy presenter, en vous pre-
sésentant à luy, ce qu'il y a sur la terre & se-
lon le monde, de plus venerable & de plus
auguste. Qu'il est beau, Sire, après avoir
paru sur le throsne en souverain, pour im-
poser aux peuples la loy; après avoir tant de
fois paru à la teste des armées en conque-
rant, pour soutenir les droits de vostre em-
pire, & pour abbattre l'orgueil & confon-
dre les projets de tant de nations ennemies,
de paroître ensuite aux pieds du Seigneur
en suppliant, pour honorer son domaine,
superieur à toute domination, ou plustost
le principe & l'appui de toute domination;
pour luy faire une protestation solemnelle
de la plus religieuse & de la plus humble
dépendance; pour luy soumettre, par l'o-
blation la plus parfaite, tout ce qu'il vous a
soumis ! Qu'il y a là de fermeté d'ame & de
noblesse, qu'il y a d'équité & de droiture,
qu'il y a de solide pieté & par consequent

de veritable grandeur ! Il est , si je l'ose dire , de l'interest & de l'honneur de Dieu , de maintenir vostre Majesté dans ce mesme lustre qui luy attire les regards du monde entier , puisque plus vous serez grand , plus Dieu tirera de gloire des hommages que vous luy rendez. Il aura , Sire , dans vostre personne Royale aussi bien que dans la personne de David , un Roy selon son cœur , fidelle à sa loy , zélé pour sa loy , protecteur & vengeur de sa loy. Mais ce ne sera pas sans retour de sa part , ni sans recompense. Après vous avoir couronné si glorieusement sur la terre , il vous prepare dans le ciel une couronne immortelle , que je vous souhaite au nom du Pere , du Fils & du saint Esprit-





S E R M O N

S U R

L' A S S O M P T I O N

D E

LA VIERGE.

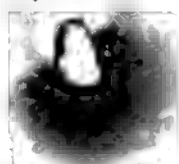
Maria optimam partem elegit , quæ non auferetur ab eâ.

Marie a choisi la meilleure part, qui ne luy sera point ostée. En Saint Luc chap. 10.

CE fut à Marie sœur de Marthe, que le Fils de Dieu rendit ce temoignage avantageux : c'est ainsi qu'il se declara pour elle, & qu'il la felicita de ce qu'elle s'attachoit à l'écouter , pendant que Marthe se fatiguoit & s'empressoit à le servir. Il faut néanmoins convenir, que ces paroles de nostre Evangile appliquées à la feste que nous celebrons , expriment parfaitement le caractere de Marie Mere de Jesus , puisqu'



elle a eû sans contredit en toutes choses la meilleure part. Je n'aurois pour vous en convaincre, qu'à parcourir tous les mystères qui se sont accomplis dans la personne de cette incomparable Vierge, & qu'à vous y faire remarquer les privileges infinis de grace & de gloire, qui l'ont élevée au dessus de tous les justes & de tous les esclûs de Dieu. Mais je m'arreste uniquement à l'auguste mystere de son Assomption. Car ce degré de gloire si sublime où elle paroist aujourd'huy, cette couronne d'immortalité qu'elle reçoit des mains de son Fils, cette beatitude qu'elle possède, & qui doit estre la recompense éternelle de ses éminentes vertus, c'est la consommation non seulement de toutes les graces dont elle a esté comblée, mais de tous les merites qu'elle a acquis, & par consequent ce que nous pouvons dire estre pour elle souverainement & par excellence la meilleure part qui ne luy sera point enlevée : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ.* Heureux partage de Marie, qui doit estre le sujet de nos réflexions, & auquel nous devons tous nous interesser, si nous avons comme chrestiens les sentimens de religion, que la veüe du triomphe de cette Mere de Dieu doit produire dans nos cœurs. Ce que nous appelons son Assomption, est par excellence le



mystere de sa gloire : mais si nous sçavons bien nous l'appliquer & en profiter, il n'est pas moins le mystere de nostre esperance ; & voilà ce que j'entreprends de vous faire voir, après que j'auray demandé les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de sa bienheureuse Epouse. *Ave Maria.*

C'Est de l'esperance que le juste vit, aussi bien que de la foy. C'est sur l'esperance aussi bien que sur la foy, qu'est fondé tout l'édifice de cctte perfection chrestienne dont la charité est le comble. C'est par l'esperance aussi bien que par la foy, que nous nous élevons à Dieu, que nous cherchons Dieu, & que nous trouvons le Royaume de Dieu. Ainsi, Chrestiens, quand j'ay dit que le mystere de ce jour estoit un des mysteres de nostre esperance, j'ay prétendu vous en donner l'idée la plus haute, & tout ensemble la plus consolante & la plus édifiante que vous en ayez jamais conceüe. Ecoutez - moy, & vous en allez convenir. Pour y proceder avec ordre, je ne prétends point penetrer le fond de la beatitude & de la gloire, dont la Reine des Anges jouit dans le ciel ; car comme remarque saint Bernard, si l'œil n'a point veû, & si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare au moindre de ses esclûs, qui pour-

ra comprendre, & encore moins expliquer ce qu'il a préparé pour la plus parfaite & la plus sainte de toutes les Vierges? Sans vouloir donc connoître la gloire de Marie en elle-mesme, il me suffit d'en examiner le principe & les effets: le principe, par rapport à Marie qui la possède; & les effets, par rapport à nous qui comme enfants & serviteurs de Marie devons y participer. Car envisageant cette gloire dans son principe & par rapport à Marie, j'y découvre un des plus puissants motifs de nostre esperance: & la considerant dans ses effets & par rapport à nous, j'y trouve un des plus solides appuis de nostre esperance. Appliquez-vous à ma pensée. Il est certain que Marie dans son Assomption a receû de Dieu comme une double plenitude, je veux dire, une plenitude de bonheur, & une plenitude de pouvoir: une plenitude de bonheur pour elle-mesme, & une plenitude de pouvoir pour ceux qui l'invoquent. Or la veüe de son bonheur, ou plustost de ce qui a esté la cause & la source de son bonheur, c'est ce qui doit exciter nostre esperance; & la veüe de son pouvoir auprès de Dieu, c'est ce qui doit affermir nostre esperance. Je pourrois m'en tenir là: mais parce que rien n'est plus sujet à l'illusion que l'esperance mesme chrestienne, & que rien n'est

plus dangereux dans la voye de Dieu que l'abus de cette vertu ; j'adjouste à ces deux veritez une reflexion qui m'a paru bien importante , & que je vous prie de faire avec moy : c'est qu'en mesme temps que le mystere de ce jour excite & affermit nostre esperance, il nous apprend encore à la regler, & à n'en pas abuser. Instruction à laquelle je réduis tout ce discours , pour combattre deux erreurs grossieres où nous tombons communément sur le sujet de la gloire de Marie; l'une qui regarde les moyens par où elle y est parvenue, & l'autre les avantages qui nous en doivent revenir. Car ces moyens par où Marie est parvenue au comble de sa gloire , nous nous les figurons tout differents de ce qu'ils ont esté; & ces avantages qui nous doivent revenir de la gloire de Marie , nous nous les promettons tout autres qu'ils ne sont en effet. Deux erreurs, dis-je, infiniment préjudiciables. Taschons à nous en préserver ; & pour cela reconnaissons premierement quel a esté le vray principe de la beatitude de Marie; & voyons ensuite quel est le pouvoir que Dieu luy a donné pour nous secourir. Le principe de sa beatitude bien expliqué, nous garantira de la premiere erreur ; & la mesure de son pouvoir bien entenduë, nous mettra à couvert de la seconde. Voilà tout mon

dessein , & ce qui demande une favorable attention.

I.
PARTIE

CONsiderer dans l'Assomption de Marie une Vierge triomphante , une Reine couronnée , une creature élevée au dessus de tous les ordres des esprits bienheureux & placée dans le rang de la gloire le plus éminent ; en un mot, une Mere de Dieu beatifiée par le Dieu mesme qu'elle a conçu , & qu'elle a-cû l'honneur de porter dans ses chastes entrailles : je l'advouë , Chrestiens, c'est quelque chose de grand, quelque chose qui surpasse toute expression humaine , & sur quoy l'on pourroit bien s'écrier : *O altitudo divitiarum !* O abysme des thresors de Dieu ! c'est ce que l'Eglise semble nous proposer d'abord dans cette solemnité, & c'est là que nos reflexions sur ce mystere se sont peut-estre jusques à present terminées. Mais si cela est , & si nous en sommes demeurez-là, quelque auguste que nous ait paru ce mystere , j'ose dire, que ni vous ni moy ne l'avons jamais bien penetré. Car il est vray : voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'il y a dans l'Assomption de Marie, d'éclatant & de magnifique : mais l'esprit de la foy qui perce , comme dit saint Paul , jusques dans les secrets les plus intimes, & pour user du terme de cet Apostre, jusques

dans les profondeurs de Dieu, *Etiam profunda Dei*, nous y découvrons bien d'autres ^{1. Cor. 2.} sujets d'admiration, En voicy un, Chrétiens, qui vous surprendra, mais qui vous édifiera; & qui détrompant vos esprits, excitera dans vos cœurs les sentiments les plus vifs de l'espérance des justes. Appliquez-vous, s'il vous plaît.

Qu'est-ce donc que je conçois, ou qu'est-ce que je dois concevoir dans le mystère que nous célébrons? une Mere de Dieu glorifiée, non point absolument & précisément parce qu'elle a esté Mere de Dieu, mais parce qu'elle a esté obéissante & fidelle à Dieu, mais parce qu'elle a esté humble devant Dieu, mais parce qu'en vertu de ces deux qualitez elle a esté singulièrement & par excellence la servante de Dieu. Voilà ce que je considère dans son Assomption, comme l'essentiel & le capital, à quoy nous devons nous attacher, & c'est le précis & le fonds de toute cette première partie. La proposition vous étonne, & vous avez peine à vous persuader, que ce qui a élevé Marie à cette gloire incompréhensible dont elle prend possession dans le ciel, ne soit pas l'excellente prérogative qu'elle a eüe sur la terre d'estre la Mere d'un Dieu. Car quel titre en apparence plus legitime pouvoit-elle avoir, pour estre receüe en

Souveraine dans le Royaume de son Fils, que d'avoir esté sa mere ; & si elle avoit à se promettre devant Dieu quelque distinction, d'où devoit-elle plustost l'attendre, que de cette divine maternité ? Cependant, Chrestiens, il est de la foy que cette maternité, toute divine qu'elle est, n'est point proprement & dans la rigueur, ce qui fait aujourd'huy l'élevation de Marie : car c'est ainsi que le Sauveur luy-mesme s'en est expliqué dans l'Evangile, & la declaration expresse qu'il nous en a faite, est une preuve sans replique. Vous l'avez cent fois entendue, mais peut-estre ne l'avez-vous jamais meditée autant qu'il estoit nécessaire. Ecoutez-la donc, & ne l'oubliez jamais. Vous sçavez en quels termes cette femme dont parle saint Luc, se sentit un jour inspirée de feliciter Jesus-Christ ; lors qu'elle s'écria, que bienheureux estoit le sein qui l'avoit porté, & les mamelles qui l'avoient

LUC. C. II. nourri : Beatus venter qui te portavit, & ubera qua suxisti. Elle crût aussi bien que nous, que la beatitude de Marie consistoit à estre la Mere de ce Dieu incarné & fait homme ; *Beatus venter.* Mais vous sçavez aussi de quelle maniere Jesus-Christ la détrompa, & l'étonnante réponse qu'il luy fit. Non, non, reprit cet homme-Dieu, vous l'entendez mal, & il n'en est pas comme

VOUS

vous le pensez. *Quin immo* ; celle que je reconnois pour mere, & dans le sein de laquelle j'ay esté formé, n'est point heureuse pour cela. Ce n'est point là, ni la mesure, ni la cause immediate de son bonheur ; mais les benedictions abondantes dont Dieu l'a déjà prévenue, & dont il achevera un jour de la combler, procedent de toute une autre source. Or prenez garde, Chrestiens, que ce qui faisoit alors dans le sens du Fils de Dieu la beatitude de Marie, c'est ce qui a fait depuis, & ce qui fait encore maintenant sa gloire dans le ciel. Car la gloire d'une creature & sa beatitude devant Dieu, ne sont qu'une mesme chose. Marie dans la pensée de Jesus-Christ, n'estoit point heureuse précisément par la raison qu'elle estoit sa mere ; ce n'est donc point précisément en veüe de sa maternité, qu'elle a esté glorifiée. La consequence est évidente selon tous les principes de la theologie, & mesmes de la foy. Pourquoi donc Marie se trouve-t-elle si hautement & si honorablement placée dans le Royaume celeste ? Apprenez-le de Jesus-Christ, qui seul a pû nous le reveler ; apprenez-le de Marie mesme, qui en a senti l'effet & l'accomplissement dans sa personne : joignez ensemble ces deux témoignages, & faites-vous en deux leçons pour la conduite de vostre vie.

Rien ne vous fera mieux goûter ce que j'appelle le don de l'espérance chrestienne, & ne fera plus propre à vous inspirer un zèle ardent pour vostre sanctification.

Voicy le témoignage de Jesus-Christ. Il declare en comprenant Marie dans la réponse generale que je viens de vous rapporter, & l'y comprenant d'autant plus qu'elle en estoit personnellement le sujet : il declare, dis-je, que la beatitude de Marie vient uniquement de ce qu'elle a esté fidelle à Dieu, & obeissante à sa parole. *Quin immò beati qui audiunt verbum Dei, & custodiunt illud.* Voilà l'oracle de la sagesse incréée, trop clair pour n'estre pas pris à la lettre, & trop avantageux à la Vierge que nous honorons, pour n'en pas faire le fonds de son éloge. Avoir écouté & inviolablement pratiqué tout ce qui estoit pour elle parole de Dieu, ordre de Dieu, bon plaisir de Dieu : c'est à dire, avoir suivi tous les mouvements de la grace qui agissoit en elle, sans y apporter jamais la moindre résistance ; avoir répondu exactement & constamment à toutes les inspirations qu'elle recevoit de Dieu ; avoir accompli avec la dernière fidelité tous les desseins que Dieu avoit formez sur elle ; n'estre jamais sortie des voyes de cette providence superieure qui la gouvernoit ; s'estre fait une loy des

volontez de Dieu les plus parfaites ; s'estre dévouée sans exception à Dieu, dans les plus rigoureux sacrifices qui devoient estre, & qui ont esté les épreuves de sa vertu ; avoir sanctifié sa vie par un continuel exercice de cette obeissance ; avoir rendu toutes les actions, jusques aux plus petites, précieuses devant Dieu par le mérite de cette soumission ; & ne s'estre jamais rallenti un seul moment, jamais relâchée de sa première ferveur ; toujours attentive à ce que l'esprit de Dieu luy suggeroit, toujours agissante pour Dieu, toujours unie de cœur à Dieu, toujours dépendante de Dieu ; voilà, dit saint Augustin, ce que Dieu a couronné & glorifié en elle : *Hoc in ea magnificavit Dominus, quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.* C'est ainsi qu'en parloit ce saint Docteur. Comme s'il eust dit : ne vous y trompez pas, mes Freres, & ne confondez pas les dons de Dieu. Avoir engendré selon la chair le Verbe éternel, & par le plus inouï de tous les miracles estre devenue la mere de son createur, c'est un honneur que Marie a reçu de Dieu ; mais ce n'est point, à le bien prendre, un mérite que Dieu ait dû ni qu'il ait pû mesmes, selon les loix de sa justice, récompenser dans Marie. Il n'a loué dans elle, que ce qu'elle a fait pour luy. Or ce qu'il a

trouvé dans elle de louable, est uniquement ce qui a fait sa gloire devant luy : *Hoc in ea magnificavit, quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.*

Je me trompe, Chrestiens ; la fidelité de Marie n'est pas le seul titre de la beatitude & de la gloire dont Dieu, comme juge équitable, la combla dans son Assomption. Une autre de ses vertus y eût encore part, & la foy nous enseigne que ce fut son humilité. Humilité de Marie, s'écrie saint Ambroise, qui dans l'incarnation divine, ayant eû la force d'attirer un Dieu sur la terre, eût encore le pouvoir d'élever une pure creature au plus haut des cieux. En effet, avoir esté fidelle à Dieu, & obeissante à sa parole autant que l'avoit esté Marie, c'eût roit beaucoup ; mais ce n'estoit rien, si elle n'eust esté humble, & si faisant pour Dieu tout ce qu'elle faisoit, elle n'y avoit adjousté pour surcroist de merite, de n'avoir jamais eû la moindre veüe de s'en rien attribuer à elle-mesme. Car voilà le fonds, que Dieu, juste & suprefme remunerateur, crût devoir enrichir dans la personne de cette Vierge incomparable, non seulement des dons de la grace, mais des threfors immenses de la gloire dont il la mit en possession. Qui le dit ? Marie elle-mesme, qui pleine de l'Esprit de Dieu, s'en rendit authenti-

quement le témoignage : *Quia respexit humilitatem ancilla sua; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Oüy, dit-elle dans ce sacré cantique qui selon saint Ambroise, fut comme l'extase de son humilité, aussi bien que de sa reconnoissance, voilà pourquoy on m'appellera bienheureuse, & pourquoy en effet je la seray, parce que le Seigneur a jetté les yeux sur ma bassesse. Or elle parloit ainsi, reprend saint Ambroise, ayant déjà esté saluée par l'Ange comme Mere de Dieu, ayant déjà esté déclarée Reine du ciel & de la terre, ayant déjà esté remplie de la divinité du Verbe qui habitoit en elle corporellement; & l'aveu qu'elle faisoit de sa bassesse, n'estoit qu'une expression vive & affectueuse de l'humilité de son cœur. *Quia respexit humilitatem ancilla sua*; parce que le Seigneur a esté touché de l'humilité de sa servante, c'est pour cela & pour cela spécialement, que je seray beatifiée, *Ecce enim ex hoc beatam me dicent*: pour cela que le Tout-puissant fera éclater en moy toute sa magnificence; que celui qui abbaisse l'orgueil des superbes, prendra plaisir à m'exalter: & je veux bien le publier & le faire connoistre, afin que toutes les ames justes profitant de cette confession, sçachent qu'il n'y a que l'humilité, qui puisse prétendre à la veritable gloire.

Qu'est-ce donc à proprement parler, que l'Assomption de Marie ? Ne nous contentons plus de dire que c'est le jour de son couronnement & de son triomphe. Disons, que c'est le couronnement & le triomphe de son humilité. Par là nous exprimerons mieux l'interieur du mystere que nous celebrons ; & par là nous répondrons mieux à la question qu'auroient pû nous faire aujourd'huy, non seulement les hommes grossiers & terrestres, mais les Esprits mesmes celestes, à qui l'Assomption de Marie fut un sujet de surprise & d'admiration. Car les Anges mesmes, dit saint Bernard, furent dans une espeece de ravissement, en voyant Marie monter au ciel avec tant de pompe ; & charmez de la nouveauté de ce spectacle, ils eurent lieu de s'écrier, aussi bien que les compagnes de l'Epouse : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ?* qui est celle-cy, qui s'élève de la terre avec cette affluence de delices, & cet éclat de gloire qui l'environne ? Mais on eust bien pû leur répondre ce que saint Paul répondoit dans un sujet pareil, en parlant de l'Ascension du Fils de Dieu : *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia & descendit primum ?* Vous estes en peine de sçavoir qui elle est, & pourquoy elle monte ; mais souvenez-vous que c'est elle qui estant la plus sainte & la plus parfaite

de toutes les creatures, ne s'est jamais considerée que comme la dernière des servantes de Dieu : & sçachez qu'elle ne s'élève au dessus de tous les estres, que parce qu'elle est descenduë par son humilité profonde jusques dans le centre de son neant : *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia & descendit?* N'en cherchez point d'autre raison que celle-là. Cette humilité heroïque qui a esté la vertu prédominante de Marie ; ce detachment d'elle-mesme, sur lequel elle a fondé tout l'édifice de sa sainteté ; ce renoncement à toutes les vanitez du siecle, dont elle a fait dès ses plus tendres années une si solennelle profession ; cette vie cachée dans laquelle elle a sçeu se renfermer ; cette horreur sincere qu'elle a eue des loüanges mesmes les plus veritables ; ce trouble dont elle fut saisie, entendant celles que luy donnoit un Ange de la part de Dieu : cette disposition si admirable qu'elle a témoignée à rechercher en toutes choses son propre abaissement ; à vouloir bien paroistre pecheresse, quoyqu'elle fust toute sainte ; à vivre dans les rigueurs de la penitence, quoyqu'elle n'eust jamais perdu l'innocence ; à se purifier comme les autres femmes, quoyqu'elle fust la pureté mesme ; à se soumettre à la loy , quoyqu'elle fust au dessus de toute loy : cette veüe de son neant, qui dans

les hautes communications qu'elle avoit avec Dieu, estoit comme le contrepoids des faveurs qu'elle recevoit de luy ; ce soin de glorifier le Seigneur à mesure que le Seigneur operoit en elle de plus grandes merveilles ; cette humilité enfin qui n'avoit jamais esté veüe sur la terre, & dont Marie estoit l'unique exemple, c'est à dire, cette humilité jointe à la plénitude de la grace, jointe à la plénitude du mérite, jointe à la plénitude des honneurs, voilà ce que Dieu a estimé, & ce qui l'a déterminé à placer Marie dans un rang si sublime: *Quia respexit humilitatem ancilla sua ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Mais encore, me direz-vous, le Sauveur du monde, qui comme parle l'Evangile, avoit receû de son Pere le pouvoir de juger, & par consequent de recompenser, en beatifiant & en couronnant Marie ne considérat-il en aucune sorte qu'elle estoit sa mere ? ne donna-t-il rien à la tendresse qu'il avoit eüe & qu'il conserva toujours pour elle ? Non, répondent les Peres ; & la raison qu'ils en apportent, est conyaincante : parce qu'il est certain, que le Sauveur du monde en beatifiant & en couronnant Marie, n'agissoit pas en fils, ni en homme, mais en Dieu & en juge souverain. Or en tout ce qui estoit immédiatement de la juridic-

tion & du ressort de la divinité, le grand principe de cet homme-Dieu, fut de n'avoir jamais d'égard à la chair & au sang. De là vient que quand Marie le pria de faire un miracle aux nopces de Cana, bien loin de marquer qu'il eust en cela pour elle de la déference, il parut la traiter avec une espece de rigueur, en luy répondant que pour ces sortes d'actions absolument & essentiellement divines, comme celle-là, il n'y avoit rien de commun entre luy & elle: *Quid mihi & tibi est, mulier?* De là vient qu'à l'âge de douze ans s'estant séparé d'elle dans le temple, où elle le retrouva trois jours après au milieu des Docteurs, bien loin de se monstrier sensible à la douleur qu'elle avoit eüe de cette separation, il la reprit en quelque sorte du reproche qu'elle luy en faisoit, & sembla mesmes s'en offencer, parce qu'elle devoit sçavoir, luy dit-il, qu'il estoit alors occupé à ce qui estoit du service de son Pere: *Quid est quod me quaerebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse?* De là vient que Marie elle-mesme s'estant un jour présentée pour luy parler, pendant qu'il annonçoit au peuple le Royaume de Dieu; & un des assistants luy ayant dit, voilà vostre mere, il declara qu'il ne reconnoissoit pour mere & pour frere, que ceux qui faisoient la volonté de son Pere ces

Ioan. 6. 2.

Luc. 11. 27.

Matth.
c. 12.

leste : *Quæ est mater mea, & qui sunt fratres mei ? quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in celis est, ipse meus frater & mater est.*

Joan.
c. 19.

De là vient que sur la croix, où comme souverain Pontife il offroit à Dieu le sacrifice de la redemption des hommes, voulant recommander à Marie un de ses disciples, il ne l'honora pas du nom de mere, mais il l'appella simplement femme : *Mulier, ecce filius tuus.* Or s'il en usa de la sorte, mesmes durant sa vie mortelle, & pendant qu'il estoit encore soumis à Marie; beaucoup plus, reprend saint Chrysostome, en dût-il ainsi user, lors qu'assis à la droite de son Pere, il rendit justice à Marie, & la mit en possession de la gloire qui luy estoit reservée. Car ce fut là, je le repete, qu'il decida en Souverain & en Dieu, & non pas en homme ; & luy-mesme il s'estoit expliqué que comme homme, il ne pouvoit rien à ce tribu-

Matth.
c. 20.

nal en faveur des siens : *Sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis.* Il eût donc encore égard aux merites que Marie avoit acquis, & non pas aux titres d'honneur qu'elle avoit possédez ; & jusques dans la sentence qu'il prononça à cette Reine des vierges, au moment qu'il la couronna, il soutint le glorieux caractère que l'Ecriture luy attribue, de n'avoir acception de personne, mais de ren-

dre à chacun selon ses œuvres: *Non est personarum acceptor Deus.* Tel est le raisonnement de saint Chrysostome, fondé sur les maximes éternelles de la predestination de Dieu. 18.
c. 10.

Mais voicy du reste, mes chers Auditeurs, ce qui l'adoucit, & ce qui servira en mesme temps à confirmer la verité que je vous presche. Car j'adjouste que sans déroger aux loix de cette justice rigoureuse, le Fils de Dieu agissant comme Souverain & comme Dieu, a neanmoins dans un autre sens traité Marie avec toute la distinction qu'elle pouvoit attendre de luy, en qualité de mere; & je dis que sans préjudice des divins decretz, auxquels la predestination de l'homme est attachée, l'avantage qu'a eû Marie d'estre mere de cet homme-Dieu, n'a pas laissé de contribuer à sa beatitude. Je m'explique. En quoy le Fils de Dieu agissant comme Souverain & comme Dieu, a-t-il considéré Marie, & l'a-t-il distinguée comme sa mere? en ce qu'il luy a préparé dans cette veüe des graces spéciales, des graces extraordinaires & abondantes dont elle a rempli la mesure par sa fidélité, & qui luy ont fait acquérir tant de merites dont elle a receû la recompense. Et en quoy l'avantage qu'a eû Marie d'estre la Mere de Dieu a-t-il contribué à sa beati-

tude ? En ce que sa maternité a rehaussé le prix de son humilité, & que son humilité devoit estre le fondement de son élévation. Cependant, la proposition que j'ay avancée subsiste toûjours, sçavoir que la cause prochaine de la beatitude de Marie n'a point esté précisément sa qualité de Mere de Dieu, mais sa fidelité d'une part, & son humilité de l'autre. Verité si constante (permettez-moy, Vierge sainte, de faire icy une supposition, qui ne peut tourner qu'à vostre gloire, puisqu'elle marquera encore mieux, & la souveraine équité du jugement de Dieu en vous plaçant sur le thronne au moment de vostre Assomption, & le merite inestimable de vostre parfaite cooperation à la grace :) verité si constante, que si Marie après avoir conceû le Verbe de Dieu, n'eust pas esté obeissante à sa parole, & se fust oubliée jusqu'à se complaire en elle-mesme & à présumer d'elle-mesme, quoyque Mere de Dieu, elle ne jouïroit pas de la felicité & de la gloire où elle est parvenue : pourquoy ? parce qu'avec cette auguste maternité, Dieu n'eust pas trouvé dans elle le caractere de ses esclûs, qui est la justice & la sainteté. Comme au contraire, si Marie sans avoir conceû le Verbe de Dieu, eust esté ou eust pû estre aussi obeissante & aussi humble qu'elle le fut, aussi sain-

re & aussi fidelle, aussi consommée en vertu & aussi pleine de merites, j'ose dire que sans estre Mere de Dieu, elle seroit aussi élevée qu'elle l'est dans la gloire, & aussi proche du throsne de Dieu.

Or voilà, Chrestiens, ce que j'appelle le motif & l'attrait de nostre esperance. Car si Marie n'estoit dans la gloire, que parce qu'elle a esté la Mere du Redempteur, ce seroit pour nous une raison de l'honorer, de la réverer, & de celebrer avec des sentiments de respect & de religion le jour solennel de son triomphe : mais en tout cela il n'y auroit rien, par où nostre esperance püst estre excitée. Quelque admiration que nous eussions pour cette Vierge, la voyant monter au ciel, il ne nous seroit pas permis de prétendre y monter après elle, & les desirs mesmes que nous en formerions seroient aussi chimeriques & aussi vains que temeraires & presumptueux. Mais quand je considere qu'elle n'y monte, que par un chemin qui m'est ouvert aussi-bien qu'à elle ; quand je fais reflexion, que les mesmes voyes qui l'ont conduite à ce souverain bonheur, sont celles que Dieu m'a marquées pour y arriver ; quand je me represente que Marie n'est entrée dans la joye de son Seigneur, qu'en vertu de cette parole, qui ne me regarde pas moins qu'elle : courage, bon

Matth.
c. 23.

serviteur & fidelle; *Euge serve bone & fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Quand je pense que la loy, selon laquelle Dieu faisant justice à Marie, a relevé les abaissements volontaires de son humilité, n'a point esté une loy particuliere pour cette Vierge, mais une loy universelle pour tous les hommes : quiconque s'humilie, sera exalté ;

Luc. c. 14.

Omnis qui se humiliat, exaltabitur. Quand je me dis à moy-mesme, que tous les droits qu'eût Marie à cette gloire dont elle est comblée, peuvent par proportion & doivent me convenir, si je veux profiter de son exemple : ah ! Chrestiens, je sens alors mon cœur s'élever au-dessus des choses terrestres ; & je commence à découvrir, mais d'une maniere sensible, non seulement la vanité de toute la gloire du monde, non seulement l'inutilité des vertus purement humaines, qui font le merite & la perfection des sages du monde; mais ce qu'il m'importoit bien plus de sçavoir, l'insuffisance mesme de certains dons, quoy-que d'un ordre surnaturel, dont je pourrois peut-estre me flatter devant Dieu, & sur lesquels j'establirois une fausse confiance en Dieu. Or en découvrant de la sorte mon aveuglement & mes erreurs, dans un mystere où toutes les lumieres de la foy se presentent pour m'éclairer, je m'instruis moy-mesme, je

me redresse moy-mesme, je m'encourage moy-mesme, je me reproche mes tiedeurs, je déplore mes relaschements, je renonce à mon orgueil, je m'attache à l'humilité qui est la vertu des ames predestinées : tout cela par le mouvement de cette esperance chrestienne que m'inspire la solemnité de ce jour; & voilà les fruits de benediction & de sanctification que l'esprit de Dieu y a renfermez pour nous.

Oüy, mes chers Auditeurs, animé de cette esperance dont le juste vit, & qui est la ressource du pecheur, j'oublie, selon la maxime de l'Apostre, les choses de la terre, pour chercher uniquement les choses du ciel où la Reine des vierges est assise, non pas comme Jesus-Christ à la droite de Dieu, mais immédiatement au-dessous de Dieu, & absolument au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Animé de cette esperance, je gousté les biens éternels, je les desire, je soupire après eux; & piqué d'une sainte émulation, je redouble mes efforts pour suivre les traces de Marie, & pour atteindre au mesme terme. Car voicy les leçons que je me fais, en me la proposant comme le modèle sur lequel je me dois former : je puis, selon la mesure des graces que je reçois, estre fidelle à mon Dieu, comme l'a esté Marie. Je puis, selon l'étendue des desseins que

328 SUR L'ASSOMPTION

Dieu a sur moy, accomplir ses ordres, comme les a accomplis Marie. Je puis écouter la parole de Dieu qui m'est annoncée avec le mesme esprit & la mesme docilité que l'a écouté Marie. Je puis obeïr à la voix intérieure qui me parle, avec la mesme promptitude que Marie. Quoy-que je ne sois pas destiné à de si grandes choses que Marie, je puis en l'imitant, sanctifier mes actions, mes occupations, mes affections : en sorte que j'aye droit comme elle de dire au moment de la mort, *Bonum certamen certavi* ; j'ay combattu, j'ay rempli ma course, j'ay gardé la foy, & il ne me reste plus que d'attendre la couronne de justice qui m'est reservée ; *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ*. Dieu ne m'a pas confié autant de talents qu'à Marie ; mais il m'a assuré dans son Evangile, qu'il me suffiroit d'avoir esté fidelle en peu de choses pour recevoir beaucoup : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam*. Je ne puis égaler Marie, ni estre aussi riche en merites : mais je puis m'humilier comme elle, & mesmes en me comparant à elle, mon indignité peut & doit estre en moy le fonds d'une plus grande humilité. Je suis pecheur, mais je puis reparer par la penitence les pertes que j'ay faites en perdant l'innocence. Si je ne suis rien dans le monde,

2. Tim.
c. 4.

Ibid.

Mat.
c. 23.

je puis aimer comme Marie une vie obscure & cachée en Dieu ; & si j'ay dans le monde quelque avantage, je puis à l'exemple de Marie ne m'en servir , que pour en faire hommage à Dieu. Voilà, dis-je, ce qui soutient mon esperance : mais ce n'est pas tout.

Car cette mesme gloire de Marie fondée sur son humilité & sur sa fidelité à la grace de Jesus-Christ , m'apprend par une regle toute contraire , ce que je dois penser & esperer de tout le reste. En effet , c'est par là que je conçois un saint mépris pour tout ce qui s'appelle distinction , élévation selon le monde : fausse grandeur que Dieu reprouve , & qu'il confond tous les jours , parce qu'elle est presque toujours ou le fruit ou la cause de l'iniquité ; au lieu que celle de Marie a esté purement & uniquement la recompense de la sainteté. C'est par là que je reconnois le foible, ou plustost le neant de je ne sçais combien de vertus mondaines dont les enfants du siècle se glorifient, & qui font la matiere de leurs éloges , mais qui ne seront jamais de nul prix pour le salut éternel. C'est par là mesme que je me detrompe de cette erreur si pernicieuse & si commune , de croire que Dieu dans le discernement & le jugement qu'il fait de ses esclûs , ait égard à certaines graces , qui semblent néanmoins d'ailleurs nous devoir es-

tre favorables : par exemple , à l'honneur que j'ay d'estre chrestien , & en qualité de chrestien, d'estre enfant de Dieu. Car comme raisonne saint Chrysostome , si Dieu pour glorifier Marie , n'a point considéré qu'elle estoit la mere de son Fils, quel fond dois-je faire sur ce qu'il est mon pere par adoption , & que je suis du nombre de ses enfants ? Ce caractere d'enfant de Dieu que j'ay receû dans le baptême , s'il n'est accompagné & soutenu d'une sainte vie, engagera-t-il Dieu à se relâcher en ma faveur des droits de sa justice , après mesmes que le caractere venerable de Mere de Dieu n'a pas eû ce pouvoir ; & le bonheur que j'ay, comme chrestien, de recevoir Jesus-Christ dans les sacrez Mysteres , fera-t-il un titre sûr pour luy demander qu'il me donne part à sa gloire, après que l'avantage singulier & le privilege qu'a eû Marie de le recevoir comme mere dans ses chastes entrailles, n'a pû suffire pour la mettre au rang des predestinez ?

Non , non , mes Freres, dit saint Chrysostome , Dieu n'aura nul égard à tout cela. Car tout cela, ce sont des faveurs divines , dont il nous demandera compte; tout cela, ce sont des dons & des graces, dont il nous reprochera le mauvais usage ; tout cela, ce sont des fonds d'obligation que nous

avons à remplir : mais tout cela précisément, ce ne sont point devant Dieu des mérites, dont nous devions nous promettre une récompense. La fidélité & l'humilité, voilà ce qui doit estre mis dans la balance où nous serons un jour pesez : & il estoit juste, ô mon Dieu, que cela fust ainsi; il estoit juste que nous ne fussions heureux, qu'à proportion que nous vous sommes fidelles, & que nous ne fussions grands devant vous qu'autant que nous sommes humbles. Depuis que vous avez establi deux throsnes dans le ciel, l'un pour l'humilité d'un homme-Dieu, l'autre pour l'humilité d'une Vierge mere de Dieu, il estoit de l'ordre que tous les autres throsnes où doivent estre assis vos predestinez, eussent le mesme fondement; & qu'il n'y en eust aucun dont la base principale ne fust une solide, une profonde, une sincere humilité de cœur. Je suis chrestien, doit dire aujourd'huy un homme du monde, persuadé & touché de cette sainte morale : je suis chrestien ; mais c'est pour cela mesme que Dieu me jugera plus exactement, qu'il me condamnera plus severement, qu'il me punira plus rigoureusement, si deshonrant ma profession & le nom que je porte, je suis un indigne chrestien. Je suis l'épouse de Jesus Christ, doit dire une ame religieuse; mais je ne dois point compter pour

cela de regner un jour avec celuy que j'ay choisi pour mon époux, si je ne joins à cette qualité d'épouse celle d'humble & de fidelle servante. *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo?* Seigneur, disoit le Prophete Royal, quel est celuy qui demeurera dans vostre maison, & qui reposera dans vostre sanctuaire? *Qui ingreditur sine maculâ, & operatur justitiam*: ce sera le juste dont la vie est pure & sans tache; le juste qui soumis à vostre loy, est irrepréhensible dans sa conduite; le juste qui detaché du monde, marche dans la voye de vos commandemens; le juste, qui fidelle à vostre grace, s'acquitte constamment de ses devoirs & accomplit toute justice. Nulle exception de cette regle. Nous avons veû quel a esté le principe de la beatitude de Marie. Voyons maintenant quel est le pouvoir que Dieu luy a donné pour nous secourir: c'est le sujet de la seconde partie.

II.
PARTIE.

IL est certain que Marie entre tous les esclûs a receû une grace suréminente, en vertu de laquelle elle peut interceder pour nous auprès de Dieu; & par une consequence necessaire, il est certain que nous pouvons faintement & utilement recourir à elle, & implorer dans nos besoins le secours de sa pro-

tection. Cette verité qui nous est plus que suffisamment relevée de Dieu, & dont toute la tradition est un authentique témoignage, se trouve d'ailleurs si conforme à tous les principes du bon sens & de la raison, que cela seul suffiroit pour confondre l'obstination de l'herésie qui la rejette & qui la combat. Car si les Anges bienheureux qui sont devant le throsne de Dieu, offrent continuellement nos prieres à Dieu, comme nous l'apprenons du texte sacré, pourquoy Marie, la Reine des Anges, ne seroit-elle pas en estat de nous rendre encore avec plus d'effet & plus de dignité le mesme office ? Et si Marie elle-mesme, lorsqu'elle estoit sur la terre, pouvoit estre invoquée, c'est-à-dire, si l'on pouvoit s'adresser à elle, employer sa mediation auprès de Jesus-Christ, la prier de demander à cet homme-Dieu des graces ; maintenant qu'elle est dans le ciel, pourquoy le pourroit-on moins ? est-ce qu'elle ne voudroit plus desormais s'interessier pour nous ? est-ce qu'elle n'en auroit plus le pouvoir ? est-ce qu'elle ne connoistroit plus nos besoins ? est-ce que son invocation blesseroit le culte suprefme, qui n'est dû qu'à Dieu seul & à Jesus-Christ ? Quatre poinets auxquels se réduisent toutes les preventions & tous les pretextes de l'herésie : écoutez-moy, & je vais les détruire en quatre mots.

Que Marie dans l'estat de sa gloire, ne voulust plus s'interresser pour nous, la seule pensée nous en peut-elle venir à l'esprit? Car pourquoy sa charité, qui dans le ciel est beaucoup plus parfaite, & par consequent beaucoup plus ardente, se seroit-elle refroidie? & pourquoy cette Vierge, qui pour les interets de Dieu n'a jamais rien eû plus à cœur que le salut des hommes, y seroit-elle devenuë insensible; depuis, si je l'ose dire, que transformée en Dieu, & intimement unie à l'essence de Dieu, elle voit encore plus clairement combien ce salut des hommes est precieux à Dieu? Non, non, disoit saint Cyprien, parlant en general des Saints glorifiez, (& ce qu'il disoit des Saints en general, je le dis en particulier de Marie) ils n'ont jamais eû tant de zèle qu'ils en ont à present pour nous. Autant qu'ils sont seûrs de leur propre bonheur, autant desirent-ils nostre salut; *Quantum de sua felicitate securi, tantum de nostrâ salute solliciti*: & ce seroit, adjouste saint Bernard, méconnoistre Marie, de se persuader que celle qui à l'exemple de Dieu mesme a aimé les hommes, jusqu'à donner pour eux son propre Fils, depuis qu'elle est en possession de sa beatitude, les eust oubliez & absolument delaissez. Que malgré toute sa charité, Marie n'eust plus le pouvoir de nous se-

Cypr.

courir ; autre sentiment encore moins soutenable. Car pourquoy seroit-elle moins puissante dans ce Royaume celeste , où elle tient après Dieu un si haut rang , que lorsqu'elle estoit parmi nous dans ce lieu d'exil ? Elle pouvoit bien alors engager son Fils à faire des miracles. Elle obtenoit bien de luy qu'il changeast les loix de la nature , qu'il forçast en quelque sorte celles de la providence , qu'il convertist l'eau en vin. Depuis qu'elle a receû la couronne d'immortalité , seroit-elle décheüe de son credit ; & le pouvoir dont elle usoit , auroit-il cessé ? Qu'elle n'entendist plus nos prieres , & qu'elle ne sceust plus ni quand ni pourquoy nous l'invoquons ; c'est ce que l'heresie a prétendu , mais ce qu'elle ne persuadera jamais qu'à des esprits ou entestez ou peu éclairés. Car pourquoy nos besoins ne seroient-ils pas connus de cette Vierge ? les Anges les connoissent bien ; Dieu qui leur a confié le soin de nos personnes , leur révele bien nos dispositions interieures ; chargez de veiller sur nostre conduite , ils sçavent bien ce qui se passe dans le secret de nos cœurs , ils se rejoüissent bien de nostre conversion ; ils font bien , selon l'Evangile , une feste dans le ciel , quand un pecheur touché de Dieu fait penitence sur la terre. Pourquoy donc Marie , plus élevée qu'eux dans le séjour de

la gloire, ne verroit-elle pas en Dieu ce qu'ils y voyent ? Enfin que l'usage de l'invoquer blessât le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul & à Jesus-Christ ; erreur pitoyable, & qui se détruit par elle-mesme. Car, disent les Theologiens, nous n'invoquons pas Marie, comme celle de qui dépend la grace, ni comme celle qui en est l'arbitre, ni comme celle à qui il appartient de nous la donner ; mais comme celle qui peut la demander pour nous & l'obtenir. Nous ne l'invoquons pas mesmes afin qu'elle nous obtienne cette grace par ses propres merites, mais par les merites du Sauveur. Instruits de la parole du Fils de Dieu qui nous a dit, venez à moy, nous n'allons pas à elle comme à luy ; mais nous allons à luy par elle, comme par elle la foy nous apprend qu'il est venu à nous. Nous allons à luy comme à l'unique mediateur, mais nous allons à elle comme à la premiere & à la plus accreditee de tous nos intercesseurs.

Or cette intercession de Marie, ce droit que nous avons d'invoquer Marie, cette possession où nous sommes de recourir à Marie, c'est ce que l'Eglise veut que nous envisagions comme un des soutiens & des plus solides appuis de nostre esperance. Car dites-moy, Chrestiens, quelles sont les deux choses qui affoiblissent communément & qui

qui ébranlent nostre esperance ? la crainte des jugemens de Dieu, & la veüe de nos pechez. Or que trouvons nous aujourd'huy dans la personne de Marie ? une advocate toute-puissante auprès de nostre juge, & une mere de misericorde pour les pecheurs. Souffrez que pour vostre édification, aussi-bien que pour vostre consolation, je vous fasse gouter ces pensées. Oüy, mes Freres, disoit saint Bernard, nous avons Marie dans le ciel pour advocate auprès du fils, comme nous avons Jesus-Christ pour advocat auprès du Pere ; & qui doute que Marie estant la mere de celuy qui comme juge doit prononcer des arrests de vie & de mort, je dis une mere bien-aimée, une mere sainte, une mere couronnée de gloire, elle ne soit écoutée favorablement ? qui doute que plaidant la cause des hommes, elle ne soit exaucée pour le respect de sa maternité ? Il ne s'en suit pas de-là, que nous l'élevions au-dessus de son fils, comme si sa maternité luy donnoit droit d'exiger de luy qu'il nous accordast le pardon de nos crimes. A Dieu ne plaise que nous le concevions de la sorte. Quand par un excès de confiance il nous échapperoit certains termes moins justes ; & quand nous dirions, ce que je n'ay garde d'avancer, que Jesus-Christ exauçant Marie, se plaist à luy rendre encore dans le

J. sic.
10.

J. al.
14.

ciel une espece d'obeissance, se regardant
 toujours comme son fils, & l'honorant tou-
 jours comme sa mere: quand, dis-je, nous
 parlerions ainsi, les partisans de l'heresie ne
 devroient pas plus s'en scandaliser, que
 d'autres expressions toutes semblables dont
 se sert l'Ecriture, lorsqu'elle dit, que Dieu
 arrestant le cours du soleil, voulut bien o-
 beir à la voix d'un homme, *Obediente Do-
 mino voci hominis*; & lorsqu'elle adjouste,
 que Dieu s'est engagé, tout Dieu qu'il est,
 à faire la volonté de ceux qui le craignent:
Voluntatem timentium se faciet. Mais nous
 n'avons pas mesmes besoin de cette défense,
 puisque les termes dont nous usons en par-
 lant du pouvoir de Marie, portent avec eux
 leur justification, & sont à l'épreuve de
 toute censure. Car nous disons que Marie
 prie Jesus Christ, & non point qu'elle com-
 mande à Jesus-Christ: mais du reste nous
 adjoustrons, que Jesus-Christ après avoir au-
 trefois obeï à Marie, l'écoute encore pre-
 sentement, avec tous les égards qu'il a con-
 servez & qu'il conservera éternellement
 pour elle: égards de distinction, fondez
 sur la préminence de sa dignité, & sur le
 merite de sa personne. Or il n'y a encore u-
 ne fois que des esprits obstinez dans leur er-
 reur, qui puissent contredire cette verité.
 Car si Dieu dans l'Ecriture, disoit aux amis

de Job : allez à mon serviteur Job , & il priera pour vous , en sorte que vostre iniquité ne vous sera point imputée, *Ite ad servum meum Job, & ipse orabit pro vobis* : si Moysé par son intercession pouvoit suspendre les foudres de la colere de Dieu , prests à éclater sur les Israélites, *Dimitte me ut irascatur furor meus* : si Dieu dans le chapitre quinzième de Jeremie , parloit de Moysé & de Samüel, comme de deux puissants intercesseurs auprès de luy ; & si Judas Machabée vit le grand Prestre Onias plusieurs années après sa mort, appaisant le ciel par ses prieres en faveur de toute la nation des Juifs, pouvons-nous douter que la mediation de Marie ne soit un titre solide pour approcher avec confiance du throsne de la grace & de la misericorde de nostre Dieu ? Mes crimes m'en éloignent, dites-vous ; & parce que je suis pecheur, je ne puis y avoir accès, & je n'ose l'esperer. Mais ne sçavons-nous pas , répond saint Bernard , que la grande qualité de Marie , est d'estre singulierement la mere des pecheurs ? Ne sçavons-nous pas que c'est aux pecheurs qu'elle est en quelque maniere redevable de toute sa gloire , puisqu'il est vray que s'il n'y avoit eû des pecheurs, elle n'eust jamais esté Mere de Dieu ? qu'ainsi tout le bonheur de sa destinée, ou pour mieux dire, de sa predesti-

nation éternelle, a roulé sur le malheur des hommes comme pecheurs ; & que par une reconnoissance digne d'elle, & qui n'a rien dans sa personne que de saint, puisqu'elle l'accorde parfaitement avec la haine & l'horreur du peché, elle se tient comme obligée à secourir les pecheurs, à estre le refuge des pecheurs, à employer son credit pour la conversion des plus indignes & des plus endurcis pecheurs, parce qu'elle sçait bien que tout pecheurs & tout endurcis qu'il sont, c'est pour eux & pour eux spécialement que Dieu l'a faite ce qu'elle est ; & qu'en cela mesme elle se conforme aux inclinations de son Fils, qui sans confondre l'ordre des choses, a toujours aimé les pecheurs, quoy qu'il fust venu pour détruire & pour abolir le peché.

Voilà ce que j'appelle nostre esperance : mais en voulez-vous voir l'abus ? c'est icy, mes chers Auditeurs, que j'ay besoin de toute vostre application, en finissant ce discours. L'abus de cette invocation de Marie ; & ce qui nous rend tous les jours son credit inutile auprès de Dieu, c'est qu'au lieu d'envisager Marie, comme la mediatrice qui peut par son intercession nous procurer les veritables graces du salut, je veux dire les graces réelles & possibles, les graces solides & nécessaires, les graces reglées & me-

surées selon l'ordre de Dieu, les graces victorieuses qui doivent combattre en nous nos passions & triompher de la chair & du monde ; par de secrettes & de funestes erreurs qui nous trompent, nous nous formons de Marie une fausse idée, jusqu'à nous promettre de sa protection des graces chimeriques & impossibles; des graces selon nostre goust, & selon les desirs corrompus de nostre cœur ; des graces, s'il y en avoit de telles, incapables de nous sanctifier & beaucoup plus capables de nous pervertir ; des graces miraculeuses & sur lesquelles nostre presumption seule peut faire fond. Je m'explique. Nous invoquons Marie, mais par une confiance aveugle nous reposant sur elle de nostre salut, nous en negligons & nous en abandonnons tous le soin : comme si Marie par son credit auprès de Dieu, devoit nous garentir ce salut sans conversion, ce salut sans changement de vie, ce salut sans renoncement à nous-mesmes, ce salut sans fruiets de penitence & sans mortification des sens : comme si par la faveur de Marie, il devoit y avoir pour nous des victoires sans combat, des recompenses sans merite, des merites sans travail, des vertus dont la pratique ne nous coustast rien : graces chimeriques & impossibles. Nous invoquons Marie, mais par une temerité, qui

bien loin de l'honorer luy est injurieuse ; nous esperons obtenir par elle une bonne mort après une vie toute mondaine , une heureuse fin après un continuel oubli de Dieu, une sainte & finale perseverance après une opiniastre resistance à toutes les lumieres du ciel, un port assêuré après une suite infinie d'égarements & de naufrages volontaires: graces possibles, mais miraculeuses. Nous invoquons Marie, mais par une ignorance grossiere de ce qu'elle peut, persuadez qu'elle peut tout, nous nous flattons de trouver en Dieu par sa mediation une patience sans bornes pour nous supporter, une disposition sans mesure à nous pardonner, une misericorde inépuisable qui sera toujours en nostre pouvoir, une protection seûre & immanquable, malgré nos délais criminels & nos retardements affectez: graces, s'il y en avoit de telles, incapables de nous sanctifier, & beaucoup plus capables de nous pervertir. Nous invoquons Marie, mais par une damnable securité, fondez sur son pouvoir, nous nous assêurons, que sans sortir de l'occasion du peché, elle nous préservera du peché; qu'au milieu des flammes, elle nous conservera aussi purs & aussi sains que les trois enfants dans la fournaise de Babylone : graces selon nostre goust & selon nostre sens reprouvé. Mais graces que

par cette raison-là mesme nous ne pouvons attendre de Marie, & qui bien loin d'estre l'objet de l'esperance chrestienne, en ont esté de tout temps le malheureux écueil. Car Marie n'a point le credit qui la rend si puissante auprès de Dieu, pour porter nos interets contre les interets de Dieu; elle n'est point comme Reine du ciel, placée sur le throsne, pour faire regner dans nous le péché; elle n'est point nostre advocate, pour nous entretenir dans l'impenitence. Elle est toute puissante auprès de son Fils; mais elle l'est, disent les Peres, dans l'ordre des divins decrets, dans l'étendue des saintes loix que la sagesse de Dieu a establies, sans préjudice des maximes Evangeliques & de leur inflexible severité. C'est à dire, elle est toute-puissante pour nous attirer à Dieu & pour rapprocher Dieu de nous, toute-puissante pour disposer Dieu à estre touché de nos larmes, toute-puissante pour luy faire agréer nos vœux, nos satisfactions, nos sacrifices; mais non pas toute-puissante pour aneantir l'obligation de tout cela, ni pour faire que Dieu oubliant ses plus essentiels attributs, devienne, si j'ose ainsi parler, prévaricateur de sa sainteté & fauteur de nostre iniquité.

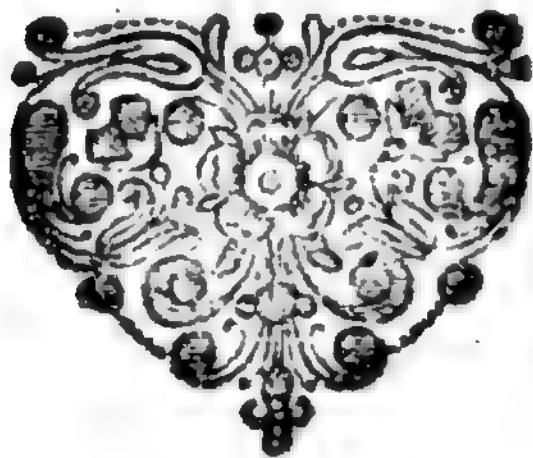
Nous vous invoquons aujourd'huy, Vierge sainte, mais c'est dans des dispositions plus conformes à nos devoirs, plus confor-

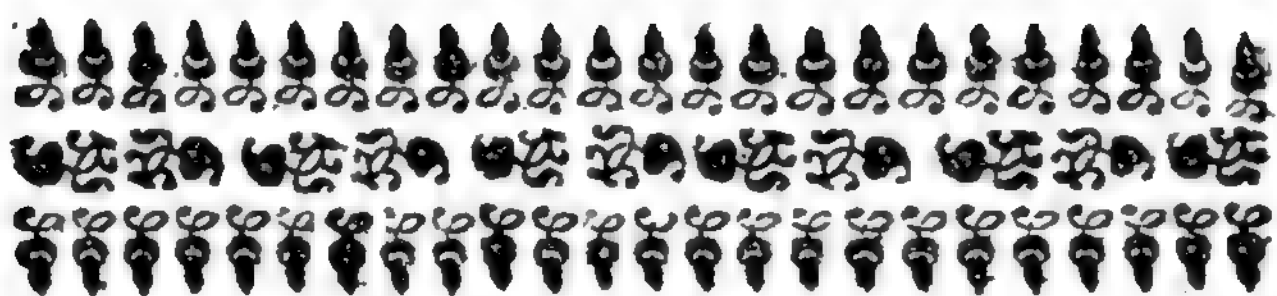
mes aux regles que la religion nous prescrit, plus conformes au mystere mesme de vostre glorieuse Assomption. Mieux instruits de nos interets, & des desseins de Dieu sur nous, nous n'attendons point de vous ces graces purement temporelles, qui ne nous donneroient que de vaines joyes, ni ces prosperitez du monde qui ne serviroient qu'à entretenir nostre orgueil & à satisfaire nostre amour propre. Si nous avons recours à vous, c'est pour des besoins plus pressants & plus importants; c'est pour des biens plus necessaires, quoyque peut-estre moins de nostre goust; c'est dans des veûes plus relevées & plus convenables au christianisme que nous professons. Accablez sous le poids de nos miseres, & persuadez que vous pouvez nous secourir, nous vous réclamons dans cette auguste solemnité; mais voicy le sujet de nos demandes. Obtenez-nous par vostre toute-puissante intercession, ces graces du premier ordre à quoy nostre salut & nostre perfection sont attachez. Obtenez-nous une haine efficace du peché, une crainte respectueuse des jugements de Dieu, une soumission sans reserve à sa sainte loy. Obtenez-nous cette force chrestienne, si necessaire pour nous préserver de la corruption du monde, pour ne nous laisser pas emporter au torrent de la coutume, pour

resister au scandale du mauvais exemple , pour nous mettre au dessus du respect humain , pour nous affranchir de la tyrannie de nos passions , pour renoncer à l'ambition , pour n'estre pas esclaves de l'avarice , pour surmonter la concupiscence de la chair & pour la tenir soumise à l'esprit. Obtenez-nous ces excellentes vertus qui vous ont distinguée entre tous les justes ; cette foy héroïque qui vous a renduë si heureuse , en vous faisant croire ce qui vous estoit revelé ; cette profonde humilité qui vous a élevée si haut , & qui engagea le Verbe de Dieu à s'abbaïsser jusques à vous ; cette pureté angelique qui vous fut si chere , & que vous préférastes à toutes les grandeurs qu'on vous promettoit ; cette obeïssance que Jesus-Christ trouva plus digne de ses éloges , & plus recommandable en vous , que vostre maternité mesme ; ce zèle pour les interests de Dieu & pour le salut des hommes , qui malgré la tendresse de vostre cœur , vous fit consentir au sacrifice & à la mort de vostre Fils , quand vous le presentastes dans le temple , comme la victime qui devoit estre immolée pour nos pechez. Sans prétendre au degré sublime où vous avez possédé ces vertus , obtenez - les nous au moins dans le degré convenable à nos obligations ; c'est à dire , obtenez-nous une foy

vive qui nous fasse agir, & qui pour la cause de Dieu, nous determine à tout souffrir; une confiance en Dieu inébranlable, qui ne soit jamais confondue; un amour de Dieu que toutes les eaux des tribulations & des adversitez de cette vie ne puissent éteindre; une charité envers le prochain qui nous tienne tous étroitement & saintement unis en Jesus-Christ. Obtenez-nous une victoire entiere sur le monde, un détachement parfait de nous-mêmes, un esprit humble & un cœur pur. Voilà les graces, ô Vierge sainte, que nous vous demandons, & pour lesquelles nous ne craignons pas que vous nous refusiez vostre intercession. Nous vous saluons avec l'Eglise en qualité de Reine, *Salve Regina*; mais à Dieu ne plaise que nous présumions d'entrer dans la gloire par une autre voye, que par celle de vos vertus. Comme Reine, nous vous réclamons, *Ad te clamamus*; mais nous n'implorons vostre secours, que pour pouvoir marcher sur vos pas en imitant vos exemples. Comme Reine, nous vous prenons pour nostre protectrice, & nous vous faisons entendre nos gémissements. *Ad te suspiramus*; mais nous ne nous mettons sous vostre protection, que pour obtenir par vous la grace de nostre conversion. Sans craindre d'estre du nombre de vos devots indis-

crets, nous vous appellons mere de misericorde, source de vie, consolation de nos ames, *Mater misericordia, vita, dulcedo*; mais nous ne prétendons point que ces titres nous autorisent dans nos foiblesses, ni qu'ils nous rassêurent dans nos desordres. Malgré les critiques censeurs de vostre culte, nous nous confions en vous; mais nostre confiance ne nous fait point oublier, que pour estre recompensé comme vous, il faut par proportion le meriter comme vous, & que jamais nous ne parviendrons autrement à ce Royaume éternel où nous conduise &c.





A U T R E
S E R M O N
POUR LA FESTE
DE L'ASSOMPTION
D E
L A V I E R G E.

Sur la devotion à la Vierge.

Intravit Jesus in quoddam Castellum, & mulier
quædam excepit illum in domum suam.

*Jesus entra dans une bourgade, & une femme le
receût dans sa maison. En Saint Luc chap. 10.*

Cette femme ainsi honorée de la presen-
ce de Jesus-Christ, ce fut, Chrestiens,
dans le sens litteral de nostre Evangile, Mar-
the sœur de Magdelaine: mais selon l'appli-
cation de l'Eglise, c'est Marie, la Mere du
Redempteur, la Reine des Vierges, & la Sou-
veraine du ciel & de la terre. C'est elle qui

receût dans ses chastes entrailles le Fils de Dieu ; & c'est elle qui est aujourd'huy receüe par cet homme-Dieu dans le séjour de la gloire. Heureuse, mes Freres, s'écrie saint Bernard, heureuse reception de l'une & de l'autre part ! *Fœlix utraque susceptio !* soit ^{Bernard.} celle que Marie fit à Jesus-Christ dans le mystere de son incarnation , soit celle que Jesus-Christ fait à Marie dans le mystere de son assomption. Mais pourquoy parler maintenant de la premiere, demande le mesme saint Bernard ? pour mieux juger de la seconde, répond ce saint docteur ; pour en former une juste idée , pour en concevoir toute la gloire & toute l'excellence ; ou plustost, pour reconnoistre que comme la premiere est absolument inconcevable à nos esprits , la seconde est au dessus de toutes nos veûës & de toutes nos expressions. *Ut juxta idem. inestimabilem illius gloriam, inestimabilis cognoscatur & ista.* Et en effet quelle langue pourroit jamais expliquer , comment ce Dieu de majesté qui ne peut estre compris dans la vaste étendue de l'univers, se renferma dans le sein d'une vierge ; & qui pourroit dire aussi avec quelle pompe cette vierge entre dans le ciel pour y estre couronnée , & pour y regner pendant toute l'Eternité ? *Christi generationem & Mariæ assumptionem idem. quis enarrabit ?* J'ay donc crû, mes chers Au-

diturs, devoir prendre un sujet plus proportionné à nostre foiblesse, & mesmes plus utile pour vous. J'ay crû que le grand & ineffable mystere de l'Assomption de Marie, me donnoit une occasion favorable de vous entretenir de la devotion envers cette Mere de Dieu. C'est ce que je me propose, & c'est pour cela mesme, Vierge sainte, que j'ay besoin de vostre secours. Daignez agréer le zèle qui m'anime pour vous, & le secourir. Daignez écouter la priere que je vous fais en vous saluant, & vous disant, *Ave Maria.*

SI j'entreprends aujourd'huy de vous parler de la devotion à la Vierge, ce n'est point précisément pour vous l'inspirer, puisque je vous suppose trop chrestiens, pour n'avoir pas envers la Mere de Dieu tous les sentiments de zèle & de respect qui luy sont dûs. C'est donc seulement pour vous donner sur cette importante matiere toute l'instruction que des chrestiens parfaits & spirituels doivent avoir, s'ils veulent parvenir à la pratique de ce culte raisonnable que le grand Apostre nous a si fortement recommandé: *Rationabile obsequium vestrum.* Ainsi, mes chers Auditeurs, afin de vous exhorter à la devotion envers Marie, je veux vous apprendre à regler cette devotion, à

profiter de cette devotion , & à vous sanctifier vous-mêmes par cette devotion. Je veux vous en faire connoître les veritables caracteres , vous en marquer les défauts , vous en decouvrir les abus , & par là vous engager à en faire un saint usage. Pouvois-je choisir un dessein plus convenable à vostre pieté , & plus avantageux à la devotion même dont il s'agit ? Elle consiste , selon saint Bernard , en trois principaux devoirs , à honorer Marie , à l'invoquer , à l'imiter . Or c'est à ces trois devoirs que je m'attache , & voicy en trois mots le partage de ce discours. Il faut honorer Marie , mais l'honorer judicieusement , c'est la premiere proposition. Il faut invoquer Marie , mais l'invoquer efficacement , c'est la seconde proposition. Enfin , il faut imiter Marie & l'imiter religieusement , c'est la derniere proposition. Il faut honorer cette Vierge judicieusement ; car l'honneur de la Reine du ciel aussi-bien que celuy de Jesus-Christ le Roy des Roys , demande sur toutes choses cette condition : *Nam & honor Regina judicium* Bernardi *diligit* , dit saint Bernard , appliquant à la Mere ce qui est écrit du Fils , *Et honor Regis judicium diligit* : ce sera le sujet de la premiere partie. Il faut invoquer cette Vierge efficacement ; car en vain Marie a-t-elle pour nous du credit auprès de Dieu , si par

l'indignité de nos prieres, ou par l'impénitence de nostre vie, nous nous rendons son credit inutile : ce sera la seconde partie. Il faut, autant qu'il est en nostre pouvoir, imiter cette Vierge religieusement : car la sainteté de Marie est un modèle sur lequel Dieu prétend que nous nous formions; & si nous ne le faisons pas, sur lequel il nous jugera : ce sera la dernière partie. Trois veritez également capables de contribuer à la conversion des pecheurs, & à la sanctification des justes. Commençons.

I.
PARTIE.

POUR honorer saintement la Mere de Dieu, il faut l'honorer judicieusement. C'est un principe qui ne peut estre contesté, & dont il n'y a sans doute personne qui ne convienne avec moy. Mais on doit en mesme temps convenir d'une autre verité qui me paroist également incontestable; sçavoir, que s'il faut du discernement & de la prudence pour honorer la Mere de Dieu, il n'en faut pas moins, que dis-je ? qu'il en faut mesmes encore plus pour censurer ceux qui l'honorent, & pour s'ériger en juge du culte & des honneurs qu'ils luy rendent. J'ay droit, ce me semble, d'exiger d'abord de vostre pieté, que vous ne separiez jamais ces deux principes, quand il s'agit de decider sur un sujet aussi important que celuy-cy; & vous

avez trop de penetration, Chrestiens, pour n'entrer pas dans ma pensée, & trop d'équité pour n'advoüer pas, que la raison, aussi-bien que la droite & sincere religion, le demandent ainsi : je m'explique. Il peut y avoir dans le monde, parmi les personnes adonnées au service de la Vierge, des devots indiscrets : j'en veux bien tomber d'accord avec vous ; & s'il y en a de tels, à Dieu ne plaise que je prétende icy les excuser, ni les autoriser. Mais aussi peut-il y avoir des censeurs indiscrets de la devotion envers cette mesme Vierge ; & c'est à quoy l'on ne pense point assez. De ces deux desordres, on se pique d'éviter le premier, & il arrive tous les jours qu'on se fait un faux merite ou une vanité bizarre du second. Cependant le second n'est pas moins dangereux que le premier ; & l'homme chrestien ne court pas moins de risque devant Dieu, en condamnant avec temerité un culte legitime & saint, qu'en pratiquant par ignorance un culte outré & superstitieux. C'est donc à nous, mes chers Auditeurs, à nous preserver de l'un & de l'autre ; c'est à moy, comme Predicateur de l'Evangile, à vous conduire entre ces deux écueils, & par quelle voye ? en vous donnant des regles seûres pour honorer discrettement la Reine du ciel, & vous proposant les mesmes regles pour ne pas critiquer

legerement les honneurs mesmes populaires qu'elle reçoit sur la terre. Ne disons rien de vague ; & dans le dessein que j'ay formé d'éclaircir ces veritez, ne combattons point des phantômes, mais venons au détail des choses.

On a prétendu que malgré le soin qu'ont eû les Pasteurs, d'instruire les peuples, & d'épurer dans nostre siecle la religion ou la devotion des fidelles, il y avoit encore de l'excès, & par consequent de l'abus dans le culte qu'on rend à la sainte Vierge ; & ce que je vous prie de bien remarquer, ce n'est pas seulement les ennemis déclarés de l'Eglise qui en ont jugé de la sorte. Quelques-uns mesmes de ses propres enfants ont déploré cet abus. Des catholiques prétendus-zélez, mais dont le zèle sans doute n'a pas eû toutes les qualitez requises, pour estre ce zèle selon la science que demandoit l'Apôstre ; quoy-qu'il en soit, des catholiques mesmes ont crû devoir prendre sur ce point la cause de Dieu : & de la maniere qu'ils s'en sont expliquez, voici les trois chefs où la veneration du commun des fidelles pour la Mere de Dieu, leur a paru aller jusqu'à l'indiscretion. Car c'est le terme dont ils se sont servis, & il nous importe une fois de bien comprendre à quoy ils l'ont appliqué. Touchez des interets de Dieu, ils se sont plaints

qu'on rendoit des hommages à Marie comme à une divinité. Ils se sont plaints qu'on luy donnoit des titres d'honneur qui ne luy appartenoint pas, sur tout ceux de mediatrice & de reparatrice du monde perdu. Ils se sont plaints qu'on luy attribuoit de nouveaux privileges, qui ne nous estoient revelez ni dans l'Ecriture, ni dans la tradition. Examinons leurs plaintes sans prejuge, & puisqu'ils les ont publiées dans le monde chrestien en forme d'avertissemens donnez par Marie elle-mesme à ses devots indiscrets, nous qui voulons de bonne foy que nostre devotion soit prudente, qu'elle soit solide, qu'elle soit sans reproche, profitons de ces avis : pour peu qu'ils soient fondez, édifions-nous-en ; du moins servons-nous de l'examen que nous en allons faire, pour nous rendre encore plus exacts & plus irreprehensibles dans le culte de la Vierge que nous honorons. Ecoutez-moy : cecy n'aura rien de trop abstrait, ni d'ennuyeux.

Il est donc vray, chrestiens, & je le dis hautement, que d'honorer Marie comme une divinité, quoy que *subalterne*, ce seroit non pas un simple abus, ni une simple indiscretion, mais un crime & une impiété. Car Marie toute Mere de Dieu qu'elle est, n'est qu'une pure creature, l'humble servante du Seigneur, dont tout le bonheur est

fondé sur l'aveu authentique qu'elle a fait elle-mesme de sa bassesse & de son neant :

Luc. c. 1. Quia respexit humilitatem ancilla sua : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. C'est ainsi qu'elle nous l'a appris ; & nous le sçavons si bien , que pour ne l'oublier jamais , nous nous faisons un devoir de la saluer chaque jour en cette qualité de servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.*

Ibid.

Ainsi , graces à la providence & à l'esprit qui gouverne le christianisme , je prétends que l'Eglise de Jesus-Christ , sur tout dans un siecle aussi éclairé que le nostre , n'avoit nul besoin de l'avis prétendu-salutaire qu'on a voulu nous donner là-dessus. Car comme je vous l'ay déjà fait remarquer d'autres fois , ce que disoit saint Augustin dans un sujet à peu près semblable , pour répondre aux Manichéens , qui malicieusement & sans raison , accusoient de son temps les catholiques de rendre aux Martyrs un culte idolastre : ce que disoit ce Pere touchant les Martyrs , qui de nous ne le dit pas de la Mere de Dieu ? que ce n'est point à elle que nous dédions des autels , ni à elle que nous offrons le sacrifice , mais à Dieu qui l'a choisie , à Dieu qui l'a sanctifiée , à Dieu qui l'a glorifiée ? Nous sommes donc bien éloignez de cette grossiere erreur , ou de cette énorme indiscretion qui consiste-

roit à faire de Marie une Déesse ; & l'indiscretion , s'il y en avoit icy, seroit plustost de la part de ceux qui dans leurs avis auroient supposé qu'un grand nombre de fides, à la veüe de leurs pasteurs, avoient pû tomber, & estoient en effet tombez dans une telle corruption de foy. L'indiscretion seroit, non seulement d'avoir par-là renouvelé les accusations vaines & frivoles des anciens hérétiques contre l'Eglise, mais d'avoir donné l'avantage à l'hérétique protestant , de voir des catholiques mesmes persuadez que nostre foy s'estoit ainsi corrompue dans ces derniers siècles. Non, mes chers Auditeurs , je le repete, l'Eglise de Jesus-Christ n'a point esté abandonnée de la sorte. Car qu'est-ce selon nous que d'honorer judicieusement la Mere de Dieu? c'est l'honorer d'un culte inferieur à celuy de Dieu, mais superieur à tout autre que celuy de Dieu. Or voilà comment nous l'honorons; voilà comment tous les siècles du christianisme l'ont honorée : malheur à celuy qui la confondroit avec Dieu ; mais aussi malheur à celuy qui ne luy rendroit pas des hommages particuliers, & qui dans son estime ne la mettroit pas au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu. Il a esté de mon devoir d'appuyer d'abord sur cet article, & de vous le faire sentir. Mais allons plus loin.

On a blasmé comme indiscret le zèle des fidelles qui attribüent à Marie des titres d'honneur, qu'on prétend ne luy pas convenir : & moy j'avance & je soutiens, que depuis que l'Eglise universelle, par le plus solennel de ses decrets qui fut celuy du Concile d'Ephese, a maintenu la Vierge dont je défends icy la gloire, dans la possession du titre de Mere de Dieu, que l'hérésarque Nestorius luy disputoit, il n'y a point de titre d'honneur qui ne luy convienne, ni de qualité éminente qu'on puisse sans indiscretion luy contester. Appliquez-vous, & vous en allez estre convaincus. Car puisqu'il s'agit sur tout de la qualité de mediatrice & de reparatrice du monde, que les reformateurs de son culte voudroient luy oster, voyons comment en a parlé saint Bernard : non point dans ces occasions & dans ces discours où il n'a pensé qu'à exalter Marie par les magnifiques éloges qu'il en a faits ; mais dans cette celebre Epistre aux Chanoines de Lyon, où raisonnant en Theologien & decidant à la rigueur, il a voulu nous marquer les bornes que doit avoir le culte que nous rendons à la Mere de Dieu. Je me contenteray de traduire ses paroles, & je ne puis douter que vous n'en foyez touchez. Donnez, disoit-il, donnez à Marie les justes loüanges qui luy appartiennent, & sou-

venez-vous que la sainteté pour estre honorée, n'a besoin que de la vérité. Dites, par exemple, que Marie a trouvé pour elle & pour nous la source de la grace; dites qu'elle est la mediatrice du salut & la restauratrice des siècles: vous le direz avec raison; car c'est ce que toute l'Eglise publie, & ce qu'elle chante tous les jours dans ses divins offices: *Magnifica gratia in ventricem Bernard. Mariam, mediatricem salutis, restauratricem seculorum: hæc mihi de illa cantat Ecclesia.* Ceux à qui ces titres déplaisent, oseront-ils s'inscrire en faux contre le témoignage de saint Bernard, & récuser un homme d'une si grande autorité parmi les Peres, & qui rapporte en fidelle historien ce que l'Eglise croyoit de son temps, & ce qu'elle pratiquoit? Or voilà ce que j'appelle honorer judicieusement la Vierge, luy attribuer les qualitez que toute l'Eglise luy attribue. On sçait bien qu'il n'y a, pour parler ainsi, qu'un mediateur de redemption: mais on est certain de ne point déroger à ses droits, quand on reconnoist avec l'Ecriture, outre cet unique mediateur de redemption qui est Jesus-Christ, d'autres mediateurs d'intercession; & Marie entre ceux-cy ne doit-elle pas avoir la premiere place? On sçait que Jesus-Christ seul a racheté le monde par son sang; mais on ne peut ignorer que

ce sang qu'il a répandu a esté formé de la substance mesme de Marie, & par consequent que Marie a fourni, a offert, a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon. Car c'est sur quoy toute l'Eglise s'est fondée pour la qualifier de mediatrice & de repara-
 trice des hommes. Ce seroit donc encore par ~~la~~ une indiscretion (je devrois peut-estre user d'un terme plus propre & plus fort) ce seroit, dis-je, une indiscretion, de de luy refuser ces titres glorieux & si solidement establis. Mais sans raisonner davan-
 tage, il me suffit, reprend saint Bernard, que l'Eglise m'ait appris à honorer de cette maniere la Mere de Dieu : car ce que m'en-
 seigne l'Eglise, adjoustoit ce saint Docteur, c'est à quoy je m'attache inviolablement, & de quoy je ne me départiray jamais. Tout ce qu'elle croit, je le crois ; & tout ce qu'elle pratique, je le veux pratiquer : & en le croyant, en le pratiquant sans distinction & sans restriction, je me tiens en asseûrance, puisqu'elle est l'oracle que je dois écouter sur tout, & le guide infailible que je dois suivre. *Quod ab illa accepi, securus teneo.*

Ibid.

Or selon cette regle, mes chers Auditeurs, nous ne craignons point d'estre des devots indiscrets de Marie, quand nous l'appellons nostre mediatrice & nostre repara-
 trice ; quand nous disons qu'elle est pour
 nous

nous une source de vie, qu'elle est dans cette terre d'exil nostre consolation, qu'elle est au milieu de tous les dangers nostre esperance : pourquoy ? parce que jusqu'à la fin des siècles, malgré le chagrin de l'heresie, l'Eglise la réclamera & la saluera sous toutes ces qualitez ; *Vita, dulcedo, & spes nostra salve*. Nostre vie, comment ? après Dieu, & après Jesus-Christ ; nostre consolation, comment ? après Dieu, & après Jesus-Christ ; nostre esperance, comment ? après Dieu & après Jesus-Christ. Peut-on sans indiscretion & mesmes sans malignité, nous soupçonner, ou plustost soupçonner l'Eglise de l'entendre dans un autre sens ? Et parce qu'il est évident & incontestable que c'est là le sens de l'Eglise, & que nous n'en avons point d'autre, malgré la fausse delicatesse des censeurs de nostre devotion envers la Mere de Dieu, nous ne faisons point difficulté de l'appeller absolument nostre vie, absolument nostre consolation, absolument nostre esperance ; *Vita, dulcedo, & spes nostra*. Oüy, c'est ainsi que nous le chantons avec l'Eglise, & qu'on le chantera jusqu'à la dernière consommation des temps. Les ennemis de Marie passeront ; mais l'Eglise leur survivra, l'Eglise après eux subsistera ; & touchée des mesmes sentiments, elle dira toujours en s'adressant à la Mere

362 SUR LA DEVOTION
de son Epoux & de son Sauveur : *Vita*,
dulcedo, & *spes nostra*.

Enfin, on a traité de zèle indiscret, celui que fait paroître le peuple chrestien à défendre certains privileges de Marie. Privileges de grace dans son immaculée conception, privileges de gloire dans sa triomphante assomption ; bien d'autres dont je n'entreprends point de faire icy le dénombrement, & qu'on s'est aussi contenté de nous marquer sous des termes generaux en les rejetant. Mais moy, voicy encore & sur le mesme principe comment je raisonne : car puisque nous reconnoissons Marie pour Mere de Dieu, de tous les privileges propres à rehausser l'éclat de cette maternité divine, y en a-t-il un seul que nous ne devions estre disposés à luy accorder ; ou pour mieux dire, y en a-t-il un seul que Dieu luy-mesme ne luy ait pas accordé ? Si Dieu ne nous les a pas tous égalemant revelez ; si nous n'avons pas sur tous la mesme certitude, & si tous ne sont pas dans le christianisme des poincts de foy, n'est-ce pas assez, pour les attribuer à cette Vierge, que sans préjudicier aux droits de Dieu, ce soient des privileges convenables à la dignité de Mere de Dieu ? N'est-ce pas assez que ce soient des privileges reconnus par les plus sçavants hommes de l'Eglise, autorisez par

la creance commune des fides ; appuyez, sinon sur des preuves évidentes & des demonstrations, au moins sur les plus fortes conjectures & les témoignages les plus solides & les plus irreprochables? Or tels sont les privileges que nous honorons dans Marie, & c'est par là que nous les honorons prudemment. Un esprit raisonnable & sage, sur tout un esprit bien prevenu à l'égard de Marie, & affectionné à son culte (car voilà le point) un esprit, dis-je, guerri de certains prejugez ou degagé de certains interets, dans le choix de deux partis, s'il y en avoit deux à prendre, ne penchera-t-il pas toujours vers le plus favorable à la sainte Mere que nous réverons? Ne le préférera-t-il pas, & ne l'embrassera-t-il pas, quand c'est d'ailleurs le mieux établi & le mieux fondé? Mais que devoit-on penser d'un esprit toujours prest à faire naistre des doutes sur les grandeurs de Marie, & sur ses plus illustres prerogatives? toujours appliqué à imaginer de nouveaux tours pour nous les rendre suspectes; mettant toute son étude à troubler la pieté des peuples, & par toutes ses subtilitez ne cherchant qu'à la resserrer, qu'à en decrediter les plus anciennes pratiques, peut-estre qu'à l'aneantir, au lieu de travailler à la maintenir & l'étendre? Ah! mon Dieu, falloit-il donc que

le ministère de vostre parole fust aujourd'hui nécessaire pour défendre l'honneur & le culte, que le monde chrestien est en possession de rendre à la plus sainte des Vierges ? Après que les premiers hommes de nostre Religion se sont épuisez à célébrer les grandeurs de Marie ; après qu'ils ont desespéré de trouver des termes proportionnez à la sublimité de son estat ; après qu'au nom de tous, saint Augustin a confessé son insuffisance, & protesté hautement qu'il manquoit d'expressions pour donner à la Mere de Dieu les loüanges qui luy estoient dûës, *Quibus te laudibus effirari nescio*, falloit-il que je fusse obligé de combattre les fausses reserves de ceux qui craignent de la louer avec excès, & qui osent se plaindre qu'on l'honore trop ? Voilà toute fois un des desordres de nostre siecle. A mesure que les mœurs se sont perverties, par une apparence de reforme, on a raffiné sur la simplicité du culte. A mesure que la foy est devenuë tiède & languissante, on a affecté de la faire paroistre vive & ardente sur je ne sçais combien d'articles, qui n'ont servi qu'à exciter des disputes, & à diviser les esprits sans les édifier. Si ces prétendus-zelez & ces censeurs indiscrets du culte de la Vierge, avoient esté appelez au conseil, & qu'on en eust pris leurs avis, jamais ils

n'auroient consenti à cette multiplicité de festes instituées en son honneur. Ce nombre infini de Temples & d'Autels consacrez à Dieu, sous son nom, n'eust pas esté de leur goust. Tant de pratiques establies par l'Eglise pour entretenir nostre pieté envers la Mere de Dieu, les auroient choquez; & pour peu qu'on les écoutast, ils concluroient à les abolir. Il n'a pas tenu à eux, & il n'y tiendrait pas encore, que sous le vain pretexte de ce culte judicieux, mais judicieux selon leur sens, qu'ils voudroient introduire dans le christianisme, la Religion ne fust réduite à une seche speculation, qui bientôt dégènereroit, & qui de nos jours en effet ne dégènere que trop visiblement dans une veritable indevotion. Mais malgré toutes les entreprises que l'heresie depuis tant de siècles a formées contre vous, Vierge sainte, vostre culte a subsisté & il subsistera. Jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre le zèle des vrais chrestiens, & contre leur fidelité à vous rendre les justes hommages qui vous appartiennent. De quelque artifice qu'on use, & quelque effort qu'on fasse pour arracher de leurs cœurs les sentiments tendres & respectueux qui les lient étroitement à vos interets, ils les conserveront, ils les publieront, ils en feront gloire. Leur pieté l'emportera, & rien ne sera

capable de les séduire & de les ébranler. Vous estes, ô Sainte Mere de Dieu, vous estes l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, & vous le ferez toujours. Vous seule avez triomphé de toutes les heresies. A peine s'en est-il formé une dans le christianisme, qui ne vous ait attaquée, & il n'y en a point que vous n'ayez confondue.

Aug.

Cunctas hereses sola interemisti in universo mundo. La victoire que vous remporterez & que vous remportez déjà sur les temeraires censeurs de vostre culte, achevera vostre triomphe. S'il y faut contribuer par nos soins, nous n'y épargnerons rien ; s'il faut parler, nous parlerons. Dans la chaire de verité nous élèverons la voix, nous nous ferons entendre ; & après avoir appris au peuple chrestien à vous honorer judicieusement, nous luy apprendrons à vous invoquer efficacement : c'est le sujet de la seconde partie.

I. I.
PARTIE.

Que nous puissions invoquer Marie, & qu'elle soit pour nous dans nos besoins une protectrice toute puissante & toute misericordieuse ; c'est une verité, Chrestiens, sur laquelle nous ne pouvons former le moindre doute, si nous sommes de fidelles enfants de l'Eglise, & si nous sommes bien instruits des principes de nostre foy. Car

puisque l'Eglise a défini en general, que nous pouvons invoquer les Saints que Dieu a retirez de cette terre d'exil où nous vivons, & qu'il a placez auprès de luy dans son Royaume: à combien plus forte raison pouvons-nous dans toutes les necessitez de cette vie nous adresser à la Reine, non seulement des Saints, mais des Anges bienheureux, & luy presenter nos prieres? Que luy manque-t-il de tout ce qui peut affermir nostre confiance? Croirons-nous qu'uniquement touchée de son bonheur, & toute occupée, pour ainsi dire, de sa propre gloire, elle soit devenue insensible à nos interets? mais n'est-elle pas toujours la Mere de misericorde? Nous persuaderons-nous que Dieu en la glorifiant ait tellement borné son pouvoir, qu'elle ne soit plus en estat de nous en faire sentir les salutaires effets? Mais n'est-elle pas toujours la Mere de ce Dieu Sauveur qu'elle a donné au monde & qui luy fut si soumis? Est-ce en recevant la recompense de ses merites, qu'elle a perdu ses plus beaux droits; & si ce Fils adorable qu'elle porta dans son sein, a fait pour elle des miracles sur la terre, que luy refusera-t-il dans le ciel? C'est ainsi que les Peres ont raisonné; & c'est là-dessus qu'ils se sont fondez, pour nous exhorter en des termes si énergiques & si forts, à ré-

clamer sans cesse la Mere de Dieu. Que ne puis-je les faire tous icy parler, ou plustost, que ne puis-je rapporter icy, dans un recueil abrégé, tout ce qu'ils ont dit de l'invocation de Marie & des avantages qui y sont attachez ! Que ne puis-je vous faire entendre ces grands maistres, & selon l'expression de saint Paul, vous convaincre par cette nuée de témoins ! Car quand nous n'aurions point d'autres preuves, en faudroit-il davantage ; & ne seroit-ce pas une temerité, que dis-je ? ne seroit-ce pas l'obstination la plus outrée, que de vouloir tenir contre l'autorité de tout ce qu'il y a eû depuis tant de siècles d'oracles & de docteurs dans l'Eglise de Jesus-Christ ?

Je vais plus loin, & je ne dis pas seulement que nous pouvons invoquer Marie, mais j'adjouste que nous le devons, & pourquoy ? pour nous conformer à l'Eglise, pour nous attirer la grace, pour nous procurer contre les dangers du monde un secours puissant & un ferme soutien, pour assûrer nostre salut. En effet, Chrestiens, si nous sommes obligez de croire ce que croit l'Eglise comme la regle de nostre foy, ne sommes-nous pas obligez de faire ce que fait l'Eglise comme la regle de nos mœurs ? Or combien de prieres solennelles l'Eglise tous les jours adresse-t-elle à la Mere de Dieu,

pour implorer son assistance; & n'est-ce pas une espece d'infidelité de ne pratiquer pas ce qu'elle pratique avec tant de soin, & de ne demander pas ce qu'elle demande, ni à qui, ou plustost, par qui elle le demande ? Si la grace nous est necessaire, & si nous ne pouvons surtout ignorer combien il nous est important d'avoir certaines graces particulieres & en certaines conjonctures, nous est-il permis de negliger un des plus seûrs moyens de les obtenir ? Or ce moyen, c'est l'intercession de Marie ; & mille fois ne vous a t-on pas avertis que c'est par elle que Dieu dispense les dons, & par les mains de cette Vierge qu'il les fait passer, en nous les communiquant ? Si nous sentons nostre foiblesse, & si nous gémissons de nous voir exposez à tant de perils, dans l'obligation où nous sommes d'ailleurs de nous conserver, ne devons-nous pas pour cela mettre tout en œuvre ? Or de tout ce que nous pouvons mettre en œuvre, rien de plus efficace, de plus present, que la meditation de Marie ; & puisque tant d'autres qui l'ont éprouvé nous en instruisent, n'est-ce pas consentir à nostre perte, que de ne vouloir pas nous servir d'une telle défense ? Enfin, si le salut est nostre affaire, & par les consequences infinies nostre grande affaire, nostre essentielle affaire, nostre unique affaire,

nous peut-il estre pardonnable de n'y pas employer tout ce que la religion nous fournit de plus propre à en garentir le succès ? Or la coadjutrice de Dieu dans l'accomplissement de ce salut, c'est Marie; & comme ce salut a commencé par elle & par son consentement à la parole de l'Ange, c'est par elle & par sa coopération qu'il doit estre consommé. D'où il s'ensuit, que nous ne pouvons donc trop dans cette vie mortelle la solliciter, la presser, l'intéresser en nostre faveur par nos supplications & par nos vœux. Avançons.

On peut invoquer Marie, on doit invoquer Marie, veritez incontestables : mais le point est de l'invoquer efficacement, c'est à dire, de l'invoquer de telle sorte qu'elle puisse agréer nos prieres, qu'elle puisse les trouver dignes d'elle & y prendre part. Car, selon l'Oracle de Jesus-Christ, tous ceux qui disent à Dieu, Seigneur, Seigneur, ne seront pas écoulez pour cela de Dieu, ni n'entreront pas dans le Royaume de Dieu : & suivant la mesme regle j'adjouste, que de ceux qui se mettent ou qui prétendent se mettre sous la protection de la Mere de Dieu, plusieurs l'invoquent en vain, pourquoy ? parce qu'ils ne le font pas dans un esprit chrestien, ni avec les sentiments convenables pour l'engager dans leurs interests,

& pour la toucher. Il y a donc icy deux écueils à craindre, & deux extremités à éviter; & comme la vertu tient le milieu entre deux vices opposez, la verité se trouve toujours entre deux erreurs contraires. Je veux dire, que les uns comptent trop sur la protection de Marie; mais que les autres aussi ne connoissent point assez, ou semblent ne point assez connoistre tout le fond qu'on y doit faire: que les uns, selon leurs desirs & le gré de leurs passions, luy donnent trop d'étendue, & c'est l'erreur des chrestiens presumptueux; mais que les autres aussi, selon leurs fausses maximes, la resserrent dans des bornes trop étroites, & c'est l'erreur de nos reformateurs, je dis de ceux à qui je parle dans ce discours, & qui, par une autre prudence que celle de l'Evangile, se sont ingerez à nous donner des avis dont le peuple fidelle n'a pû tirer qu'un scandale à quoy je me sens obligé, par le devoir de mon ministere, d'opposer toute la force de la divine parole. Appliquez-vous, s'il vous plaist.

Car, pour combattre d'abord ce que j'ay marqué comme la premiere erreur, il faut convenir, Chrestiens, que nous portons quelquefois trop loin nostre confiance, & que nous faisons à Marie des prieres qu'elle ne peut écouter: comment cela? par:

ce que ce sont des prières injurieuses à Dieu, parce que ce sont des prières indignes de la Mere de Dieu, parce que ce sont des prières pernicieuses pour nous-mêmes. Prières injurieuses à Dieu, pourquoy ? c'est qu'elles sont directement opposées à l'ordre de sa Providence, & qu'elles vont à renverser toute l'œconomie de nostre salut. En effet, tel est l'ordre de la Providence, que le salut dépende premierement de Dieu, & ensuite de nous-mêmes ; qu'aidez de la grace de Dieu, nous y travaillions nous-mêmes ; que nous obtenions cette grace par la Mere de Dieu, mais pour la faire valoir par nos soins, mais pour la rendre féconde par nos œuvres, mais pour la conserver par nostre vigilance. Voilà le plan que Dieu s'est tracé, & qu'il nous a proposé. Et nous, sans égard aux veûes de Dieu & nous promettant tout de la Mere de Dieu, nous nous en formons un autre selon nos idées particulieres, c'est-à-dire, selon nostre sens reprouvé & nos inclinations corrompues. Car si nous prétendons que sous la protection de Marie, le salut ne nous coustera plus rien ; qu'après avoir satisfait à certaines pratiques d'une fausse piété envers Marie, nous pourrons devant Dieu nous tenir quittes de tout le reste ; que revestus des livrées de Marie, nous serons à

couvert de tous les dangers du monde , à couvert de toutes les tentations de la vie , à couvert de toutes les surprises de la mort , à couvert de tous les arrests de la justice divine & de tous les foudres du ciel ; & qu'ainsi nous n'aurons rien à craindre , en nous exposant aux occasions , en demeurant dans nos habitudes , en vivant dans l'estat du péché , en remettant nostre penitence : ah ! Chrestiens, si c'est de la sorte que nous l'entendons , ce n'est pas de la sorte que Dieu l'entend , ni jamais ce ne sera de la sorte qu'il l'entendra. Autrement il se dementiroit bien luy-mesme : & quel lieu auriez-vous d'esperer , sur tout en de pareilles dispositions , qu'il changeast pour vous les immuables decrets de sa sagesse éternelle ? Prieres indignes de la Mere de Dieu , puisque c'est attendre d'elle qu'elle nous autorise contre Dieu mesme , qu'elle nous rassûre contre la crainte de ses jugements , jusqu'à ne nous plus mettre en peine de les prévenir ; qu'elle nous serve de pretexte pour perseverer dans nos desordres , & pour mourir dans l'impenitence. Et de-là enfin , prieres qui bien loin de nous sanctifier , ne peuvent servir qu'à nous corrompre ; qui bien loin de nous approcher de Dieu , ne peuvent servir qu'à nous en éloigner sans retour ; qui bien loin de nous sauver ne peu-

vent servir qu'à nous perdre ; par conséquent prieres infiniment pernicieuses pour nous-mêmes. Or de penser que de telles prieres fussent assez efficaces , pour toucher le cœur de la plus sainte de toutes les Vierges , de la plus fidelle à la loy de Dieu , de la plus soumise aux desseins & aux volontez de Dieu , de la plus zelée pour la gloire de Dieu & pour la sanctification du peuple de Dieu, ne seroit-ce pas la plus sensible & la plus évidente contradiction ?

Vous me direz, qu'il faut donc conclure de-là qu'un pecheur dans l'estat de son peché ne peut invoquer efficacement la Mere de Dieu ; que n'ayant pas alors l'amour de Dieu, que vivant actuellement sans penitence, il a beau du reste se confier en Marie & la prier ; que tous ses vœux sont inutiles, & que toute sa devotion envers la Vierge ne le sauvera pas. Autre erreur dont nous avons à nous préserver : mais qui deguisée sous des termes captieux & pleins d'artifice , proposée sous la forme trompeuse d'avertissements utiles & chrestiens , cachée sous un air de verité qui impose & qui empêche d'en voir le danger , demande toute la précision necessaire pour la decouvrir. Rien de plus specieux que les propositions qu'on nous fait : propositions equivoques , vrayes dans un sens , fausses dans l'autre ,

toûjours dangereuses, parce qu'elles ne tendent qu'à détruire toute nostre confiance en cette Mere de misericorde qui doit estre l'azile des pecheurs. On nous dit qu'il ne faut pas jetter les simples dans l'illusion, en leur faisant plus esperer de Marie qu'il ne convient; je l'advouë : mais je dis aussi qu'il ne faut jetter les simples dans l'illusion, en ruinant toute leur esperance; & pour donner plus de jour à ma pensée, & vous faire prendre là-dessus le point juste à quoy tout fidelle doit s'en tenir, je m'explique, mes chers Auditeurs, & je vous prie de me suivre.

Il est vray : dire à un pecheur que sans penitence & par la seule intercession de Marie, il peut estre reconcilié & sauvé, c'est le jetter dans l'illusion & dans la plus grossiere de toutes les illusions; car sans la penitence il n'y a ni justification ni salut. Mais aussi luy faire entendre que s'il ne renonce actuellement à son peché, que s'il n'est actuellement dans la resolution de rompre ses engagements criminels, que s'il n'est actuellement touché d'un sentiment de penitence, il ne luy sert à rien d'invoquer Marie, & que sa confiance ne luy peut estre de nul avantage, c'est le séduire & le tromper. Car sans estre encore penitent, ne peut-il pas par l'intercession de la Mere de Dieu,

le devenir ? Sans avoir encore le courage de s'arracher au monde & à ses honteux attachements , ne peut-il pas par l'intercession de la Mere de Dieu , le demander & l'obtenir ? Sans estre encore assez vivement touché de Dieu , sentant la foiblesse de son cœur & se défiant de luy-mesme , ne peut-il pas par l'intercession de Marie engager Dieu à luy accorder une grace qui le touche , une grace qui l'éclaire & le fortifie ? Ne peut-il pas du fond de l'abyssine où il est plongé , lever les mains vers cette Vierge , & s'écrier en l'appellant à son secours : Reine du ciel & toute-puissante mediatrice des hommes, ne m'abandonnez pas, moy pécheur , moy aveugle & endurci , moy foible & affaiblié sous le poids de mes iniquitez , incapable par moy-mesme de me relever , & n'ayant point d'autre advocate que vous pour prendre mes interets auprès de mon juge, & pour le porter à me rendre les forces que j'ay perduës & qui me manquent ; *Ora pro nobis peccatoribus*. Ne peut-il pas, dis-je, l'invoquer de la sorte , & pouvons-nous croire qu'elle soit insensible à ses gémissements , & qu'elle ne s'employe pas à luy menager la grace de sa conversion ?

Il est vray : dire à un pecheur que sans amour pour Dieu , par la seule mediation

de Marie, il peut parvenir à l'héritage de Dieu, ce seroit non plus seulement une illusion, mais une impiété. Car sans la charité de Dieu, l'on ne peut estre ami de Dieu; & Dieu ne recevra jamais au nombre de ses esclûs & dans son Royaume, que ses amis. Mais aussi faire entendre à ce pecheur que n'ayant pas actuellement l'amour de Dieu, il ne peut rien prétendre de Marie, & qu'inutilement il s'efforce de se la rendre propice, c'est abuser de sa credulité, & luy oster dans son malheur une des plus certaines & des plus solides ressources. Car cet amour de Dieu qu'il n'a pas, ne peut-il plus l'avoir dans la suite; & pour l'avoir, ne peut-il plus, selon le langage de l'Ecriture, recourir à la Mere du bel amour? *Ego* Ecclesi.
Mater pulchræ dilectionis. Comme sans un C. 24.
 amour actuel de Dieu, il peut neanmoins croire en Dieu, & de cette foy passer à l'esperance, pour s'élever enfin à la charité de Dieu; ne peut-il pas sans un amour actuel de Dieu, former dans son cœur un sentiment de confiance en Marie; animé de ce sentiment, ne peut-il pas se prosterner devant elle, luy exposer sa misere, & par là reveiller toute la tendresse d'une Vierge déjà si favorablement prévenue pour nous; par là trouver accès auprès d'elle, & par elle se mettre en grace avec Dieu, & recouvrer

le don précieux de l'amour de Dieu ? Et il ne faut point m'opposer que sans l'amour de Dieu l'on ne peut estre prédestiné , & par une consequence qui paroist necessaire, que sans l'amour de Dieu l'on ne peut se promettre aucun fruit du culte & de l'invocation de la Mere de Dieu. Raisonnement dont il ne faut qu'éclaircir l'ambiguité , pour en faire connoistre la fausseté, & j'ose dire, la malignité. Je le sçais : sans l'amour de Dieu l'on ne peut estre prédestiné d'une prédestination parfaite & consommée ; ou pour m'exprimer encore plus clairement , sans l'amour de Dieu l'on ne peut arriver au terme de la prédestination qui est la gloire : mais avant que d'y arriver , & dans le temps mesme qu'on est pecheur & sans amour de Dieu, on peut estre prédestiné pour parvenir un jour à cette gloire ; comment cela ? parce qu'on peut estre prédestiné pour sortir de l'estat du peché , pour rentrer dans les voyes de la justice , pour rallumer dans son cœur le feu de la charité , & par où ? par les moyens que Dieu nous fournira. Ainsi Magdelaine , au milieu mesmes de ses desordres, estoit prédestinée ; ainsi l'Apôstre des nations , saint Paul , lors mesmes qu'il persecutoit l'Eglise de Dieu , estoit prédestiné ; ainsi des millions de libertins jusques dans leur libertinage mesme,

ont esté predestinez. Or ces moyens de predestination, par qui pourrons-nous plus sûrement & plus infailliblement les obtenir que par Marie ?

Difons le mefme de bien d'autres avis par où l'on a prétendu regler nostre confiance en la Mere de Dieu, & nous precautionner contre des abus imaginaires. Je dis contre des abus imaginaires. Car quand on nous avertit de ne pas croire qu'il ne foit plus au pouvoir de Dieu de damner un pecheur dès qu'il porte quelque marque d'une devotion extérieure à la bienheureufe Vierge ; de ne nous pas perfuader qu'elle ait plus de bonté, plus de zèle pour nous, que Jesus-Christ mefme, & de ne pas plus compter fur fes prieres que fur les merites de fon Fils ; de ne penser pas que fans elle on ne puiſſe approcher de Dieu par le Sauveur mefmes des hommes, & de ne la point mettre en parallele ni avec Dieu, ni avec l'homme-Dieu ; de ne pas oſter à cet homme-Dieu la mifericorde pour la donner toute à fa Mere, & de ne pas preferer le culte de cette divine Mere à l'amour de Dieu, & à la confiance que nous devons avoir en luy : quand, dis-je, on s'arrete vainement à nous étaler ces pompeuſes maximes, n'est-ce pas attribuer au peuple chreſtien des abus que l'on imagine, pour décrier les devots

de Marie? n'est-ce pas sans sujet vouloir les représenter comme des esprits outrez, comme des esprits frivoles & superstitieux? Et qui de nous eût jamais de telles idées? qui de nous porta jamais les choses à de tels excès, & pour user d'une expression plus forte, mais plus propre, à de telles extravagances? Ah! mes Freres (je parle à vous, Ministres des autels; à vous que Dieu a choisis, pour estre les conducteurs & comme les sauveurs de son peuple) dans un siecle où la corruption est si generale, & où nous voyons tant d'ames rachetées du sang de Jesus-Christ, s'égarer & se pervertir, ne leur fermons pas les voyes du retour & du salut. Or une de ces voyes les plus assurées, c'est une sincere devotion envers la Mere de Dieu. Disons aux fidelles que pour invoquer efficacement Marie, il faut l'invoquer chrestiennement; c'est-à-dire, l'invoquer en veüe de pouvoir, par son credit auprès de Dieu, changer de vie & reformer leur conduite, abandonner le vice & repri- mer leurs passions, vaincre la chair & resister à ses attaques, se preserver des pieges du demon & du monde plus dangereux encore mille fois pour eux que toutes les puissances de l'enfer, s'addonner aux exercices de la religion & en soutenir la pratique, se sanctifier & meriter l'éternité bienheureu-

se. Mais en mesme temps disons-leur, qu'en quelques déreglements qu'ils aient vescu, que quelque pecheurs qu'ils aient esté, & qu'ils soient mesmes à present, ils peuvent estre favorablement écoutez de Marie, en s'adressant à elle avec une confiance humble & filiale; que bien loin de les rejeter, elle leur tend les bras, elle leur ouvre son sein; elle les invite & leur offre son secours. Voilà ce que nous leur devons dire, & ce que je leur dis, Vierge sainte, de vostre part & en vostre nom. Vous ne m'en desavouerez point, & vous confirmerez toutes mes paroles. Je parle dans un Auditoire chrestien; mais dans cet Auditoire, tout chrestien qu'il est, combien y a-t-il d'ames chancelantes & sur le poinct d'une ruine prochaine? combien d'ames tièdes & languissantes dans le service de Dieu, & dans l'observation de leurs devoirs? combien d'ames aveugles & trompées, qui se flattent d'une prétendue innocence, & qui vivent dans l'estat d'une fausse conscience? combien d'ames criminelles ennemies de Dieu, haïes de Dieu, exposées à toutes les vengeances de Dieu? c'est pour ces ames & pour moy-mesme que je vous fais entendre ma voix, & que je pousse des cris vers vous: ou plustost, c'est à vous que je les envoie, ces tièdes & ces lasches, ces aveugles & ces

ignorants, ces mondains & ces pecheurs. Vous les recevrez, vous les ranimerez, vous les éclairerez, vous les reconcilierez, vous ferez agir pour eux tout le ciel & vous agirez vous-mesme. Ainsi, Chrestiens, devons-nous invoquer efficacement Marie, & l'imiter enfin religieusement: c'est la derniere partie.

III.
PARTIE.

C'Est une belle pensée de saint Augustin, lorsque parlant des Martyrs & des honneurs que nous leur rendons, il nous avertit de celebrer tellement leurs festes, que nous travaillions au mesme temps à imiter leur constance. Car, dit ce grand Docteur, les Saints ne sont bien honorez sur la terre, que par ceux qui s'efforcent de suivre leurs exemples; & les solemnitez qu'a institué l'Eglise en memoire des Martyrs, doivent estre pour nous comme autant d'exhortations au martyre: *Solemnitates enim Martyrum exhortationes sunt martyriorum.* Or, Chrestiens, j'applique ces paroles à mon sujet; & dans ce jour où nous celebrons le triomphe de Marie & sa bienheureuse Assomption au ciel, je prétends que nous ne pouvons mieux renouveler nostre devotion envers cette Mere de Dieu, ni la rendre plus solide, que par une fidelle & constante imitation de ses vertus. Sur quoy j'ay

deux choses à vous dire : premierement, ce que nous devons imiter dans Marie ; & secondement, pourquoy nous le devons imiter. Ce que nous devons imiter, c'est la sainteté de sa vie, & voilà le modèle que nous avons à nous proposer ; pourquoy nous le devons imiter, c'est pour avoir part à sa gloire, & voilà le motif qui doit nous animer. Cecy suffiroit pour faire la matiere de tout un discours : j'abbrege, & je vous demande encore un moment de vostre attention.

Ce que nous devons imiter dans la Vierge que nous honorons & que nous invoquons, c'est la sainteté de sa vie ; & voilà en quoy nous pouvons nous la proposer comme nostre modèle. Ce n'est point dans les graces singulieres & extraordinaires qu'elle a receûës du ciel : dès que ce sont des graces extraordinaires & singulieres à Marie, Dieu n'a point voulu nous les communiquer, & ce seroit une presumption que d'y prétendre. Ce n'est point dans l'éclatante dignité dont elle a esté revestue, ni dans les glorieux privileges qui luy furent accordez en consequence du choix que Dieu fit d'elle. Admirons toutes ces merveilles, reconnoissons-y la souveraine grandeur du Tout-puissant qui les a operées ; concevons pour le digne sujet sur qui le très-haut

jetta les yeux, & en qui il exerça toute sa vertu, les sentiments de zèle, de respect, de veneration qui luy sont dûs: mais ce ne sont point de tels miracles qui nous doivent servir de regles, puisque Dieu ne les a point mis en nostre pouvoir, & qu'ils sont si fort au-dessus de nous. En quoy donc, je le repete, nous devons imiter la Mere de Dieu, c'est dans la sainteté de sa vie. C'est, dis-je, dans la plenitude de sa sainteté, dans la perfection de sa sainteté, dans la persévérance & la fermeté inviolable de sa sainteté. Quel fonds d'instruction pour nous, mes chers Auditeurs, & quel champ à nos reflexions !

Je dis dans la plenitude de sa sainteté. Car selon que l'a remarqué saint Ambroise, il n'en est pas de Marie comme de certaines ames, en qui nous voyons reluire quelques vertus, à quoy elles se bornent, & où elles font consister tout leur merite. Etudions la vie de cette Mere de Dieu ; c'est une leçon universelle de toute vertu & pour tout estat: *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.* En formant nostre conduite sur la sienne, nous apprendrons à estre fidelles à Dieu, à estre équitables & charitables envers le prochain, à estre détachés de nous-mesmes & attentifs sur nous-mesmes. Vous apprendrez, jeunes personnes,

nes, ce que vous estes si peu en peine de sçavoir, & ce qu'il vous est néanmoins si important de ne pas ignorer, à mettre en sûreté l'innocence de vostre ame, & le précieux & inestimable thresor d'une virginité sans tache; à fuir pour cela le monde, & sur tout certaines societez du monde; à vous tenir dans une défiance continuelle de vostre cœur, & à ne luy permettre pas de s'échapper jusques dans les moindres rencontres; à reprimer vos sens & à leur interdire toute liberté non seulement criminelle, mais dangereuse; à garder en toutes choses la retenuë, la modestie, la sagesse qui convient à vostre sexe, & qui en fait le plus bel ornement. Peres & meres, vous apprendrez à regler vos familles, & à y maintenir l'ordre & la pieté; à élever vos enfants, non selon vos veûës, mais selon les veûës de Dieu; non pour vous-mêmes & pour vostre propre consolation, mais pour Dieu & pour la gloire de Dieu; à les luy dévouër & à luy en faire le sacrifice. Je m'engage insensiblement dans un détail, qui me conduiroit trop loin; & sans qu'il soit nécessaire que je descende à tant de poincts particuliers, qui ne sçait pas que dans la prosperité ou dans l'adversité, dans la grandeur ou dans l'humiliation, soit qu'il faille agir ou souffrir, ordonner ou obeïr, prier ou va-

quer aux affaires mesmes humaines, satisfaire aux devoirs de la vie civile ou à ceux de la vie chrestienne & devote, aux loix de Dieu ou aux loix des hommes, en quelque conjoncture que ce puisse estre, par tout Marie se presente à nous pour nous instruire & pour nous servir d'exemplaire & de guide. *Talis fuit Maria, ut ejus unius vitæ omnium sit disciplina.*

Je dis dans la perfection de sa sainteté, de cette sainteté éminente & au-dessus de toute autre sainteté que celle de Dieu : car voilà où sa fidelité à la grace l'a élevée. Mais ne semble-t-il pas que plus la sainteté de Mario a esté sublime & parfaite, moins nous pouvons l'imiter ? A cela je réponds que Jesus-Christ veut bien que nous l'imitions luy-mesme, tout Dieu qu'il est ; & comme Dieu, infiniment encore plus saint que Marie : qu'il veut bien que nous imitions son Pere, & que nous soyons parfaits *Mat. 5. s.* comme son Pere ; *Estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Il est vray : nous n'avons pas esté prévenus des mesmes graces que la Mere de Dieu, & par consequent nous ne devons pas esperer d'atteindre jamais à la mesme perfection que la Mere de Dieu. Mais nous pouvons plus ou moins en approcher ; mais nous pouvons en nous proposant Marie & la ferveur de sa

piété, nous réveiller de cette langueur qui nous rend si tièdes & si negligents dans la pratique des devoirs les plus ordinaires de la religion; mais nous pouvons en nous proposant Marie & son amour pour Dieu, nous reprocher nostre indifférence pour un Maître si digne de tout nostre zèle, & rallumer dans nos ames un feu tout nouveau; mais nous pouvons en nous proposant Marie & le recueillement de son cœur, nous confondre de ces dissipations volontaires & si fréquentes dans les plus saints exercices, & nous former à l'usage de la prière; mais nous pouvons en nous proposant Marie & l'ardeur de son courage, & la force de sa patience, & la droiture de ses veûes, & la profondeur de son humilité, reconnoître devant Dieu nos foiblesses, nos délicatesses, la vanité de nos intentions, les folles complaisances de nostre orgueil, & nous exciter à les combattre & à les corriger. Nous ne monterons pas au mesme degré qu'elle, mais suivant d'aussi près que nous le pouvons ses vestiges, nous tiendrons après elle les premiers rangs.

Enfin je dis dans la persévérance & la fermeté invariable de sa sainteté. Ah! Chrétiens, en célébrant aujourd'huy la feste de sa bienheureuse Assomption, nous célébrons pareillement la mémoire de sa pre-

cieuse mort : & par où cette mort fut-elle
 si précieuse devant Dieu ? parce qu'elle a-
 voit esté précédée d'une vie toujours sainte,
 ou plustost , d'une vie toujours plus sainte
 d'un jour à un autre, par de continuels & de
 nouveaux accroissements de merites. Imitons
 Marie dans tout le reste, & ne l'imitons pas
 dans cette persévérance : tout le reste quel-
 que grand, quelque héroïque qu'il soit , ne
 nous peut estre de nul avantage , puisque
 dans les chrestiens, ce ne sont pas tant les
 commencements que Dieu couronne, dit
 saint Jérôme, que la fin. Tel est donc, je
 le repete, l'excellent modèle que nous de-
 vons avoir sans cesse devant les yeux, la
 sainteté de Marie, cette sainteté pleine &
 entiere, cette sainteté sublime & relevée,
 cette sainteté durable & constante. Voilà
 ce que nous devons étudier, ce que nous de-
 vons mediter, ce que nous devons nous ap-
 pliquer, si nous voulons estre solidement
 dévoués à cette Mere de Dieu. Mais voilà,
 mes chers Auditeurs, advoüons-le de bon-
 ne foy, voilà le point essentiel où nostre
 devotion se dément & où nostre zèle se re-
 froidit. Nous ne manquons pas de zèle pour
 publier les grandeurs de Marie, nous ne
 manquons pas de zèle pour défendre ses pre-
 rogatives & ses privileges, nous ne man-
 quons pas mesmes de zèle pour luy rendre

certaines honneurs, & pour nous acquitter de certaines pratiques. Tout cela est bon & loüable, & nous y sommes assez fidelles, parce que tout cela couste peu : mais imiter cette Vierge dans son inviolable pureté & dans le soin qu'elle eût de la conserver; l'imiter dans son éloignement du monde, dans son amour pour la retraite, dans son détachement d'elle-mesme & de tous les biens temporels, dans son obéissance aveugle à toutes les volontez de Dieu, dans sa générosité à tout faire & à tout souffrir pour Dieu, dans la mortification de ses sens, dans son assiduité à la priere, en tout ce qui l'a sanctifiée, c'est ce qui effraye la nature, parce que c'est ce qui la combat & ce qui la gescne. Toutefois ne nous y trompons pas; & comme nous sçavons ce qu'il faut imiter dans Marie, apprenons encore pourquoy il le faut imiter : je dis que c'est pour avoir part à la gloire dont cette Reine du ciel va prendre possession; cecy est d'une extrême importance, ne le perdez pas.

Car prenez garde, Chrestiens: Marie est aujourd'huy portée dans le sein de Dieu pour y gouter une éternelle & souveraine beatitude; mais ce suprefine bonheur n'est point pour elle, comme bien d'autres dons qu'elle avoit receûs, une pure grace; c'est une recompense; & selon l'ordre de la pre-

destination de Dieu , il falloit que ce fust le fruit de ses merites & de sa sainteté. Tout autre titre n'eust point suffi pour luy donner droit à ce bien-heureux heritage : & de-là n'ay-je pas raison de conclure, que si nous voulons entrer en participation de sa gloire , nous devons nous y disposer par une fidelle imitation de sa vie ? Oüy, mes chers Auditeurs, je puis bien vous dire icy, en vous montrant la Mere de Dieu, ce que saint Paul disoit aux premiers fidelles , en leur proposant Jesus-Christ mesme : *Si compatimur, & conglorificabimur*; si vous agissez comme Marie, vous serez couronnez comme Marie ; si vous souffrez comme elle , vous serez glorifiez comme elle. Voilà tout à la fois & le terme où vous devez aspirer , & la route par où vous y devez arriver. Ne separons jamais ces deux choses, puisque c'est en les separant que nous tombons ou dans une presumption criminelle , ou dans une pusillanimité lasche. Presumption criminelle , si ne considerant que le triomphe de Marie & l'éclat de sa gloire , vous prétendez y parvenir sans marcher par la mesme voye , & sans user des mesmes moyens. Car ne seroit-il pas bien étonnant, que Dieu fust plus liberal pour vous que pour sa Mere ; & que par une faveur toute gratuite , il vous donnast sans rien exiger de vous,

ce qu'il a voulu luy vendre & ce qu'elle a dû acheter si cher? Pusillanimité lasche, si n'ayant égard qu'aux difficultez du chemin où Marie vous a precedez, vous desesperez d'atteindre au terme où elle est parvenue: au lieu de vous animer par la veüe du terme, à soutenir toutes les difficultez du chemin, & à vaincre tous les obstacles qui s'y rencontrent. Ayons donc toujours ces deux grands objets devant les yeux, Marie sur la terre & Marie dans le ciel. Si l'estat de sa vie penible & laborieuse sur la terre étonne nostre foiblesse, l'estat de sa vie glorieuse dans le ciel nous rassûrera & nous consolera.

D'autant plus (remarquez bien ce que je dis, c'est avec cette pensée que je vous renvoye) d'autant plus que l'estat de cette Reine triomphante dans le ciel, doit spécialement servir à nous procurer les plus puissants secours pour imiter l'estat de sa vie laborieuse sur la terre. Je m'explique, & c'est-là que j'en reviens pour vostre consolation & pour conclusion de ce discours. En effet, Chrestiens, Marie va prendre place auprès du throsne de Dieu, & s'asseoir elle-mesme sur le throsne que Dieu luy a préparé, pourquoi? afin que de là elle parle & agisse plus efficacement en nostre faveur, afin que de là elle fasse couler plus

abondamment sur nous les thresors celestes, afin que de là elle se rende attentive à nos vœux, que de là elle pourvoye à tous nos besoins, que de ce throsne de gloire où elle domine elle fasse pour nous un throsne de misericorde & de grace. Voilà ce qui a rendu la devotion à la Vierge si generale & si commune dans tous les siècles de l'Eglise. Voilà ce qui luy a attiré la confiance & la veneration de tous les peuples & de tous les Estats du monde. Voilà pourquoy il n'y a pas une ville, pas mesmes une bourgade dans toute la chrestienté, où l'on ne voye de sensibles monuments de la pieté des fidelles envers cette Mere de Dieu. Voilà ce qui a porté les Princes & les Monarques à mettre leur sceptre & leur couronne sous sa protection, persuadez qu'ils ne pouvoient avoir un appuy plus solide ni plus inébranlable, que dans une Vierge dont le credit auprès de Dieu, selon l'expression de saint Ildephonse, tient quelque chose de l'empire & de l'autorité. Voilà ce qui a engagé un de nos Roys, Loüis XIII. de glorieuse memoire, à luy consacrer & sa personne & son Royaume: non point par un vœu secret, seulement formé dans son cœur, mais par le vœu le plus authentique qu'ait jamais fait un Roy chrestien, puisqu'il le fit, aussi bien que David, en

presence de tout son peuple, *In conspectu Psal. m.*
omnis populi ejus ; puisqu'il en ordonna la^{115.}
publication dans tous les lieux de son obéissance ; puisqu'il y interessa tous les sujets, & qu'il voulut que le souvenir en fust éternel. Voilà l'origine & la fin de ces saintes & solennelles processions qui se font aujourd'huy par toute la France, & qui sont autant de témoignages publics par où nos Roys protestent qu'ils veulent dépendre de Marie, & qu'ils la reconnoissent pour leur souveraine. Voulez-vous, mes chers Auditeurs, que je vous donne une pratique digne de vostre pieté ? Elle est aisée, & il n'y a point de pretexte qui vous en puisse dispenser. Faites chacun dans vostre condition ce que fit ce Prince très-Chrestien & très-religieux dont nous accomplissons le vœu. Il consacra son Royaume à la Reine des Vierges, consacrez-luy vos familles & vos maisons. Il luy dévoïa sa personne & celle de ses peuples, dévoïez-luy la vostre & celle de vos enfants. Ce n'est pas assez : mais comme ce grand Monarque par une conduite solidement pieuse, qui ne luy acquit pas moins devant Dieu que devant les hommes la qualité de juste, voulut que son dévouement fust public, ne rougissons point de faire connoître le nostre. Confessons librement ce que nous sommes, puisque c'est

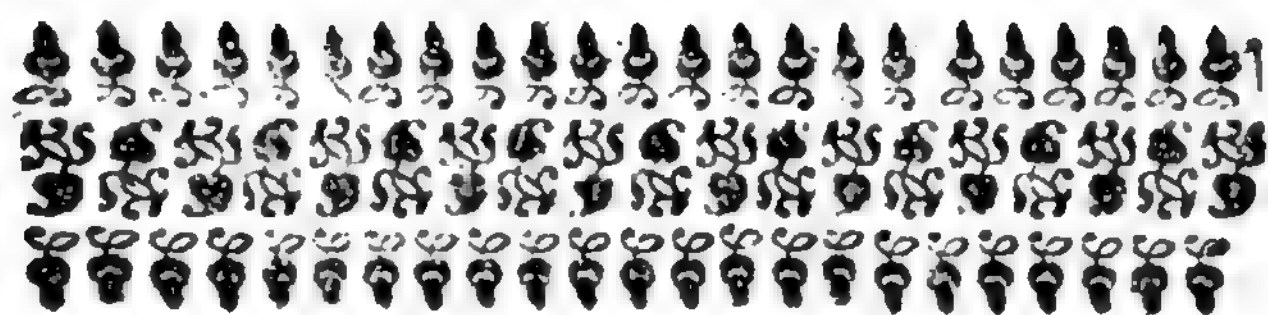
la profession de ce que nous sommes qui nous doit sauver. Ne souffrons pas que les libertins du siècle soient plus hardis à railler du culte que nous rendons à la Mere de Dieu, que nous à le défendre. Si nous sommes employez au soin & à la direction des ames, inspirons-leur la mesme ardeur & le mesme esprit. Sur tout, Chrestiens, souvenez-vous de cette parole de saint Anselme, que comme toute famille solidement & saintement dévoüée à la glorieuse Vierge ne périt point, aussi ne devons-nous pas compter que la benediction de Dieu se trouve dans une famille où la glorieuse Vierge n'est pas honorée.

C'est dans ce sentiment, ô Reine toute-puissante, que nous nous presentons à vous : & quel comble de joye pour vos zélez serviteurs, de voir en ce jour les puissances de la terre humiliées à vos pieds ! Car c'est en ce jour que tous les Grands & tous les riches du peuple implorent vostre assistance, *Psal. 44.* selon la parole de David : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* C'est en ce jour qu'à l'exemple de nos Roys & en execution du traité qu'ils ont fait avec vous, on voit les Juges, les Magistrats, ceux qui tiennent parmi nous les premieres places & qui occupent les premieres dignitez, paroître devant vos Autels & vous rendre homma-

ge. Mais si les riches du peuple vous honorent de la sorte, que ne font pas les pauvres du peuple, les simples du peuple, les petits & les humbles du peuple, dont la foy est communément plus vive & la dévotion plus ardente & plus tendre? Quoy qu'il en soit, il est de mon ministère & de mon devoir, ô sainte Mere de Dieu, de ramasser les vœux de tout ce peuple qui m'écoute, ceux des riches & ceux des pauvres, & de vous les offrir. Souffrez que j'y joigne les miens, ou plustost, souffrez qu'au nom de tout cet auditoire, je vous demande les graces, que vous sçavez nous estre nécessaires, & que vous pouvez faire descendre sur nous. Répandez-les ces graces divines dont vous estes comme la depositaire & l'économe, répandez-les sur la personne sacrée de l'incomparable Monarque qui nous gouverne; répandez-les sur ce Royaume spécialement dévoué à vostre culte; répandez-les sur tous en general & sur chacun en particulier. Quoy-que vous soyez en toutes choses nostre ressource, nous ne vous demandons point tant après tout des graces temporelles, que des graces spirituelles. Eteignez le feu d'une guerre allumée dans toute l'Europe, & qui divise les Princes Chrestiens; mais aidez-nous encore plus à éteindre le feu de nos passions, & cette guerre intestine qu'

elles excitent au fond de nostre cœur. Donnez - nous la paix avec les ennemis de cet Estat ; mais preferablement à cette paix , aidez-nous à recouvrer la paix de Dieu si nous l'avons perduë , & à nous y maintenir , si nous sommes assez heureux pour y rentrer. Et puisque toutes les graces du salut peuvent se réduire à une seule, obtenez-nous , ô parfait modèle des vertus chrétiennes , obtenez-nous la grace d'estre vos imitateurs comme vous l'avez esté de Jesus-Christ , afin que nous regnions avec Jesus-Christ & avec vous-mesme dans l'éternité bienheureuse , où nous conduise &c.





S E R M O N

POUR LA FESTE

D E

TOUS LES SAINTS.

Mirabilis Deus in Sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses Saints. Au Pseaume 67.

S I R E ,

DI E U dans tous ses ouvrages est admirable; mais il l'est particulièrement dans ses Saints, puisque de tous les ouvrages de Dieu, un des plus merveilleux & des plus grands, ce sont les Saints. Il est admirable dans leur prédestination; il est admirable dans leur vocation; il est admirable dans toute l'œconomie de leur salut; il est admirable dans leur beatitude & dans leur gloire. Je dis admirable, de les avoir prédestinez à son Royaume éternel; admirable de

les avoir appelez à la foy ; admirable de les avoir sanctifiez par la grace ; admirable de les avoir éprouvez & purifiez par les souffrances ; enfin, admirable d'en avoir fait des Saints & des Bienheureux : *Mirabilis in Sanctis suis*. Voilà , Chrestiens , ce que Dieu a fait pour ses élus , & ce que je devrois , ce semble , développer dans ce discours ; mais j'ay des choses à vous dire encore plus importantes pour vostre édification : des choses , qui dans la veüe de ces bienheureux predestinez , vous rempliroient aussi bien que le Prophete Royal , non pas d'une admiration sterile & sèche , mais d'une admiration affectueuse , solide , efficace , qui fortifiera vostre foy , qui excitera vostre esperance , qui animera vostre charité ; en deux mots , qui elevera vos esprits , & qui touchera vos cœurs : *Mirabilis Deus in Sanctis suis*. Vierge sainte , vous qui dans le ciel regnez au dessus de tous les Saints , obtenez-moy les lumieres dont j'ay besoin , & que je demande par vostre intercession. Faites , ô glorieuse Mere de Dieu , que je sois animé & rempli de cet esprit de sainteté dont vous receustes la plenitude en concevant le Verbe éternel ; faites que servant d'organe à ce divin esprit , j'annonce à cette Cour des veritez capables d'en faire , selon l'expression de saint Paul , un peuple

fervent & un peuple saint. C'est pour cela que je vous adresse la priere ordinaire, *Ave Maria.*

IL n'appartient qu'aux Saints de bien comprendre ce qu'opere en eux celuy qui est l'auteur de la sainteté ; & je serois temeraire , si je voulois , dans un sujet tel que celuy-cy , m'en tenir à mes propres pensées , pour vous donner l'intelligence de ce qui fait le mystere de ce jour , c'est-à-dire , de ce qui rend Dieu si admirable dans la personne de ses eslus. Ainsi , renonçant à mes veûës particulieres , & profitant de celles qu'ont eû les Saints , je m'attache à cette reflexion de saint Leon Pape , que je vous prie de bien comprendre , parce qu'elle renferme tout mon dessein. Ce Pere explique les paroles de David que j'ay choisies pour mon texte : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Et considerant , par rapport à nous , l'excellence de cet estat de gloire où les bienheureux sont élevez , il dit que deux choses y doivent estre comme les deux principaux objets de nostre admiration : l'une , de ce que Dieu nous a donné dans les Saints de si puissants protecteurs ; & l'autre , de ce qu'il nous a proposé dans ces mesmes Saints un si parfait modele de sainteté : *Mirabilis Deus in sanctis suis, in quibus & presidium nobis*

constituit & exemplum. Voilà tout le partage de cet entretien. Dans la première partie, je vous montrai combien Dieu est admirable de nous avoir donné les Saints pour intercesseurs & pour patrons; & dans la seconde, je vous ferai voir combien il est admirable de nous les avoir proposés pour exemples. Deux vérités d'une étendue infinie dans notre religion, & d'où s'ensuivent des conséquences à quoy nous devons bien, vous & moy, nous intéresser. Car voici d'abord les deux raisonnements qui se présentent à nos esprits. Les Saints sont nos intercesseurs & nos protecteurs; nous avons donc une obligation indispensable de les honorer & de les invoquer: c'est le premier point. Les Saints sont nos exemplaires & nos modèles; nous avons donc un engagement essentiel à nous former sur eux, & à les imiter: c'est le second point. Le premier nous apprendra ce que les Saints font pour nous, & le second nous instruira de ce que nous devons faire nous mêmes pour être saints. L'un & l'autre, preuve invincible de la proposition que j'ay avancée, que si le Dieu d'Israël est admirable, c'est particulièrement dans les Saints: *Mirabilis in sanctis suis.* Voilà tout le sujet de votre attention.

NON, Chrestiens, rien n'est plus digne ^{I.} ^{PARTIE.} de nos admirations que ce que la foy nous révele dans la solemnité de ce jour, quand elle nous apprend que les Saints sont devant le throsne de Dieu nos protecteurs & nos intercesseurs; & l'Ange de l'école Saint Thomas en donne trois excellentes raisons. La premiere regarde Dieu mesme : la seconde est prise des Saints bienheureux; & la troisieme se rapporte à nous. Celle qui regarde Dieu mesme, est qu'en cecy il nous decouvre visiblement les thresors de sa sagesse & de sa providence. L'autre qui se tire des Saints bienheureux, est que la gloire dont ils jouissent en est infiniment relevée : & la derniere, qui se rapporte à nous, est que nous y trouvons de très grands avantages pour l'interest de nostre salut. Appliquez-vous, s'il vous plaist, à ces trois veritez.

Dieu fait éclater sa providence, en nous donnant les Saints pour protecteurs & pour intercesseurs. Comment cela ? parce qu'il establit par là le plus bel ordre, & la subordination la plus parfaite qu'il puisse y avoir entre les hommes. Je m'explique. Sur la terre, les hommes dépendent les uns des autres; & cette dépendance mutuelle les tient dans la subordination. Les societez, les fa-

milles, les Republiques, les Estats, l'Eglise mesme, & les divers corps de la hierarchie qui la composent, sont autant d'ordres que Dieu a establis dans le monde. Mais après tout, quoy-que Dieu en soit l'auteur, ces ordres sont sujets à estre troublez par la malice des hommes. Ceux qui y tiennent les premiers rangs, ne sont pas toujours les plus dignes de les occuper: ceux qui y commandent, devroient souvent y obéir. On y voit des Grands & des petits, des pauvres & des riches, des heureux & des misérables, & cela est de la providence de Dieu: mais les petits y sont opprimez par les Grands, & les Grands enviez par les petits; & c'est comme une suite infaillible de la corruption de l'homme. Il n'y a qu'un seul ordre exempt de ces imperfections; c'est celui que Dieu a formé, par sa providence, entre nous & les Saints. Car outre que la grace est le fondement de cet ordre; outre que le merite en est la mesure, & que toute prééminence n'y est accordée qu'à la sainteté, j'y trouve encore une chose bien singuliere: & quoy? c'est que dans cette subordination, la dépendance mesme est aimable. Nous n'envions point la condition des Saints qui sont au-dessus de nous, parce que nous sçavons qu'ils travaillent auprès de Dieu pour nous procu-

ter le mesme bonheur. L'élevation de leur estat n'a rien qui nous choque , parce que nous n'ignorons pas qu'ils ne souhaitent rien plus ardemment que de nous rendre aussi grands & aussi puissants qu'eux. Enfin la gloire qui fait naistre communément l'orgueil dans ceux qui la possèdent , & la jalousie dans ceux qui y prétendent , a icy deux effets tout contraires : car elle donne aux Saints des inclinations bien-faisantes pour nous , & elle nous inspire une reconnaissance affectueuse pour eux ; en sorte que nous avons bien droit de nous écrier : *Mirabilis Deus in sanctis suis*. Ce n'est pas tout ; mais voicy une pensée qui vous paroistra encore plus solide , & plus touchante : c'est le venerable Pierre Abbé de Clugny , qui me la fournit dans une Epistre contre certains heretiques de son siecle ; elle est digne de vostre attention. Dieu , dit ce sçavant Prelat , avoit un important dessein : il vouloit qu'entre les membres de son Eglise , qui sont les fidelles , quelque éloignez qu'ils pussent estre les uns des autres , il y eust jusqu'à la fin du monde un lien de communication ; & qu'estant tous , comme ils sont , les membres vivants du mesme corps , unis au mesme chef , qui est Jesus-Christ ; & animez du mesme esprit , qui est l'esprit saint , ils eussent entre eux une correspon-

dance qui ne püst estre jamais interrompuë. La difficulté estoit de choisir un moyen pour cela : car l'Eglise se trouvant partagée en trois differents estats , c'est-à-dire, glorieuse & triomphante dans le ciel ; militante sur la terre, & souffrante dans le purgatoire , comment pouvoit-elle entretenir une si parfaite société ? Ce ne pouvoit estre par la foy , parce que la foy , avec ses obscuritez & ses nūages, n'est plus d'usage dans le ciel ; ni par l'esperance , parce que les Saints possédant tout dans Dieu , n'esperent plus rien. Qu'a fait Dieu ? afin que ces trois Eglises eussent entre elles le commerce qu'elles devoient avoir, il les a unies par la charité , qui est une vertu commune. Et comment s'en est-il servi ? ah ! chrestiens , c'est icy la merveille : il a ordonné que les Saints qui sont dans le ciel prioient pour les fidelles qui sont sur la terre, & que les fidelles qui sont sur la terre intercederoient pour ceux qui souffrent dans le purgatoire. Ces ames captives, quoyque justes , ne sont plus capables de satisfaire à Dieu par elles mesmes : Dieu veut que nous le fassions pour elles. Et parce qu'en nous employant pour elles , nous sommes souvent indignes d'estre exaucez , Dieu veut que les Saints , qui ont tout credit auprès de luy, sollicitent pour nous. Nous offrons

à Dieu, pour le soulagement de nos freres, des sacrifices & des satisfactions ; & les bienheureux font pour nous des vœux & des prieres. Ainsi l'Eglise triomphante s'interessant pour la militante, & la militante compatissant aux peines de l'Eglise souffrante, de là resulte cette harmonie divine du corps mystique de l'Eglise, je veux dire la communion des Saints, qui est un des principaux articles de nostre religion : *Communione Sanctorum*. Or dans cette communion, la providence de nostre Dieu n'est-elle pas souverainementt adorable ? *Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

Mais tout cela est trop relevé pour la fin que je me suis proposée, qui est la reformation de nos mœurs : venons à la gloire des bienheureux mesmes. Car je prétends en second lieu, que c'est pour en rehausser l'éclat, que Dieu les a establis nos patrons & nos protecteurs. Le Prophete Royal estimoit qu'il estoit necessaire de publier à toute la terre l'honneur que Dieu fait à ses Saints ; & il estoit persuadé qu'il n'y avoit point de motif plus efficace pour exciter dans nos cœurs le zèle de la sainteté : *Filii hominum Psal. 4. usquequò gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, & queritis mendacium? Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* Enfants des hommes, c'est à nous qu'il par-

loit, mes chers Auditeurs: enfants des hommes qui n'aimez que la vanité, & qui ne cherchez que le mensonge, jusqu'à quand demeurerez-vous dans cet aveuglement, & dans cet assoupissement? Sçachez qu'il y a d'autres biens à rechercher que les biens du monde: sçachez que le monde n'a rien que de vil & de méprisable, en comparaison de ces biens celestes où vous devez aspirer; & pour vous en convaincre, envisagez la gloire dont Dieu se plaît à combler ses predestinez. Cette veüe seule vous détachera & vous détrompera de tout le reste. En effet, Chrestiens, si nous sçavions jusqu'à quel point Dieu honore ses élus dans ce Royaume qu'il leur a préparé, nous n'aurions plus que du dégoût pour tout ce qui s'appelle honneurs du siècle, & nous dirions sans peine avec l'Apostre: *Verumtamen omnia detrimentum feci, & arbitror ut stercora.* Mais le moyen de le sçavoir? car saint Paul declare que jamais l'œil n'a veüe, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a compris ce que Dieu reserve à ceux qui l'aiment. Il est vrai; mais le Saint Esprit, dont les revelations & les oracles sont, comme parle Vincent de Lérins, le supplément de nostre intelligence, nous en a dit assez. Et quelle conjecture nous donne-t-il de la gloire des bienheureux? cel-

Philip.
c. 3.

le-cy, que je vous prie de bien mediter : c'est que Dieu a voulu que les Saints fussent après Jesus-Christ, ne vous offensez pas de ce terme, comme nos mediateurs ; c'est qu'il a choisi les Saints pour estre comme les canaux par où ses graces découlent sur nous ; c'est qu'il leur a donné un plein pouvoir pour nous proteger ; c'est qu'il accorde tout à leur intercession ; c'est qu'il ne peut, ce semble, leur résister quand ils luy parlent en nostre faveur ; c'est qu'il se laisse fléchir par eux, jusqu'à suspendre, & mesmes selon le langage du texte sacré, jusqu'à revoquer les arrests de sa justice. Combien de fois en a-t-il usé de la sorte ; & combien de fois en consideration de David, a-t-il calmé sa colere & retenu son bras, lorsqu'il estoit prest à se venger des Roys d'Israël & de Juda : n'apportant point d'autre raison, pourquoy il arrestoit ses coups, que celle-cy, *Propter David servum meum*. Si les Saints de l'ancienne loy estoient si puissants, ceux de la loy de grace le sont-ils moins ? & si Dieu eût tant d'égard pour la personne de David & des Prophetes, que refusera-t-il aux Martyrs qui ont esté les confesseurs de son nom, aux Apostres qui ont esté les colonnes de son Eglise, aux Vierges qui sont ses épouses, & sur tout à la Reine des Saints qu'il

Isai. c. 37.

a choisie pour sa Mere ? Or je dis, mes chers Auditeurs, que c'est là une des plus illustres prerogatives de la gloire des Saints. Ces rayons lumineux qui les environnent, cet éclat, cette beauté, cette agilité de leurs corps, cette magnificence du palais où ils habitent, ces throsnes où ils sont assis, ce ne sont que de foibles accidents & de legeres marques de leur grandeur : mais cette vertu qu'ils ont de nous attirer les secours d'en haut ; cette fonction d'offrir à Dieu nos prieres, de luy faire agréer nos vœux, de plaider devant luy nostre cause, fonction qui les rend comme les agents & comme les cooperator de nostre salut éternel : ah ! Chrestiens, voilà ce qui me fait comprendre l'excellence de leur estat. Car je tire la consequence, & je dis : si ces bienheureux ont tant de pouvoir pour les autres ; quels thresors de gloire ne possèdent-ils pas pour eux-mesmes ? & quel est le fonds de leur beatitude, puisqu'ils le répandent si abondamment sur tous ceux qui les prient & qui les invoquent ? Cela seul encore une fois me donne une haute idée de leur felicité ; & c'est pourquoy David, parfaitement instruit de ce mystere, le réduisoit toujours à ce poinct : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus : nimis confortatus est principatus eorum.* Seigneur, disoit-il à Dieu, vos amis &

& vos Saints sont honorez jusqu'à l'excès; comment? parce que leur principauté, c'est à dire selon la version hébraïque, la commission qu'ils ont de nous secourir, est d'une étendue infinie.

Au reste, Chrestiens, c'est en cela même que Dieu nous doit toujours paroître admirable. Car prenez garde, s'il vous plaist, à la belle reflexion de Guillaume de Paris : il estoit, dit ce Pere, de la justice, que les Saints fussent honorez sur la terre. Il ne suffisoit pas que leur beatitude nous fust connue, si nous ne rendions à leur sainteté un culte de religion; c'estoit le tribut qu'ils avoient droit d'exiger de nous : mais parce que nous sommes interressez, & que nous recherchant en tout, nous aurions peu pensé aux Saints, si nous n'avions sçeu que les Saints pensoient à nous, Dieu s'est servi de nostre interest pour leur gloire ; & il nous a mis dans la necessité d'avoir recours à eux, & de leur rendre des devoirs de pieté, pour meriter la grace de leur assistance. C'est pour cela qu'il a donné à chaque Saint un pouvoir special que les autres n'ont pas, afin de nous engager à les invoquer tous. C'est pour cela qu'il nous inspire quelquefois plus de devotion pour un Saint moins glorieux dans le ciel, & qu'il nous accorde par luy ce que nous n'obtiendrions pas par un au-

tre. C'est pour cela qu'aujourd'huy l'Eglise leur rend à tous un honneur commun; & voyez, Chrestiens, jusqu'à quel point ce dessein de Dieu a réussi : de-là vient le zèle que tous les peuples dans le christianisme, ont pour le culte des Saints; de là vient que les Saints sont les patrons des villes, les protecteurs des Royaumes, les Anges tutelaires des Estats, qu'on consacre des temples à leur memoire, qu'on offre des sacrifices en leur nom, qu'on se prosterne devant leurs tombeaux, que leurs ossements & leurs cendres sont en veneration par toute la terre. Qui fait cela ? ce besoin que nous avons des Saints & de leur secours auprès de Dieu, ou plustost la sage disposition de Dieu qui a voulu leur faire trouver dans nostre dépendance leur élévation : *Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

Mais après tout, mes Freres, dit saint Bernard, & voicy le point qui nous touche, ce pouvoir si ample que Dieu a donné aux Saints, n'est point aussi honorable pour eux, qu'il est avantageux pour nous; & quand nous celebrons leurs festes, c'est plus pour nous-mesmes que pour la gloire qui leur en revient : *Prorsus ita est, Fratres; quòd eorum memoriam veneremur, nostrâ interest, non ipsorum.* Appliquez-vous à cette derniere consideration. Les Saints prient

DE TOUS LES SAINTS. 411
pour nous : c'est un des dogmes de nostre foy, que l'héresiarque Vigilantius osa contester, prétendant que ces bienheureux ne prenoient aucun soin de tout ce qui se passe en ce monde, & qu'ils n'en avoient mesmes nulle connoissance. Car voilà la source où nos Religionnaires ont puisé : mais dès ces premiers temps l'erreur fut confondue, & la verité triompha. L'epistre 67. de saint Jérôme en est un monument authentique. Or cela presuppposé, qui doute que les prieres des Saints pour nous, ne contribuent à nostre salut, plus que nos propres prieres ? Car hélas, Chrestiens, quelles prieres faisons-nous, & ne sont-elles pas presque toujours le sujet de nostre condamnation devant Dieu ? pourquoy ? parce que nous prions selon les desirs de nostre cœur qui sont injustes & déreglez : nous ne savons ce que nous demandons, ou plustost nous demandons ce que nous savons nous estre pernicieux, & nous ne demandons pas ce qui doit nous procurer le souverain bien. Mais les Saints qui voyent dans Dieu nos veritables besoins, ne demandent pour nous que ce qui nous est salutaire, & ce qui sert à nous sanctifier & à nous sauver. Leurs prieres sont efficaces, parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit dans l'ordre des decrets de Dieu, & conforme à ses desseins. En quoy

je vous prie de remarquer avec l'Abbé Rupert un trait merveilleux de la miséricorde du Seigneur, qui s'estant engagé dans l'Evangile à nous accorder tout ce que nous *Joan. c. 15.* luy demanderons, *Quodcumque volueritis, petetis, & fiet vobis;* prévoyant d'ailleurs que nous abuserions souvent de cette promesse en luy demandant de faux avantages qui nous perdroient, a fait intervenir les Saints qui prient pour nous contre nous-mesmes, quand l'objet de nos prieres n'est pas tel qu'il doit estre. De sorte que sans manquer à sa parole, il a droit de ne nous pas exaucer, parce qu'il exauce ceux que nous employons auprès de luy pour luy recommander nos interets.

Adjoustez que la priere d'un Saint est par elle-mesme bien plus puissante que toutes les nostres, puisque la dignité de la personne qui prie, relève le merite de la priere. Adjoustez que les Saints dans un parfait desintéressement prient pour nous avec une charité bien plus épurée. Adjoustez que la presence & la veüe de Dieu rend leurs prieres beaucoup plus attentives, comme l'exercice de son amour les rend beaucoup plus ferventes. Et voilà ce qui me ravit & ce qui me donne tout ensemble de la confusion : de voir que ces esclûs de Dieu prient pour nous avec plus de zèle & plus d'em-

preslement que nous-mêmes ; que leur estat les exemptant de toute inquietude pour leurs propres personnes, ils ne laissent pas en quelque maniere de s'inquieter pour nous ; qu'autant qu'ils sont tranquilles sur ce qui regarde leur beatitude éternelle, autant sont-ils en peine de nostre salut : *Jam Cypr. de sua immortalitate securi & de nostra salute solliciti.*

Ce sont là, Chrestiens, les obligations essentielles que nous avons à ces glorieux protecteurs. Comptons les graces que nous avons receûës, les malheurs dont nous avons esté preservez, les perils d'où nous sommes heureusement sortis, c'est de quoy nous devons aux Saints une éternelle reconnaissance. Combien de fois se sont-ils presentez pour nous devant le throsne de Dieu, & combien de fois ont-ils detourné les foudres du ciel prests à tomber sur nos testes ? voilà ce qui les occupe : au milieu de leurs triomphes ils pensent à nos miseres. Ils ne sont pas comme ces bienheureux du siecle que la fortune a élevez, & qui ne connoissent plus ceux qu'ils ont laissez derriere eux. Leur gloire les unit à Dieu, mais elle ne les détache pas de nous : au contraire elle ne les rend encore que plus charitables envers nous, que plus vigilants & que plus ardents : *Mirabilis Deus in sanctis suis,*

in quibus præsidium nobis constituit.

Cependant, mes chers Auditeurs, comment répondons-nous à leurs soins; que dis-je, & quel abus ne faisons-nous pas du culte & de l'invocation des Saints ? De leur culte, (ne perdez rien de cette morale; peut-être en vous decouvrant un désordre que le libertinage du monde vous a caché jusqu'à présent, vous obligera-t-elle à prendre des mesures pour le corriger,) de leur culte : car les devoirs sont reciproques ; & si est juste qu'une devotion sincere & respectueuse de nostre part, soit au moins le fruit d'une protection si avantageuse & si puissante. Et en effet, quand un Grand nous appuye de son credit, que ne faisons-nous pas pour luy marquer nostre attachement ? le monde nous apprend cette leçon : or il est question de sçavoir si nous la pratiquons à l'égard des Saints. Ah, Chrestiens, permettez-moy de vous en faire le reproche, après me l'estre fait à moy-mesme ; c'est là que paroist non seulement nostre ingratitude, mais nostre impieté. Les Saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu, & nous leur faisons tous les jours mille outrages. Ils prient pour nous dans le ciel, & nous les deshonorons sur la terre. L'Eglise sous leur nom érige des temples, & nous les violons; elle leur consacre des festes, & nous les pro-

phanons, elle celebre leurs offices, & nous y assistons, je ne dis pas sans religion, mais avec un esprit d'irreligion. Tout ce qui a rapport aux Saints, nous devient une matiere de peché. Ces temples, dis-je, qui sont les monuments publics de leur sainteté, & qui pour cela mesme estoient autrefois appelez les memoires des martyrs, *Memoriae martyrum*, comment les frequentons-nous, comment nous y comportons-nous, quels scandales y commettons-nous ? Ce sont des maisons de priere, & l'on en fait des lieux de commerce & des rendez-vous. Ils sont destinez au sacrifice du vray Dieu, & l'on s'y entretient des intrigues & des affaires du siecle. Au lieu que le Seigneur y devroit estre glorifié dans ses Saints, c'est là que les Saints & le Seigneur sont plus exposez aux insultes & aux mépris des hommes. Ce que je dis n'est-il pas encore au dessous de la verité ? Mais ce n'est pas assez : leurs festes que l'Eglise nous ordonne de sanctifier & à quoy les premiers fidelles se preparoient si religieusement par des veilles & par des jeunes, comment les solemnisons-nous ? puis-je le dire, & pouvez-vous l'entendre sans rougir ? c'estoient pour ces fervents chrestiens de la primitive Eglise des jours de pieté, & ce ne sont pour nous que des jours de licence, que des jours de divertissement &

de jeux, que des jours de parties & de debauches, que des jours au moins de paresse & d'oïveté ; en sorte que pour l'honneur mesme des Saints on a jugé necessaire d'en retrancher & d'en abolir. Car reconnoissons-le à nostre honte: un des motifs de cette suppression, ç'a esté le relaschement & l'indevotion des peuples. La feste d'un Martyr, disoit saint Bernard, est devenuë par la corruption de nos mœurs une feste toute mondaine. On honore le précurseur de Jesus-Christ, c'est à dire le plus austere & le plus abstinent des hommes, par des intemperances & des excès.

Après cela aurons-nous bonne grace de reprocher aux heretiques de nostre siècle le mépris qu'ils ont fait du culte des Saints ; & ne pourroient-ils pas bien nous répondre, ce que Tertullien répondoit aux payens de Rome, qui se plaignoient que les chrestiens méprisoient leurs dieux ? il leur faisoit voir que leurs dieux devoient plus se tenir offensez d'eux-mesmes & de leur conduite, que des chrestiens ; *Nescio plusne dii vestri de nobis, quàm de vobis querantur.* Car en effet si les chrestiens méprisoient les dieux de Rome, c'estoit par raison & par principe, comme ne les connoissant pas ; au lieu que ces payens les méprisoient par libertinage & par le déreglement de leurs passions.

Nos heretiques, dis-je, n'auroient-ils pas sujet de nous faire la mesme réponse ? *Nescio plusne sancti vestri de nobis, quàm de vobis querantur.* Voilà ce que j'appelle l'abus du culte des Saints, & voicy l'abus de leur invocation. Car pourquoy prions-nous les Saints, & pourquoy avons-nous recours à eux ? Ne parlons point de ces prieres abominables, & selon le terme de l'Ecriture, execrables, qui feroient des Saints, s'ils les écoutoient, les fauteurs de nos vices : de ces prieres où l'on ose invoquer un Saint pour le succès d'une entreprise injuste, pour le maintien d'une fortune bastie sur l'iniquité ; pour l'heureuse issuë d'une affaire, dont l'artifice, la ruse, la mauvaise foy sont les ressorts ; pour la satisfaction, ou d'une aveugle cupidité, ou d'une vengeance secrète & raffinée. Que des infidelles, dit saint Augustin, qui n'adoroient que des divinitez chimeriques, & qui mesmes se figuroient ces faux dieux encore plus corrompus qu'eux, leur aient autrefois adressé de semblables prieres, je ne m'en étonne pas : mais l'opprobre de nostre religion, est qu'invoquant des Saints glorifiez par les vertus chrestiennes, nous ne rougissions pas de leur demander ce qui va à la destruction & à l'aneantissement de toutes les vertus. Je serois infini si je voulois m'étendre sur ce

point. Ne parlons pas mesmes de ces prières mondaines & interessées qu'on fait aux Saints pour des biens tout prophanes, tels que sont les richesses & les honneurs du siecle, sans leur demander jamais d'autres biens qui regardent nostre avancement dans les vertus chrestiennes, & la sanctification de nos ames. Comme si ces esclûs de Dieu, si je puis ainsi m'exprimer, ne nous estoient bons, que quand il s'agit des prosperitez temporelles, que quand il s'agit d'obtenir un temps favorable pour rendre nos campagnes fertiles & nos moissons abondantes, que quand il s'agit de détourner le fleau d'une maladie contagieuse ou d'une calamité publique, que quand il s'agit d'éloigner de nos terres des puissances ennemies & de repousser leurs efforts, que quand il s'agit de relever une famille ruinée, de restablir une santé affoiblie; de se tirer d'un mauvais pas, où l'on se trouve engagé, & où l'on craint de se perdre selon le monde; de parvenir à un rang, à une dignité, & d'avoir de quoy en soutenir l'éclat. Car c'est sur de pareils sujets & en de semblables occasions qu'on reconnoist volontiers le pouvoir des Saints, & qu'on tasche à l'employer auprès de Dieu. Mais s'agit-il du salut & de tout ce qui y peut contribuer, s'agit-il de détruire une habitude vicieuse

& de renoncer à un engagement criminel, s'agit-il de se préserver des pièges du monde & de sa corruption, s'agit-il de vaincre une passion qui nous domine, de dompter la chair qui se revolte, de surmonter une tentation à laquelle nous n'avons que trop de fois succombé ; c'est alors que le credit des Saints nous est absolument inconnu, ou que nous agissons au moins comme s'il nous estoit absolument inconnu, parce que nous craignons qu'il ne fust trop efficace. Tout cela, Chrestiens, est sensible, & se fait voir par soy-mesme. Mais voicy quelque chose de plus interieur, que le devoir de mon ministere m'oblige à vous developper. Malheur à moy si j'obmettois une si salutaire instruction, & malheur à vous-mesmes si vous n'en profitez pas.

Le grand abus de l'invocation des Saints dans les prieres mesmes en apparence les plus religieuses, c'est que nous voulons qu'ils demandent à Dieu pour nous ce que Dieu, en consequence de ses decrets éternels qu'il ne changera jamais, ne peut nous accorder ; ce que Dieu, suivant les regles de sa sagesse, ne veut pas nous accorder, & ce qu'en effet il n'est pas à propos qu'il nous accorde. Nous invoquons les Saints ; & abusant de l'avantage que nous avons d'estre, pour ainsi dire, sous leur sauve-garde, nous préten-

dons vivre sans soin, sans vigilance, sans attention sur nous-mêmes. Nous invoquons les Saints; & par une fausse confiance en leur secours, nous prétendons que pour l'accomplissement de nos vœux & pour le succès de notre priere, il suffise de les avoir invoquez. Nous invoquons les Saints; & en leur demandant l'esprit de penitence, nous prétendons qu'il ne nous porte à rien qui nous gese, à rien qui nous couste, à rien qui nous mortifie. Nous invoquons les Saints; & en leur demandant la grace de notre conversion, nous prétendons que cette conversion chimerique ne nous engage à nulle avance de notre part, ni à nulle violence; que nos liens se rompent d'eux-mêmes; que notre cœur se trouve tout à coup dégagé, libre, tranquille, & qu'il jouisse des douceurs du triomphe sans avoir éprouvé les peines du combat. Nous invoquons les Saints; & en leur demandant certaines vertus, nous prétendons n'avoir nulles mesures à prendre pour les acquérir: souvent mêmes ne craignons-nous pas de les obtenir? comme saint Augustin, avant qu'il se fust détaché de ses prophanes engagements, demandoit la continence, & souhaitoit secrètement & au fond de l'ame, de n'estre pas exaucé. Nous invoquons les Saints; & selon nostre gré, selon nos vœux qui nous trompent,

nous leur marquons les graces que nous attendons du ciel par leur mediation, & que nous voulons avoir, quoy-que ce soient des graces qui ne nous conviennent pas, & qui quelquefois serviroient plustost à nostre perte qu'à nostre salut. Ah! Chrestiens, souvenons-nous, que si les Saints sont puissants auprès de Dieu, ils ne le sont pas au préjudice de Dieu-mesme, & de ce que nous luy devons; qu'ils sont puissants, mais d'une puissance reglée & ordonnée, d'une puissance toujours renfermée dans l'étendue de la loy éternelle: c'est-à-dire, qu'ils sont puissants pour nous aider, & non pas pour nous décharger de tout le travail; puissants pour nous faire agir, & non pas pour nous entretenir dans une indolence paresseuse & lasche; puissants selon les desseins de Dieu, & non pas selon nos desirs aveugles & nos caprices. Invoquons-les: c'est pour cela que Dieu les a fait nos protecteurs; mais puisque ce sont des Saints, invoquons-les chrestienement & saintement. Car si nous les invoquons en mondains, de protecteurs qu'ils devoient estre pour nous défendre & pour nous secourir, nous en ferons nos témoins & nos juges pour nous accuser, & pour nous condamner. Invoquons-les, mais dans des sentimens & des veûes qui les honorent. Autrement,

mes chers Auditeurs, sçavez-vous comment ils paroîtront devant le throſne de Dieu ? Apprenez-le de cette terrible viſion qu'en eût ſaint Jean , & dont il parle dans ſon Apocalypſe. Car il les vit en la preſence du Seigneur ; & il les entendit , non point priant pour les hommes , mais demandant juſtice contre les hommes : *Uſquequò non vindicas ſanguinem noſtrum de iis qui habitant in terrâ ?* Juſtice , non ſeulement contre les hommes qui les ont mépriſez pendant leur vie , qui les ont perfecutez , accuſez , condamnez ; non ſeulement contre ces hommes libertins & impies , qui prophanent leurs feſtes & qui raillent du culte que nous leur rendons ; mais contre nous-mêmes , qui faisons ou qui voulons faire de leur protection un uſage ſi contraire aux deſſeins de Dieu & ſi indigne d'eux : *Uſquequò non vindicas ſanguinem noſtrum de iis qui habitant in terrâ.* Quoy-qu'il en ſoit , Dieu n'en eſt pas moins admirable dans ſes Saints : admirable de nous les avoir donné pour protecteurs , & admirable de nous les propoſer comme modelles. Vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

II.
PARTIE.

U Ne des plus dangereuſes tentations à quoy l'homme ſur la terre ſoit expoſé , c'eſt le ſcandale ; mais auſſi par une regle

toute contraire puis-je adjouster, qu'une des graces les plus fortes & les plus efficaces que Dieu employe pour menager nostre conversion & nostre salut, c'est le bon exemple. En quelque déreglement de vie que nous puissions estre, & quelque opposition que nous ayons à rentrer dans l'ordre & dans la soumission que nous devons à Dieu, si nous considerons bien l'exemple des Saints, il n'est presque pas possible qu'il n'opere en nous trois merveilleux effets; je veux dire, qu'il ne nous persuade la sainteté, qu'il ne nous adoucisse la pratique de la sainteté, & qu'il ne nous oste tout pretexte pour nous défendre d'embrasser la sainteté. D'où je conclus qu'il nous réduit à une heureuse necessité d'estre saints par imitation, comme les Saints l'ont esté par devoir & par esprit de religion. Et voilà en quoy je dis que Dieu est admirable de nous avoir donné les Saints pour modelles. *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Oüy, Chrestiens, les Saints sont des modelles qui nous persuadent la sainteté; & il y a dans cette persuasion un certain charme qui gagne également le cœur & l'esprit. Ce n'est ni raisonnement, ni autorité: c'est quelque chose qui tient de l'un & de l'autre; qui a tout le poids de l'autorité, qui a toute la force du raisonne-

ment, mais qui de plus a je ne sçais quoy que tous les raisonnemens & toutes les auctoritez n'ont pas ni ne peuvent avoir. Comment donc la vie d'un Saint nous persuade-t-elle ? en nous faisant comprendre d'une simple veüe, toute la perfection & tout le merite de la sainteté. Qu'est-ce qu'un Saint ? un Saint répond Guillaume de Paris, c'est une idée réelle, visible, palpable & substantielle de toute la perfection évangélique ; & quand Dieu nous met un Saint devant les yeux, que nous dit-il ? ce qu'il dît autrefois à Moÿse, en luy faisant voir la figure du tabernacle : *Inspice & fac secundum exemplar*. Regarde, chretien, ce portrait vivant & animé ; voilà ce que tu dois estre, & sur qui je veux que tu te formes. C'est dans l'exemple de ce prédestiné & de ce Saint que tu apprendras à observer ma loy, à accomplir la justice, à garder la charité, à satisfaire aux devoirs de la religion, à régler toute la conduite de ta vie. *Inspice*. Cet exemple t'instruira de ce que tu dois à ton Dieu, de ce que tu dois à ton prochain ; comment il faut user des biens de la terre, & comment il faut s'en abstenir ; quelle doit estre la mesure de tes occupations, quelle doit estre celle de tes divertissemens ; en un mot, ce que tu as à faire & ce que tu as à éviter pour

Exod.
c. 25.

vivre en chrestien: *Inspice*. Ainsi Dieu nous donne-t-il dans les Saints de quoy nous instruire & nous toucher. Il ne faut pour cela, ni discours, ni preceptes. La veüe d'un Saint est une leçon intelligible à tout le monde. Les grands esprits & les simples, les spirituels & les ignorants sont également capables de la comprendre. Car on peut bien appliquer icy ce que saint Chrysostome disoit du firmament. Vous me demandez comment le ciel parle, & comment il nous annonce les grandeurs de Dieu? c'est répondoit ce Pere, par sa splendeur & par la varieté de ses estoiles. Il n'a point d'autre langage que celuy-là, ni d'autre voix. Mais cette voix, toute muette qu'elle est, a retenti dans toutes les parties du monde. Le Scythe, l'Indien, le Grec, le Barbare, tous l'entendent: *Et Scythæ & Chrysost., Barbarus & Indus hanc vocem audiunt*. Disons le mesme des Saints: leur vie nous parle, & nous explique toute la loy de Dieu: comment? par les vertus dont elle a esté ornée; & ce que nous aurions peine à concevoir dans la loy-mesme, ce qui nous paroistroit obscur dans les livres, ce que toutes les paroles des hommes ne nous developperoiert qu'imparfaitement, nous est mis sous les yeux & clairement exprimé dans l'exemple de ces élus de Dieu: de for-

te que les plus grossiers en sont instruits: *Barbarus & Indus hanc vocem audiunt*. Or il n'est pas possible de voir la sainteté, je dis la vraie sainteté telle qu'elle a esté dans les Saints, sans en reconnoistre d'abord tout le merite & sans luy donner nostre estime. Ces excellents caracteres qui luy sont propres & en quoy consiste sa perfection, cette pieté, cette humilité, ce desintéressement, ce détachement de soy-mesme, cet esprit de justice & de charité, cette droiture & cette bonne foy, cette regle & cette sagesse, cette constance & cette force héroïque, tout cela nous convainc malgré nous qu'il n'y a rien de plus respectable, rien de plus aimable, & par conséquent rien de plus desirable. Or nous remplir de ces sentiments à l'égard de la sainteté, n'est-ce pas nous la persuader? Tout ce que nous pourrions luy opposer, ce seroit d'estre, ce semble, trop parfaite & d'exiger trop de nous, puisque pour nous faire saints, elle nous engage à estre ennemis de nous-mesmes, jusqu'à faire à Dieu le sacrifice de nostre vie. Mais cela mesme, reprend saint Augustin, est encore bien justifié par l'exemple de ces glorieux athletes que le christianisme honore sous le nom de martyrs. Car leur exemple, tout admirable qu'il est, nous apprend qu'ils n'ont rien

fait pour Dieu que ce que font tous les jours des sujets fidelles , pour le service de leur Prince ; & que ce devoir si éminent de sainteté n'est après tout qu'un devoir commun , fondé sur la premiere loy de la nature , qui oblige l'homme à mourir plustost que de trahir son Dieu & sa religion.

Voilà, dis-je, ce que l'exemple des Saints nous persuade. Celuy de Dieu , quoy-que infiniment plus relevé, ne pouvoit sur tout cela nous donner les mesmes lumieres: pourquoy? saint Gregoire Pape en apporte une belle raison : non seulement, dit-il , parce que la sainteté de Dieu est une sainteté invisible , inaccessible, incomprehensible, & par là, si j'ose ainsi m'exprimer, incapable de nous servir d'exemple ; mais beaucoup plus, écoutez cecy, parce qu'à le bien prendre , Dieu n'est pas saint de la maniere que nous devons l'estre, & que la sainteté n'est point dans luy ce qu'elle doit estre dans nous. Car dans nous la sainteté est inseparable de la penitence : or la penitence ne peut non plus convenir à Dieu que le péché. Dans nous , une partie de la sainteté est de nous soumettre, de dépendre, d'obeir : voilà ce qui nous sanctifie; & en Dieu c'est tout le contraire. Nous sommes saints par le mépris que nous faisons de nous-mesmes, & Dieu est saint par la gloire qu'il

se donne à soy-mesme ; il est saint dans une possession entiere & parfaite de sa beatitude ; & nous sommes saints par la patience dans nos miseres, & ainsi du reste. Dieu pouvoit donc bien, conclut saint Gregoire, nous commander la sainteté, mais il ne pouvoit nous persuader par son exemple la sainteté ; parce qu'il ne pouvoit pas estre nostre modelle sur la pluspart des vertus, dont il faut que nostre sainteté soit composée, & qui en font les principales parties. Mais qu'a-t-il fait ? il nous a donné des hommes comme nous & de mesme nature que nous, qui se sont sanctifiez par toutes ces vertus ; & en nous les mettant devant les yeux, il a suppléé, pour ainsi dire, par leur exemple, ce qui manquoit au sien. Car il nous falloit des modelles de sainteté qui nous touchassent & qui eussent une certaine proportion avec nous, pour pouvoir remüer les ressorts les plus intimes de nostre cœur : or il n'y avoit que les Saints propres pour cela, & capables de faire cette impression sur nous. Et en effet, Chrestiens, c'est ainsi que l'esprit de Dieu a de tout temps excité les hommes & qu'il leur a inspiré des desirs ardents de la sainteté. C'est par là que ce genereux Prince des Machabées, l'illustre Mathaias estant proche de la mort, confirma ses enfans dans le culte du

Seigneur & dans la vraye religion. Tout ce que je vous demande, leut dît-il, mes chers enfants, c'est que vous ne perdiez jamais le souvenir de ce qu'ont fait vos ancestres pour le Dieu d'Israël; car avec cela je me promets tout de vous. Representez-vous souvent l'obeïssance d'un Abraham, jusqu'à ne pas épargner son fils unique; la fidelité d'un Joseph envers son maistre, aux dépens de sa fortune & de sa liberté; la moderation d'un David envers ses ennemis, au préjudice des interets les plus delicats de sa couronne; le zèle d'un Elie dans la Cour des Roys, au péril mesme de sa vie: & ainsi parcourant de siecle en siecle & de generation en generation, vous trouverez qu'il n'y a point de parti dans le monde plus honorable ni plus solide, que celuy de servir Dieu. Ce furent les paroles de ce saint vieillard, que je puis bien appeller avec saint Jérôme, un homme évangélique avant l'Evangile mesme, *Virum ante Christi* Hieron. *evangelia evangelicum*: & ces paroles produisirent dans la personne des jeunes Machabées, non pas les effets, mais les miracles de vertu dont vous avez entendu le récit. C'est pour cela mesme que le second Concile de Nicée autorisa si fortement & si constamment l'ancienne tradition d'exposer les Images des Saints à la veneration

des peuples ; & nous ſçavons par le rapport de ſaint Damascene, qu'une des raisons qui déterminâ les Peres du Concile , fut celle-cy, ſçavoir, que les fidelles voyant ces Images ſeroient excitez à imiter dans la pratique ce qu'ils honoroient dans la figure & dans la representation. Enfin , c'eſt pour cela que l'Egliſe après nous avoir préſenté l'exemple de chaque Saint en particulier dans les autres feſtes de l'année , tire aujourd'huy le rideau , & ſ'il m'eſt permis d'uſer de cette expreſſion, nous les monſtre tous , eſperant que la veüe de tant d'exemples nous convaincra & nous convertira. Comme ſi elle nous diſoit : voyez, Chreſtiens , voilà les heros de voſtre foy ; voilà ces hommes dont le monde n'eſtoit pas digne , & qui en mépriſant le monde ſe ſont rendus dignes de Dieu. Voilà ceux qui rempliſſent le ciel. Comparez-vous à eux , & dans l'éloignement infini que cette comparaison vous fera découvrir entre eux & vous , confondez-vous de ce que vous eſtes & aſpirez à ce que vous n'eſtes pas. Au lieu de ces vertus mondaines que vous affectez, & qui n'ont ni verité ni ſolidité ; au lieu de cette prudence de la chair qui vous aveugle , & qui eſt ennemie de Dieu ; au lieu de cette politique dont vous vous faites une conſcience , & qui vous jette dans un a.

byſme de pechez ; au lieu de cette ſcience du monde que vous vantez tant , & dont tout le fruit eſt de vous baſtir ſur la terre des fortunes périffables que la mort détruira bientôt : au lieu de tout cela , attachez-vous aux vertus chreſtiennes qui font les eſſûs & les predeſtinez. Il n'y a pas un Saint dans le ciel, dont l'exemple ne ſoit pour vous une leçon : étudiez-les tous, & ſi vous voulez ſanctifier voſtre ambition juſqu'à en faire une vertu , taſchez meſmes à l'emporter ſur eux : *Amulamini chariſmata meliora.* C'eſt ce que l'Egliſe nous dit , & à ^{12.} quoy il faut que nous répondions.

Mais ce que l'Egliſe , ou pluſtoſt ce que Dieu demande de nous , le pouvons-nous dans l'extreſme foibleſſe où nous ſommes, & au milieu de tant d'obſtacles que nous rencontrons dans le monde ? Ah ! Chreſtiens , c'eſt icy le grand poinct de noſtre inſtruction, & le ſecond effet de l'exemple des Saints. Oüy, nous le pouvons, & quoy-que l'eſprit d'impenitence & de libertinage qui regne dans nous, puiſſe nous faire penſer le contraire , ces eſſûs de Dieu ſeront des preuves éternelles, que la ſainteté n'a rien d'impoſſible ; qu'elle n'a rien meſmes de faſcheux ni de difficile pour ceux qui aiment Dieu ; qu'elle a ſes douceurs , ſes conſolations auſſi bien que le monde, &

des consolations, des douceurs infiniment plus pures que celles du monde. Veritez, mes chers Auditeurs, dont les Saints rendront temoignage contre nous au jugement de Dieu, & le temoignage le plus convaincant. Appliquez-vous. Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles; c'est par où nostre libertinage voudroit se maintenir. Mais Dieu nous empesche bien aujourd'huy de nous prévaloir de cette pensée. Il est vray que pour estre saint il faut faire effort, prendre sur soy, renoncer aux sentimens naturels, fuir les plaisirs, dompter ses passions, mortifier les sens; & le moyen, dit-on, d'en venir là, & de s'y soutenir? Ah! Chrestiens, autre merveille de la sagesse de Dieu: *Mirabilis Deus in Sanctis suis*. Car je conviens que cela surpasse les forces de la nature, je conviens qu'il n'y a rien là que de grand; mais Dieu n'est-il pas admirable de nous avoir facilité tout cela, de nous l'avoir adouci jusqu'à pouvoir dire que si sa loy est un joug, c'est un joug leger & un fardeau aisé à porter: *Jugum meum suave, & onus meum leve*. Or il l'a fait en nous donnant les Saints pour exemples. Avant cet exemple des Saints nous pouvions trembler, & nostre crainte sembloit raisonnable. Mais maintenant qu'on nous monstre tant de Martyrs, tant de Vierges,

Matth.
c. II.

Vierges, tant de glorieux Confesseurs qui ont marché devant nous, & qui nous ont tracé le chemin, que pouvons-nous trouver d'impossible ? Hé quoy ? ils ont pû vivre dans les deserts & sur des rochers escarpez ; ils ont pû s'ensevelir dans l'obscurité du cloistre, & en supporter toutes les austérités ; ils ont pû joindre ensemble les prières presque continuelles, les longues & fréquentes veilles, les jeusnes rigoureux, les sanglantes macérations, tout ce qu'inspire l'esprit de penitence & l'abnegation Evangelique ; ils ont pû se laisser condamner aux tourments les plus affreux, & les endurer. Voilà, disoit l'Apostre, ce qu'ont fait & ce qu'ont souffert tant de Saints. Ils ont bien voulu servir de sujets à la cruauté des hommes ; ils se sont exposez aux outrages, aux fouets, aux chaînes, aux prisons ; les uns ont éprouvé toute la violence du feu, les autres ont passé par le tranchant des épées ; plusieurs ont esté devorez des bestes feroces, ont esté lapidez, ont esté sciez : *La-Hebr. pidati sunt, secti sunt.* Après cela, mes chers^{c. 11.} Auditeurs, retranchez-vous sur vostre foiblesse & sur une impossibilité prétendue. Avez-vous les mesmes combats à livrer ? vous trouvez-vous dans les mesmes occasions de signaler vostre courage, & d'exercer vostre patience ? ce qu'on vous demande est-il com-

parable aux victoires que les Saints ont remportées, & aux obstacles qu'ils ont surmontez ? Mais, dites-vous, si la sainteté n'est pas impossible, du moins est-elle bien difficile. Non, mes freres, rien n'est difficile à ceux qui aiment Dieu comme les Saints. L'ardeur de leur zèle, la ferveur de leur amour, leur générosité & leur résolution, leur ont aplani toutes les voyes. Quand ont-ils senti les difficultez ? ou s'ils les ont senties, quand s'en sont-ils plaints ? quand en ont-ils esté étonnez ? quand ont-ils balancé & deliberé ? Dès que vous ferez animez du mesme zèle, que vous ferez brulez du mesme amour, que vous aurez pris les mesmes résolutions & avec la mesme générosité, ces peines que vous vous figurez comme des monstres disparoistront & s'évanouiront. Tout vous deviendra facile, & mesmes agreable. Jedis agreable ; car nous voulons trouver du plaisir jusques dans la sainteté. Sentiment bien indigné d'un chretien ; mais tout indigne qu'il est, reprend saint Chrysostome, Dieu s'est accommodé en cela mesme à nostre delicatesse, & l'exemple des Saints en est la preuve. Dès cette vie ils ont gousté des douceurs & des consolations infiniment au dessus de toutes les consolations du siecle. Au lieu de ces plaisirs infames & criminels que leur presen-

toit le monde, & dont ils ont eû tant d'horreur, Dieu leur en a préparé d'autres tout celestes & tout divins. Peut-estre ne les concevons-nous pas, parce que plongez dans les sens, nous ne voulons pas nous mettre comme eux en estat de les comprendre. Mais les frequentes épreuves qu'ils en ont faites, & que nous ne pouvons desadvoüer, doivent bien nous convaincre là-dessus, & nous confondre. Tandis qu'au milieu des flammes, ainsi que nous l'apprend l'Ecriture, les reprouvez protestent qu'ils se sont lassés dans le chemin de l'iniquité, *Lassati sumus in viâ iniquitatis.* Tandis que les esclaves du monde nous rendent eux-mêmes témoignage, qu'il n'y a pour eux dans la vie qu'amertume, que trouble, qu'affliction d'esprit: *Expectavimus pacem, & ecce turbatio;* ces esclûs de Dieu nous assêurent tout au contraire, qu'ils n'ont jamais trouvé qu'en Dieu la source des vrayes consolations; que plus ils ont eû soin de se mortifier pour luy, plus il leur a fait sentir l'onction intérieure de la grace; & que cette vie qu'ils ont passée dans les pratiques les plus severes du christianisme, bien loin de leur avoir paru dure & fascheuse, estoit pour eux comme une beatitude anticipée. Pourquoi nous obstinerons-nous à ne les en pas croire, & quel interest auroient-ils eû à nous trom-

Sap. c. 14

Jer. c. 14

per? Mais si nous les en croyons, pourquoy nous opiniastrerons - nous à estre plustost malheureux avec le monde, qu'à chercher dans Dieu nostre veritable bonheur?

Ce n'est pas que j'ignore de combien de pretextes la nature corrompuë tasche à se prévaloir, pour nous éloigner de la sainteté. On dit, le moyen de vivre en tel ou en tel estat, & de s'y sanctifier? pretexte de la condition. On dit, je suis detourné par mille autres soins qui m'occupent, & qui ne me donnent point de relasche: pretexte des affaires. On dit, j'ay un temperament delicat que le moindre effort altere, & que je dois menager: pretexte de la santé. On dit, j'ay des passions vives qui m'entraînent, & auxquelles je ne puis presque resister: pretexte des dispositions interieures. On dit, j'ay des engagements qui m'attachent, & mon cœur est pris: pretexte de l'habitude. Enfin que ne dit-on pas? mais quoy qu'on dise, je prétends qu'un troisiéme effet de l'exemple des Saints, est de nous oster tout pretexte, dont nostre lascheté cherche à se couvrir & à s'autoriser. Car je le veux, mon cher Auditeur, vous estes dans des conditions dangereuses; mais dans ces mesmes conditions n'y a-t-il pas eû des Saints, & mesmes n'y en a-t-il pas eû dans des conditions qui les exposoient encore à de plusfre-

quents & à de plus grands dangers ? Vous estes obligé de vacquer à des emplois fatigans & embarrassants ; mais dans ces mesmes emplois tant d'autres avant vous ne se font-ils pas sanctifier ? Avez-vous moins de loisir , pour penser à vous mesme , que saint Loüis sur le throsne ; & lorsqu'il gouvernoit un Royaume, qu'il passoit les mers, qu'il commandoit les armées, qu'il donnoit des batailles, luy estoit-il plus libre qu'à vous de se recueillir & de se défendre des distractions du monde ? Vous estes foible & d'une complexion qui vous engage à bien des menagements, & qui vous met hors d'estat d'agir : mais combien de Saints, sur tout combien de Vierges déjà foibles par elles mesmes, encore plus affoiblies par les abstinences, par les jeusnes, par de longues veilles, par de continuelles austeritez, par tous les exercices de la penitence & de l'abnegation chrestienne, n'ont pris neanmoins jamais aucun relasche ; & selon la parole de l'Apostre, ont fait de leurs corps des hosties vivantes ? Vous avez des passions à vaincre ; mais en avez-vous de plus difficiles à surmonter, que des millions de pecheurs & de pecheresses, qui par de salutaires violences, aidez de la grace, ont triomphé de leur cœur & en ont reprimé tous les mouvemens ? Enfin vous estes dominé par

l'habitude, vous estes endurci dans le peché, vous estes surchargé de dettes devant Dieu, vous estes coupable à ses yeux d'un nombre infini d'offenses, & d'offenses très graves, vous n'osez plus rien attendre de sa miséricorde. Ah ! mon cher frere, souvenez-vous des Saints, & vous apprendrez qu'il n'y a point d'habitude si inveterée que vous ne puissiez détruire; qu'il n'y a point d'attachement si étroit que vous ne puissiez rompre, qu'il n'y a point d'estat de peché d'où il ne soit en vostre pouvoir de sortir; & qu'en quelques desordres que vous soyez tombé, vous n'avez point encore tellement éloigné Dieu de vous, que vous n'avez des moyens prompts & seûrs pour le retrouver & pour vous reconcilier avec luy. Car combien y a-t-il eû de Saints penitents, qui à certains temps de leur vie, ont esté dans les mesmes habitudes que vous, ont esté aussi redevables à la justice de Dieu que vous, ont eû autant de sujet, & peut-estre mesmes plus de sujet que vous de se défier de sa miséricorde & de desesperer de leur retour ? Cependant ils sont revenus, ils se sont convertis, ils se sont remis dans leur devoir, ils s'y sont perfectionnez, ils se sont élevez à la plus sublime sainteté. Est-ce que la grace estoit plus puissante pour eux qu'elle ne l'est pour vous ? est-ce que les thresors de la di-

vine miséricorde si abondants pour eux ,
 sont épuisez pour vous ? non sans doute, &
 dès que vous voudrez en faire l'épreuve
 comme les Saints, vous trouverez toujours
 un Dieu patient pour vous attendre, un
 Dieu prevenant pour vous rechercher, un
 Dieu bienfaisant pour vous combler de ses
 graces, un Dieu tout puissant pour operer
 en vous des miracles de conversion & de
 sanctification. C'est ainsi qu'il renverse tous
 vos pretextes par l'exemple des Saints, &
 c'est en cela toujours qu'il est admirable :
Mirabilis Deus in Sanctis suis. Mais en quoy
 vous estes condamnables, Chrestiens, c'est
 de ne pas profiter de cet exemple. Qu'au-
 rez-vous à répondre, quand Dieu dans son
 jugement dernier, produira contre vous ces
 glorieux predestinez, & qu'il vous deman-
 dra compte de l'affreuse difference qui pa-
 roitra entre eux & vous, entre leur peniten-
 ce & vostre obstination, entre leur courage
 & vostre lascheté; entre leur zèle, leur activi-
 té, leur ferveur, & vostre mollesse, vostre in-
 dolence, vos froideurs; entre leur sainteté, &
 les abominations de vostre vie libertine &
 corrompue ? car voilà le jugement de com-
 paraison que vous aurez à soutenir, & qui
 vous convaincra, qui vous confondra, qui
 vous reprouvera. Prevenons-le, mes chers
 Auditeurs; & comprenant qu'il ne tient qu'à

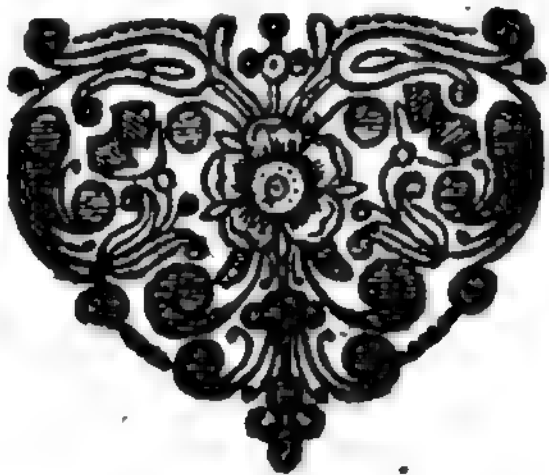
nous de détourner ce triste malheur dont nous sommes menacez, aimons-nous assez nous-mêmes pour ne nous l'attirer pas volontairement. Si nous ne sommes pas encore saints, & si mêmes nous ne sommes rien moins que saints, souhaitons de l'estre, demandons à l'estre, prenons toutes les mesures nécessaires pour l'estre. Car, dit le Fils de Dieu, bienheureux ceux qui sont affamez & altérez de la sainteté & de la justice; *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam*: pourquoy ? parce que cette faim & cette soif, parce que ce desir sincere, ardent, efficace les fera travailler fortement & solidement à acquérir le bien qu'ils souhaitent, & qui sans contestation est le plus précieux de tous les biens.

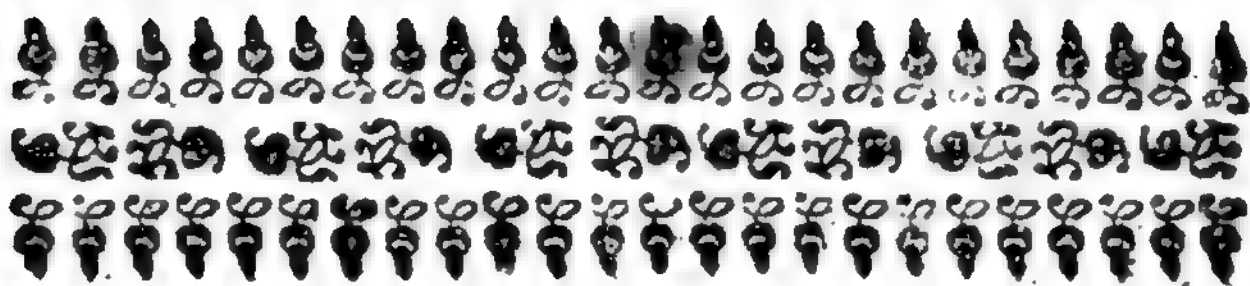
Matth.
c. 5.

C'est, S I R E, le soin-important, le premier soin qui doit occuper les Roys aussi bien que les autres hommes, & mêmes en quelque sorte plus que les autres hommes. Qui que nous soyons, nous avons tous une obligation generale de nous sanctifier. Mais il est vray que les Grands en ont une particuliere ; & je ne craindray point d'ajouter que cette obligation particuliere pour les Grands, est encore plus étroite pour Vostre Majesté. Ce n'est point assez ; & pourquoy ne diray-je pas que vous avez sur cela une obligation qui vous est personnelle,

& qui ne peut convenir à nul autre qu'à vous? Cette obligation, SIRE, qui vous est si propre, cette raison d'aspirer à la sainteté & à la plus sublime sainteté, c'est vostre grandeur mesme, & le haut poinct d'élevation où nous vous voyons. Car puis que le ciel a mis Vostre Majesté au-dessus de tous les Monarques de l'univers, & puisque entre toutes les puissances humaines, il n'y a rien qui l'égale, elle se trouve spécialement obligée par là, pour ne pas descendre, de se porter vers Dieu, de ne rechercher que Dieu, de ne s'attacher qu'à Dieu. C'est pour cela que Dieu vous a donné ces qualitez éminentes, qui font l'admiration de tous les peuples : c'est pour cela, & pour cela seul qu'il vous a fait naistre. Non, SIRE, il ne vous a point fait naistre précisément pour estre grand dans le monde, ni pour estre Roy ; mais il vous a fait Roy & le plus grand des Roys pour estre saint. Sans la sainteté tout l'éclat de vostre couronne, toute la splendeur de vostre regne, tous ces titres qui vous sont si justement dûs, de Roy puissant, de Roy sage, de Roy magnifique, de Roy conquerant, ne sont rien ; ou ne sont, selon le langage de l'Ecriture, qu'illusion & que vanité : *Vanitas vanitatum*. Voilà, SIRE, ce qu'ose représenter à Vostre Majesté le dernier de vos

442 POUR LA F. DE TOUS LES SAINTS.
sujets, qui jugeant des choses par les lumie-
res de l'Evangile qu'il a l'honneur de vous
prescher, s'estimeroit mille fois plus heu-
reux de donner sa vie pour le salut de vostre
ame que pour l'accroissement de vos Estats.
Non point qu'en fidelle & zelé sujet, je ne
puisse & ne doive prendre part à ces succès
éclatants qui font de vostre Royaume le
plus florissant Empire du monde. Mais a-
près tout, ce Royaume de la terre passera,
& le Royaume du ciel ne finira jamais.
L'un aura son temps, & l'autre que Dieu
reserve à ses Saints, n'aura pour terme que
l'éternité bienheureuse où nous conduise,
&c.





A U T R E
S E R M O N
P O U R L A F E S T E
D E
T O U S L E S S A I N T S.

Accesserunt ad eum discipuli ejus, & aperiens os
suum docebat eos.

*Les Disciples de Jesus-Christ s'estant approché de
luy, il semit à les enseigner. En Saint Matthieu
chap. 5.*

S I R E ,

C'EST pour cela que la sagesse de Dieu
s'estoit incarnée, & que le Fils unique du
Pere estoit descendu du ciel; c'est, dis-je,
pour enseigner les hommes sur la terre. C'est
ainsi que ce Dieu-homme, après avoir long-
temps parlé par la bouche des Prophetes,
qui avoient esté ses précurseurs & ses orga-

nes, ouvroit enfin luy-mesme sa bouche sacrée & formoit des disciples dignes de luy, en leur servant de maistre & de docteur : *Aperiens os suum docebat eos.* Mais que leur enseignoit-il, & quel estoit le sujet de ses adorables instructions ? une seule chose, dont ils avoient besoin, & qu'il n'appartenoit qu'à luy de leur apprendre, je veux dire, la science des Saints. Cette science si inconnuë au monde, & neanmoins si necessaire pour le salut ; cette science que Dieu vouloit réveler aux humbles & aux petits, mais cacher aux sages & aux prudents du siecle ; cette science aussi solide que sublime, qui rend les hommes parfaits & qui les conduit au veritable bonheur ; en un mot, cette science qui fait les Saints, les predestinez, les élus : voilà ce que Jesus-Christ enseignoit à ses Apostres, & ce qu'il prétendoit nous enseigner à nous-mesmes dans leurs personnes : *Aperiens os suum docebat eos.* Car il n'instruisoit ses Apostres, dit saint Augustin, que pour instruire dans eux toute son Eglise ; & il ne les remplissoit de cette science, qui devoit sanctifier le christianisme, qu'afin que par leur ministere, cette science fust communiquée à tous ceux qui feroient profession de la loy chrestienne. Heureux, mes chers Auditeurs, si nous l'avons receuë, ou du moins si nous la recevons aujourd'huy

cette science, en comparaison de laquelle toute autre science n'est que vanité. Vous me demandez en quoy elle consiste, & comment elle peut vous convenir dans le monde, sur tout en certains estats du monde : c'est ce que j'entreprends de vous expliquer, après que nous aurons salué la Reine des Saints, en luy disant : *Ave Maria.*

IL y a une science des Saints : on n'en peut douter, puis qu'il est écrit, que Dieu la donna au Patriarche Jacob ; *Dedit illi Sap. c. 10. scientiam Sanctorum* : & ce que l'Ecriture appelle la science des Saints, selon le sentiment de tous les Peres, n'est rien autre chose que la science du salut. Il faut donc conclure d'abord, que cette science est aussi nécessaire aux hommes, que le salut mesme : je m'explique. Pour parvenir au Royaume de Dieu, & y meriter une place, fust-ce la dernière, il faut estre saint ; mais il ne suffit pas, dit saint Jérôme, pour estre saint, de le vouloir estre. Il faut sçavoir l'estre, & apprendre à l'estre. Combien en a-t-on veû qui s'y sont trompez ; & combien en voit-on encore tous les jours, qui pensant avoir trouvé la science des Saints, n'ont trouvé que leurs propres erreurs. C'est à moy comme predicateur de l'Evangile, de vous découvrir aujourd'huy le fond de cette science. Car tout

mondains que vous estes, peut-estre ce qui vous a jusques à present éloignez de la sainteté, n'est-ce pas tant l'opposition que vous y sentez, que les vaines & fausses idées que vous en avez conceûes. Peut-estre si vous la connoissiez, ne pourriez-vous vous défendre de l'estimer & de l'aimer. Or cet amour joint à l'estime & fondé sur l'estime, feroit déjà dans vous le commencement de la sainteté; & comme le bras du Seigneur n'est pas raccourci, peut-estre malgré la corruption du siecle, verroit-on parmi vous des saints, si l'on vous faisoit bien entendre ce que c'est que d'estre saint. Il est donc encore une fois de mon devoir, de seconder au moins vos foibles dispositions, en vous donnant une idée juste de la science des Saints. La voicy, tirée de l'exemple de ces glorieux predestinez, & renfermée en trois importantes maximes qu'ils ont suivies, & qui doivent estre pour nous autant de leçons. Econtez-les, elles vont partager ce discours; & l'exposition seule que j'en vais faire, vous convaincra de leur solidité. Les Saints ont trouvé le secret d'accorder dans le monde leur condition avec leur religion, c'est la premiere. Les Saints se sont servis de leur religion pour sanctifier leur condition, c'est la seconde. Et par un heureux retour, les Saints ont profité

de leur condition , pour se rendre parfaits dans leur religion , c'est la troisiéme. Maximes saintes, mais à quoy Dieu attache des graces infinies , & qui ont produit dans la personne de ses esclûs les fruits de sainteté les plus abondants. Concevez-en bien l'ordre & le progrès. Les Saints ont sçeu faire l'alliance de leur condition & de leur religion ; c'est par où ils ont commencé, & ce sera le sujet de la premiere partie. Les Saints ont sçeu mettre en œuvre leur religion , pour corriger les desordres & pour accomplir saintement les devoirs de leur condition ; c'est en quoy ils ont excellé, & ce sera la seconde partie. Les Saints ont sçeu de leur condition quoy-que mondaine , tirer des motifs & des secours pour se perfectionner dans leur religion ; c'est ce qui a mis le comble à leur sainteté , & ce sera la troisiéme partie. Voilà ce que nous devons apprendre d'eux, & ce que j'ay à vous expliquer.

QUELQUE impenetrable que soit le mystere de la predestination des Saints , Dieu nous a revelé, Chrestiens , & il nous est aisé de connoistre les voyes qu'il leur a marquées & qu'ils ont suivies pour arriver à l'heureux terme de leur predestination. Or une des premieres regles qu'ils crurent pour

I.
PARTIE.

cela devoir observer, ce fut de ne point chercher la sainteté hors de leur condition ; & cette regle a esté si seûre pour eux, qu'il n'y a point eû de condition dans le monde, où avec le secours des graces communes, ils n'ayent en effet pratiqué toute la sainteté du christianisme. Ils y ont si bien réussi, qu'éclairez & conduits par l'esprit de Dieu, ils sont parvenus à cette sainteté du christianisme dans les conditions du monde qui y sembloient les plus opposées. Je dis plus : ils ont eû mesmes le bonheur d'acquérir par la penitence cette sainteté du christianisme dans les conditions, où l'esprit corrompu du monde les avoit malheureusement engagez ; mais dont l'engagement, quoy-que malheureux, estoit un lien que la loy de Dieu ne leur permettoit plus deormais de rompre. Parlons encore plus clairement : en observant cette regle, ils ont esté Saints chacun dans leur condition ; ils ont esté Saints dans toutes sortes de conditions ; ils ont esté non seulement Saints, mais héroïquement Saints dans les plus dangereuses conditions ; & ce qui fait voir toute la force de la grace, par le moyen de la penitence, ils ont esté Saints jusques dans des conditions, où sans avoir consulté Dieu ils estoient entrez par le seul mouvement de leurs passions. Quel fonds d'in-

truction pour vous & pour moy ; & quel fonds mêmes de consolation, pour ceux de mes Auditeurs, qui touchez aujourd'huy d'un saint remords, auroient devant Dieu à se reprocher de n'avoir point eû d'autres veûës que celles du monde dans le choix qu'ils ont fait de leur estat ! Voilà en quoy je prétends qu'a consisté une partie de la science des predestinez & des eslûs de Dieu. En voilà le principe general, que je vais developper ; & où nous découvrirons la premiere source de leur sanctification, qui doit estre le modelle de la nostre. Ecoutez-moy.

Ces Saints dont nous honorons la memoire, n'ont point cherché la sainteté, ailleurs que dans la condition, où l'ordre de la providence les attachoit : c'est sur quoy a roulé toute leur conduite ; & c'est l'excellente morale que le grand Apostre leur avoit enseignée, quand il disoit aux Corinthiens ; *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat apud Deum.* Que cha-^{1. Cor. 7.} cun travaille à se sanctifier dans l'estat, & selon l'estat, où il se trouvoit lors qu'il a receû la lumiere de l'Evangile & qu'il a embrassé la foy. Prenez garde, s'il vous plaist : saint Paul parloit à de nouveaux chrestiens ; & ces nouveaux chrestiens, avant que de l'estre, avoient eû dans le monde leurs qua-

litez, leurs rangs, leurs emplois. Or il n'exigeoit point d'eux, qu'en consequence de ce qu'ils estoient chrestiens, ils se dépouillassent de tout cela; mais il leur declaroit l'obligation qu'ils s'estoient eux-mêmes imposée, d'allier tout cela avec la profession du christianisme. Pour monstrier, dit saint Chrysostome, que le christianisme n'estoit point une secte dont les maximes allassent à troubler, ni à confondre l'ordre des estats & des conditions; il vouloit que ceux qui se convertissoient au christianisme, sans changer de conditions & d'estats, fussent toujours ce qu'ils estoient, & fissent dans le monde la mesme figure qu'ils y faisoient avant leur conversion. Mais du reste il vouloit qu'ils fussent pour Dieu & selon Dieu, ce qu'ils n'avoient esté jusqu'alors, que pour le monde & selon le monde. Car c'est ainsi que ce passage doit estre entendu: *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat apud Deum.* Que chacun de vous serve Dieu dans la place où il estoit, quand Dieu par sa misericorde l'a appelé. Par où l'Apostre corrigeoit les fausses idées que les juifs & les gentils se formoient de nostre religion. Par où il leur faisoit comprendre que la loy chrestienne estoit non seulement une loy sainte & divine, mais dans sa police exterieure parfaite.

ment conforme au bon sens & à la raison. Par où, selon la remarque de saint Chrysostome, il faisoit goûter aux fidelles les avantages & la douceur de leur vocation; qui consistoit non pas à détruire, mais à perfectionner le monde: *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est*; que chacun dans l'estat où Dieu l'a pris, s'estudie à estre chrestien. Et voilà justement, mes chers Auditeurs, ce qu'ont fait les Saints. Disons mieux, voilà ce qui a fait les Saints, & en particulier ces premiers Saints de l'Eglise de Jesus-Christ. C'estoient des hommes comme nous, mais selon le plan que nous en a tracé l'Apostre, des hommes qui sans se dégrader, sans se déplacer, sans se déranger, ont trouvé le moyen de se sanctifier: des hommes qui, pour ainsi parler, ont entré le christianisme sur le monde: des hommes qui selon la diversité des conditions où il a plû à Dieu de les choisir, ont accordé la sainteté chrestienne, les uns avec la grandeur & les autres avec l'humiliation, les uns avec l'opulence & les autres avec la misere, ceux-là avec la sagesse & ceux-cy avec l'ignorance. Car il y en a eû d'autant de caracteres differents, que je vous en marque & que vous en pouvez concevoir: pourquoy? parce que Dieu qui les dispoit pour la construction & l'édification du corps

mystique de Jesus-Christ, dont ils devoient estre les membres, leur inspiroit à tous une sainteté proportionnée à leur estat; & parce qu'en effet le premier mouvement de la grace qui agissoit en eux, estoit de les porter à estre saints, chacun de la maniere qui leur convenoit dans leur estat. Voilà, dis-je, ce qui a formé les Saints, & ce que je dois m'appliquer à moy-mesme, si je veux estre saint comme eux. Or comment pourrois-je ne le pas vouloir? Quand je n'aurois point d'autre veüe que celle de mon interest propre, la foy ne m'apprend-elle pas qu'il est pour moy d'une necessité indispensable que je sois saint, si je prétends estre sauvé; & ne me dit-elle pas qu'il n'y a de predestinez dans le ciel que ceux qui ont esté saints sur la terre? Ordre divin que je dois adorer, & dont rien ne me peut dispenser.

Mais donnons plus d'étendue & plus de jour à cette verité. Il y a eü des Saints dans toutes les conditions du monde; & malgré l'iniquité du siecle qui ne prévaudra jamais contre les desseins de Dieu, c'est dans les conditions du monde qui sembloient les plus opposées à la sainteté, que Dieu, par une providence singuliere, a suscité les plus grands Saints. Entre ceux que nous invoquons & dont l'Eglise celebre aujour-

d'huy la Feste , combien nous en proposons-elle, qui se sont sanctifiez à la Cour, c'est-à-dire, au milieu des plus dangereux écueils, & si je l'ose dire, comme dans le centre de la corruption du monde ? Combien, qui dans la profession des armes ont esté des modèles de pieté , & qui dans la licence de la guerre ont conservé, & mesmes acquis toute la perfection de l'esprit chrestien ? Combien qui ont allié la sainteté & la royauté, & qui sur le throsne où tant d'autres se sont perdus , ont fait éclater les vertus les plus consommées , sans en excepter l'humilité la plus profonde & la plus rigoureuse austerité ? Estre saint dans la vie licentieuse & tumultueuse d'une milice prophane , estre saint parmi les dangers & les tentations de la Cour , estre saint & estre Roy , ce sont des miracles que la grace de Jesus-Christ a rendus possibles , & mesmes qu'elle a rendus communs. Je n'ay donc pas raison, qui que je sois, & quelque risque que je puisse courir dans le monde, si j'y suis par l'ordre de Dieu, de prétendre qu'il ne m'est pas possible d'accorder ma condition avec la sainteté de ma religion. Erreur : parler ainsi , c'est imputer à Dieu les desordres de ma vie, puisque Dieu est l'auteur de ma condition. C'est vouloir rendre sa providence responsable, non seulement des périls à quoy je me

trouve exposé, mais des crimes que je commets, & dont je dois répondre à la justice. C'est luy attribuer malignement & présomptueusement, ce que je dois me reprocher continuellement & humblement. Erreur vaine, que l'exemple des Saints confond, puisque entre ces bienheureux qui jouissent maintenant de la gloire, il y en a, & mesmes un grand nombre, qui ont esté dans le monde de mesme condition que moy, qui ont vescu dans les mesmes engagements que moy, qui ont eû les mesmes écueils à éviter, les mesmes tentations à combattre, les mesmes difficultez à surmonter que moy; mais qui raisonnant mieux que moy, ont au milieu de tout cela trouvé heureusement la sainteté. Or pourquoy ne pourrois-je pas ce qu'ils ont pû, & pourquoy ne feray-je pas ce qu'ils ont fait? Ce fut l'argument invincible qui convertit saint Augustin: argument plein de consolation pour les âmes droites, qui cherchent sincerement Dieu; mais affligeant & desolant pour les âmes lasches, beaucoup plus pour les âmes libertines, qui cherchent des excuses dans leurs pechez, & qui voudroient les rejeter sur leur condition & sur Dieu mesme.

De là que s'ensuit-il? qu'il faut donc imiter les Saints, & m'en tenir comme les Saints à la maxime contraire; qu'il faut, con-

vaincu par leur exemple , me dire à moy-même : non , ma condition & ma religion n'ont rien d'incompatible ; je puis estre dans le monde tout ce que j'y suis , & estre solidement chrestien. C'est le fondement que je dois poser , & sur lequel je dois regler toute ma conduite. Car tandis qu'il me reste sur cela le moindre doute, semblable au roseau agité du vent, je ne me determine à rien. Tandis que je me figure dans ma condition des impossibilitez ou morales ou absolües de pratiquer ma religion, je ne prends nulle mesure, & je ne fais nul effort pour vaincre ma lascheté. Au contraire la pensée que je le puis, & que ma condition n'y est point un obstacle, c'est ce qui m'encourage & qui m'anime, ce qui me donne de la confiance, ce qui me fait prendre des resolutions genereuses, ce qui me rend capable de les soutenir & de les executer, ce qui m'affermir dans les dispositions chrestiennes où je dois vivre pour operer mon salut avec zèle & avec ferveur. Je le puis, & si j'y manque, ma condition ne sera jamais une legitime excuse, ni mesmes un pretexte apparent pour me justifier devant Dieu. Voilà ce qui me fait agir. La veüe que Dieu reprouvera ce pretexte, & qu'il tournera contre moy cette excuse frivole, quand il m'opposera dans son jugement cette nuée de témoins dont

parle saint Paul ; cette multitude de Saints qui se sont trouvez en ma place , & qui ont fait dans le monde ce que sans sujet & en vain je m'imagine n'y pouvoir faire : voilà ce qui reveille ma foy. Sans cela je demeure comme assoupi ; me plaignant inutilement de ma condition, & toujours infidelle à ma religion, que je me représente comme impraticable, afin de pouvoir plus impunément la négliger. Par conséquent il faut avant toutes choses que je croye l'alliance des deux aussi évidemment possible, qu'elle est évidemment nécessaire pour mon salut éternel. Or c'est ce que l'exemple des Saints me fait sensiblement connoître. Mais n'en demeurons pas là.

On se prévient d'une autre erreur , & c'est l'illusion où donnent la plupart des hommes , & qui n'est propre qu'à entretenir leur relâchement & qu'à fomenteur leur impenitence, sçavoir, qu'on seroit bien plus à Dieu , qu'on y pourroit plus estre , si l'on estoit dans une condition moins exposée & plus degagée des embarras du monde. Illusion dont la sage conduite des esclûs de Dieu doit encore nous détromper. Car comme raisonne saint Bernard , cette condition dont je me fais un plan chimerique, & qui me paroist plus avantageuse pour le salut que la mienne, n'estant point celle où
Dieu

Dieu m'a destiné, elle ne peut avoir pour moy les avantages que je m'y propose. Quelque sainte qu'elle soit en elle-mesme, Dieu a eû d'autres veûës sur moy; & la condition où je suis, quoy-que moins retirée & plus dissipée, est celle qu'il a plû à la providence de me marquer. C'est donc dans celle-cy & pour celle-cy que Dieu m'a préparé des graces, & par consequent c'est uniquement dans celle-cy que je puis esperer d'estre plus à Dieu, plus occupé de mon salut, plus detaché du monde & de moy-mesme, plus chrestien & plus parfait, puis^qu'il m'est évident, que je ne puis rien estre de tout cela qu'en vertu des graces qui m'ont esté préparées, & dans l'estat pour lequel elles m'ont esté préparées. Ainsi l'estimoient les Saints, & par là ils sont parvenus à ces divers degrez de sainteté, qui les distinguent dans la hiérarchie celeste. Leur grande science, dit saint Chrysostome, a esté de ne point separer leur condition de leur religion. Voilà ce qui les a fixez, ce qui a produit dans l'Eglise des Saints de tous genres & de tous estats; de saints Roys, aussi-bien que de saints religieux; de saints magistrats, aussi-bien que de saints évêques; des saints dans le mariage, aussi-bien que dans le célibat. Je ne dis point cecy pour condamner ces changements de condition

que Dieu par sa miséricorde inspire quelquefois à ses élus, quand il veut les attirer à luy & les separer du monde. Malheur à moy, si je combattois en eux l'œuvre de Dieu. Ils renoncent alors à des conditions auxquelles il leur est libre de renoncer, & ils n'y renoncent que pour renoncer plus parfaitement à eux-mêmes. Mais ce que je condamne, ce sont les inquietudes, les inconstances de certains chrestiens, qui séduits par leur propre sens, semblent ne désirer une condition meilleure pour le salut, que pour se dégouter de celle où est attaché leur salut; qui sous apparence d'un prétendu bien, voudroient toujours estre ce qu'ils ne sont pas, & ne s'appliquent jamais à estre chrestienement ce qu'ils sont: dont toutes les bonnes intentions se réduisent à de vains projets qu'ils font d'une vie plus reguliere s'ils estoient dans des estats où ils ne peuvent estre, & où jamais ils ne feront, pendant qu'ils oublient ce que Dieu leur demande actuellement dans celuy où il les a placez. Conduite pitoyable, & bien opposée à la conduite & à la science des Saints.

Car j'ay adjousté, ce qui d'abord a pû vous surprendre, mais ce qui doit estre pour vous une importante leçon & une solide consolation: j'ay adjousté & j'adjouste, que

les Saints par le secours de la penitence avoient sçeu mesmes accorder leur religion avec des conditions où Dieu ne les avoit point appellez, & où l'esprit du monde les avoit malheureusement engagez. Et en effet, après avoir eû le malheur d'y estre entrez temerairement & contre l'ordre de Dieu, ils ne se sont pas pour cela abandonnez à de funestes desespoirs. Qu'ont-ils fait? supposé l'engagement, qui leur rendoit ces conditions désormais nécessaires, se confiant en Dieu, ils ont cherché dans leur religion une ressource à leur malheur; ils ont réparé par la penitence le crime de leur imprudence: c'est à dire, engagez sans la vocation de Dieu dans des mariages d'intérêt, de passion, d'ambition, ils en ont fait de saints mariages par la grace de leur conversion. Engagez dans le sacerdoce par des vœux purement humaines, à force de gémir & de pleurer, ils n'ont pas laissé d'honorer leur profession par la douleur qu'ils ont eûe de l'avoir une fois deshonorée, & par l'obligation encore plus étroite qu'ils se sont imposée d'y vivre pour cela mesme plus saintement, plus exemplairement, plus austèrement. Combien d'illustres exemples ces bienheureux ne pourroient-ils pas m'en fournir, & combien de ceux qui m'écoutent pourroient profiter de ces exemples? Les Saints

ont fait penitence de leurs conditions, mais dans leurs conditions mesmes: voilà ce que leur a appris la science des Saints, & à quoy tient-il, mes chers Auditeurs, que nous ne le sçachions comme eux? Il est vray, ce merveilleux accord de leur condition avec leur religion, leur a cousté; il a fallu pour cela s'assujettir & se contraindre; mais en peut-il trop couster pour acquérir une science si salutaire; & ne sommes-nous pas assez heureux, si marchant sur leurs pas & suivant leurs voyes, nous trouvons le secret de conserver dans le monde l'esprit de Dieu? Cependant voyons le fruit que les Saints ont tiré de cette alliance: car après vous avoir montré qu'ils ont sçeu accorder leur condition avec leur religion, j'ay à vous faire voir comment ils se sont servis de leur religion pour sanctifier leur condition; c'est le sujet de la seconde partie,

II.
PARTIE.

UNE des choses que Salomon demandoit autrefois à Dieu, & qu'il envisageoit comme le comble de ses desirs, estoit que la sagesse dont il se formoit de si magnifiques idées, l'accompagnast, l'éclairast, l'assistast, & le dirigeast dans les importantes fonctions du ministère dont la providence l'avoit chargé, en l'élevant sur le thron.

Sap. c. 9. *Da mihi, Domine, sedium tuarum assis-*

tricem sapientiam. Donnez-la moy ; Seigneur , disoit-il à Dieu , cette sagesse qui est assise avec vous , & qui ne vous quitte jamais : comme vous l'avez employée dans tous vos ouvrages, qu'elle me conduise dans toutes mes entreprises ; comme vous l'appellez à tous vos conseils , qu'elle soit la regle des miens ; comme par elle vous gouvernez le monde , que je gouverne par elle vostre peuple. *Mitte illam de calis sanctis* *Ibidem.*
suis ; envoyez-la de vostre sanctuaire , qui est le ciel , & pourquoy ? *Ut mecum sit &* *Ibidem.*
mecum laboret ; afin qu'elle soit avec moy , & qu'elle travaille avec moy ; afin que je me serve d'elle pour m'acquitter fidèlement , exactement , irréprochablement de mes devoirs. Car elle a , poursuivoit-il , l'intelligence & la science de toutes choses ; & si je puis l'obtenir de vous , elle reglera tout le cours de ma vie, elle rendra mes œuvres parfaites , & je seray digne du thronne de mon Pere. Ainsi ce grand Roy parloit-il de la sagesse : or ce qu'il disoit de la sagesse , les Saints l'ont pensé de la religion, qui leur a tenu lieu de sagesse, & qui est en effet la veritable & l'éminente sagesse des élus de Dieu. Chacun d'eux dans son estat a regardé sa religion, comme la source pure des vraies lumieres , d'où dépendoit selon le monde mesme sa perfection.

Chacun d'eux a esté persuadé que par rapport au monde mesme, il ne réussiroit jamais dans sa conduite, & n'arriveroit jamais à cette perfection, qu'autant qu'il s'attacheroit aux inviolables maximes de sa religion. Chacun d'eux, comme Salomon, a dit mille fois à Dieu dans le secret de son cœur : donnez - la moy, Seigneur, cette religion, afin qu'elle travaille avec moy, qu'elle converse avec moy, qu'elle ordonne avec moy, qu'elle juge avec moy, qu'elle fasse tout avec moy, & que je ne fasse rien sans elle ; parce que je sçais qu'agissant par elle, je seray selon vous & selon le monde un homme accompli : *Ut mecum sit & mecum laboret*. Ainsi tous par une heureuse experience ont-ils reconnu, que la profession qu'ils faisoient de pratiquer la loy de Dieu, leur estoit encore un puissant moyen pour marcher seûrement dans les voyes du monde, pour ne pas craindre la censure du monde, pour meriter l'approbation & l'estime du monde, pour arriver à cette exacte & irreprehensible probité qu'exige le monde. Ainsi se sont-ils servis de leur religion pour sanctifier leur condition, c'est à dire, pour éviter les desordres à quoy leur condition estoit sujette, & pour accomplir les devoirs dont leur condition estoit chargée. Deux choses, qui selon le

Prophete comprennent toute la justice. Deux choses qui vous justifieront, non seulement l'utilité, mais la nécessité de la religion. Seconde idée que je vais vous donner de la sainteté, & de la science des élus de Dieu.

Ils se sont servis de leur religion, pour éviter les desordres de leur condition : regle divine qu'ils se sont d'abord proposée, & qu'ils ont toujours eue devant les yeux. Car la science du monde leur avoit appris, excellente remarque de saint Bernard, la science du monde leur avoit appris, qu'il y a dans chaque condition certains desordres essentiels, que la religion seule peut corriger ; certains pechez dominants, dont la religion seule peut préserver ; certaines tentations delicates, que la religion seule est capable de surmonter ; certains abus autorisez, certains scandales au-dessus desquels la religion seule a la force de s'élever. Voilà ce que sçavoient les Saints : mais aussi estoient-ils bien asseûrez qu'avec le secours de la religion, il n'y avoit dans leur condition ni desordre, ni peché, ni tentation, ni scandale, ni abus, dont il ne leur fust aisé de se garentir ; & c'est, dit saint Bernard, l'avantage inestimable que ces glorieux predestinez ont tiré de la religion chrestienne. De là vient que les honneurs du siècle ne

les ont point enfléz ni ébloüis, que l'abondance des biens de la terre ne les a point corrompus, qu'ils n'ont point abusé de l'autorité, qu'ils ne se sont point méconnus dans la prospérité, qu'ils ont esté grands sans orgueil, puissants sans violence, riches sans injustice, sans dureté, sans luxe, sans prodigalité : pourquoy ? parce qu'en toutes choses ils conformoient leur condition à leur religion, & faisoient de leur religion la mesure & la regle de leur condition. Or cette unique regle leur suffisoit pour en exclure tous les vices, & tout ce qui pouvoit s'y glisser de corruption & de licence. S'ils s'estoient livrez indépendamment de cette regle, à leur condition, dans quels abysses ne seroient-ils pas tombez, à quels excès l'ambition n'auroit-elle pas porté les uns, & jusqu'à quel point la cupidité n'auroit-elle pas aveuglé les autres ? Pour soutenir ces conditions où ils se voyoient élevez, que ne se seroient-ils pas crû permis ; & dans le pouvoir de tout faire, quels maux impunément & sans scrupule n'auroient-ils pas fait ? par combien d'usurpations & d'attentats les forts n'auroient-ils pas opprimé les foibles ? C'est ce que la politique du monde leur conseilloit, mais de quoy la religion de Jesus-Christ leur a donné une sainte horreur. Instruits & conduits par cette

religion, plus ils ont esté forts selon le monde, plus ils ont tremblé dans la veüe des jugements de Dieu. N'ignorant pas que le plus fort, dans le cours des choses humaines, est ordinairement le plus injuste, ou du moins le plus exposé au danger de l'estre ; plus ils ont esté forts, plus ils ont conceû qu'ils doivent estre moderez, humains, charitables, plus ils se sont tenus obligez à estre en garde contre eux-mesmes. Or dans cet esprit, poursuit saint Bernard, ils ont maintenu leurs rangs avec modestie, leurs droits avec desintereusement, leur reputation & leur gloire avec humilité. C'est ainsi que la religion a esté pour eux un préservatif souverain contre tous les desordres de leur condition. Sans cela les Grands à l'exemple des Nations, selon la parole du Sauveur du monde, auroient prétendu dominer avec fierté & avec hauteur : mais parce que leur religion reprimoit cet esprit de domination, bien loin d'estre fiers & hautains, ils ne se sont regardez en qualité de maistres, que comme des hommes establis pour servir les autres, que comme des sujets attachez à des ministeres qui les engageoient non seulement à travailler, mais à s'immoler pour les autres. Sans cela les riches n'auroient cherché à jouir de leurs biens que pour satisfaire leurs passions, que pour con-

Matth.
6. 5.

tenter leurs desirs, que pour mener une vie molle & voluptueuse, qui bientôt les eust portez à une vie libertine & dissoluë: mais leur religion les a réduits à n'user point autrement de ces biens que selon les maximes de l'esprit de Dieu; je veux dire, à en user comme n'en usant pas, à les posséder comme ne les possédant pas, à se souvenir toujours qu'ils n'en estoient que les simples œconomes, dispensateurs du superflu & comptables à Dieu du nécessaire. Maximes que les Saints ont inviolablement suivies; & c'est ce qui a rempli le ciel de ces riches pauvres de cœur, que le Fils de Dieu canonise aujourd'huy si hautement: *Beati pauperes spiritu*: de ces riches qui dans l'opulence ont eû tout le mérite de l'indigence; de ces riches misericordieux qui sont dans le sein d'Abraham aussi comblez de gloire que Lazare. Ils ont fait de la religion qu'ils professoient, le correctif de leur condition.

De là vient que les plus dangereuses tentations ne les ont point ébranlez, & qu'ils ont esté à l'épreuve de tout ce que l'enfer & le monde ont eû pour eux de plus à craindre. De là vient, disoit l'Apostre, en parlant des Saints de l'ancienne loy, qu'ils n'ont cédé ni à la rigueur des prisonniers, ni à la violence du feu, ni au tranchant des épées. Et moy je dis en parlant des Saints de la loy

de grace, qui sont vos modèles, & qui ont tenu dans le monde les places que vous y occupez : de là vient que ni l'envie de s'enrichir, ni le desir de se pousser, ni la veüe de se conserver, ni la crainte de se perdre, ni la faveur des hommes, ni leur disgrâce, ni leurs menaces, ni leurs promesses, ni leur mépris, ni leur estime, qui sont proprement ces tentations delicates auxquelles vos conditions sont exposées, que rien, dis-je, de tout cela n'a jamais eû la force de les pervertir. Pourquoi ? parce qu'ils ont opposé à tout cela ces saintes armes, *Armaturam Dei*, ces armes de justice que leur fournis- soit leur religion, & qui les rendoient invincibles. En effet, sans la religion ils auroient succombé en mille rencontres aux plus deregliées & aux plus honteuses passions : leur raison en je ne sçais combien de pas glissants auroit esté trop foible pour les retenir : combattus par ces tentations d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus humaines, ils auroient esté hommes comme les autres, emportez, interessez, vicieux, scandaleux comme les autres. Qui les a fait triompher du monde ? je vous l'ay dit, les armes de la foy dont ils se sont servis. Car dans les engagements où ils estoient, il n'y avoit, dit le bienaimé disciple, que la foy & la religion qui leur pust faire remporter

de telles victoires sur le monde : *Et hac est*
Joan. c. s. victoria qua vincit mūdum, fides nostra. Leurs
conditions estoient rectifiées , purifiées ,
sanctifiées par leur religion ; & voilà , dit
saint Chrysostome, ce que les payens mes-
mes ont admiré & reveré dans eux. Voilà
par où le christianisme s'est acquis tant
d'honneur & tant de credit. Voilà par où sa
sainteté s'est répandue, non seulement dans
les cloistres & les monasteres, mais dans les
professions les plus prophanes par elles mes-
mes & les plus mondaines. Par tout les
chrestiens estoient distinguez, & dans tous
les estats de la vie on les discernoit par l'in-
nocence de leurs mœurs & par l'integrité
de leur conduite. On ne voyoit point par-
mi eux de scelerats , de fourbes , de trai-
tres : c'est ce qu'avançoit hardiment Tertul-
lien dans son Apologetique. S'ils estoient ci-
tez devant les tribunaux des juges, on ne les
accusoit que d'estre chrestiens : leur seule re-
ligion faisoit leur crime, & ce prétendu cri-
me dont ils se glorifioient, les affranchissoit
de tous les autres. Qui m'empesche de les
imiter ? ne fais-je pas profession de la mes-
me religion qu'eux : pourquoy n'en feray-
je pas le mesme usage ? pourveu du mesme
remede, sçavoir des lumieres & des graces
de ma religion, quelle excuse puis-je avoir
quand je me laisse aller aux desordres de ma

condition ? ayant en main les mêmes armes , & de plus leur exemple devant les yeux, à qui m'en dois-je prendre qu'à moy-même , si je suis vaincu ?

Mais ces bienheureux ont encore passé plus avant. Dans le dessein de se sanctifier par leur religion, ils s'en sont servis, non seulement pour se préserver des déreglements de leur condition , mais pour en remplir toutes les obligations. Autre effet de leur sagesse , & de cette science des Saints que Dieu leur avoit donnée : *Dedit illi scientiam sanctorum*. Car il y a dans chaque condition certains devoirs fascheux, onereux, mortifiants , contraires à la nature, dont il est presque impossible de s'acquitter sans le secours de la religion ; & les Saints tenoient pour constant que la religion seule pouvoit estre en eux une disposition generale & efficace à l'accomplissement de ces devoirs. En effet, sans la religion les Saints pour n'estre pas esclaves des devoirs de leur condition , auroient sçeu aussi-bien que les autres n'en prendre que l'honorable & le commode, & en laisser le difficile & le pénible. Le monde accoustumé à ce partage, quoy-que scandaleux & injuste , à peine s'en feroit-il scandalisé. Sans la religion les Saints n'auroient pas manqué de pretextes, pour secoüer le joug de tout ce qui eust ges-

né leur liberté, de tout ce qui eust blessé leur amour propre, de tout ce qu'il y eust eû dans leur condition de dégoustant, de rebuttant, d'humiliant, d'assujettissant : le monde sur tout cela leureust fait grace; & quand ils auroient eû le cœur assez droit pour compter tout cela parmi leurs obligations, jamais leur attention & leur exactitude n'eust répondu à cette multiplicité de devoirs attachés à leur estat. Mais parce qu'ils agissoient par le mouvement & par l'esprit de leur religion, ils les ont embrassés & accomplis tous. C'est-à-dire, écoutez le dénombrement qu'en faisoit saint Ambroise dans ses offices, & reconnoissez ce que c'est que la sainteté : c'est-à-dire, parce que les Saints agissoient par l'esprit de leur religion, ils ont rendu à chacun ce qui luy appartenait; ils ont honoré les Grands, supporté les foibles, servi leurs amis, pardonné à leurs ennemis, assisté ceux qui se trouvoient dans le besoin, veillé sur ceux que Dieu avoit confiés à leurs soins, entrete nu la paix & la société parmi ceux avec qui ils estoient obligés de vivre, exercé la charité envers tous, parce qu'ils la devoient à tous. Soutenus de leur religion, ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie, aux ministères dont ils estoient chargés, aux emplois contraignants & fatiguants où

ils se trouvoient engagez, aux travaux qu'ils ont eû à porter, aux dangers qu'ils ont dû courir. Meûs par ce principe de religion, ils n'ont eû égard ni à leur aggrandissement selon le monde, ni à leur établissement, ni au desir de plaire, dès que la conscience, la probité, la verité y pouvoient estre en quelque sorte interessées. Avec cela ils ont eû aux dépens d'eux-mêmes une fermeté inflexible, une constance inébranlable, une bonne foy hors de tout soupçon, une équité que rien n'a jamais pû corrompre. Parce qu'ils faisoient entrer leur religion dans tout ce qui estoit de leur condition, souples & dociles sous la main de Dieu, contents d'estre ce que Dieu vouloit qu'ils fussent & rien davantage, ils sont demeurez dans l'estat que la providence leur avoit marqué, sans former de nouveaux projets pour se pousser, pour s'avancer, pour s'enrichir; sans entreprendre de supplanter personne, ni de s'élever sur la ruine de personne; prevenants, officieux, liberaux, toujours prests à rendre le bien pour le mal. Car voilà ce qu'il leur falloit pour estre dans leurs conditions des hommes parfaits. Or dites-moy, pouvoient-ils l'estre de la sorte sans leur religion? Ce n'est pas encore assez : le grand usage qu'ils ont fait de cette religion, a esté de s'en servir pour sancti-

fier tous ces devoirs , pour les rapporter à Dieu , pour les remplir d'une maniere digne de Dieu, pour s'en acquitter en chrestiens , & par là se distinguer des mondains qui en accomplissent peut-estre une partie, mais souvent par vanité, & toujours inutilement pour le salut.

Psalm.
c. 138.

Ah! mon Dieu, que vous estes admirable dans vos Saints , & que la science de vos Saints est profonde & sublime ! Que David avoit bien raison de s'écrier : *Mirabilis facta est scientia tua ex me; confortata est, & non potero ad eam.* Cette science , Seigneur , que vous avez enseignée à vos élus & qui les a fait ce qu'ils sont , me paroît plus merveilleuse que tous les ouvrages de vostre puissance. Elle est infiniment au-dessus de moy, & sans vostre grace je n'y pourrois jamais atteindre. Quelle perfection ne verroit-on pas dans le monde , si le monde estoit gouverné selon cette science des Saints ? A quoy pensent les enfants des hommes quand ils la negligent, & à quoy s'occupent-ils quand au mépris de cette science ils cherchent le mensonge & la vanité ? Que peuvent-ils esperer de Dieu, & à quoy toutes les autres sciences sans celle-là les conduiroient-elles ? Mais achevons , & voicy le dernier caractere de la science des Saints : c'est que par le retour le plus

heureux , en se servant de leur religion pour sanctifier leur condition, ils ont profité de leur condition pour se perfectionner dans leur religion. Encore un moment d'attention pour cette troisième partie.

QUELQUE diversité d'événements qu'il y ait dans le cours de la vie des hommes , c'est une vérité indubitable , que tout contribué au bien de ceux qui aiment Dieu ; & nous sçavons , disoit l'Apostre, que cela même est une marque du choix que Dieu a fait de leurs personnes, en les predestinant pour estre saints. *Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti.* III. PARTIE.
Rom. c. 8.
 Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'ont éprouvé ces bienheureux dont nous honorons la memoire : tout a contribué à leur avancement & à leur salut éternel. Car le monde , par un merveilleux effet de la grace de Jesus-Christ, a visiblement contribué à leur sanctification; & ce qu'ils estoient selon le monde, j'entends leur condition, sans estre en soy differente de celle des payens, par l'usage qu'ils en ont fait, n'a pas laissé de servir à les rendre de parfaits chrestiens : pourquoy ? appliquez - vous à cette excellente morale de saint Paul : parce qu'il est constant que les Saints ont trouvé dans

leur condition, de puissants motifs pour s'exciter & s'animer à la pratique de leur religion; parce qu'il est vray que leur condition leur a fourni des moyens de glorifier Dieu, dont ils ont sçeu admirablement profiter à l'avantage de leur religion; parce qu'un de leurs premiers soins a esté de bien menager les croix & les peines inseparables de leur condition, pour en faire la matiere de leur penitence & des sacrifices qu'ils ont eû le bonheur d'offrir à Dieu dans l'esprit de leur religion. Pensées touchantes que je ne fais que vous proposer, & à quoy je réduits la dernière idée que j'ay prétendu vous donner de la science des Saints.

Ces prédestinez & ces élus de Dieu, ont trouvé dans le monde mesme & dans leur condition quoy-que mondaine, de puissants motifs pour s'exciter à la pratique de leur religion: c'est-à-dire, ce que leur condition les obligeoit à faire pour le monde, leur a appris, mais vivement & sensiblement ce qu'ils devoient à Dieu, leur a fait porter avec joye & avec douceur le joug de Dieu, leur a fait aimer tendrement la loy de Dieu, leur a fait embrasser genereusement ce qui leur a paru de plus severe dans l'accomplissement des ordres de Dieu, leur a fait sentir & gouter délicieusement le bonheur qu'il y a d'estre à Dieu. En falloit-il

Davantage à ces Saints de la terre ? car c'est ainsi que les appelle l'Ecriture : *Sanctis qui in terrâ sunt ejus*. En effet, dit saint Augustin, ils ont esté les Saints de la terre, avant que d'estre les citoyens du ciel. Arrestons-nous encore à ceux qui après avoir passé dans le monde par les mêmes estats que vous, doivent estre les modelles de vostre conduite. Leur en falloit-il, dis-je, davantage pour leur inspirer tout le zèle qu'ils ont eû dans le service de Dieu, que la reflexion qu'ils faisoient sur la maniere dont on sert les Grands de la terre, & dont ils les servoient eux-mêmes ? On s'étonne qu'il y ait eû des Saints à la Cour; & moy je prétends que c'est la Cour mesme, où par l'ordre de Dieu ils se trouvoient attachez, qui les faisoit saints. Oüy, la Cour les formoit à la religion. La Cour, qui pour tant d'autres a esté & est si souvent une école d'impieté, par un don singulier de Dieu, apprenoit à ceux-cy le christianisme & les élevoit à la sainteté. Comment cela ? rien de plus naturel ni de plus simple. Attachez à la Cour par leur condition, ils avoient honte de n'avoir pas pour Dieu une obéissance aussi prompte, & une fidelité aussi inviolable que celle dont ils se piquoient à l'égard de leur Prince ; & cette comparaison les portoit à tout entreprendre. Ils se

reprochoient avec douleur d'estre moins vifs & moins empressez pour le Dieu de leur salut, que pour le Maistre de qui dépendoit leur fortune temporelle; & à force de se le reprocher, ils parvenoient enfin à pouvoir se rendre le témoignage favorable, que leur conscience sur ce point exigeoit d'eux, & où consistoit pour eux le capital & l'essentiel de la religion. Je veux dire: ils parvenoient enfin à avoir pour Dieu cet amour de preference, si nécessaire au salut, & néanmoins si rare à la Cour. Mais Dieu qui les avoit choisis, vouloit que la Cour même le leur enseignast, & leur en fournist un motif auquel ni leur raison ni leur foy ne pussent résister, & quel estoit ce motif? je le repete: l'application sans relasche avec laquelle ils faisoient leur cour à un homme mortel, la disposition sans reserve à n'épargner rien pour luy plaire, le parfait dévouement à ses interets, la soumission aveugle à ses volonte, l'infatigable assiduité auprès de sa personne, l'attention à meriter ses bonnes graces, l'ambition d'estre à luy, la crainte d'estre oubliez de luy, beaucoup plus d'en estre disgraciez & reprouvez: tout cela, c'estoient pour les Saints autant de leçons du culte suprefme & de l'amour souverain qu'ils devoient à Dieu; & ces leçons bien étudiées, bien meditées, bien

appliquées, faisoient sur eux des impressions qui les sanctifioient. De mesmes, on est surpris qu'il y ait eû des hommes, qui dans la profession des armes soient arrivez à la sainteté; & moy je dis que rien ne pouvoit mieux les disposer à la sainteté que la profession des armes. Comment les Maurices, les Sebastiens, les Eustaches l'y ont-ils trouvée? Ils devenoient sans peine les martyrs de Jesus-Christ & de leur religion, en se souvenant combien de fois ils avoient esté les martyrs de leur condition, lorsque tant de fois dans les combats ils s'estoient exposez à la mort, pour ne rien faire d'indigne de leur naissance, & qui interessast leur honneur. Ainsi leur condition leur enseignoit-elle, les engageoit-elle, les forçoit-elle malgré eux, non seulement à avoir de la religion, mais à pratiquer tout l'héroïque de la religion. Car pour avoir une parfaite religion, il faut sçavoir parfaitement obéir, il faut sçavoir se sacrifier, il faut sçavoir se renoncer. Or c'est ce qu'on ignore par tout ailleurs; mais ce qu'un mondain brave dans la guerre, ne pourra jamais dire à Dieu qu'il ait ignoré. Il est donc certain que sa condition luy apprend malgré luy la science des Saints; & cecy par proportion convient à tous les estats, qui partagent la société des hommes, puis-

que chaque condition , quand on en sçait user comme les Saints , a une grace particulière pour cooperer par de semblables motifs à la sainteté de ceux que Dieu , selon les veûes de sa sagesse, y a destinez.

Ce n'est pas tout : indépendamment des motifs , j'ay dit que les Saints ont trouvé dans leur condition des moyens de glorifier Dieu , dont ils ont sçû avantageusement se prévaloir , pour acquérir tout le merite de leur religion ; & je n'en veux point d'autre preuve, que l'histoire de leur vie. Combien y en a-t-il dont la sainteté n'a esté si éminente & si éclatante, que parce qu'ils ont eû dans leur condition des occasions de faire pour Dieu de grandes choses ? Ils avoient dans le monde de la qualité (ne quittons point ce qui vous est propre, & qu'il n'y ait rien de vague dans cette morale) ils avoient dans le monde de la qualité , de la dignité , de l'autorité : comme élus de Dieu ils ont fait servir tout cela à la pieté , à la charité , à l'humilité. Si saint Louis n'eust esté Roy, auroit-il fait pour Dieu ce qu'il a fait ? auroit-il reprime l'impicté, auroit-il puni le blasphème, auroit-il dompté l'heresie , auroit-il établi tant de saintes loix ? La Royauté donnoit de la force à son zèle, & son zèle pour Dieu n'avoit du succès , que parce que la

Royauté en estoit le soutien. S'il n'eust esté Roy, auroit-il laissé à la posterité tant de somptueux monuments de sa tendresse paternelle envers les pauvres ? en auroit-il rempli la France, & y verrions-nous tant de maisons consacrées par luy à la charité publique ? Sa charité ne subsistoit que sur le fonds de sa magnificence royale ; & il n'a esté le pere des pauvres , que parce qu'en qualité de Roy il a eû le pouvoir de l'estre. En un mot le mérite de ce monarque & ce que j'appelle en luy la science des Saints , c'est qu'il a profité de sa condition pour estre le héros de sa religion. Or il n'y a point de condition dans le monde, qui selon la mesure & l'étendue du pouvoir qu'elle nous donne, n'ait par rapport à Dieu le mesme avantage ; & si je suis comme les Saints , fidelle à la grace & aux desseins de Dieu sur moy , sans estre ce qu'a esté saint Loüis , je trouveray dans ma condition de quoy sans cesse honorer Dieu par ma condition mesme. Je ne feray pas des actions d'un si grand éclat que saint Loüis ; mais en faisant tout le bien dont je suis capable, je glorifieray Dieu par mon obscurité, comme saint Loüis l'a glorifié par son élévation. Car élévation & obscurité, à qui sçait & veut s'en servir , ce sont également, quoyque differemment, des sujets de sancti-

fication. Dans la mediocrité de mon estat, je n'auray pas les importantes occasions qu'a eû saint Loüis, pour me signaler comme luy par une pieté héroïque; mais en pratiquant les vertus communes de mon estat, sans estre héroïquement saint, je pourray l'estre solidement; sans l'estre avec éclat aux yeux des hommes, je pourray l'estre avec merite devant Dieu & dans l'idée de Dieu. Or c'est uniquement ce que les Saints ont cherché, & à quoy ils ont rapporté cette science qu'ils avoient receüe d'enhaut:

Sap. c. 10. Dedit illi scientiam Sanctorum.

Enfin les Saints ont trouvé des croix dans leur condition, & ils en ont fait la matiere de leur patience, de leur resignation, de tous les sacrifices qu'ils ont offerts à Dieu dans l'esprit de leur religion. Encore une fois suivant ce principe, faut-il s'étonner qu'il y ait eû des Saints à la Cour, & ne faut-il pas s'étonner plustost qu'il y en ait eû, & qu'il y en ait si peu? La condition de ceux qui vivent à la Cour, & que leur devoir y retient, estant de leur propre aveu, celle où les mortifications sont plus frequentes & plus inevitables, celle où il y a plus de dégousts & de chagrins à essuyer, celle où l'on est plus obligé à prendre sur soy & à se contraindre, deyroit-il y en avoir une dans le monde plus
propre

propre à faire des Saints? Trouver tout cela dans la condition & n'estre pas saint, & ne penser à rien moins qu'à l'estre, n'est-ce pas le comble de la malediction? j'en appelle à vous-mêmes, mes chers Auditeurs, & je suis sûr que malgré vostre peu de foy vous en convenez. Quoy-qu'il en soit, voilà le secret adorable que l'esprit de Dieu a revelé à ces glorieux predestinez, qui se sont sanctifiez à la Cour: des mortifications & des chagrins que leur attiroit leur condition, ils se sont fait un estat de penitence; non pas comme les mondains, d'une penitence forcée, mais d'une penitence volontaire, meritoire, satisfactoire. Les revers de fortune & les disgraces qu'ils ont eû à soutenir, leur ont inspiré, non pas d'inutiles & de vains degousts, mais un genereux & sincere detachement du monde ont esté pour eux un exercice de ce parfait christianisme, qui les obligeoit de mourir à eux-mêmes. Voilà ce que la science des Saints leur a appris. Au lieu que les enfants du siècle font de tout cela le sujet de leurs plaintes & de leurs murmures, les justes & les amis de Dieu s'en sont fait des sujets de consolation & d'action de graces, parce qu'ils sçavoient bien que c'estoit-là le partage des élus, & que la voye la plus certaine de leur predestination estoit de pas-

ser par les souffrances, & d'en estre reputé digne. Comme il n'y a point de justes dans la gloire, que Dieu n'ait voulu y conduire par là; aussi n'y en a-t-il point qui dans leur condition n'ayent trouvé des peines & des afflictions: & c'est dit saint Paul, ce qui a le plus contribué à leur sainteté. Contemplons-les donc aujourd'huy comme nos modelles. Quoy-qu'il nous arrive de facheux & de chagrinant dans nostre estat, disons-nous à nous-mesmes: qu'ont fait les Saints, lors qu'ils se sont veûs traitez comme moy? s'en sont-ils pris à la providence? leur courage en a-t-il esté abbattu? leur foy en a-t-elle paru ébranlée, & ne se sont-ils pas au contraire estimez heureux d'estre éprouvez sur la terre: afin d'estre éternellement glorifiez dans le ciel?

Tel est pour nous tous, mes chers Auditeurs, la science des Saints. Mais c'est à vous, Sire, de posseder éminemment cette divine science: car la science des Saints pour un Roy, doit bien estre d'une autre étendue, & mesmes d'une autre perfection que pour le commun des hommes. Comme les Roys sont les images de Dieu, un Roy, pour estre saintement Roy, doit estre à l'exemple de Dieu, non seulement saint, mais grand & magnifique jusques dans la sainteté: *Magnificus in sanctitate*. Il suffit aux autres d'es-

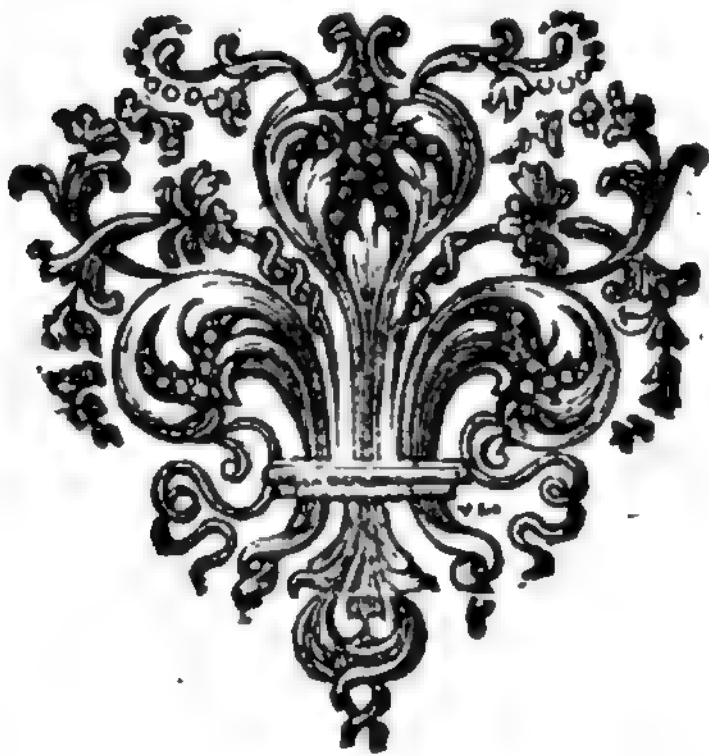
tre humbles dans la sainteté, d'estre patients, d'estre fervents, d'estre constants dans la sainteté: mais il faut à un Roy de la grandeur dans la sainteté mesme, puis qu'avec une sainteté vulgaire & commune, il est impossible qu'il satisfasse aux importants devoirs dont il est chargé comme Roy. En effet, si selon l'Evangile de ce jour une partie de la science des Saints est d'estre pacifique, la science d'un saint Roy & d'un Roy chrestien doit estre, dit saint Augustin, de mettre sa gloire à donner la paix; doit estre d'employer sa puissance & de n'épargner rien pour establir, pour affermir, pour faire fleurir & regner la paix. Aussi est-ce particulièrement aux Princes & aux Roys de ce caractere qu'il est dit aujourd'huy, *Beati pacifici*. Or suivant cette regle, Sire, *Matth.* si jamais Prince sur la terre a eû droit de ^{c. s.} prétendre au merite de cette beatitude, on ne peut douter que ce ne soit vostre Majesté. Car elle vient de donner la paix à toute l'Europe, de la maniere la plus chrestienne, dont jamais Monarque chrestien l'ait donnée, & l'ait pû donner: je veux dire, au milieu de ses conquestes, dans le comble des prosperitez & des succès dont Dieu jusqu'à la fin a beni ses armes; dans le desespoir où estoient ses ennemis, malgré leur formidable ligue, de pouvoir luy

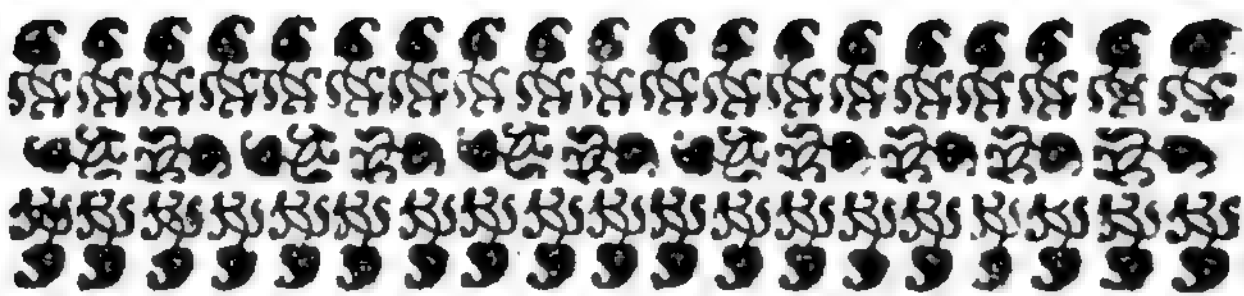
resister, & lors qu'ils estoient forcez de reconnoistre & de confesser que vous estiez, Sire, le seul victorieux & le seul invincible. C'est en de si favorables conjonctures que vous avez voulu estre le pacificateur du monde chrestien, & c'est ainsi que toute l'Europe vous est redevable de son bonheur. C'est par vous que tant de nations, après une sanglante guerre, vont commencer à respirer; par vous que tant d'Eglises desolées, vont offrir librement & seûrement leurs sacrifices, dans le tranquille exercice du culte de Dieu; par vous que tant d'Estats & de Royaumes vont jouir d'un profond repos: fut-il jamais un meilleur titre, pour avoir part à la beatitude évangélique: *Beati pacifici*? Mais j'ose encore, Sire, pour ma propre consolation & pour celle de mes Auditeurs, adjouster icy le motif qui vous a déterminé à la conclusion de ce grand ouvrage. Car puisqu'il m'est permis d'entrer dans les intentions de vostre Majesté, & puis qu'elle-même s'en est hautement expliquée, elle n'a consenti à la paix que par amour pour son peuple, que dans un sincere desir de faire goustier à ses sujets la douceur de son regne, que dans la veüe de les soulager. Elle s'est relaschée de ses droits pour nous rendre heureux; & ce qu'elle a sacrifié à la paix, nous est une

preuve authentique de ses soins bienfaisants & de son attention à nos interets. Or voilà ce que j'ay appelé pour un Roy chretien, le merite de cette beatitude dont nous parle le Sauveur du monde, *Beati pacifici* & c'est de quoy j'ay crû devoir feliciter aujourd'huy vostre Majesté. Non content d'avoir esté jusqu'à present le plus glorieux & le plus puissant des Roys, vous voulez encore, Sire, estre le meilleur de tous les Roys. Après avoir esté, comme conquérant, l'admiration de tous les peuples, vous voulez pour couronner vostre regne estre le pere de vostre peuple. Le diray-je, Sire, avec la respectueuse liberté que me fait prendre mon ministere, vostre peuple n'en est pas indigne : car jamais peuple sous le ciel n'a tant aimé son Roy, n'a esté si passionné pour la gloire de son Roy, ne s'est épuisé pour son Roy avec tant de zèle, n'a fait pour la conservation de son Roy tant de vœux à Dieu. Vostre Majesté l'a senti, & elle ne l'oubliera jamais. Tous les cœurs sur cela se sont ouverts, & le vostre, Sire, en a esté touché. Ce peuple encore une fois, n'est donc pas indigne de vos bontez ; & si l'on pouvoit les meriter, je dirois qu'il les a meritées par son attachement sans exemple, par sa fidelité à toute épreuve, par son obeïssance sans bornes, par son amour

tendre pour vostre Majesté. *Beati pacifici* : heureux les pacifiques , & encore plus les pacificateurs , puisque malgré les faux raisonnements de la politique mondaine, c'est ce qui fait les saints Roys , les Roys selon le cœur de Dieu , les Roys dignes de posséder le Royaume de Dieu. A quoy tout le reste sans cela leur servira-t-il ? J'ay esté Roy, disoit Salomon, & j'ay surpassé tous les autres Roys en grandeur, en puissance, en richesses, en magnificence ; mais j'ay reconnu par une longue experience , que tout cela séparé de la sagesse , n'estoit que vanité , que peine , qu'affliction d'esprit. Vostre Majesté , Sire , a trop de lumieres, pour ne pas penser aujourd'huy ce que Salomon pensoit alors ; & convaincuë aussi bien que luy du neant du monde, elle a trop de religion pour ne se pas dire à elle-même, qu'elle doit donc chercher hors du monde son veritable bonheur. La science de gouverner les peuples , la science de se faire obeïr, la science d'accroistre ses Estats par le nombre de ses conquestes : voilà ce que vostre Majesté possède dans un suprême degré, & ce qui a fait la matiere de tant d'éloges. Mais comme Predicateur de l'Evangile , je luy dis aujourd'huy quelque chose de plus grand, de plus solide, de plus digne d'elle : & quoy ? c'est qu'il n'y a rien

de grand , rien de solide , rien qui soit ni
puisse estre digne d'elle, que la science des
Saints, qui est la science des esclûs de Dieu,
& qui la conduira à ce Royaume éternel
que je luy souhaite au nom du Pere du Fils
& du saint Esprit. »





S E R M O N

P O U R L E J O U R

D E L A

C O M M E M O R A T I O N

D E S M O R T S.

Amen amen dico vobis , quia venit hora , & nunc
est , quando mortui audient vocem Filii Dei :
& qui audierint , vivent.

*Je vous dis en verité , que l'heure est venue , &
c'est celle-cy , où les morts entendront la voix
du Fils de Dieu , & où ceux qui l'entendront
vivront. En saint Jean chap. 5.*

C'EST un mysterere que Jesus-Christ
nous propose aujourd'huy dans l'E-
vangile ; mais un mystere qui mesmes après
la declaration que Jesus-Christ nous en a
faite , a encore son obscurité , puisque les
Peres de l'Eglise ne s'accordent pas sur le
sens de ce passage. Les uns ont crû , & c'est
la penséc d'Origene , qu'il falloit l'enten-
dre de la resurection generale , où en effet

les morts pour comparoître devant le tribunal du Fils de Dieu, & pour recevoir leur dernier Arrest, sortiront de leurs sepulchres. D'autres, comme saint Cyrille, l'ont expliqué des résurrections particulières, c'est-à-dire, des miracles qu'operoit le Fils de Dieu, lors qu'en vertu d'une seule parole il ressuscitoit les morts. Saint Augustin l'a pris dans le sens moral de la résurrection spirituelle, & de la justification des pecheurs, qui de morts qu'ils estoient par le peché se sont vivifiés par la grace intérieure de Jesus-Christ, & par la vertu de son sacrement. Trouvez bon, Chrétiens, que dans un tel partage de sentiments je m'attache à ce qui me paroît le plus conforme à l'esprit de l'Eglise; & que sans entrer plus avant dans la discussion de ce mystère, je me contente de l'appliquer à la feste que nous célébrons. *Venit hora, & nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei*: c'est en ce jour que les morts ont entendu la voix du Fils de Dieu, parce que c'est en ce jour qu'on a offert pour les morts dans toutes les parties du monde le sacrifice du corps & du sang de Jesus-Christ. Or le sang de Jesus-Christ a une voix aussi bien que le sang d'Abel: mais une voix bien plus forte que le sang d'Abel, une voix qui pénétre jusques dans les cieux, & qui se fait obéir.

490 POUR LA COMMEMORATION
jusques dans le centre des abysses de la terre.
Oüy, mes Freres, le sang de cet agneau sans
tache a crié aujourd'huy sur nos autels : &
qu'a-t-il demandé à Dieu ? le soulagement
de ces ames fidelles, qui, quoy-que séparées
de leurs corps & predestinées, ne laissent
pas de souffrir & de gémir dans l'attente
de leur beatitude, parce qu'elles ont enco-
re des restes de pechez à expier. C'est pour
cela que ce sang divin a esté immolé. C'est
pour cela qu'il a poussé sa voix, premie-
rement vers le ciel, pour y solliciter Dieu en
faveur de ces ames souffrantes ; & ensuite
jusques au lieu où ces ames sont arrestées,
pour leur annoncer-l'heureuse nouvelle de
leur liberté, & pour leur dire que l'heure
est venuë de sortir de leur prison. Car c'est
ce qui se fait dans cette solemnité plus au-
thentiquement & plus generalement qu'à
nul autre jour de l'année, puisque celui-cy
est uniquement consacré à la memoire de
ces saintes ames, & au devoir public que
nous leur rendons, en offrant pour elles
le sacrifice de nostre religion : *Venit hora,
& nunc est, quando mortui audient vocem
Filii Dei.* Au reste, Chrestiens, quiconque
des morts entendra cette voix favorable du
sang de Jesus-Christ, il jouïra d'une vie
bienheureuse : pourquoy ? parce qu'en mes-
me temps delivré des liens du peche, il en-

trera en possession de l'heritage des enfants de Dieu, où il trouvera une source de vie qui ne finira jamais : *Et qui audierint, vivent.* Voilà de quoy j'ay à vous entretenir, après que nous aurons imploré le secours du Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

T Rois choses, selon saint Bernard, font la perfection d'un devoir chrestien, & doivent necessairement y concourir; une foy pure pour le connoistre, une devotion tendre pour l'aimer, & des œuvres solides pour l'accomplir. Et trois choses selon le mesme Pere, y sont essentiellement opposées; l'aveuglement de l'esprit, l'indifference du cœur, & l'inutilité des œuvres. L'aveuglement de l'esprit, qui fait qu'on ignore ce devoir; l'indifference du cœur, qui fait qu'on y est insensible; & l'inutilité des œuvres, qui fait qu'on s'en acquitte mal. Or, c'est sur ce principe, mes chers Auditeurs, que je fonde ce discours, où j'entreprends de vous engager à secourir les ames de vos freres, que la mort a separé de vous, & à leur donner des marques de vostre charité, dans l'estat malheureux où je vais vous les représenter. Car voicy tout mon dessein. Je trouve dans le christianisme trois sortes de personnes, qui par diffé-

rentes raisons, ne contribuent en rien au soulagement des ames du purgatoire. Les premiers, sont ceux qui ne croient pas leurs peines; les seconds, ceux qui les croient, mais qui n'en sont pas touchez, & les derniers, ceux mesmes qui en sont touchez, mais qui n'employent pas les moyens efficaces pour les soulager. Dans le premier rang, je comprends les libertins & les heretiques, qui par un esprit d'incrédulité rejettent la foy du purgatoire. Dans le second, certains catholiques indifferents & sans compassion, qui confessant la foy du purgatoire, ne se sentent émeûs d'aucun zèle pour la délivrance des ames que la justice de Dieu y a condamnées; & dans le troisieme, un nombre de chrestiens presque infini, qui se flattant d'avoir là-dessus tout le zèle necessaire, n'en ont que les apparences, parce qu'ils ne l'exercent que par des œuvres steriles & vaines, qui ne sont devant Dieu de nul effet. Or pour vous inspirer autant qu'il m'est possible, la dévotion qui occupe aujourd'huy toute l'Eglise, & dont les ames du purgatoire sont l'unique objet; j'establiray contre les premiers la verité de cette dévotion, j'exciteray les seconds à cette dévotion; & je regleray les derniers dans l'exercice & l'usage de cette dévotion. Permettez-moy de

vous développer encore ma pensée. Ne pas secourir les âmes du purgatoire, parce qu'on n'est pas persuadé des peines qu'elles souffrent, c'est une conduite aussi déraisonnable qu'elle est pleine d'erreur : voilà la première partie. Être persuadé des peines que souffrent les âmes du purgatoire, & ne pas s'intéresser à les secourir, c'est une dureté aussi criminelle qu'elle est contraire à la pitié & aux loix mêmes de l'humanité : voilà la seconde partie. Être disposé à les secourir & ne se servir pour cela que des moyens inefficaces, c'est un désordre aussi commun qu'il est déplorable dans le christianisme : voilà la troisième partie. La première tient lieu d'une controverse, mais d'une controverse aisée, qui ne fera que vous affermir dans les sentiments orthodoxes touchant la charité qui est due aux morts. La seconde, fera une exhortation pressante pour vous porter à accomplir fidèlement le devoir de cette charité ; & la dernière, une instruction pratique pour vous apprendre en quoy doit consister cette charité. C'est tout le sujet de votre attention.

C'Est un des caractères de l'erreur d'agir ^{I.} ~~PARTIE~~ inconsiderément ; & saint Jérôme remarque fort bien, qu'il suffit pour se préserver

494 POUR LA COMMEMORATION
de l'heresie, & pour ne pas suivre le torrent du libertinage, d'observer les fausses démarches, & les égarements visibles de l'un & de l'autre. Or voilà ce qui paroist d'abord dans le procedé de ceux, qui n'estant pas persuadez de la verité du purgatoire, font profession de ne pas prier pour les morts. Car dans cette erreur, sans mesmes en penetrer le fond, & à n'en juger que par les simples lumieres du bon sens, je decouvre trois grands défauts de conduite. Mais ne pensez pas, mes chers Auditeurs, que pour vous en convaincre, j'entreprenne icy une controverse reglée, ni qu'à force de preuves, je veuille establir la foy du purgatoire, contre l'heretique & le libertin qui la combattent. Ce que j'ay en veüe est plus court & plus edificiant pour vous. Car je veux seulement vous monstrez combien l'heretique & le libertin raisonnent mal (je dis, supposé mesmes leurs principes) lorsqu'ils refusent de prier pour les morts. Appliquez-vous.

Voicy leur premier égarement. Ils n'ont point d'assurance, disent-ils, qu'il y ait un purgatoire après cette vie; & n'en ayant nulle assurance, ils ne travaillent point au soulagement des ames qui y sont condamnées. Je soutiens que cette conduite est au moins temeraire & imprudente: pourquoi?

parce que d'une erreur de speculation, ils tombent par là dans un desordre pratique, en renonçant à l'usage de l'Eglise, & comptant pour rien le hazard où ils se mettent de manquer à un des plus importants devoirs de la justice & de la charité chrestienne. Comprenez cecy, s'ils vous plaist. Car enfin, & les heretiques, & ceux qui par libertinage de creance entrent sur ce point dans leurs sentiments, sont forcez malgré eux de reconnoistre, que comme ils n'ont point d'asseurance qu'il y ait un purgatoire, aussi n'ont-ils nulle assurance qu'il n'y en ait pas. Ils prétendent que l'Ecriture ne leur a point revelé l'un; mais ils conviennent en mesme temps qu'elle ne leur a point non plus revelé l'autre. Cela estant, le témoignage que nous leur rendons de cette verité catholique; les preuves non seulement solides, mais plausibles, sur lesquelles nous la fondons; la possession immémoriale où nous sommes de la croire, doivent au moins les tenir dans le doute: & comme de leur propre aveu, ils n'ont point d'évidence du contraire, ils ne peuvent tout au plus se retrancher que sur l'incertitude. Or dites-moy, si dans l'incertitude prétendue de cette verité, ils sont excusables d'abandonner la pratique & l'usage de toute l'Eglise, en cessant de prier pour les

496 POUR LA COMMÉMORATION
morts? Estant incertains si les ames de leurs
freres sont dans un estat de souffrance ou
non, qu'y at-il de plus juste, que de prier
pour eux? Le seul doute ne devoit-il pas
les determiner; & en faudroit-il davantage
pour les rendre inexcusables, quand ils ne-
gligent de satisfaire à ce devoir? Il me sem-
ble que je ne dis rien que la droite raison
ne fasse d'abord sentir.

Mais voyez combien cette raison a de
force, sur tout dans le sujet que je traite.
Je demande aux partisans de l'heresie, me
servant contre eux de leurs propres dispo-
sitions: Si vous estiez certains comme nous
le sommes, qu'il y a un purgatoire, ne
vous croiriez-vous pas obligez aussi-bien
que nous, à prier pour vos freres dont
vous pleurez la mort; & dans l'intention
de les soulager, vous conformant à nostre
exemple, ne feriez-vous pas pour eux tout
ce que nous faisons nous-mesmes? Ils en
conviennent avec moy. Sur cela j'adjous-
te, & je leur dis: vous ne seriez pas nean-
moins seûrs alors que les ames de vos fre-
res fussent du nombre de celles pour qui
l'on peut prier utilement. Car elles pour-
roient estre, ou déjà bienheureuses, sans
avoir besoin de ce secours; où éternelle-
ment reprouvées & incapables d'en pro-
fiter. Cesseriez-vous pour cela de sollici-

ter Dieu en leur faveur ? non : mais dans le doute où vous seriez de leur sort, vous prendriez le parti le plus favorable. Ainsi, pourquoy nous qui croyons le purgatoire, & qui nous en faisons un point de foy, prions-nous pour ces ames fidelles ? parce qu'il se peut faire, disons-nous, que ces ames, quoyque fidelles, n'ayant pas achevé de payer à Dieu ce qu'elles doivent à sa justice, souffrent au milieu des flammes qui les purifient. Nous ne sçavons pas précisément si cela est ; mais il nous suffit de ne sçavoir pas non plus précisément si cela n'est point, & de sçavoir que cela peut estre. Bien loin que cette incertitude refroidisse nostre charité pour les morts, c'est au contraire ce qui l'excite ; & comme dit excellemment saint Augustin, nous aimons bien mieux nous exposer à faire pour ces saintes ames des prieres superflues, que de nous mettre en danger de manquer à celles qui leur sont nécessaires. Remarquez ces paroles qui sont decisives, & qui semblent faites pour mon sujet : *Melius enim ista viventium suffragia iis supererunt animabus, quibus nec prosunt nec obsunt, quàm deerunt iis quibus prosunt.* Voilà comment nous raisonnons, & nos adversaires sont obligez de confesser que selon nos maximes nous raisonnons bien. Or je me sers contre eux.

(la comparaison est sensible , mais elle en est d'autant plus propre , pour donner jour à ma pensée) que diriez-vous d'une mere affligée & desolée , qui ne sçachant , après une sanglante bataille , quel a esté le sort de son fils , ni ce qu'il est devenu , se contenteroit de le pleurer , sans luy donner nulle autre marque de son zèle ? Elle est en doute , s'il n'a point esté pris dans le combat , & s'il n'est point réduit actuellement dans une dure captivité ; mais on luy fait entendre qu'en ce cas là mesme , elle a une ressource aisée , parce que la liberté de son fils ne dépendra que de ses soins & des poursuites qu'elle fera pour le rachepter. Que diriez-vous encore une fois , si cette mere , au lieu de prendre pour cela les mesures convenables , s'arrestoit à contester & à répondre qu'il n'y a nulle apparence que son fils soit tombé dans cette disgrâce ; si toute son application estoit à chercher des raisons , pour se persuader que cela n'est pas , & qu'elle protestast qu'à moins d'une évidence entiere de la chose , elle ne veut pas faire la moindre demarche pour luy , ne la traiteroit-on pas d'insensée ou de dénaturée ? Or voilà justement le procedé des heretiques que je combats. On leur dit que des ames qui leur sont cheres , & dont ils advoüent qu'ils doivent avoir à cœur les interests , sont

500 POUR LA COMMEMORATION
peut-estre dans un lieu de souffrance, que
nous appellons purgatoire ; & que si el-
les y sont, ils peuvent par des moyens fa-
ciles les en tirer. Que font-ils ? ils s'opi-
niaâtrent à soutenir qu'elles n'y sont pas.
Ils argumentent, ils disputent contre la ve-
rité de ce purgatoire. Ils prennent à partie
ceux qui le croient, & ils se fatiguent à
inventer des preuves pour monstrier que c'est
une chimere. Mais si indépendamment de
leurs preuves, ce purgatoire est quelque cho-
se de réel, & si ces ames dont ils connois-
sent que les interets ne doivent pas leur
estre indifferents, y souffrent des peines ex-
tremes, c'est à quoy ils ne veulent pas pen-
ser : qu'elles y souffrent & qu'elles y gé-
missent dans l'attente de leur bonheur, ils
vivent tranquilles ; & pourveu qu'ils n'en
croient rien, ils se tiennent quittes envers
elles de tous les devoirs de la pieté. Rai-
sonner & agir ainsi, est-ce une conduite pru-
dente & sage ?

Mais en voicy une autre qui ne l'est pas
plus, & qui ne vous surprendra pas moins.
En quoy consiste l'erreur pratique des par-
tisans de l'heresie sur le sujet dont il est ques-
tion ? à ne pas prier pour les morts, parce
qu'ils ne croient pas la verité du purga-
toire, & c'est ce que j'appelle leur second
égarement. Car ils devroient renverser la

proposition, & croire la verité du purgatoire, parce qu'il est évident & inconteftable qu'il faut prier pour les morts. Comment cecy doit-il s'entendre ? Je m'explique : c'est qu'à comparer ces deux articles, dont l'un n'est, ce semble, que la suite de l'autre, il faut néanmoins tomber d'accord que celuy qui establit la priere pour les morts, nous est bien plus expreffément & plus distinctement marqué dans toutes les regles de la foy, que celuy qui regarde le purgatoire. Pour le purgatoire, peutestre pourroit-il y avoir de l'obscurité : mais tous les oracles de la religion nous parlent clairement & hautement de la priere pour les morts. Car l'Ecriture nous la recommande en termes formels ; toute la tradition nous l'enseigne ; les plus anciens Conciles l'ont autorisée : ç'a toujours esté la pratique de l'Eglise, & les juifs eux-mêmes l'ont observée & l'observent encore aujourd'huy dans leurs synagogues. Or selon saint Thomas, ce consentement du christianisme & du judaïsme est une espece de demonstration. Judas l'un des Princes Machabées ordonna des sacrifices pour ceux qui défendant la loy du Seigneur avoient esté tuez dans le combat, & l'on ne doutoit point alors que la pensée de prier pour les morts ne fust salutaire & inspi-

502 POUR LA COMMEMORATION

2. Mach.
c. 12. rée de Dieu. *Sancta ergo & salubris est cogitatio.* Or l'histoire qui rapporte ce fait est tenuë parmi nous pour canonique, disoit le grand Augustin, *Machabeorum libros pro canonicis habemus*; & quand nous n'aurions pas adjoustoit-il, ce témoignage des livres sacrez, il nous suffiroit d'avoir celuy de l'Eglise universelle qui est encore plus authentique, puisque nous voyons qu'à l'autel & dans les saints mysteres on n'a jamais oublié de prier pour les
- Ibidem.* morts. *Sed & si nusquam in scripturis veteribus legeretur, in hoc universa Ecclesia claret autoritas, ubi in precibus quæ ad altare funduntur, locum habet commendatio mortuorum.* Sur quoy vous remarquerez que saint Augustin ne parloit point en simple docteur, mais en historien de l'Eglise, dont il rapportoit l'usage. Nous faisons, avoit dit Tertulien deux siècles avant ce Pere, nous faisons des offrandes pour les morts; & si vous nous en demandez la raison, nous nous contentons de vous alleguer la tradi-
- Tertull.* tion & la coutume. *Oblationes pro defunctis facimus; harum si rationem expostules traditio tibi prætenditur auctrix, confirmatrix consuetudo, fides servatrix.* Paroles qui font voir que dès la naissance du christianisme, la priere pour les morts estoit regardée comme une tradition divine & un déposit de la

foy, *fides servatrix*. Que peut-on dire de plus fort ? S'il estoit donc vray que les hérétiques fussent aussi éclairés qu'ils se flattent de l'estre, voicy comment ils raisonneroient. Il faut prier pour les morts ; toutes les lumières de la religion le demonstrent ; donc je dois estre convaincu qu'il y a un purgatoire : car qu'est-ce que le purgatoire, sinon un estat de souffrances & de peines, où les morts sont soulagez par les prières des vivants ? je ne puis admettre l'un sans convenir de l'autre : & puisque la foy me révèle évidemment l'un, il est juste que je me soumette à l'autre, quoy qu'il me paroisse obscur ; & que je croye le purgatoire, parce que je ne puis me défendre de reconnoître qu'il faut prier pour les morts. Voilà, dis-je, la conséquence qu'ils tiroient, & cette conséquence seroit legitime. Mais que font-ils ? tout le contraire. Car ils renversent l'ordre, & ils disent : la revelation du purgatoire m'est obscure, donc je ne m'y soumettray pas : & parce que ne croyant pas le purgatoire, je détruis le fondement de la priere pour les morts ; quelque sainte qu'elle puisse estre, je renonceray à la priere pour les morts ; & parce que l'usage de cette priere est ce qu'il y a de plus ancien dans la tradition, je compteray pour rien la tradition ; & parce que

le livre des Machabées parle ouvertement à l'avantage de cette priere, je rejettteray le livre des Machabées; & parce que cette priere est autorisée par tous les Peres & par tous les Conciles, je n'en croyray ni les Peres ni les Conciles; & parce que dès les premiers siècles cette priere estoit solennellement establie dans l'Eglise de Dieu, je diray que dès les premiers siècles l'Eglise de Dieu est tombée dans la corruption; & parce que saint Augustin s'est fait un devoir, & un devoir de religion de prier pour l'ame de sa mere, je répondray que saint Augustin a donné sur ce point dans les reveries & les illusions populaires. Car voilà, mes chers Auditeurs, jusqu'où va l'opiniaistreté des hérétiques: je ne leur attribue que ce qu'ils soutiennent eux-mêmes, & que ce qu'ils ont cent fois écrit. Or qu'y a-t-il de moins soutenable & de plus opposé à la raison?

Enfin, leur troisième & dernier égarement est, que des choses qui ne sont ni certaines ni revelées touchant le purgatoire, ils se font des préjugés contre la foy du purgatoire; au lieu qu'ils devroient se servir de la foy du purgatoire qui est solide & raisonnable, pour combattre en eux-mêmes ces préventions qui ne sont que l'effet de leur foiblesse. Car qu'est-ce qui les choque

choque sur le sujet du purgatoire : les images où les peintures affreuses, sous lesquelles selon eux, nous le concevons ; diverses circonstances non révélées, à quoy ils prétendent que nous nous attachons ; voilà ce qui les revolte : & moy si je me trouvois à leur place, je me delivrerois sans peine de ces préventions, en opposant à tout cela la substance de la foy du purgatoire, qui est la chose du monde la plus simple, mais la plus sensée. Car je me dirois à moy-mesme : l'estat de ces ames qui ont besoin, après cette vie, d'estre purifiées, ne m'est pas connu, c'est à dire, je ne sçais où elles souffrent, ni ce qu'elles souffrent, ni comment elles souffrent ; ce sont autant de secrets que Dieu a voulu me tenir cachez, & qu'il ne sert à rien de vouloir approfondir ; mais c'est assez pour moy de sçavoir qu'elles souffrent, par la justice de Dieu, de veritables peines, & qu'il est de l'ordre de la providence qu'elles souffrent. Car seroit-il juste que des ames criminelles & souillées de pechez, quoyque veniels, sortant de leurs corps, fussent aussitost glorifiées, que celles qui sont pures & sans tache ? Seroit-il juste que des pechez qui n'ont jamais esté expiez par la penitence, ou qui ne l'ont pas esté suffisamment, entraissent dans le séjour de la beatitude où il n'y a que la sainteté qui soit admise ? Se-

506 POUR LA COMMEMORATION
roit-il juste qu'un Chrestien lasche qui n'a
fait à Dieu nulle reparation de ses lasche-
tez , receust le prix & la couronne aussi
promptement & aussi aisément, que celuy
dont la vie d'ailleurs innocente, a esté tou-
te fervente ? Cela repugneroit à tous les
droits de la justice de Dieu. Il faut donc
qu'après cette vie il y ait un estat où, com-
me parle saint Augustin , Dieu rappelle les
choses à l'ordre, où il acheve de punir ve-
ritablement ce qui est punissable, où ces a-
mes qu'il a prédestinées comme ses épou-
ses, soient mises à leur derniere épreuve ;
où leurs taches soient effacées ; où passant
par le feu, selon l'expression de saint Paul ,
elles acquierent ce degré de pureté , mais
de pureté consommée , qui leur est neces-
saire pour voir Dieu. Or cet estat n'est rien
autre chose que le purgatoire ; tout le res-
te m'est incertain, & par consequent ne doit
point estre pour moy un sujet de trouble,
puisque peut - estre je me troubleroïs de ce
qui n'est pas. Quoy-qu'il en soit, je ne puis
concevoir le purgatoire comme l'Eglise me
le propose, que je ne sente ma raison s'ac-
corder avec ma foy. Voilà comment j'évi-
te l'écueil de la prévention ; mais l'here-
tique au lieu d'y proceder de la sorte, don-
ne dans cet écueil ; & des circonstances
douteuses du purgatoire, qui ne revien-

hient pas à son sens, il se preoccupe injustement contre le purgatoire même.

Ah ! Chrestiens, benissons Dieu, de ce qu'il nous a donné une foy non seulement plus sainte & plus soumise, mais plus édifiante pour nous & plus consolante. Remercions-le de nous avoir appellez à une religion, où le zèle & la charité s'étendent au-delà des bornes de nostre mortalité. Estimons - nous heureux d'estre les enfants d'une Eglise, qui après nous avoir fermé les yeux, prend encore soin de nous assister. Celle des heretiques les abandonne à la mort ; & dès qu'elle cesse de les voir, elle cesse de penser à eux. Comme il n'y a point pour eux de purgatoire, & qu'errant dans la voye du schisme, ils sont hors de la voye du salut, c'est une consequence de leur erreur, qu'elle les traite ainsi ; mais l'Eglise de Jesus - Christ ayant pour nous d'autres esperances & d'autres veûes, tient aussi une conduite toute differente : elle ne cesse point de s'interesser en nostre faveur, qu'elle ne nous ait porté dans le sein de nostre beatitude. Jusques-là elle est en peine de nostre estat : preuve évidente qu'elle est nostre veritable mere. Or quelle consolation de sçavoir que quand nous serons dans cet affreux passage du jugement de Dieu à l'éternité bienheureuse, toute

308 POUR LA COMMEMORATION

l'Eglise sera pour nous en priere ; comme elle y estoit pour saint Pierre , selon le rapport de l'Ecriture , tandis que saint Pierre fut dans la prison ! Quel avantage de pouvoir se promettre que tout ce qu'il y a de fideles au monde , s'employera pour nostre delivrance, que sans qu'ils y pensent eux-mesmes , nous aurons part à leurs bonnes œuvres & à leurs sacrifices ; que comme nous rendons aujourd'huy à nos amis & à nos proches ce tribut que nostre religion prescrit , on nous rendra un jour le mesme office ; que nostre memoire ne perira pas comme celle de l'impie, mais qu'elle sera, selon la parole du saint Esprit mesme ; dans une éternelle benediction , puisque jusqu'à la fin des siècles on se souviendra de nous dans les mysteres divins. Voilà, mon Dieu, ce que j'espere & ce que j'attends ; & voilà ce qui me soutient & ce qui me fortifie. Sans cette esperance je tomberoie dans l'abbattement ; & vos jugements déjà pour moy trop redoutables , acheveroient sans ressource de me consterner. Quelque témoignage que je pusse me rendre de m'estre justifié auprès de vous , & d'avoir recouvré par vos sacrements la grace que j'avois perdue , les debtes de mes pechez multipliées à l'infini, me rempliroient de terreur : car je sçais, ô mon Dieu , que rien de souillé

ne sera receû dans vostre Royaume; je sçais qu'on ne sortira point des mains de vostre justice, qu'on n'ait payé jusqu'à la dernière obole; je sçais que par cette regle la plus exacte sainteté ne doit point faire de fond sur elle-mesme, & c'est ce qui me jetteroit dans un secret desespoir. Mais quand je fais reflexion, Seigneur, aux misericordes que la foy me decouvre en vous; quand je viens à considerer que si je suis assez heureux pour mourir dans vostre grace, quelque redevable que je sois à vostre justice, j'auray de quoy m'acquitter; que toute vostre Eglise par ses prieres viendra à mon secours; que le thresor des satisfactions de vostre Fils me sera ouvert; que les merites de sa passion & de sa mort me suivront mesmes après le trépas, & que je pourray encore alors puiser avec joye dans les precieuses sources de mon Sauveur: Ah, Seigneur, si je ne cesse pas absolument de craindre, au moins je commence à esperer. Cette esperance me console, elle me rassûre, elle me ranime: ne la separant point d'une sincere & veritable penitence, j'y trouve un ferme & solide appui; & voilà pourquoy à l'exemple de vostre serviteur Job, je conserve cherement cette esperance dans mon cœur, *Reposita est hac spes mea in sinu meo. Job. c. 19.* Poursuivons, Chrestiens: & après avoir

gio POUR LA COMMEMORATION
establi la devotion pour le soulagement des
ames du purgatoire contre ceux qui ne
croient pas leurs peines ; inspérons-là, s'il
est possible , à ceux qui les croient , mais
qui n'en sont point touchez : c'est le sujet
de la seconde partie.

I I.
PARTIE.

C Roire qu'il y a un purgatoire, & n'estre point touché des peines que souffrent les ames qui y sont condamnées, c'est une espee d'insensibilité, d'autant plus étonnante, qu'elle est opposée, non seulement à la pieté & à la charité, mais à tous les principes de l'humanité. Or c'est néanmoins le second desordre, que j'ay entrepris de combattre; & je ne puis mieux vous en donner l'idée, qu'en vous disant, qu'il attaque & qu'il blesse également trois differents interets, auxquels nous ne pouvons sans crime estre insensibles : l'interet de Dieu, l'interet de nos freres, nostre interet propre. Car en user ainsi, c'est n'avoir nul zèle pour Dieu, qui trouvant sa gloire dans la delivrance de ces ames justes, veut se la procurer par nous, & a droit de s'en prendre à nous, quand il en est frustré; c'est avoir un cœur de bronze pour ces mesmes ames, qui nous regardant comme leurs liberateurs, & qui sachant que Dieu a mis leur grace entre nos mains, & que l'accom-

plissement de leur félicité dépend en quelque manière de nous, attendent avec des saints empressements que nous leur rendions cet important office: mais surtout, c'est renoncer à nos propres avantages, & perdre des biens infinis qui nous reviendroient de-là; biens qui nous cousteroient peu, dont nous serions sûrs, & que nous produiroit sans peine cet exercice de charité envers les morts. Seroit-il possible que nostre dureté allast jusques-là; & qu'estant excitez par ces trois motifs, nous ne fissions sur nous aucun effort pour remédier à ce desordre?

Il s'agit de procurer à Dieu un accroissement de gloire, & peut-être un des plus grands qu'il soit capable de recevoir. En faut-il davantage pour nous faire embrasser avec ardeur la devotion dont je vous parle? Ah! Chrétiens, permettez-moy de faire icy avec vous une reflexion, dont je confesse que je me suis senti pénétré: j'ay droit d'espérer que vous ne le ferez pas moins. Nous avons quelquefois du zèle pour Dieu; mais nostre ignorance aussi grossière qu'inexcusable dans les choses de Dieu, fait que nous n'appliquons pas ce zèle aux véritables sujets où l'intérêt de Dieu est engagé. Par exemple, nous admirons ces hommes apostoliques, qui poussés de l'esprit de Dieu passent les mers, & vont dans

512 POUR LA COMMEMORATION

dans des pays barbares pour y gagner à Dieu des infidèles. Aussi est-ce quelque chose d'héroïque dans nostre religion. Mais sçavons-nous bien ce qu'enseigne Pierre de Blois, fondé sur la plus solide Theologie, que la devotion pour le soulagement des âmes du purgatoire & pour leur délivrance, est une espece de zèle, qui par rapport à son objet, ne le cede pas à celui de la conversion des payens, & le surpasse mesmes en quelque sorte. Pourquoi ? parce que les âmes du purgatoire estant des âmes saintes & predestinées, des âmes confirmées en grace, elles sont incomparablement plus nobles devant Dieu que celles des payens, elles sont plus aimées & plus cheries de Dieu que celle des payens, elles sont actuellement dans un estat bien plus propre à glorifier Dieu que celles des payens. Sçavons-nous bien que c'est Jesus-Christ luy-mesme qui a voulu nous servir de modelle, & qui nous a donné dans sa personne l'idée de cette devotion, ou de ce zèle pour les âmes du purgatoire : & cela, adjouste Pierre de Blois, lors qu'il descendit aux enfers, c'est à dire, dans cette prison, où selon l'Ecriture, les âmes des anciens Patriarches estoient retenues, & qu'il y descendit pour les y consoler par sa presence, & pour les en tirer par sa puissance. D'où vient que saint Pierre dans

la premiere Epistre canonique ne nous parle de cette descente aux enfers, que comme d'une mission divine qu'y fit le Sauveur du monde: *In quo & his qui in carcere erant spiritibus veniens predicavit.* ^{2. Petr. 1. 36.} Scavons nous, dis-je, qu'il ne tient qu'à nous d'imiter ainsi Jesus-Christ; & que sans descendre comme luy dans ces prisons souterraines, où la charité & son zèle le firent entrer, nous pouvons, à son exemple, delivrer des ames aussi parfaites & aussi saintes; & qu'en le faisant comme luy, & le faisant en veüe de la gloire qui doit en revenir à Dieu, de quelque condition que nous soyons, nous participons à cet esprit apostolique dont il a esté la source, & que je voudrois aujourd'huy vous inspirer? Si nous ne le scavons pas, malheur à nous d'avoir negligé une si salutaire instruction; & si le sachant, nous ne pensons pas à prier pour ces saintes ames, autre malheur pour nous encore plus grand, d'estre si peu sensibles aux interets de Dieu.

J'adjouste à cecy une pensée de l'Abbé Rupert encore plus touchante. On vous a dit cent fois que les ames qui souffrent dans le purgatoire, y sont dans un estat de violence, parce qu'elles y sont privées de la veüe de Dieu; la chose est évidente: mais peut-estre n'avez-vous jamais compris que le purgatoire fust un estat de violence pour

514 POUR LA COMMEMORATION

Dieu mesme, & c'est ce que je vous declare de sa part. Que la privation ou la separation de Dieu soit un estat violent pour une ame juste, je ne m'en étonne pas : mais que par un effet reciproque ce soit un estat violent pour Dieu, c'est ce qui doit nous surprendre & ce que l'intérest de Dieu ne nous permet pas de regarder avec indifference. Or en quoy consiste cet estat de violence par rapport à Dieu ? le voicy : c'est que dans le purgatoire Dieu voit des ames qu'il aime d'un amour sincere, d'un amour tendre & paternel, & aux quelles neanmoins il ne peut faire aucun bien ; des ames remplies de merite, de sainteté, de vertu, & qu'il ne peut trois fois encore recompenser ; des ames qui sont ses esclaves & ses épouses, & qu'il est forcé de frapper & de punir. Est-il rien de plus opposé aux inclinations d'un Dieu si misericordieux & si charitable ? Mais c'est à nous, dit l'abbé Rupert, de faire cesser cette violence, & comment ? en délivrant ces ames de leur prison, & leur ouvrant par nos prieres le ciel qui leur est fermé. Car c'est là qu'elles se réuniront à Dieu, & où Dieu pour jamais s'unira à elles ; là qu'il répandra sur elles tous les thresors de sa magnificence ; là que son amour pour elles agira dans toute son étendue. Tandis qu'elles sont dans le purgatoire, cet amour de Dieu est comme un tor-

rent de delices, prest à les inonder, mais arresté par l'obstacle d'un peché dont la dette n'est pas encore acquittée. Que ferons-nous? nous leverons l'obstacle en satisfaisant pour elles. Prenez garde, Chrestiens: Dieu s'est lié les mains, pour ainsi dire, nous les luy déliions; il s'est mis dans une espèce d'impuissance de faire du bien à des creatures qui luy sont cheres, nous luy en fournirons le moyen. Je dis qu'il s'est mis dans une espèce d'impuissance de leur faire du bien: car Dieu dans l'ordre surnaturel n'a que deux sortes de biens, les biens de la grace & les biens de la gloire. Or du moment que ces ames predestinées sont sorties de ce monde, il n'y a plus de grace pour elles, parce qu'elles ne sont plus en estat de meriter; & il ne peut pas encore leur donner la gloire, parce qu'elles ne sont pas suffisamment épurées pour la posseder. Il est donc réduit à la necessité de les aimer, parce qu'elles sont justes; & cependant de ne leur faire nul bien, parce qu'elles ne sont pas encore capables de jouir du souverain bien, & qu'estant separées de luy, elles sont incapables de tout autre bien. Je dis plus: toutes predestinées qu'elles sont, il est comme obligé de les traiter avec plus de rigueur, qu'il ne traite les pecheurs de la terre, ses plus declarez ennemis. Pourquoi? parce

316 POUR LA COMMEMORATION
qu'il ny a point de pecheur sur la terre à
qui, dans ses desordres mesmes, Dieu ne
fasse encore des graces pour meriter & pour
satisfaire ; au lieu que dans le purgatoire ,
quelque sainte que soit une ame, elle est ex-
cluse de ces sortes de graces , & voilà par
où son estat est violent pour Dieu.

Mais Dieu cependant, Chrestiens , y a
pourveu d'ailleurs, & par où ? par le pou-
voir qu'il nous a donné d'interceder pour
ces ames. Comme s'il nous avoit dit : c'est
par vous que ces ames affligées recevront
du soulagement dans leurs souffrances, c'est
par vous que malgré les loix de ma justice
rigoureuse, elles éprouveront les effets de
ma misericorde; c'est vous qui serez les ne-
gociateurs & les sollicitateurs de leur liber-
té, & vostre charité à les secourir sera un mo-
tif de la mienne. Ainsi Dieu semble-t-il nous
avoir parlé. Quand donc en effet, usant de
ce pouvoir, nous delivrons par nos prieres
une de ces ames , non seulement nous pro-
curons à Dieu une gloire très-pure , mais
nous luy donnons une joye très-sensible :
non seulement nous faisons triompher sa
bonté, mais nous nous conformons aux dis-
positions secretes de sa justice ; & la rai-
son en est bien claire: parce que la justice que
Dieu exerce envers les ames du purgatoi-
re, n'est qu'une justice, pour ainsi dire, for-

tée, une justice aisée à fléchir, & qui ne demande qu'un intercesseur pour l'appaiser. Quand Dieu vouloit autrefois punir les Israélites, il défendoit à Moïse de s'y opposer : *Dimitte me, ut irascatur furor meus* Exod. *contra eos* : laissez-moy faire Moïse, luy disoit-il, & ne m'empeschez pas d'exterminer ces rebelles. Livrez-les moy, afin que ma colere s'allume contre eux. Mais Dieu en use icy tout autrement : car quoy-que ces ames souffrantes soient actuellement les victimes de sa justice, il souhaite que nous agissions pour elles; & tandis qu'il leur fait sentir le poids de ses jugements, c'est alors qu'il se plaist davantage à estre prié en leur faveur. Au lieu de nous dire comme à Moïse, *Dimitte me, ut irascatur furor meus*; il nous dit au contraire : opposez-vous, chrestiens, à ma vengeance, & n'abandonnez pas à ma colere ces ames que j'aime & que vous devez aimer. Ne souffrez pas que ma justice exige d'elles sans remission, tout ce qui luy est dû. Tout inexorable qu'elle est, vous l'adoucierez, vos prieres la désarmeront, elle cederà à vos bonnes œuvres. Serions-nous assez durs pour résister à une telle invitation ?

Je ne vous dis rien, mes chers Auditeurs, de l'intérêt des ames mesmes pour qui je tasche aujourd'huy d'émouvoir vos-

518 POUR LA COMMÉMORATION

tre pitié : les peines qu'elles endurent parlent assez hautement pour elles. Vous me demandez ce que souffre une ame dans le purgatoire, & moy je réponds qu'il seroit bien plus court de demander ce qu'elle n'y souffre pas. Elle y souffre, dit le Concile de Florence, le plus insupportable de tous les maux, qui est la privation de Dieu ; & cela seul luy feroit du purgatoire un enfer, si l'esperance ne la soutenoit. Elle y souffre, dit saint Augustin, les impressions miraculeuses, mais veritables d'un feu qui luy tient lieu d'un second supplice : *Torquetur miris, sed veris modis* : d'un feu d'autant plus vif dans son action, qu'il sert d'instrument à un Dieu vengeur, & vengeur du peché ; d'un feu, adjouste ce saint Docteur, en comparaison duquel ce feu que nous voyons sur la terre n'est rien ; d'un feu dont l'ame penetrée, de quelque maniere qu'elle le soit, souffre plus elle seule que tous les Martyrs n'ont jamais souffert ; ressent des douleurs plus aiguës que celles de toutes les maladies compliquées dans un mesme corps : c'est de quoy les Theologiens conviennent. Or il n'y a point de barbare qui ne fust touché de ce que je dis, s'il le comprenoit, & s'il en estoit persuadé comme nous. En effet que seroit-ce, si Dieu au moment que je vous parle, faisoit paroistre devant vous

ces ames affligées, & que vous fussiez témoins de leurs tourments ? Que seroit-ce si vous entendiez leurs gemissements & leurs plaintes, & si du fond de leurs cachots elles pousseroient jusqu'à vous ce cri lamentable : *Miseremini mei*. Vous, mon cher Auditeur, si tendre à la compassion, vous qui sans fremir ne pourriez voir un criminel à la torture, verriez-vous sans pitié tant d'ames justes dans le triste estat où elles sont réduites ? Vous estes en peine de sçavoir qui sont ces ames : mais pouvez-vous l'ignorer ? Approchez-vous, dirois-je, reconnoissez-les : voilà l'ame de vostre pere, de ce pere dont vous possédez les biens, de ce pere qui s'est épuisé pour vous, de ce pere à qui vous devez tout ce que vous estes : il souffre peut-estre pour vous avoir trop élevé, & il attend de vostre reconnoissance que vous preniez au moins maintenant ses interets auprès de Dieu. Passez plus avant : voilà cet ami dont la mémoire vous devroit estre si precieuse & à qui peut-estre vous ne pensez plus. Il est presentement en estat d'éprouver si vostre amitié estoit sincere ; il languit & il ne peut estre soulagé que par vous ; priez, & Dieu mettra fin à ses peines : dans un besoin si pressant luy refuserez-vous un secours qui luy est nécessaire, & qui vous doit couster si peu ?

520 POUR LA COMMEMORATION

Mais peut-estre estes-vous de ces hommes qui n'aiment qu'eux-mesmes, & qui n'ont égard qu'à leur interest propre. Hé bien, mon cher Auditeur, si vous estes de ce caractere, quoy-que cet esprit d'interest soit bien éloigné de la pure & parfaite charité, cherchez vostre interest, j'y consents, pourveû que vous le cherchiez par les voyes droites, & par les moyens legitimes que vous presente la religion. Or je vous demande : quel interest plus grand pour vous que de contribuer à la délivrance d'une ame du purgatoire ? quel avantage que de pouvoir dire, il y a une ame dans le ciel qui m'est en partie redevable de son bonheur, une ame que j'ay mis en possession de sa beatitude, une ame spécialement engagée à prier pour moy : ne peut-on pas compter cet avantage parmi les graces du salut, & peut-estre parmi les marques de la predestination future ? Ah ! Chrestiens, si Dieu par une revelation expresse me faisoit aujourd'huy connoistre dans le séjour bienheureux une ame que j'eusse tirée du Purgatoire, & qu'il me la marquast en particulier, avec quelle foy ne l'invoquerois-je pas ? avec quelle confiance n'aurois-je pas recours à elle ? avec quelle ferveur ne luy recommanderois-je pas mon salut éternel ? Or il ne tient qu'à vous & à moy d'avoir

cette consolation : car s'il y a en effet quelqu'une de ces ames fidelles dont nous ayions avancé le bonheur, quoy-que nous ne la connoissions pas, elle nous connoist bien ; & nous pouvons toujours faire fond sur elle, comme sur une ame qui nous est acquise, dont nous avons esté en quelque sorte les libérateurs, & par conséquent qui ne nous oubliera jamais. Non, elle ne fera pas comme cet officier de Pharaon, qui dès qu'il fut sorti de sa captivité, ne se souvint plus de Joseph, ni des étroites obligations qu'il luy avoit. Il n'est pas nécessaire que nous disions à cette ame glorieuse ce que Joseph dît à cet homme ingrat & méconnoissant : *Memento mei, dum benè tibi fuerit, & facias mecum misericordiam* : Ame sainte, à qui tout pecheur que je suis, j'ay pû procurer la liberté & la felicité dont vous jouïssiez, souvenez-vous de moy dans le lieu de vostre repos ; & usez envers moy de misericorde, comme j'en ay usé envers vous : soyez touchée de mon estat, comme je l'ay esté du vostre, & engagez Dieu par vos prieres à me tirer de l'esclavage de mon peché, comme je l'ay engagé par les miennes à vous tirer du lieu de vos souffrances. Il ne faut point dis-je, que nous luy tenions ce langage, puis qu'estant sainte & bienheureuse, elle est désormais incapable

Gen.
c. 40.

322 POUR LA COMMÉMORATION
de manquer à aucun devoir. Mais sçavez-
vous, chrestiens, ce qui nous arrivera, si
nous n'avons pas ce zèle pour les ames du
purgatoire? c'est qu'on nous traitera un jour
comme nous aurons traité les autres, c'est
que Dieu permettra qu'on nous abandonne
comme nous aurons abandonné les autres.
Verité si constante, que dans la pensèe d'un
sçavant Theologien, un chrestien qui n'au-
roit jamais prié avec l'Eglise pour les ames
du purgatoire, par une juste punition de
Dieu, seroit luy-mesme incapable de pro-
fiter dans le purgatoire des prieres que l'E-
glise offriroit pour luy; & quoy-que cette
opinion ne soit pas absolument receûe, au
moins est-elle plus probable en ce sens, que
si par la vertu des prieres de l'Eglise il y a
des graces pour les ames du purgatoire, nul
n'y doit moins prétendre ni n'en sera ex-
clus avec plus de raison, que celui qui pen-
dant sa vie aura negligé de prier pour les
ames de ses freres. Il est donc seûr que tou-
tes sortes d'interests nous portent à cette dé-
votion. Mais voicy un dernier desordre :
on croit les peines du purgatoire, on est
touché de compassion pour les ames qui souf-
frent dans le purgatoire & l'on voudroit les
soulager; cependant on ne les soulage pas,
parce qu'on n'employe pas pour cela les
moyens convenables & efficaces : c'est de

quoy j'ay à vous parler dans la troisieme partie.

C E n'est pas sans raison qu'un grand E-
vesque qui fut autrefois une des lumieres
de France, disoit que dans le monde mes-
me chrestien, il y avoit peu de personnes,
qui selon les principes & les regles de la
religion, eussent pour les morts une solide
& vraye charité : *Non prater aquum opina-*
bere, ce sont ses paroles, si per paucos esse
conjicias, qui mortuos verè diligent. Sans
en apporter d'autres preuves, l'experience
seule ne justifie que trop ce sentiment de Si-
doine Appollinaire. Car à en juger parce
que nous voyons & par divers abus qu'il
est impossible que nous n'ayons nous-mes-
mes remarquez, quoy-qu'il y ait aujour-
d'huy beaucoup de chrestiens persuadez de
la verité du purgatoire; quoy-qu'il y en
ait d'assez humains, & si vous voulez, d'as-
sez tendres, pour estre touchez de l'estat où
se trouvent peut-estre les ames de leurs a-
mis & de leurs parents; quoy-qu'on voye
des enfants qui s'interessent pour le repos
de leurs peres, des femmes zelées pour ce-
luy de leurs maris, après tout on peut di-
re, & il est constant qu'on en voit peu, qui
ayent pour ces ames souffrantes une charité
efficace : pourquoy? parce qu'on en voit

III.
PARTIE;

Sidon.
Apol.

524 POUR LA COMMEMORATION

peu qui réellement contribuent à soulager leurs peines ; peu qui se servant des moyens que nous fournit pour cela le christianisme, leur procurent les secours dont elles ont besoin & dont elles pourroient profiter. J'advouë encore une fois, qu'on ne laisse pas d'avoir pour les morts de la piété : mais il arrive que ce qu'on appelle piété pour les morts, est dans les uns une piété sterile & infructueuse, dans les autres une piété d'ostentation & de faste ; dans ceux-là une piété mondaine & payenne, qui n'agit point par les veûes de la foy ; dans ceux-cy une piété qui toute chrestienne qu'elle est, ne produit que des œuvres mortes, c'est-à-dire, des œuvres sans merite, parce qu'elles sont faites hors de l'estat de la grace. Voilà, dis-je, ce que l'experience nous fait connoître, & ce qui pourra nous confondre, au mesme temps que je m'en serviray pour vous instruire & pour vous édifier.

Car j'appelle piété sterile & infructueuse pour les morts, celle qui ne consiste qu'en de vains regrets, qu'en d'inutiles lamentations, qu'en des cris lugubres, qu'en des transports de douleur, qu'en des torrents de larmes, qu'en des emportemens & des desespoirs. Or il n'est pourtant rien de plus commun.

Bernard. *Videmus*, disoit S. Bernard, dans le discours funebre qu'il fit sur la mort de son frere,

Videmus quotidie mortuos plangere mortuos suos, fletum multum & fructum nullum; & verè plorandi qui ita plorant. Nous voyons tous les jours des morts pleurer d'autres morts : nous voyons des hommes vivants , mais tout mondains & par là morts devant Dieu , pleurer sincèrement & amèrement la mort de ceux qui leur ont esté chers pendant la vie. Mais que nous paroist-il en tout cela ? beaucoup de pleurs & peu de prieres, peu de charité, peu de bonnes œuvres, *Fletum multum & fructum nullum;* des gémissements pitoyables, mais de nul effet; des excès de desolation sans aucun fruit. Or en verité , adjoustoit le mesme Pere , ceux qui pleurent de la sorte, meritent bien eux-mesmes d'estre pleurez : *& verè plorandi qui ita plorant.* Cependant , Chrestiens , cet abus que condamnoit saint Bernard , semble avoir passé parmi nous, non seulement en coustume, mais ce qui me paroist bien plus étrange , en bienseance & en devoir ; puis qu'aujourd'huy ceux qui se piquent de vivre selon les loix du monde , à force de pleurer leurs morts , se tiennent comme dispensés de prier pour eux, A peine verrez vous maintenant une femme de quelque condition dans le monde , au jour ou de la mort ou des funeraillles de son mari , approcher des autels & s'acquie-

§ 26 POUR LA COMMEMORATION
ter du devoir essentiel de la religion. Vous
diriez que d'y manquer, soit un marque de
tendresse. Pendant que des étrangers plus
officieux qu'elle, accompagnent le corps
& recommandent l'ame à Dieu, celle-cy
dans sa maison fait l'inconsolable & la de-
sesperée: & au lieu qu'autrefois les payens,
ne perdez pas cette remarque, gageoient
des hommes pour pleurer aux obsèques de
leurs parents, pendant qu'eux-mêmes ils
estoyent occupez à faire les sacrifices ordi-
naires pour appaiser leurs manes; croyant,
dit Seneque, qu'ils remplissoient beaucoup
mieux le devoir de la piété filiale par leur
devotion que par leurs larmes, & qu'il es-
toit beaucoup plus juste de se decharger sur
d'autres de l'office de pleurer, que de ce-
luy de prier: nous par un opposition bien
bizarre, & par un aveuglement encore plus
déplorable, nous gageons au contraire des
hommes pour prier, & nous nous conten-
tons du soin de pleurer. Quel abus pour un
sicle aussi éclairé & aussi spirituel que le
nostre! Zenon Evêque de Veronne ne pût
souffrir qu'une femme chrestienne assistant
aux divins offices qu'on celebroit pour l'a-
me de son pere, interrompist les ministres
de l'autel par des cris & par des sanglots
qu'il traita de prophanes: *Quod solennia di-
vina quibus quiescentes animæ commendan-*

tar, prophanis interrupteret ululatibus. Mais est-il moins indigne de s'interdire, selon qu'il se pratique aujourd'huy, les saints offices, & de se dispenser des prieres solennelles de l'Eglise, pour payer aux morts un tribut de larmes qu'ils ne nous demandent point & qui ne leur fera jamais utile ? Car enfin, mes chers Auditeurs, de quel secours peut estre à une ame l'excès de vostre douleur ? Tous ces témoignages d'une affliction outrée & sans mesure, seront-ils capables d'adoucir sa peine, & pensez-vous que ce feu purifiant dont elle ressent les vives atteintes, puisse s'éteindre par les larmes qui coulent de vos yeux ? Ah ! mon frere, écrivoit saint Ambroise à un Seigneur de marque pour le consoler sur la perte qu'il avoit faite d'une sœur qu'il aimoit uniquement, reglez-vous jusques dans vostre douleur. Toute violente qu'elle est, soyez équitable & chrestien. Dieu vous a osté une sœur, qui vous estoit plus chere que vous-mesme ; priez pour elle, & pleurez sur vous. Pleurez sur vous parce que vous estes un pecheur encore exposé aux tentations, & aux dangers de cette vie, & priez pour elle afin de la délivrer des souffrances de l'autre. Voilà le zèle que vous devez avoir : car voilà ce qui luy peut servir, & de quoy elle vous sera éternellement

redevable. Ainsi parloit ce saint Eveſque : mais qu'arrive-t-il ? au préjudice d'une ſi ſalutaire remonſtrance qu'il faudroit nous appliquer à nous-mêmes, on croit bien ſ'acquitter envers les morts de la reconnoiſſance qui leur eſt dûë, en ſe faiſant de ſa propre douleur une paſſion. Paſſion que ſouvent on pouſſe juſqu'à l'indiscretion. Paſſion par où une veuve deſolée veut quelquefois ſe diſtinguer, & dont elle fait gloire d'eſtre un exemple & un modèle. Paſſion qu'on s'engage à ſoutenir, dont on eſt reſolu de ne rien rabattre, & qui peut-eſtre par là même a plus d'affectation que de verité. Paſſion que les hommes interpretent malignement, dont la ſingularité ſert déjà de matiere à leur cenſure, comme ſon relâchement & ſon retour en pourra bien ſervir dans la ſuite à leur raillerie. Car n'eſt-ce pas ainſi que le monde même ſe mocque de ſes propres abus ?

J'appelle pieté pour les morts d'oſtentation & de faſte, celle qui ſe borne à l'exterieur des devoirs funebres, aux ceremonies d'un deuil, à l'appareil d'un convoi, à tout ce qui peut éclater aux yeux des hommes; recherchant ce faux éclat juſques dans les choſes les plus ſaintes, tels que ſont les ſervices de l'Egliſe, où ſouvent il y a plus de pompe que de religion; étalant cette

vanité

vanité jusques sur les autels , plus chargez des marques de la noblesse du deffunt, que des signes augustes du christianisme ; érigeant pour un cadavre des tombeaux plus magnifiques que ne sont les sanctuaires & les tabernacles où repose le corps de Jesus-Christ ; s'étudiant beaucoup plus à observer tout ce que l'ambition humaine a introduit , qu'à pourvoir au solide & au nécessaire , qui est de secourir les ames fidelles par nos sacrifices & par nos vœux. Non pas , Chrestiens , que je prétende absolument condamner tout ce qui se pratique exterieurement dans les funeraillles ; l'abus que nous en faisons, n'empesche pas que ce ne soient de saints devoirs dans leur origine , & dans l'intention de l'Eglise qui les a instituez : mais je veux seulement vous dire , que ce n'est pas en cela que doit estre renfermée toute nostre pieté envers les morts ; que si nous en demeurons-là, nous ne faisons rien pour eux ; que comme a très bien remarqué saint Augustin, tout ce soin d'une honorable sepulture, est plustost une consolation pour les vivants qu'un soulagement pour les morts , *Solatia vivorum, Augusti non subsidia mortuorum* ; qu'une ame dans le purgatoire nous est incomparablement plus obligée des bonnes œuvres & des aumosnes , dont luy appliquons le fruit , que

530 POUR LA COMMEMORATION
de toute la dépense, & si vous voulez, de
toute la magnificence de ses obseques; qu'une
communion faite pour elle luy marque
bien mieux nostre reconnoissance, que les
plus riches & les plus superbes monuments;
& qu'il y a au reste une espece d'iniquité ou
mefmes d'infidelité, à n'épargner rien quand
il s'agit de l'inhumation d'un corps qui
n'est dans le tombeau que pourriture, pen-
dant qu'on neglige de secourir une ame qui
est l'épouse de Jesus - Christ & l'heritiere
du ciel.

J'appelle pieté pour les morts toute payen-
ne, celle qui n'ayant pour objet que la chair
& le sang, n'agit pas dans les veûes de la
foy; celle qui n'inspire pour les morts que
des sentiments naturels, que des sentiments
peu soumis à Dieu, que des sentiments op-
posez au grand precepte de l'amour de Dieu,
je dis de cet amour de preference par où
Dieu veut estre singulierement honoré; que
des sentiments qui monstrent bien qu'au-
lieu d'aimer la creature pour Dieu, l'on n'ai-
me Dieu, ou plustost l'on n'a recours à
Dieu que pour la creature. Ah! mes freres,
disoit saint Paul aux Corinthiens, à Dieu
ne plaise, que je vous laisse ignorer ce qui
concerne les morts & la conduite que vous
devez tenir à leur égard. Je veux que vous
le sçachiez, afin que vous ne vous attristiez

pas, comme les nations infidelles, qui n'ont nulle esperance dans l'avenir: *Nolumus vos ignorare de dormientibus, ut non contristemini sicut & ceteri, qui spem non habent.* Prenez garde, reprend saint Chrysostome, expliquant ce passage : il ne leur défendoit pas de pleurer la mort de ceux qu'ils avoient aimez & dû aimer pendant la vie ; mais il leur défendoit de pleurer comme les payens, qui n'estant pas éclairés des lumieres de la vraie religion, confondent là-dessus la piété avec la sensibilité, le devoir avec la tendresse, ce qui doit estre de Dieu avec ce qui est purement de l'homme. La foy seule nous apprend à en faire le discernement ; & réglant en nous l'un par l'autre, elle nous fait concevoir pour les morts des sentiments chrestiens & raisonnables.

Mais enfin ne peut-on pas avoir pour les morts une pieté sterile & inutile, quoyque chrestienne dans le fond ? Je conclus, mes chers Auditeurs, par ce dernier article ; mais appliquez-vous à cette instruction, & qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans vos esprits. Oüy, l'on peut avoir pour les morts une telle pieté, & c'est le desordre capital auquel je vous conjure, en finissant, d'apporter le remede necessaire. Vous me demandez qui sont ceux que j'entends par là, & en qui je trouve ces deux

532 POUR LA COMMEMORATION
caractères si difficiles en apparence à accor-
der, piété chrestienne dans le fond, & nean-
moins inutile devant Dieu ? je réponds que
ce sont ceux qui prient pour les morts, es-
tant eux-mêmes dans un estat de mort, je
veux dire dans la disgrâce & dans la haine
de Dieu. Car dans ce funeste & malheureux
estat, pecheur qui m'écoutez, en vain ren-
dez-vous aux âmes du purgatoire des de-
voirs chrestiens; en vain priez-vous & in-
tercedez-vous pour elles, en vain pour el-
les faites-vous des largesses aux pauvres, en
vain pratiquez-vous tout ce que le zèle d'u-
ne devotion particuliere vous peut sugge-
rer: ces âmes souffrantes ne tireront jamais
de vous aucun secours. Tandis que Dieu
vous regarde comme son ennemi, vous es-
tes incapable de les soulager : toutes vos
prieres sont reprouvées, toutes vos aumos-
nes perduës, tous vos jeusnes, toutes vos pe-
nitences de nul effet, pourquoy ? parce que
le peché dont vostre conscience est chargée,
aneantit la vertu de toutes vos œuvres : &
comment seroit-il possible que ce que vous
faites fust de quelque valeur pour ces sain-
tes âmes, puis qu'il n'est de nul prix pour
vous-même ? Le moyen que vous fussiez
en estat de les acquitter auprès de la justi-
ce divine, puisqu'il est certain que pour
vous-même, Dieu sans déroger à sa mise-

ricorde, ne reçoit rien alors de vous en payement ? Secourir une ame dans le purgatoire, c'est luy transporter le fruit des bonnes œuvres que vous pratiquez, & le luy ceder; si donc dans l'estat du peché vous pouviez la soulager, il faudroit que dans cet estat vos bonnes œuvres eussent devant Dieu quelque merite. Or il est de la foy qu'elles n'en ont aucun, parce que sans la grace & la charité ce sont des œuvres mortes, & qui n'ont pas le principe de la vie; & étant mortes pour vous qui les pratiquez, faut-il s'étonner qu'elles le soient encore plus pour les autres à qui vous prétendez les appliquer ?

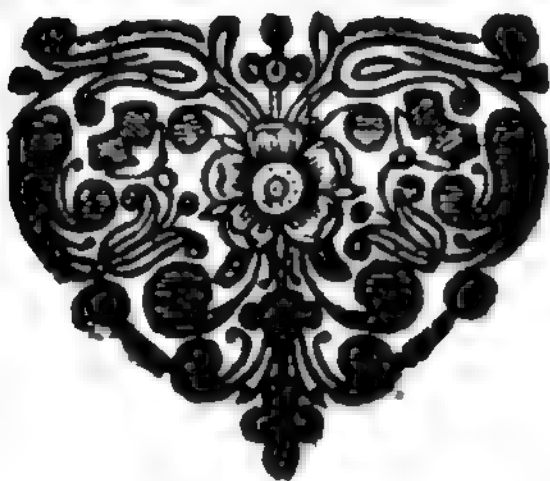
J'excepte toutefois, remarquez cecy, j'excepte de cette regle le sacrifice de la messe, dont le merite ne dépend point de la sainteté de celuy qui l'offre, beaucoup moins de celuy qui le fait offrir, mais est uniquement attaché à la personne de Jesus-Christ & au prix de son sang : d'où il s'ensuit qu'un pecheur dans l'estat même de son desordre peut contribuer au repos des ames du purgatoire; & comment ? en faisant offrir pour elles ce sacrifice, dont une des principales qualitez, est d'estre souverainement propitiatoire pour les vivants & pour les morts. Il le peut, dis-je, & il le doit avec d'autant plus de raison, que ce

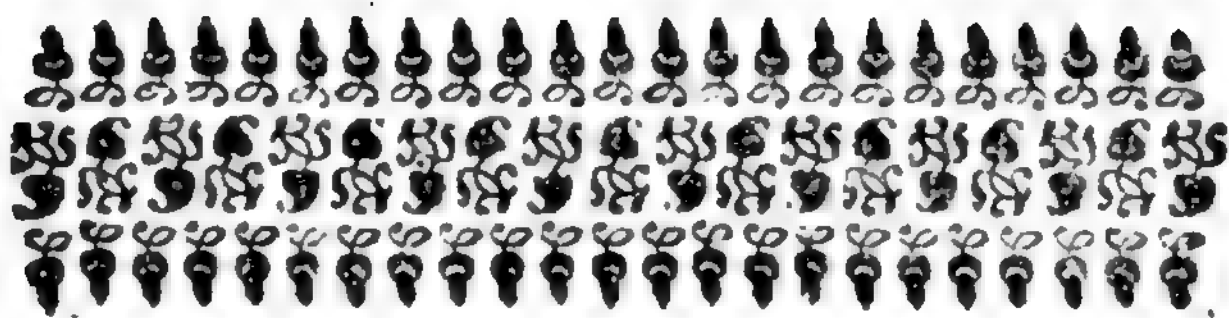
534 POUR LA COMMÉMORATION
sacrifice est le seul moyen que Dieu luy
laisse pour suppléer à l'impuissance où il se
trouve de secourir autrement ces ames pre-
destinées : car Dieu alors regarde l'Hostie
qu'on luy presente qui est Jesus-Christ, &
non point celuy par le ministere ou les soins
duquel on la luy presente, qui est le pecheur.
Mais du reste, il est toujours vray, que le
pecheur agissant par luy-mesme, ne peut
rien faire qui soit profitable aux morts. Et
voilà, Chrestiens, le fondement de cette de-
votion aujourd'huy si autorisée & si so-
lemnelle dans l'Eglise de Dieu, qui consis-
te à se purifier par le Sacrement de la peni-
tence, & par la participation du corps de
Jesus-Christ, pour se mettre en disposition
de secourir utilement & infailliblement les
ames du purgatoire. De tout temps dans le
christianisme on a prié pour les morts; mais
Dieu reservoit à nostre siecle cette excel-
lente pratique de se sanctifier pour les morts.
Autrefois dans l'ancienne loy l'on obser-
voit quelque chose de semblable; & saint
Paul écrivant aux Corinthiens, fait men-
tion d'une espece de baptesme dont les juifs
avoient coutume d'user pour le soulage-
ment des morts, *Alioquin quid facient qui*
baptisantur pro mortuis? C'est ainsi que de
sçavants interpretes ont expliqué ce passa-
ge; & c'est le sens qui m'a paru le plus vray

1. Cor.
6. 15.

& le plus litteral: mais ce que pratiquoient les juifs, n'estoit que la figure; & la verité devoit s'accomplir en nous; *Sed hæc omnia in figura contingebant illis.* Voyez donc, mes chers Auditeurs, ce que Dieu vous demande aujourd'huy, & à quoy il vous exhorte luy-mesme par son Prophete: *Mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum, quiescite agere perversè, discite benefacere.* Lavez-vous, nous dit-il, & purifiez-vous; lavez-vous dans les eaux de la penitence, & purifiez-vous dans le sang de l'Agneau. Appliquez-vous par une veritable contrition et second baptême aussi salutaire que le premier, sçavoir le baptême du cœur, mais d'un cœur contrit & humilié. *Auferte malum cogitationum vestrarum:* ostez de devant mes yeux tout ce qu'il y a de corrompu, non seulement dans vos actions, mais dans vos pensées; renoncez à vos commerces criminels, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien: & ne vous contentez pas de le faire, mais commencez à le bien faire. *Et venite, & arguite me,* dit *Dominus:* venez ensuite, & soutenez devant moy la cause de ces ames pour qui vous vous interessez; c'est alors que je vous écouteray, que j'accepteray vos oblations, que je me laisseray fléchir par vos prieres. Profitons, Chrestiens; de cet avertissement, &

536 POUR LA COM. DES MORTS.
nous éprouverons la verité des promesses
du Seigneur. Par là nous le glorifierons,
par là nous consolerons nos freres dans leur
affliction, par là nous attirerons sur nous
les graces du salut les plus abondantes, &
ces graces vous conduiront à la vie éternel-
le que je vous souhaite, &c.





S E R M O N

POUR L'OUVERTURE

D U J U B I L É.

Exhortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ait enim, tempore accepto exaudivi te, & in die salutis adjuvi te. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Nous nous exhortons à ne pas recevoir en vain la grace de Dieu. Car Dieu nous dit luy-mesme dans l'Ecriture, je vous ay exaucé au temps favorable, & je vous ay aidé au jour du salut. Or voicy maintenant ce temps favorable; voicy ces jours de salut. Dans la seconde Epistre aux Corinthiens chap. 6.

C'EST ainsi que l'Apostre saint Paul parloit aux premiers chrestiens de la grace generale de leur conversion; & je me fers aujourd'huy de ces paroles, pour vous exhorter vous-mesmes, mes Freres, à recevoir efficacement & utilement la grace particuliere que l'Eglise vous presente, en vous accordant la plus authentique de toutes les indulgences qui est celle du Jubilé. Car je

puis bien vous dire, comme le Docteur des nations le disoit aux Corinthiens, que voicy maintenant le temps favorable, que voicy les jours du salut, où le Pere des misericordes se dispose à répandre sur nous les benedictions les plus abondantes. C'est pour cela qu'il ordonne à ses ministres de vous annoncer ce Jubilé, & de vous l'annoncer à tous, puisque tous, justes & pecheurs, y peuvent & y doivent participer. C'est pour cela que l'Eglise redouble ses prieres, & qu'elle vient d'offrir solennellement le sacrifice de l'Agneau. Heureux si nous connoissons le don de Dieu; & plus heureux encore, si pour nos propres interets & pour la sanctification de nos ames, nous en sçavons faire l'usage que Dieu prétend. L'Apostre, après avoir représenté à ceux de Corinthe, la sainteté du temps où ils vivoient & où la lumiere de l'Evangile commençoit à les éclairer, concluoit par cette importante leçon: ayons donc soin de nous comporter comme de dignes disciples de Jesus-Christ, & de nous rendre recommandables en toutes choses, par les jeunes, par les veilles, par les travaux; *Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in laboribus, in jejuniis, in vigiliis.* Voilà, mes chers Auditeurs, ce que je vous dis moy-mesme: prenons bien garde à con-

sacrer ce saint temps où nous entrons, ce temps d'indulgence & de grace, par les exercices de nostre penitence, par la ferveur de nos oraisons, par toutes les pratiques de la Religion & d'une pieté vraiment chrestienne. C'est à quoy je veux vous porter dans ce discours, qui sera moins une predication, qu'une instruction simple, mais solide. Or pour vous proposer d'abord tout mon dessein, il y a dans le Jubilé sur tout trois choses dignes d'estre considerées, & que j'entreprends de vous expliquer: premierement, ce que c'est que la grace du Jubilé; secondement, ce qui est necessaire pour avoir part à la grace du Jubilé; & en troisieme lieu, ce que doit operer dans nous la grace du Jubilé. C'est une indulgence, & je vais vous monstrier en quoy consiste cette indulgence & quel en est l'esprit; ce sera la premiere partie: ce qu'il faut faire pour gagner cette indulgence, & quelles dispositions nous y devons apporter; ce sera la seconde partie: enfin quels effets salutaires doit produire en nous cette indulgence, & quels fruits nous en devons retirer; ce sera la conclusion. Daigne le ciel seconder le zèle qui m'anime, & puissiez-vous bien apprendre à ne pas perdre un avantage si precieux! Addressons-nous pour cela à Marie, & disons-luy: *Ave.*

I.
PARTIE.

QU'est-ce, Chrestiens, que l'indulgence du Jubilé ? Le Jubilé dans l'ancienne loy estoit une année de remission & de grace pour le peuple de Dieu. Nous en voyons l'origine & l'institution dans le vingt-cinquième chapitre du Levitique, où Dieu ordonna à Moïse qu'en même temps que les Prestres, qui devoient luy succeder dans le ministère, auroient fait l'ouverture de cette année sainte, on publieroit une remission generale pour tous les enfants d'Israël : c'est à dire, que tous les esclaves seroient mis en liberté, que tous les propriétaires rentreroient dans la possession des biens qu'ils avoient alienez : que tous ceux qui avoient contracté des debtes, en seroient déchargés ; & cela, dit l'Ecriture, parce que c'estoit l'année du Jubilé : *Ipse est enim jubilæus*. Mais ce n'estoit là après tout, pour me servir du terme de saint Paul, que l'ombre des biens à venir. Ce Jubilé si memorable parmi les Hebreux, n'estoit que pour servir de figure & que pour nous preparer au Jubilé de la loy nouvelle. Car ce Jubilé de loy nouvelle est proprement celui où les veritables esclaves, je veux dire ceux que le demon tenoit dans la servitude du peché, sont remis dans la pleine & entiere liberté des enfants de Dieu ; celui,

Levit.
c. 25.

où les pecheurs reconciliez rentrent dans la parfaite jouïssance des veritables biens, en recouvrant les merites qu'ils avoient acquis devant Dieu, & que le peché leur avoit fait perdre; celui où les veritables debtes, j'entends les peines dûës au peché, demeurent éteintes & sont universellement abolies.

Or c'est ce Jubilé, mes Freres, que je vous annonce, & dont nous commençons aujourd'huy à celebrer la solemnité. Heureux, si nous la celebrons dans un esprit chrestien. Heureux, si tout ce qui estoit figuré dans le Jubilé autrefois publié par Moïse, s'accomplit en nous. Il s'agit de vous expliquer, en quoy consiste précisément ce Jubilé de la loy de grace, & ce qu'il a de plus essentiel. Le voicy: le Jubilé de la loy de grace, est proprement la remission de la peine temporelle, qui reste à subir au pecheur, après que son peché luy est pardonné. L'Eglise à qui Jesus-Christ a donné le pouvoir de lier & de délier, avec asscûrance que ce qu'elle déliera sur la terre, sera délié dans le ciel; l'Eglise qui est la dispensatrice du thresor infini des satisfactions de Jesus-Christ, en vertu du Jubilé remet par grace au pecheur, ce que le pecheur quoyque déjà reconcilié avec Dieu, auroit encore dû souffrir dans la rigueur de la jus-

rice, pour expier parfaitement son peché. Voilà en deux mots ce qu'il y a de plus important & de capital dans le Jubilé, ou dans la grace qui nous est offerte quand l'Eglise nous accorde le Jubilé. Grace complete, puis qu'elle met le comble à la justification de l'homme criminel & penitent.

Pour vous rendre cecy plus intelligible, il faut distinguer deux choses dans le peché: ce que nous appellons la coulpe, & ce que nous appellons la peine. Ce que nous appellons la coulpe ou l'offense, c'est l'injure faite à Dieu; & ce que nous appellons la peine, c'est le droit que Dieu se reserve, en pardonnant mesmes le peché, de punir le pecheur, je dis de le punir temporellement, au lieu que par son peché, s'il est mortel, il auroit merité d'estre puni éternellement. Cette coulpe ou cette offense ne peut jamais estre remise, que par le Sacrement de la penitence, ou par la contrition parfaite: cette peine temporelle que Dieu se reserve, devroit dans l'ordre de la justice rigoureuse, estre acquittée, ou par les œuvres satisfactoires dans cette vie, ou par le purgatoire dans l'autre. Mais par une grace speciale Dieu la remet en vertu de l'indulgence & du Jubilé; & le Jubilé encore une fois n'est autre chose que cette remission.

En vain les ennemis de l'Eglise & des indulgences combattent-ils ce principe par deux difficultez qu'ils nous opposent. L'une, que Dieu, dont les œuvres sont parfaites, ne remet jamais le peché à demi, & que la remission de la peine mesme temporelle est toujours inseparable de la remission de l'offense. L'autre, que Jesus-Christ par sa mort ayant pleinement & abondamment satisfait pour nous, toute autre peine que Dieu exigeroit encore du pecheur, son peché luy estant remis, diminueroit le merite du sacrifice de la croix, qui a esté une satisfaction plus que suffisante pour tous les pechez du monde. Deux objections, quoy-que specieuses, qui n'ont dans le fond nulle solidité, & qui sont mesmes dans les maximes de nostre religion, deux erreurs grossieres & absolument insoutenables. Car pour répondre à la premiere, il est non seulement indubitable, mais de la foy, que Dieu selon les loix communes de sa justice, en pardonnant mesmes le peché, se reserve encore le droit de punir temporellement le pecheur. Rien de plus évident dans l'Ecriture. Moïse obtient le pardon de son incredulité : cependant pour punition de cette incredulité mesme, quoy-que pardonnée, il n'entrera point dans la terre promise. Natham declare à David,

que Dieu luy a remis son crime : mais il adjouste que pour l'en punir, Dieu luy prepare des afflictions & des calamitez. Conduite adorable, où Dieu fait éclater sa sagesse, au mesme temps qu'il exerce sa misericorde. Et pour réponse à la seconde difficulté, il est vray que Jesus-Christ par sa mort a pleinement & abondamment satisfait pour nous : mais il est pareillement vray & de la foy, que l'intention de Jesus-Christ en satisfaisant pour nous, n'a point esté de nous dispenser par là de satisfaire nous-mesmes, & de faire penitence pour nous-mesmes; qu'au contraire il a prétendu nous en imposer par là mesme l'obligation indispensable : c'est-à-dire la nécessité de joindre nostre penitence à sa penitence, & nos satisfactions à ses satisfactions; car en qualité de Sauveur il n'a offert sa mort pour nous, qu'à cette condition. Mystere que le grand Apostre concevoit admirablement, quand il disoit : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Il est vray que dans l'ordre du salut nos satisfactions doivent estre jointes à celles de Jesus-Christ; mais par l'étroite liaison qui est entre Jesus-Christ & nous, nos satisfactions comparées aux siennes, sont tellement differentes des siennes qu'elles en sont néanmoins essentiellement dépendan-

tes ; qu'elles sont , dis-je , fondées sur les siennes , de nulle valeur sans les siennes ; qu'elles tirent toute leur efficace & toute leur vertu des siennes , & par conséquent qu'elles ne peuvent préjudicier au mérite des siennes. Tenons-nous-en donc toujours à la même proposition, que Dieu par l'indulgence & le Jubilé nous remet la peine temporelle qui estoit dûë à nos pechez, & dont l'exacte mesure n'eust pû sans cela estre remplie par nos satisfactions.

Ainsi l'Eglise Catholique, seule & infaillible depositaire du vray sens de l'Ecriture, l'a-t-elle entendu, en expliquant cette promesse faite à saint Pierre, comme au chef du troupeau de Jesus-Christ : *Quodcumque solveris super terram, erit solutum & in cœlis.* Et ainsi la même Eglise gouvernée & conduite par le saint Esprit, l'a-t-elle toujours pratiqué, puisque l'usage des indulgences & le pouvoir de les accorder dont elle est en possession, est d'une tradition immémoriale dans le christianisme. Car c'est en vertu de ce pouvoir que saint Paul, au nom de Jesus-Christ, accorda par indulgence à l'incestueux penitent de Corinthe la grace la plus complete. Je dis l'incestueux penitent, & déjà scûrement converti à Dieu par la fervente contrition dont il avoit donné des marques si édi-

fiantes, que l'Apostre vouloit mesmes qu'on le consolast, en luy remettant le reste de la peine que meritoit son peché, & en le reestablisant dans la société des fidelles. C'est en vertu de ce pouvoir que les Evêques des premiers siècles usoient d'indulgence envers ceux qui dans les persecutions, vaincus par la rigueur des supplices, avoient abjuré, ou paru abjurer la foy : en les tenant quittes, à la priere des Martyrs, des peines qu'ils avoient encouruës par leur apostasie, lorsque touchez d'un repentir sincere & vif, ils demandoient avec gémissements & avec larmes cette remission.

Vous me direz, qu'il ne s'agissoit alors que des peines canoniques, de ces peines qu'il falloit subir dans le gouvernement extérieur de l'Eglise : mais il suffit de lire saint Cyprien, pour estre convaincu, qu'il s'agissoit mesmes des peines dûës à la justice divine. Car selon la doctrine de ce Pere, les peines canoniques n'estoient pas seulement imposées pour satisfaire à l'Eglise, mais pour satisfaire à Dieu : & quiconque en esprit de penitence accomplissoit les peines canoniques, autant & selon qu'il les accomplissoit, estoit autant & à proportion dechargé de celles dont il se trouvoit redevable au tribunal de Dieu. Il s'ensuit donc que l'indulgence qui tenoit lieu de la

peine canonique, devoit produire le mesme effet que la peine canonique, & procurer aux penitents le mesme avantage que la peine canonique. Autrement, bien loin de leur estre favorable, elle leur eust esté nuisible; puis qu'en les déchargeant devant les hommes sans les décharger devant Dieu, elle les eust encore privez d'un des plus efficaces moyens de satisfaire à Dieu qui estoit la peine canonique mesme. C'est conformément à cette doctrine & sur le fond de ce pouvoir donné à saint Pierre, que les indulgences se sont establies dans le monde chrestien; que de siècle en siècle l'usage s'en est répandu, affermi, perfectionné; que les plus distinguez d'entre les Peres les ont reconnues, que les Conciles œcumeniques les ont autorisées, que les plus graves Theologiens les ont éclaircies; que saint Gregoire Pape les a accordées, que saint Bernard les a preschées, que les peuples les ont receûes avec joye; que les Jubilez parmi les fidelles ont esté dans une si grande veneration, qu'ils ont produit dans l'Eglise de Dieu des fruits de grace si abondants, des conversions si éclatantes, des renouvellements de ferveur si exemplaires: marque visible que ce n'estoit pas l'ouvrage des hommes, mais que Dieu en estoit l'auteur.

J'advoüe néanmoins qu'il a pû se glisser

sur cela des abus dans le christianisme: car de quoy n'abuse t-on pas, & qu'y a-t-il de saint & de sacré que l'on ne prophane pas? Mais outre que l'Eglise par sa sagesse a bien sçeu corriger tous ces abus; outre qu'elle les a retranchées avec un zèle digne de sa pieté; outre qu'elle s'est particulièrement appliquée à bannir ce qui servoit de pretexte à l'herésie pour décrier les indulgences, sçavoir, l'esprit d'intérêt; outre que les regles qu'elle s'est prescrites à ce dessein, ont esté inviolablement & saintement observées; outre qu'elle a réduit par là les indulgences à un usage tout spirituel, & à un desintéressement dont les plus critiques censeurs sont forcez de convenir, l'abus mesme des indulgences nous doit estre une preuve de leur verité & de leur sainteté. Car selon la maxime de Tertullien, on n'abuse que de ce qui est bon, & on ne prophane que ce qui est saint. De là jugeons avec quelle raison les Peres du Concile de Trente ont défini que les indulgences estoient salutaires au peuple chrestien, & ont prononcé anathème contre tous ceux qui oseroient dire, ou qu'elles sont vaines & inutiles, ou que l'Eglise n'a pas le pouvoir de les accorder. Tellement que la verité des indulgences, aussi-bien que leur sainteté, est desormais un dogme de foy, dont il n'y a point de ca-

tholique qui ne doive se faire un point de creance & de religion.

Cependant on demande par où le Jubilé est différent des autres indulgences, & sur tout de ces indulgences qu'on appelle plénieres, puisqu'on ne peut, ce semble, rien adjouster à leur plénitude. Il est vray qu'on n'y peut rien adjouster quant à la remission de la peine dûë au peché, en quoy j'ay dit que consistoit l'essentiel de l'indulgence; mais il y a du reste dans le Jubilé trois circonstances qui luy sont propres, & qui le distinguent des indulgences communes. Car je dis que c'est une indulgence beaucoup plus solemnelle, une indulgence beaucoup plus privilégiée, enfin une indulgence beaucoup plus seûre. Ecoutez-moy, & instruisez-vous. C'est une indulgence plus solemnelle, pourquoy? parce qu'elle est plus universelle, & qu'elle s'étend à tout le monde chrestien; parce qu'on y observe des ceremonies & plus augustes & plus saintes; parce que la publication, la celebration, la closture de cette indulgence, se font avec un appareil plus capable d'exciter les cœurs, & de leur inspirer des sentiments de pieté; parce qu'en effet la devotion alors est plus fervente & plus unanime: tout y concourt, & tous les fidelles réunis s'assemblent devant les Autels, & de concert

550 P O U R L' O U V E R T U R E
viennent solliciter le ciel & présenter à
Dieu leurs prieres. C'est une indulgence
plus privilégiée, pourquoy? parce qu'elle
est accompagnée de plusieurs graces, que
l'Eglise comme une charitable mere veut
bien accorder à ses enfants, mais qu'elle
ne leur accorde que pour ce saint temps, &
qu'en faveur du Jubilé. Tel est, par exem-
ple, le pouvoir qu'elle donne à chaque fi-
delle de se faire absoudre de toute sorte de
crimes, sans restriction & sans reserve, de
se faire relever de toute sorte de censures;
de se faire dispenser, au moins par échan-
ge, de certains vœux, à l'accomplissement
desquels il est survenu des obstacles: gra-
ces encore une fois dépendantes du Jubilé,
& spécialement attachées à ces jours de be-
nediction & de salut. C'est une indulgen-
ce plus seûre, & comment? parce qu'elle
est donnée pour des raisons & des fins plus
importantes; d'où il s'ensuit qu'on peut
moins douter de sa validité. Or par cette
regle dont tous les Theologiens convien-
nent, ne puis-je pas dire, qu'il n'y eût
jamais d'indulgence plus asscûrée, que celle
qui nous est maintenant offerte? Car outre
la raison generale de l'année sainte & du
sicle révolu, il s'agit dans ce Jubilé des
plus pressants interests de la religion; d'ob-
tenir de Dieu une paix si nécessaire à toute

l'Eglise, de détourner le fleau de la plus funeste guerre, dont le monde chrestien ait jamais esté menacé. Ah ! mes Freres, nous sommes si sensibles aux maux qui nous affligent : nous nous épanchons si volontiers en des plaintes & en des murmures qui outragent la providence, & qui bien loin de nous soulager, ne font qu'augmenter & que perpetuer nos peines, puisque la providence outragée, au lieu de retirer son bras, s'appesantit encore sur nous plus rudement : mais voicy le remede, & le remede le plus prompt & le plus certain ; Dieu veut estre fléchi, & il nous en fournit luy-mesme le moyen le plus efficace ; il veut estre desarmé, & il ne tient qu'à nous d'éviter le coup qu'il est prest de lancer sur nos testes. Si nous ne profitons pas de cette heureuse conjoncture pour attirer sur nous ses miséricordes, ne nous étonnons plus qu'il nous frappe & qu'il nous fasse éprouver toute la rigueur de sa justice. Quoy-qu'il en soit, pour quelles causes plus essentielles, le Vicaire de Jesus-Christ peut-il user du pouvoir qu'il a d'ouvrir le thresor des indulgences, & quand en use-t-il plus sagement & plus heureusement qu'en de pareilles occasions ?

Recevons-la donc cette indulgence avec respect, avec reconnoissance & action de graces, avec toute l'obéissance de la foy,

542 P O U R L' O U V E R T U R E .

Prenez-garde ; avec respect, comme chrestiens ; avec reconnoissance & action de graces , comme pecheurs ; avec toute l'obéissance de la foy, comme catholiques. Recevons-la, dis-je, comme chrestiens, avec un profond respect. C'est l'application qui nous est faite des satisfactions surabondantes de Jesus - Christ ; c'est un precieux écoulement de ces divines sources du Sauveur , dont parle le Prophete, & que nous n'épuiserons jamais ; c'est un surcroist de l'efficace & de la vertu de son sang, dont la moindre goutte auroit suffi pour racheter mille mondes. Avec quel sentiment de veneration n'aurois-je pas recueilli les gouttes de ce sang adorable, lors qu'il le répandoit pour moy sur la croix ? Serois-je assez insensible & assez endurci, pour negliger les moyens dont il se sert pour me l'appliquer ? Recevons - la, comme pecheurs, avec action de graces. C'est ce qui doit mettre le comble aux misericordes divines ; c'est ce qui doit rendre nostre justification complete ; c'est le supplément de nostre penitence ; c'est un secours dont Dieu nous a pourveûs, pour nous acquitter auprès de luy. Si de sa part un Ange alloit annoncer à un reprouvé dans l'enfer qu'une telle remission luy est accordée, quels seroient les transports de sa reconnoissance & de

de la joye? Nous sommes pecheurs, & peut-estre plus pecheurs que bien des reprouvez, que Dieu n'a pas prevenus comme nous, qu'il n'a pas attendu comme nous, pour qui il n'a pas eû la mesme predilection que pour nous. Quel avantage de pouvoir payer si aisément tant de debtes? Par où l'avons-nous merité? & moins nous l'avons merité, plus nous doit-il estre un motif puissant pour redoubler nostre gratitude & nostre amour. Recevons-la, comme catholiques, avec toute l'obeissance de la foy. C'est par le mépris des indulgences qu'a commencé le schisme de l'heresie : c'est par l'estime que nous en ferons, que doit paroistre nostre attachement inviolable à l'Eglise & nostre zèle pour son unité. La censure maligne & presumptueuse des indulgences, fut le principe de tous les malheurs de Luther : son exemple est une leçon pour nous ; & afin de nous la rendre salutaire, autant sur l'article des indulgences que sur les autres, croyons ce que croit l'Eglise, pratiquons ce qu'elle pratique, honorons ce qu'elle autorise. Quel risque courons-nous en nous attachant à elle? & quel risque ne courons-nous pas, pour peu que nous nous écartions de la soumission qu'elle exige de nous? Mais vous voulez maintenant sçavoir ce que nous avons à faire pour participer à la grace du

Jubilé, & quelles dispositions y sont nécessaires. C'est de quoy je vais vous instruire dans la seconde partie.

I I.
PARTIE.

DEUX choses, Chrestiens, sont indispensablement nécessaires pour avoir part à l'indulgence du Jubilé : estre en estat de grace avec Dieu, voilà la disposition habituelle; & accomplir les œuvres prescrites par le Vicaire de Jesus-Christ, voilà la disposition actuelle. Mettons l'un & l'autre dans tout son jour; & donnez à cecy, s'il vous plaist, une attention particuliere.

Je dis d'abord, qu'il faut estre en estat de grace avec Dieu. Car l'indulgence, & sur tout la plus signalée de toutes les indulgences, est une faveur qui ne s'accorde qu'aux justes & aux amis de Dieu. L'Eglise invite les pecheurs à y participer, mais elle n'y admet que les pecheurs convertis & reconciliez; elle en exclut les endurcis & les impenitents. Si vous estes de ce nombre, ce n'est point pour vous qu'elle ouvre ses thresors. Tandis que vous vivez dans ce triste estat, tandis que vous estes ennemi de Dieu & enfant de colere, il n'y a point de Jubilé pour vous. Dieu est le maistre de ses dons, pour les répandre sur qui il veut & aux conditions qu'il veut. Or la premiere condition pour profiter de celuy-cy, est que

vous soyez revestu de la grace sanctifiante, & du caractère de ses enfants bien-aimés. Delà je tire trois conséquences que vous devez bien remarquer, parce qu'elles sont essentielles. Première conséquence : puisqu'il faut être en état de grace, il faut donc renoncer à tout péché ; car la grace & le péché ne peuvent convenir. Renoncement absolu, sincère, efficace, & tel qu'il doit être, pour mettre le pécheur en disposition de trouver grace devant Dieu. Sans cela rien de plus inutile que l'indulgence, ou plutôt sans cela nulle indulgence. Dieu peut bien remettre le péché, sans en remettre toute la peine ; mais il ne remet jamais la peine du péché, tandis que le péché subsiste. Or il subsiste tandis que le pécheur n'y renonce pas, ou n'y a pas renoncé. Seconde conséquence : puisqu'il faut renoncer à tout péché, il suffit donc d'avoir la conscience chargée d'un seul péché mortel, pour être incapable de gagner l'indulgence du Jubilé : je dis plus, & j'ajoute qu'il suffit d'être devant Dieu coupable d'un seul péché veniel, à quoy l'on est encore secrètement attaché, pour ne la pouvoir gagner dans toute son étendue. Car au moins ne la peut-on gagner par rapport à ce péché veniel, dont la tache n'est pas effacée. Tel est l'ordre de Dieu plein d'équi-

ré : il ne se relâche de ses droits quant à la peine du péché , qu'à mesure & à proportion que nous en détestons l'offense. Troisième conséquence: il faut donc estre vraiment contrit & penitent ; car c'est en termes exprés ce que porte la bulle, *Verè contritis & pœnitentibus*. Mais indépendamment de la Bulle, la chose est évidente par toutes les regles du bon sens & de la raison, beaucoup plus de la religion & du droit divin. Or sur cela chacun doit s'éprouver soy-mesme, pour reconnoistre s'il est en estat de prétendre à la grace du Jubilé ; & par là l'on doit faire le discernement de ceux qui le gagnent , d'avec ceux qui ne le gagnent pas.

En effet, on verra pendant ce saint temps un nombre infini de chrestiens , qui pour avoir part à l'indulgence du Jubilé, paroîtront touchés de contrition , en donneront des marques publiques, pratiqueront les œuvres de la penitence jusqu'à certain point, assiegeront en foule les tribunaux, confesseront leurs pechez , se frapperont la poitrine , verseront mesmes des larmes. Mais dans cette foule & sous ces dehors specieux , y aura-t-il beaucoup de vrais penitents ? Vous le sçavez , mon Dieu, vous à qui rien n'est caché, & qui penetrez jusques dans le fond des cœurs : vous sçavez

Si le nombre des vrayz penitents répondra à l'abondance de vos miséricordes. Ce que je sçais, c'est que vos miséricordes quoyque abondantes, sont mesmes dans ce temps de salut limitées & uniquement réservées à ceux dont la contrition est sincere & solide. Ce que je sçais, c'est que la fausse penitence ne doit espérer de vous dans aucun temps ni grace ni remission. Les vrayz penitents, ce sont ceux qui ne se contentent pas de pleurer le peché; mais qui en retranchent la cause, mais qui en quittent l'occasion, mais qui en reparent les pernicioeux effets, mais qui en font cesser le scandale, mais qui en cherchent les remedes, mais qui s'y assujettissent de bonne foy. Voilà les preuves d'une contrition non suspecte, & voilà sans en rien excepter, les dispositions absolument requises pour l'indulgence dont je parle. Or combien peu s'acquitteront fidèlement, pleinement, exactement de tous ces devoirs? & par une suite necessaire combien seront trompez & se tromperont eux-mesmes, dans la vaine confiance dont ils se laisseront flatter, d'avoir receû le bienfait du Seigneur, & d'avoir pris pour cela toutes les mesures convenables?

De là mesmes concluons encore, mes chers Auditeurs, qu'il n'est donc pas vray que l'indulgence ni par consequent le Ju-

bilé aneantisse la penitence, ainsi que les heretiques nous l'ont reproché. Car bien loin d'aneantir la penitence, le Jubilé la suppose comme la premiere & la plus essentielle de toutes les conditions. Et l'on ne peut dire non plus que le Jubilé soit un relaschement de la penitence, puisque c'est au contraire le plus engageant & le plus pressant de tous les motifs dont se sert l'Eglise, pour exciter les pecheurs à faire de dignes fruits de penitence. Et certes à quiconque raisonnera juste dans les principes de la doctrine catholique, le Jubilé bien entendu & l'indulgence bien conceüe, ne peut inspirer que l'esprit de penitence. Car qu'y a-t-il de plus propre à me faire prendre les voyes de la penitence & de la parfaite penitence, que d'envisager ce que l'Eglise me propose, & ce que Dieu me promet, si je suis assez heureux pour y entrer : sçavoir, l'entiere remission des peines deües à mes pechez, si je les déteste, si j'en détache mon cœur, en un mot si ma penitence a toutes les qualitez qu'elle doit avoir, pour me remettre en grace avec mon Dieu? Persuadé qu'une telle penitence est le seul moyen pour obtenir cette remission, quels efforts ne fais-je-pas, & quelles victoires ne suis-je pas déterminé à remporter sur moy-mesme, pour surmonter toutes les difficultez qui

pourroient s'opposer à ma conversion ? On dit, j'en seray quitte pour peu de chose, & il ne m'en coustera que de faire ce qui est prescrit par la Bulle. Ainsi parle une ame peu éclairée, qui ne connoist pas la grace de Dieu. Ainsi pense une ame mondaine, qui cherche à se consoler dans le desordre de sa vie tiède & lasche qu'elle veut toujours soutenir. L'une & l'autre se fait de l'indulgence un pretexte à son impenitence : mais d'où vient l'impenitence de l'une & de l'autre ? est-ce du Jubilé mesme ? non sans doute, mais des fausses consequences qu'elles tirent l'une & l'autre, de l'indulgence & du Jubilé.

En suivant les maximes catholiques, je n'ay garde de tomber en de pareilles erreurs. Car m'attachant à ces paroles qui en sont le solide preservatif, *Verè pœnitentibus & contritis*, je veux dire à la necessité d'estre vraiment contrit & penitent ; bien loin de croire que j'en seray quitte pour peu de chose, en faisant ce qui est ordonné, je comprends que le Jubilé m'engage à ce qu'il y a dans la religion de plus difficile, de plus héroïque & de plus grand, qui est une vraie conversion. Je comprends que pour me disposer à la grace du Jubilé, il n'y a point de violence que je ne doive me faire, point de passion que je ne doive sacrifier, point d'a-

tache que je ne doive rompre, point de commerce dangereux que je ne doive m'interdire ; pourquoy ? parce que tout cela est de l'essence d'une conversion veritable & chrestienne. En suivant les maximes catholiques, comme je dois compter pour rien, tout ce qui est d'ailleurs ordonné, si l'on en separe cette vraye conversion, aussi puis-je sans presumption me promettre de la bonté de Dieu, que tout le reste, quoy-que peu de chose, ne laissera pas de luy estre agreable, & de m'aider à appaiser sa justice, si cette vraye conversion en est le fondement. **A** quoy sert le Jubilé, dit un chrestien lasche, si l'on n'en est pas moins obligé à faire penitence ? & moy je répons, il me sert à m'acquitter pleinement envers Dieu des debtes, dont malgré toute ma penitence, je pourrois encore luy estre redevable. Car par la mesme raison, qu'après avoir fait tout ce qui m'est commandé, je dois toujours me regarder comme un serviteur inutile, aussi quelque exacte & quelque fervente que puisse estre ma penitence, je dois encore me considerer comme un pecheur qui est en reste avec Dieu : & c'est alors que l'indulgence m'est profitable, c'est alors que le Jubilé supplée à mon impuissance, & met le comble à ma justification. En suivant les maximes catholiques, je ne me sens point

porté au relaschement de la penitence : car ne pouvant jamais estre assûré, si ma penitence a esté veritable, & si j'ay participé à l'indulgence du Jubilé, parce que je ne puis jamais sçavoir si je suis digne d'amour ou de haine, ma seule ressource dans cette affligeante incertitude, est de continuer toûjours à faire penitence comme s'il n'y avoit point eû pour moy d'indulgence.

C'est bien plustost dans les principes des heresiarches & dans leurs dogmes scandaleux, que l'on decouvre le relaschement visible & mesmes l'aneantissement total de la penitence. Car n'est-ce pas la détruire & l'aneantir, que de la faire consister comme ils ont prétendu, dans un simple acte de foy, par où le pecheur se croit justifié, & s'assûre en effet de l'estre, sans en avoir d'autre témoignage, que celuy qu'il s'en rend au fond de son cœur ? N'est-ce pas aneantir la penitence, que de la réduire par là à l'exercice le plus aisé & le plus commode; à un exercice qui ne mortifie en rien, qui n'assujettit à rien, & qui ne couste rien davantage que de se consoler dans la creance bien ou mal fondée que nos pechez nous sont remis ? N'est-ce pas aneantir la penitence, que de la dépouiller comme ont fait les auteurs du schisme, de toutes les œuvres humiliantes, laborieuses & penibles,

en abolissant la confession , en supprimant toute l'austerité de la satisfaction, en décrivant les macérations du corps, en faisant cesser l'obligation du jeûne , en déchargeant le pecheur de tout cela, en luy rendant tout cela odieux ; en n'exigeant autre chose de luy, sinon qu'il croye sans hesiter que malgré ses pechez , il est revestu de la justice de Jesus-Christ, & par là luy accordant plus qu'il ne pourroit selon nous esperer de l'indulgence & de la penitence jointes ensemble, puis qu'indépendamment de l'une & de l'autre, on l'assûre qu'il ne doit plus rien à la justice de Dieu ? Mais surtout, n'est-ce pas aneantir la penitence, & renverser toutes les idées que l'écriture nous en donne, de dire comme les heresiarches , que quand le pecheur est une fois justifié , il ne peut plus perdre la grace; que quelque crime ensuite qu'il commette , ses crimes ne luy sont plus imputez ? La remission des peines que Dieu accorde par l'indulgence à un pecheur contrit & humilié, a-t-elle rien qui approche de ce relaschement ; & fut-il jamais une indulgence, si je puis ainsi parler, plus monstrueuse que celle-là & plus chimerique ?

Cependant pour recevoir l'indulgence du Jubilé, suffit-il d'estre en estat de grace ? non, Chrestiens, mais je dis qu'il faut

encore accomplir les œuvres ordonnées par la Bulle. Les accomplir réellement ; l'intention & la volonté, quoy-que sincere, ne suffiroit pas. Les accomplir toutes ; une seule omise, c'est assez pour nous priver de tout droit à l'indulgence. Les accomplir au temps marqué, afin que jointes ensemble, elles en ayent plus de force & plus de vertu. Les accomplir en esprit de penitence, puisque par une espee de compensation elles nous doivent tenir lieu d'une plus ample & plus severe penitence.

Mais quelles sont ces œuvres ? souffrez, mes Freres , que pour vostre instruction , j'en fasse icy un détail abrégé : elles se réduisent à six.

En premier lieu, commencer les œuvres prescrites , par la confession, afin que tout le reste estant fait en estat de grace, en soit plus meritoire, plus satisfactoire, plus saint, plus digne de Dieu : & faire cette confession avec le mesme soin, la mesme ferveur que si c'estoit la derniere de la vie, puisque l'effet du Jubilé doit estre de nous mettre en estat d'aller jouir sans délai de la possession de Dieu, si la mort tout à coup nous enlevoit.

En second lieu, faire des aumosnes, pour répandre sur les membres vivants de Jesus-Christ les tributs que la penitence impose

564 P O U R L' O U V E R T U R E

à la charité. La Bulle ne détermine point la quantité de ces aumosnes , parce qu'elle suppose que vous les ferez chacun à proportion de vostre pouvoir ; mais encore plus , chacun à proportion du nombre de vos pechez dont vous attendez la remission. Car selon la parole du Sauveur, celuy à qui on remet plus, doit plus aimer , & par consequent plus donner.

En troisiéme lieu , jeusner si la Bulle l'ordonne ; & quand elle ne l'ordonneroit pas , jeusner pour estre plus en disposition de fléchir Dieu. Quisçait, dit le Prophete exhortant le peuple de Dieu à l'abstinence & au jeusne , qui sçait si le Seigneur ne se tournera pas vers vous , & si touché de vos jeusnes, il ne vous pardonnera pas ?

En quatriéme lieu, visiter les Eglises assignées, pour honorer les martyrs, dont les reliques y sont en dépost. Ces glorieux martyrs ont satisfait à Dieu, & le surplus de leurs satisfactions qui ne leur a pas esté nécessaire pour eux-mesmes, fait encore une partie du thresor qui nous est appliqué par le Jubilé.

En cinquiéme lieu, prier avec toute l'Eglise , & conformément aux intentions du Vicaire de Jesus-Christ. L'union des fidelles avec leur chef est un des plus efficaces & des

plus excellents moyens pour obtenir de Dieu misericorde.

Enfin conclure par la communion en vertu de laquelle Jésus-Christ luy-mesme vient dans nous, demeure en nous, demande grace pour nous. Quel sujet n'avons-nous pas de l'espérer, aidez d'un si puissant intercesseur?

Ah ! Chrestiens , admirons la bonté de nostre Dieu , qui veut bien à de telles conditions se relâcher de tous ses droits , & reconnoissons qu'il n'appartient qu'au Pere des misericordes d'en user de la sorte envers des criminels qu'il pourroit abandonner à toute la rigueur de sa justice. Non , il n'appartient qu'à luy : les hommes pour de legeres offenses exigent les plus rigoureuses & les plus longues satisfactions ; & le monde mesme y est tellement accoustumé qu'on ne s'en étonne point , qu'on se soumet sans hesiter à toutes les reparations que peut demander un maistre dont on a encouru la disgrâce , qu'on s'estime encore heureux de s'insinuer tout de nouveau , de se rapprocher & de rentrer en faveur auprès de luy. Combien y a t-il pour cela de temps à attendre ? combien y a-t-il d'intrigues à former , & d'intercesseurs à employer ? & toutefois , de quoy souvent s'agit-il , & quelle est cette faute qui couste tant de

§66 P O U R L ' O U V E R T U R E
repentirs & de peines? peut-estre une paro-
le indiscrete & peu respectueuse, peut-estre
un service mal rendu & une negligence.
Voilà, pecheurs, par une utile comparai-
son, ce qui vous doit faire gouster vostre
bonheur, d'avoir à traiter maintenant a-
vec un Dieu qui vous remet tout & qui de-
mande si peu pour une abolition si parfaite.
Tel m'écoute, qui depuis les dix & les vingt
années a vescu dans le crime : c'est un liber-
tin qui par estat & par profession s'est por-
té à toutes les impietez ; c'est un volup-
tueux qui dominé par la plus honteuse pas-
sion, a vieilli dans la debauché. Quel com-
ble de debtes, & que fera-t-il pour les ac-
quitter ? A tout autre Tribunal que celuy
de Dieu, il n'y auroit plus d'esperance,
plus de retour, plus de remission : mais au
tribunal de la divine misericorde, il peut, s'il
le veut, se decharger du fardeau & de tout
le fardeau qui l'accable. Ouy, mon cher
Auditeur, eussiez-vous esté jusques à pre-
sent l'homme le plus abandonné à vos pas-
sions, & le nombre de vos pechez, pour
me servir de cette figure du Prophete, pas-
sast-il le nombre des cheveux de vostre teste
ou celuy des grains de sable qu'étale la mer
sur ses rivages, il ne s'agit maintenant pour
en estre quitte devant Dieu, & vraiment
quitte, & pleinement quitte, & irrevoca-

blement quitte, il n'est, dis-je, question, supposé le repentir sincere de vostre cœur, que de quelques jours consacrez au jeusne, que de quelques heures employées à la priere, que de quelques œuvres de la charité & de la pieté chrestienne. Estes-vous assez ennemi de vous-mesme pour perdre volontairement la plus grande de toutes les graces, lors qu'elle vous est si liberalement accordée, lors qu'elle vous est plustost donnée que vendue, lorsque vous avez tant à craindre qu'elle ne vous soit enlevée pour jamais; & que n'ayant pas esté pour vous, par vostre endurcissement, un grace de remission, elle ne devienne contre vous un titre de condamnation? Estes-vous, ou assez peu instruit, ou assez peu touché du malheur d'un homme livré à la justice divine & à ses redoutables chastiments, pour ne travailler pas à les prévenir & à vous en préserver? Mais saint Paul, saisi luy-mesme de frayeur, tout Apostre qu'il estoit, ne vous dit-il pas que c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant? *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Hebr. c. 10. Achévons, & pour derniere instruction, voyons ce que doit operer dans nous l'indulgence du Jubilé, & quels fruits nous en devons retirer. C'est la troisième partie,

III.
PARTIE.Ephes.
6. 4.Psalm.
76.

Vous me demandez, Chrestiens, ce que doit produire en nous la grace du Jubilé : il est aisé de vous répondre. Car je dis que dans le dessein de Dieu & de l'Eglise, la fin du Jubilé est le renouvellement interieur de nos personnes : celui que saint Paul recommandoit si souvent aux fideles, quand il leur disoit, *Renovamini Spiritu mentis vestrae*, renouvellez-vous en esprit & dans l'interieur de vos ames : celui que chacun de nous doit éprouver & sentir dans soy-mesme ; en sorte que par le Jubilé nous devenions en Jesus-Christ de nouvelles creatures, des hommes interieurement sanctifiez, & que nous puissions nous écrier comme David, *Dixi, nunc cæpi*. C'est maintenant que je commence à connoistre & à servir Dieu. Tout le reste de ma vie s'est passé dans l'oïveté, dans la dissipation, dans le desordre, dans l'oubli de mes devoirs, dans le dérèglement de mes passions : c'est maintenant que je veux commencer à vivre en chrestien : *Dixi : nunc cæpi*.

Renouvellement, qui ne doit consister, ni en de vains projets, ni en des idées vagues & generales ; mais qui doit paroistre dans la reforme de nos actions, de nos conversations, de nos occupations, de nos devo-

ions; dans un plus grand attachement à nos obligations, dans une plus fervente application à tout ce qui regarde le service & le culte de Dieu, dans une plus exacte preparation aux Sacraments, dans une plus vive & plus respectueuse attention à la priere, dans une conduite plus charitable envers le prochain, dans une plus exacte vigilance sur nous-mêmes; tellement qu'en tout cela l'on apperçoive le changement exemplaire & visible qui s'est fait en nous, & qu'à nostre égard la parole de l'Apostre se verifie: *Vetera transierunt, ecce facta sunt* ^{2. Cor. 5. 17.} *omnia nova*; ce qui restoit de vieux & de corrompu est passé, tout est devenu nouveau. Voilà, dis-je, quel doit estre le fruit du Jubilé; voilà pourquoy il est institué. Car de prétendre avoir eû part à cette grace, de se flatter d'avoir gagné cette indulgence, & se trouver toujours le même homme, c'est-à-dire, toujours rempli des mêmes imperfections, sujet aux mêmes faiblesses, engagé dans les mêmes vices, aussi esclave de ses sens, aussi dominé par son humeur, aussi dereglé & aussi dissipé, aussi lasche & aussi mondain; abus, mes chers Auditeurs, & illusion. Si cela estoit, que seroit-ce que le Jubilé, si venerable neanmoins & si saint? une pure ceremonie, & rien d'avantage. Et qu'est-ce en effet autre

chose pour tant de chrestiens ? L'exemple qu'ils doivent à une famille qui les observe , à toute une maison qui a les yeux sur eux , au public dont ils craignent la censure ; certaines considerations toutes humaines , & si vous voulez mesmes , je ne sçais quel reste de religion ; tout cela les engage à suivre la multitude , & à faire ce que font les autres. Ils pratiquent le jeusne , ils visitent les autels , ils recitent des prieres , ils donnent l'aumosne , ils approchent du tribunal de la penitence , ils paroissent à la table de Jesus-Christ , ils ne manquent à rien de tout ce que nous pouvons appeller l'exterieur & comme l'appareil du Jubilé. Mais dehors specieux & belles apparences , dont la suite fera bientôt connoistre le déguisement & l'erreur. Car après ces saints jours on les verra tels qu'ils estoient : on verra cette femme ne rien retrancher de ses parures & de ses ajustements , de son luxe & de ses dépenses ; on verra cet homme toujours dans les mesmes jeux , les mesmes compagnies , les mesmes spectacles ; ce pere , n'en sera pas plus attentif à l'éducation de ses enfants ; cette mere n'en sera pas plus appliquée à établir l'ordre dans son domestique ; ce magistrat n'en sera pas plus assidu aux fonctions de sa charge ; ce medisant n'en parlera pas a-

avec moins de liberté; cet ambitieux n'en formera pas moins de projets pour l'avancement de sa fortune; ce riche n'en aura pas moins d'ardeur pour entasser biens sur biens: enfin, nul changement, nulle reformation de mœurs; & alors le mystère se decouvrira: je veux dire qu'alors il ne sera pas difficile de connoître s'ils ont receû la grace du Jubilé; ou plustost qu'il sera aisé de conclure absolument que c'a esté une grace perduë pour eux. Et en effet j'examine la chose dans son fond, & je remonte au principe: avoir gagné l'indulgence du Jubilé, c'est de bonne foy s'estre reconcilié avec Dieu; pour s'estre de bonne foy reconcilié avec Dieu, il faut de bonne foy estre retourné à Dieu; & pour y estre retourné de la sorte, avoir de bonne foy detesté le peché, de bonne foy renoncé au peché, de bonne foy resolu & promis de se préserver du peché & de prendre une conduite toute opposée à ses premiers égarements. Or peut-on croire avec quelque vraysemblance, qu'une telle conversion, que de telles resolutions & de telles promesses se fussent si-tost dementies si elles avoient esté sinceres? Je vous le donne à juger, Chrestiens; & quoy-que vous en puissiez penser, je m'en tiens toujours à ma proposition; qu'un des principaux effets de

572 P O U R L' O U V E R T U R E
cette indulgence que je vous presche, doit
estre le renouvellement de vostre vie. *Ecce
facta sunt omnia nova.*

Mais, dites-vous, sans attendre le Ju-
bilé, si nous sommes fidelles à la grace,
tous les temps ne sont-ils pas bons pour tra-
vailler à ce renouvellement de nous-mes-
mes, & ne doivent-ils pas estre pour nous
des temps de conversion? Je l'advouë, mes
chers Auditeurs, ils le doivent estre; &
par cette raison ils le sont tous quant à l'o-
bligation, puis qu'il n'y en a aucun, où
Dieu, si nous sommes dans le desordre,
ne nous commande d'en sortir & de nous
convertir: mais ils ne le sont pas tous, ou
du moins ils ne le sont pas également quant
à la disposition de nos cœurs; ni mesmes
du costé de Dieu, quant à la préparation
des graces aux quelles nostre conversion
est attachée. Car il est de la foy qu'il y a des
temps dans la vie plus propres que les autres
& plus favorables pour le salut: des temps
où il est plus possible & plus facile de trou-
ver Dieu, *Quarite Dominum dum inveniri po-
test*; des temps où il est plus utile & plus
nécessaire de l'invoquer, parce qu'il est plus
proche de nous, *Invocate eum, dum propè
est*; des temps choisis par la providence
pour operer dans nous ce changement de
la main du très-haut, dont David se ren-

doit à luy-mesme le témoignage , quand il disoit avec une humble confiance & avec action de graces : *Dixi , nunc cœpi : hac psal. 116. mutatio dextera Excelsi.*

Or un de ces temps choisis spécialement de Dieu , un de ces temps favorables , un de ces temps de salut & de conversion , c'est le Jubilé ; & je puis bien luy appliquer ce que saint Paul disoit aux Corinthiens , *Ecce nunc tempus acceptabile , ecce nunc dies salutis.* Temps de crise, si j'ose ainsi m'ex-
primer, temps de crise & pour les pecheurs & pour les justes : pour les pecheurs, parce que la grace dont Dieu les prévient, fait en eux les derniers efforts pour les tirer du dangereux estat où le peché les a réduits : pour les justes , puis qu'ils ont besoin de ce secours extraordinaire , pour sortir de l'estat de tièdeur, dont ils auroient à craindre sans cela les suites funestes : *Ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis.*

Aussi , Chrestiens, le Jubilé est-il l'engagement le plus naturel à ce renouvellement de vie , le moyen le plus efficace de ce renouvellement de vie, l'occasion la plus avantageuse pour ce renouvellement de vie : prenez-garde à ces trois pensées. L'engagement le plus naturel à ce renouvellement de vie : car comment puis-je sans cela reconnoître le don de Dieu , & comment

574 POUR L'OUVERTURE

puis-je l'honorer dans ma personne, si je ne suis intérieurement & parfaitement renouvelé selon Dieu? Dieu en m'accordant la grace du Jubilé, me remet en quelque façon tous les intérêts de sa justice, & répand sur moy sans réserve tous les trésors de sa miséricorde. N'est-il pas juste que je réponde à ce bienfait inestimable par un redoublement de zèle; & qu'en reconnaissance de ce que Dieu a fait pour moy, après m'estre reproché d'avoir fait jusqu'à maintenant si peu pour luy, je commence à le servir avec un cœur nouveau & comme un homme nouveau? Le moyen le plus efficace de ce renouvellement de vie: pourquoi? c'est que le Jubilé par la plénitude des graces qu'il renferme, en ôte le principal & l'unique obstacle. Ce qui nous empêche de nous élever à Dieu, & de marcher dans la pratique de cette vie nouvelle dont parle saint Paul, c'est le poids du péché qui nous accable. Or nous en sommes pleinement déchargés par le Jubilé: c'est donc alors que nous avons droit de dire:

Hebr.
5. 12.

Deponentes omne pondus & circumstans nos peccatum, curramus ad propositum nobis certamen; degagem de tout ce qui nous appesantissoit, & absolument delivrez des liens du péché qui nous serroient si étroitement, courrons avec joye dans la carrière du sa-

lut qu
avan
& en
vons
core
de;
ence
leme
en f
cher
dair
t-il
de
l'e

fa
re
ri
p
v
n
l
f

lut qui nous est ouverte. L'occasion la plus avantageuse pour ce renouvellement de vie : & en effet , si dans le dessein que nous avons de retourner à Dieu , nous estions encore retenus par les considérations du monde ; si par un respect humain, nous avions encore de la peine à nous déclarer, non seulement le Jubilé nous y invite, mais il nous en facilite l'exécution. A combien de pecheurs & de pecheresses, à combien de mondains & de mondaines ce saint temps n'a-t-il pas esté, pour user de ce terme, l'époque de leur conversion, jusqu'à leur avoir attiré l'estime & les éloges du monde même ?

Ne differons donc pas davantage une affaire aussi importante que celle du parfait renouvellement & du changement intérieur de nos ames, à quoy nous devons rapporter la grace du Jubilé. Pour ne pas recevoir cette grace en vain , faisons voir par nos œuvres quelle est sa vertu, & justifions-la par les salutaires effets dont elle va estre suivie. Voicy peut-estre le dernier temps , dont nous serons en estat & en pouvoir de profiter. Ecoutons Dieu, & n'endurcissions pas nos cœurs : peut estre sa patience qui a des bornes , se lassera-t-elle enfin de nous supporter ; peut-estre sommes-nous à la veille de tomber entre les mains de sa justice ; peut-estre la coignée est-elle déjà à la racine

576 POUR L'ŒUVRE. DU JUBILÉ.

de l'arbre : hastons-nous d'accomplir le dessein de Dieu , qui ne peut estre que nostre sanctification. Ah ! qu'il ne nous arrive pas comme à l'infortunée Jerusalem, d'ajouter à nos autres desordres , celui de ne pas connoistre le temps où Dieu nous visite, & par là de mettre le comble à nostre reprobation. Dieu nous visite par ses chastiments dans les temps de calamité & de misere , & il nous visite par ses consolations dans le temps du Jubilé. Malheur à nous si nous ne connoissons pas un si saint temps ; & encore plus malheureux, si le connoissant, nous ne nous en servons pas. Car voilà ce qui acheva la ruine de cette ville criminelle, lorsque Jesus-Christ luy dît en pleurant ? *Eò quod non cognoveris tempus visitationis tue.* Il n'attribua pas sa destruction future à tous les autres crimes qu'elle avoit commis, ni mesmes à celui qu'elle alloit commettre en le crucifiant ; mais à celui dont elle s'estoit renduë coupable , en ne discernant pas le temps où Dieu l'avoit recherchée & appelée. Detournez de nous, Seigneur, une malediction si terrible ; éclairez-nous, touchez-nous, aidez-nous vous-mesme à faire un saint usage d'un temps si precieux ; preparez-y nos cœurs par vostre grace , & que ce Jubilé soit vraiment pour nous le temps du salut, où nous conduise, &c.

TABLE



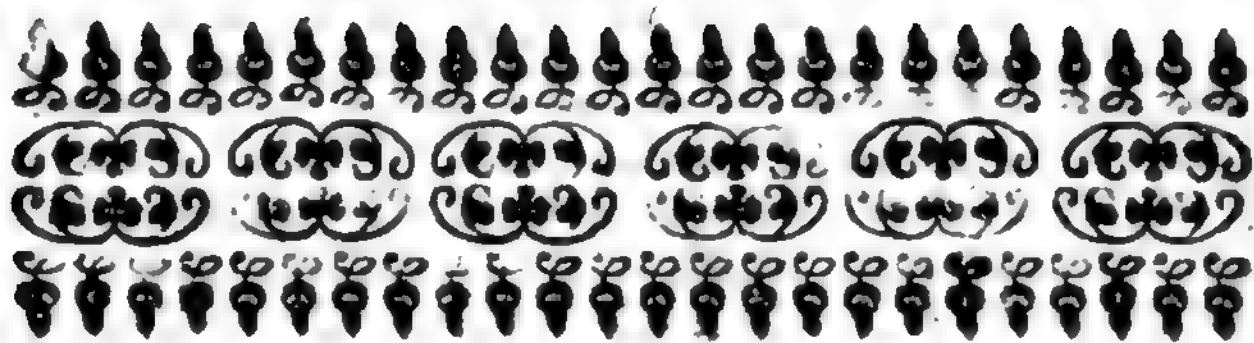
D

Le

S

I
fai
m
M
fa
v
r
r

Luc. c. 19.



T A B L E D E S S E R M O N S

A V E C

l'Abregé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence
l'article que l'on abregé ; & le second , la
page où ce mesme article finit.

Sermon sur la Conception de la Vierge.
page 1.

DI V I S I O N. Marie, par le privilege de sa conception, pleinement victorieuse du peché, nous fait connoistre par une regle toute contraire l'estat malheureux où nous a réduits le peché : 1. partie. Marie sanctifiée par la grace de sa conception, nous fait connoistre l'heureux estat où nous sommes élevez par la grace de nostre baptême : 2. partie. Marie fidelle à la grace de sa conception, nous fait connoistre par son exemple, l'obligation indispensable que nous avons de menager & de conserver la grace en vertu de laquelle nous sommes tout ce que nous sommes : 3. partie. p. 1. 6.

I. P A R T I E. Marie, par le privilege de sa conception pleinement victorieuse du peché, nous fait

Myst. Tom. II.

B b

Table & Abregé

connoître , par une regle toute contraire , l'estat malheureux où nous a réduits le peché. Tous les autres avantages que pouvoit avoir Marie dans sa conception , n'eussent rien esté aux yeux de Dieu sans la grace , & Dieu à ce moment ne la considéra , ni ne l'estima que parce qu'elle luy parut dès-lors revestue de la grace. De là comprenons , 1. quel est le fonds de nostre misere , d'avoir esté conceûs hors de la grace : 2. quels en sont les effets , puisque par là nous nous trouvons malheureusement sujets à tous les desordres que traîne après soy le peché d'origine. p. 6. 12.

Ce n'est pas assez : mais 1. le comble de nostre misere , c'est que toute humiliante qu'elle est , elle ne nous humilie pas : 2. l'excès de nostre misere , c'est que toute déplorable qu'elle est , nous ne la déplorons pas : 3. le prodige de nostre misere , c'est qu'au lieu de la déplorer, nous nous aveuglons tous les jours jusqu'à nous en feliciter & à nous en glorifier : 4. l'abus de nostre misere , c'est que nous en tirons mesmes avantage , jusqu'à nous en servir comme d'une excuse dans nos pechez , & jusqu'à nous en prévaloir contre Dieu : 5. la malignité de nostre misere , c'est que le peché où nous avons esté conceûs, infecte dans nous tout ce qui vient de Dieu & tout ce que nous avons reçu de Dieu : 6. l'abomination de nostre misere , c'est que , non contents d'estre enfans de colere par nature , nous le sommes & nous voulons bien l'estre par nostre choix : 7. l'abomination de desolation dans nostre misere , c'est qu'oultre le peché de nos premiers parents qui est retombé sur nous , nous suscitons encore tous les jours dans le christianisme de nouveaux pechez originels , pires que celuy-là , & d'une consequence pour nous plus pernicieuse. p. 12. 25.

II. P A R T I E. Marie sanctifiée par la grace de la conception , nous fait connoître l'heureux estat .

des Sermons.

où nous sommes élevez par la grace de nostre baptême. Cette grace que receût Marie dans sa conception, 1. Sanctifia sa personne : 2. releva le merite de toutes les actions de sa vie. Grace qui sanctifia la personne de Marie, & qui par là même la disposa à estre la Mere de Dieu en la rendant digne de Dieu. Grace qui releva le merite de toutes les actions de Marie, puisque la Mere de Dieu dans tout le cours de sa vie, n'a pas fait une seule action, qui n'ait tiré son prix & la valeur de cette premiere grace. p. 25. 30.

Ainsi, par proportion, la grace de nostre baptême, 1. sanctifie nos personnes : 2. répand sur nos actions un merite qui les rend dignes de la vie éternelle que nous devons posséder en Dieu. Elle sanctifie nos personnes, en nous élevant jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu. Quel avantage ! voilà le titre qui fait nostre veritable grandeur. Elle répand sur nos actions un merite qui les rend dignes de la vie éternelle : car en vertu de cette grace nous devenons les heritiers de Dieu & les coheritiers de Jesus Christ ; & toutes nos bonnes œuvres, consacrées par cette grace, nous donnent un droit certain à la gloire celeste. p. 30. 38.

III. P A R T I E. Marie fidelle à la grace de sa conception nous fait connoître, par son exemple, l'obligation indispensable que nous avons de ménager & de conserver la grace par où nous sommes tout ce que nous sommes. 1. Marie quoyque exempte de toute foiblesse & confirmée en grace dans sa conception, n'a pas laissé de fuir le monde & la corruption du monde. 2. Marie, quoy-que conceüe avec tous les privileges de l'innocence, n'a pas laissé de vivre dans l'austerité & dans les rigueurs de la penitence. 3. Marie, quoyque remplie du Saint Esprit dès l'instant de son origine, n'a pas laissé de travailler ; & sans mettre de bornes à sa sainteté,

Table & Abregé

elle a toujours esté croissant en vertus & en merites.
p. 38. 40.

1. Marie a fui le monde, quoyque le monde n'eust rien pour elle de dangereux ; & nous pour qui il est si contagieux nous le recherchons , & nous prétendons que Dieu pour nous y soutenir malgré nostre foiblesse, fasse des miracles. p. 40. 48.

2. Marie a vescu dans la penitence, quoyqu'elle eust esté conceüe avec tous les privileges de l'innocence ; & nous pecheurs, nous voulons gouter toutes les douceurs de la vie. p. 48. 51.

3. Marie , quoyque pourveüe d'une grace surabondante, s'est néanmoins toujours appliquée à croistre en vertus & en merites ; & nous en qui la grace laisse toujours un si grand vuide, quelque peu de bien que nous fassions , nous nous en tenons-là.
p. 51. 54.

COMPLIMENT AU ROY. p. 54. 58.

Sermon sur l'Annonciation de la Vierge. page 59.

DI V I S I O N. Marie conceût le Verbe de Dieu , & par l'humilité de son cœur, 1. partie; & par la pureté de son corps , 2. partie. p. 59. 63.

I. P A R T I E. Marie conceût le Verbe de Dieu par l'humilité de son cœur. C'est l'humilité , dit saint Augustin , qui de la part de l'homme , doit estre la premiere & l'essentielle disposition aux communications de Dieu : si donc Dieu choisit Marie pour sa Mere , preferablement à toute autre femme , c'est qu'elle luy parut seule dans l'estat de cette humilité parfaite qu'il demandoit. p. 63. 66.

En effet , remarque saint Bernard , un Dieu qui luy-mesme estoit sur le poinct de s'humilier jusqu'à l'excès en se revestant de nostre chair , devoit avoir

des Sermons.

des complaisances infinies pour l'humilité. Mais qu'y eût-il donc de si singulier dans l'humilité de Marie ? 1. ce fut une humilité jointe à la plénitude du mérite. On la saluë comme pleine de grace, *Graziâ plena* ; & elle répond qu'elle est la servante du Seigneur, *Ecce ancilla Domini*. 2. Ce fut une humilité dans le comble de l'honneur. Un Ange luy vient annoncer qu'elle sera mere de Dieu, *Ecce concipies* ; & elle ne se donne que le titre de servante de Dieu, *Ecce ancilla Domini*. Or voilà ce qui ravit le ciel ; & voilà ce qui acheve de déterminer le Verbe de Dieu à sortir du sein de son pere pour se renfermer dans le sein de Marie. Tandis qu'elle s'humilie devant Dieu, le Fils de Dieu s'aneantit en elle : *Exinanivit semetipsum*. p. 66. 74.

De là apprenons l'humilité. Une mere de Dieu humble, un Dieu aneanti, quelles leçons pour nous ! Sans l'humilité, il n'y a ni christianisme ni religion, puisque sans l'humilité il n'y auroit pas mesmes d'incarnation ni d'homme-Dieu. Il est vray que l'humilité est une vertu assez inconnue à la Cour : mais c'est pour cela mesme qu'il faut l'y prescher, afin de l'y faire connoistre. Cependant peut-on estre humble & Grand tout à la fois ? En pouvons-nous douter, depuis que le Fils mesme de Dieu a pû devenir humble en demeurant Dieu ; & depuis que Marie a pû estre la plus humble de toutes les creatures, en devenant la mere de Dieu. Oüy, on peut estre humble & estre Grand ; & l'avantage mesme des Grands est de trouver dans l'humilité de quoy sanctifier leur condition, & de trouver dans leur condition de quoy rendre leur humilité plus sainte & plus precieuse devant Dieu. p. 74. 84.

II. P A R T I E. Marie conceût le Verbe de Dieu par la pureté de son corps & par sa virginité. Le Prophete avoit prédit que le Messie naistroit d'une Vierge ; & il estoit, dit saint Bernard, de la dignité

Table & Abregé

d'un Dieu, en se faisant homme, d'avoir une mere vierge; puisque toute autre conception que celle-là eust obscurci l'éclat & la gloire de sa divinité. Aussi, selon la belle reflexion du mesme saint Bernard, pour ce mystere se passe entre Dieu, un Ange & Marie, qui nous marquent autant de caracteres differents de la plus parfaite pureté. Que devons-nous conclure de là? que Dieu estant par luy-mesme la pureté essentielle, il falloit & une pureté angelique & une pureté virginale, pour concerter entre Dieu & l'homme cette ineffable union qui s'est accomplie dans le Verbe fait chair. p. 84. 88.

Dieu mesme, dans ce mystere, donne la preference à la pureté virginale, en choisissant une mere vierge, & luy députant un Ange qui n'est auprès d'elle que son Ambassadeur. Ne nous en étonnons pas, poursuit saint Bernard, puisque la pureté de cette Vierge estoit d'un merite qui l'élevoit au-dessus de celle des Anges: car les Anges sont purs par nature & par un privilege de beatitude & de gloire; mais Marie l'estoit par choix & par vertu. Et jusqu'à quel point l'estoit-elle? 1. jusqu'à se troubler à la veüe d'un Ange: effet de sa vigilance pour conserver le thresor de sa virginité: 2. jusqu'à estre presté de renoncer à la maternité divine, plustost que de cesser d'estre vierge: effet de sa constance pour ne pas perdre le thresor de sa virginité. Or c'est cela mesme qui engage Dieu à luy donner son esprit: *Spiritus Sanctus superveniet in te*; & à venir luy-mesme dans elle pour s'y faire chair: *Verbum caro factum est*. p. 88. 94.

Après cette alliance merveilleuse, qu'un Dieu a contractée avec nostre chair, quel soin ne devons-nous pas avoir de maintenir nos corps dans une pureté inviolable; & pouvons-nous trouver étrange que saint Paul & les Peres ayent temoigné une horreur speciale pour l'impureté? Le mystere de l'in-

can
tout

—
A

[
sus-
liai
qu
Ve
en

p
A
q
n
8
i
e

des Sermons.

carnation donne à ce peché un caractère de malice tout particulier. p. 94. 101.

Autre Sermon sur l'Annonciation de la Vierge. page 102.

DI V I S I O N. Trois alliances merveilleuses. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à Jesus-Christ qui devient homme-Dieu : 1. partie. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à Marie qui devient Mere de Dieu : 2. partie. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à nous qui devenons enfants de Dieu : 3. partie. p. 102. 106.

I. P A R T I E. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à Jesus-Christ qui devient homme-Dieu. Miracle que la foy nous revele, & d'où il s'ensuit que la chair, de l'homme considérée dans la personne du Redempteur, est vraiment la chair d'un Dieu, & qu'elle est entrée en possession de toute la gloire de Dieu. De là vient encore que dans Jesus-Christ, entre la chair & le Verbe, il n'y a rien eû de divisé, & que ce qui estoit vray de l'un, par une communication d'attributs, l'est aussi de l'autre. Parce que la chair de Jesus-Christ a esté passible, nous disons que le Verbe de Dieu a souffert ; & parce que le Verbe est égal à Dieu, nous ne craignons point de dire que la chair de Jesus-Christ est assise à la droite de Dieu. p. 106. 111.

Trois heresies : 1. de ceux qui ont combattu la divinité de Jesus-Christ : 2. de ceux qui n'ont pas voulu reconnoître l'humanité de Jesus-Christ : 3. de ceux qui reconnoissant la divinité & l'humanité de Jesus-Christ, ont seulement nié l'union de l'une de l'autre, telle que le Saint Esprit l'a faite, & telle qu'elle subsistera toujours. Dogmes impies que l'Eglise a frappez de ses anathemes. p. 111. 114.

Table & Abregé

Il est donc vray que le Verbe de Dieu s'est réellement fait chair ; & puisque la chair de ce Verbe fait homme est la chair d'un Dieu , jugeons avec quel sujet saint Paul a prononcé un si terrible arrest contre ceux qui la reçoivent indignement dans la communion. Quelle épreuve Marie fit-elle d'elle-même avant que de consentir à l'incarnation de ce Dieu-homme dans son sein ? Faisons de nous la même épreuve pour nous disposer à la communion paschale. p. 114. 120.

II. P A R T I E. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à Marie qui devient mere de Dieu. Alliance que l'heresiarque Nestorius ne voulut pas reconnoître, refusant à Marie le titre de Mere de Dieu. Mais on sçait avec quel zèle l'Eglise prit les interets de cette Vierge ; & comment elle arresta dans le Concile d'Ephése que le titre de *Mere de Dieu* seroit un terme consacré contre l'heresie Nestorienne, comme celui de *consubstantiel* l'avoit esté dans le Concile de Nicée contre l'heresie Arienne. p. 120. 123.

Ainsi nous croyons que Marie est veritablement mere de Dieu ; & c'est sur cette maternité divine que sont fondez tous les honneurs que nous luy rendons. Nous n'en faisons pas une divinité : mais sans l'élever jusqu'à Dieu , est-il du reste une grandeur comparable à celle de cette mere de Dieu ? Considerons-la sous deux rapports, l'un à Dieu, & l'autre aux hommes. 1. Marie mere de Dieu , c'est le premier rapport : 2. Marie mere de Dieu, devenue par la-même la mediatrice & comme la mere des hommes , c'est le second. Or quelle gloire luy doit revenir de l'un & de l'autre ? p. 123. 125.

1. Marie mere de Dieu. La virginité & la maternité jointes ensemble , quel prodige ! un Dieu dépendant d'une Vierge en qualité de Fils , quel honneur pour cette Vierge ! p. 125. 129.

2. Marie mere des hommes, puisque tous les hom-

mes se
bres de
sein. I
Addre
sera pa
d'autr

III

par ra
Car l

l'hon

étroi

unis

qu'u

prop

Sur

que

de

la

Pe

con

p.

re

ri

d

des Sermons.

mes sont non seulement les freres , mais les membres de ce Dieu - homme qu'elle a porté dans son sein. De-là, mediatrice & protectrice des hommes. Adressons-nous donc à elle avec confiance : ce ne sera pas en vain; mais nous en recevrons ce que tant d'autres en ont reçu. p. 129. 137.

III. P A R T I E. Alliance du Verbe avec la chair, par rapport à nous qui devenons enfants de Dieu. Car le Verbe divin n'a pû se revestir de la chair de l'homme , sans contracter avec les hommes la plus étroite affinité ; & du moment qu'il nous a ainsi unis à luy , en sorte que nous ne faisons avec luy qu'un même corps, nous pouvons dire dans un sens propre & réel , que nous sommes enfants de Dieu. Sur cela voyons, 1. ce que nous devons à Dieu; 2. ce que nous nous devons à nous mesmes. p. 137. 142.

1. Ce que nous devons à Dieu , comme enfants de Dieu : l'obéissance à ses ordres , & le zèle pour sa gloire. Sans cela que sert-il de l'appeller nostre Pere ? Si cette obéissance & ce zèle nous doivent couster , ils ont encore plus cousté à Jesus-Christ. p. 142. 145.

2. Ce que nous nous devons à nous-mesmes comme enfants de Dieu : ne pas dégénérer de cette glorieuse qualité par une conduite qui nous en rende indignes. p. 145. 149.

Sermon sur Purification de la Vierge.

page. 150.

D I V I S I O N. En ce que Marie obéit à la loy , nous trouvons la confusion de nostre orgueil qui s'élève contre la loy de Dieu : 1. partie. En ce que Marie surmonte toutes les difficultez de la loy, nous trouvons la condamnation de nostre lascheté qui se décourage au moindre effort qu'il faut faire

Table & Abregé

pour garder la loy de Dieu : 2. partie. p. 150. 155.

I. P A R T I E. En ce que Marie obéit à la loy, nous trouvons la confusion de nostre orgueil qui s'éleve contre la loy de Dieu. Nous nous élevons contre cette loy divine, 1. par une revolte de cœur ; 2. par un aveuglement d'esprit : or l'obéissance de Marie confond aujourd'huy l'un & l'autre. p. 155.

1. Revolte de cœur, lorsque nous disons comme l'Ange rebelle : *Non serviam*, je ne veux point me soumettre. C'est sur tout le peché des Grands. Mais sont-ils plus Grands que ne l'estoit la Mere de Dieu ? Non seulement elle se soumet à la loy, mais elle y soumet son Fils, c'est-à-dire, un Dieu. Belle leçon & pour les Grands & pour les petits. Pourquoi un Dieu-homme sujet à la loy ? Pour vous faire entendre, Grands du monde, l'obligation où vous estes de vivre dans un parfait assujettissement aux loix de Dieu. Obligation speciale pour trois raisons : 1. parce que plus vous estes Grands, plus vous estes capables de rendre à Dieu l'hommage qui luy est dû en qualité de souverain législateur : 2. parce que Dieu ne vous a distingués dans le monde, que pour le glorifier de la sorte : 3. parce que Dieu, en vous plaçant au-dessus du commun des hommes, a prétendu vous proposer au monde comme des modèles de l'obéissance que nous luy devons. Je dis plus : pourquoi une Mere de Dieu, & par son ministère un homme-Dieu soumis à la loy ? pour trois autres raisons qui vous regardent, vous que le Seigneur a réduits au rang des petits : 1. pour vous consoler de l'estat où vous estes : 2. pour vous instruire de la maniere dont vous devez obéir aux hommes pour Dieu, & à Dieu dans les hommes : 3. pour confondre vos desobéissances à la loy de Dieu, lorsque vous avez tant de soumission aux loix des hommes. Il est vray que l'assujettissement où nous tient la loy de Dieu, nous paroist gesnant

& h
fait
à l'e
p. 1
2.
des
loy
que
dis
vou
toit
par
leg
ab
m
q
re
v
A
t

des Sermons.

& humiliant : mais Jesus-Christ & Marie s'en sont fait une gloire. Après cela laissons-nous entraîner à l'esprit du monde, ennemi de toute loy de Dieu. p. 156. 168.

2. Aveuglement d'esprit, quand nous cherchons des prétextes pour nous décharger du fardeau de la loy de Dieu. Jesus-Christ & Marie s'y soumettent, quoy-qu'ils eussent un droit incontestable de s'en dispenser : Dieu, dit saint Augustin, n'ayant pas voulu que nostre religion, dont Jesus & Marie jetoient alors les premiers fondements, commençast par une dispense. C'estoit néanmoins une dispense legitime, & presque toutes les nostres sont fausses & abusives. Suis-je obligé à cela, dit-on ? est-ce un commandement absolu pour moy ? Ce n'est point ainsi que le Sauveur du monde & sa sainte mere se sont retranchez sur l'obligation ; & c'est une regle qui va à nous faire violer les loix les plus indispensables. Mais ne nous y trompons pas : car Dieu en jugera tout autrement que nous. p. 168. 176.

II. P A R T I E. En ce que Marie surmonte toutes les difficultez de la loy, nous trouvons la condamnation de nostre lascheré qui se décourage au moindre effort qu'il faut faire pour garder la loy de Dieu. Nous nous figurons que cette loy exige trop de nous : 1. parce qu'elle nous engage à nous dépoüiller en mille occasions, de ce que nous avons de plus cher : 2. parce qu'elle nous prive de certaines joyes & de certaines douceurs de la vie, à quoy nous sommes attachez : 3. parce qu'elle nous ordonne en bien des rencontres, de renoncer à un certain honneur mondain dont nous nous piquons. Mais à cela j'oppose trois leçons que nous fait aujourd'huy Marie. p. 176. 179.

Premiere leçon : Marie n'a qu'un Fils, & pour se soumettre à la loy, elle se résout à le sacrifier. Ce que nous avons de plus cher, est-il comparable à ce

Table & Abregé

Dieu homme ? Souvent mesmes ce que nous avons de plus cher, n'est-il pas pour nous la source de mille peines ? Quels motifs se proposa Marie en présentant son Fils ? qu'elle le sacrifioit à Dieu, qu'elle fléchissoit la colere & la justice de Dieu, qu'elle attiroit sur elle les faveurs de Dieu. Entrons dans les memes sentiments, & rien ne nous coustera. p. 179. 186.

Seconde leçon : Marie pour garder la loy, sacrifie toutes les joyes de son ame. Simeon luy prédit qu'en consequence de l'oblation qu'elle fait de son Fils pour estre immolé sur la croix, elle sera percée d'un glaive de douleur, & déjà elle ressent tout ce qu'elle ressentira alors. Devons-nous refuser après cela de sacrifier à la loy de Dieu des joyes aussi vaines que les nostres, des joyes que nous sacrifions tous les jours au monde, & à quoy l'esprit de penitence nous oblige de renoncer. p. 186. 189.

Troisième leçon : Marie, pour accomplir la loy, sacrifie jusqu'à son honneur, puisqu'en se purifiant elle paroist de mesme condition que les autres femmes : or la loy de Dieu ne nous engage à rien de si humiliant ; mais tous les jours neanmoins nous l'abandonnons pour un faux honneur, & pour contenter une folle ambition. p. 189. 192.

COMPLIMENT AU ROY. p. 192. 194.

Autre Sermon sur la Purification de la Vierge. page 195.

DI V I S I O N. Jesus-Christ devoüé & consacré à Dieu, nous apprend à connoistre Dieu : 1. partie. Jesus-Christ offert & immolé pour nous, nous apprend à nous connoistre nous-mesmes : 2. partic. 195. 199.

I. P A R T I E. Jesus-Christ devoüé & consacré à Dieu, nous apprend à connoistre Dieu, 1. comme

souv.
biens

1.

Jesus

Dieu

crez-

parti

cette

offra

un p

dire,

mes

Dieu

souv

quel

gar

qu'a

vier

voir

dan

fon

l'e

re

ret

à l

da

au

sa

fr

b

l

l

l

l

l

l

des Sermons.

souverain Seigneur ; 2. comme source de tous les biens ; 3. comme vengeur du peché. p. 199. 200.

1. Comme souverain Seigneur. Si Marie presente Jesus-Christ , c'est pour honorer la souveraineté de Dieu , selon qu'il estoit porté dans la loy : *Consez-moy chaque premier-né ; car toutes choses m'appartiennent.* Il falloit que la loy de grace donnast à cette ceremonie toute sa perfection , comment ? en offrant à Dieu , dans la personne de Jesus-Christ , un premier-né au-dessus de tous les autres : c'est-à-dire, 1. un premier-né qui representast tous les hommes dont il est le chef : 2. un premier-né égal à Dieu , & vray Dieu. De-là comprenons quel est le souverain empire de Dieu , & de-là mesme jugeons quel est le desordre de l'homme , qui veut vivre à l'égard de Dieu dans l'indépendance. Indépendance qu'affectent sur tout les Grands. Indépendance qui vient dans les uns d'un oubli general de leurs devoirs , dans les autres d'un excès d'amour propre ; dans ceux-cy d'un esprit d'orgueil , dans ceux-là d'un fonds de libertinage. Que nous presche au contraire l'exemple de Jesus-Christ ? une dépendance entiere de Dieu. Tel est le premier fruit que nous devons retirer de cette solemnité. Je ne suis pas à moy , mais à Dieu ; donc je ne dois vivre que pour Dieu. C'est dans cet esprit que tout chrestien a dû se presenter aujourd'huy devant les Autels , pour faire à Dieu un sacrifice parfait de luy-mesme. p. 200. 212.

2. Comme source de tous les biens. Les Juifs offroient à Dieu leurs premiers-nez en memoire du bienfait signalé qu'ils avoient receû , lorsque Dieu pour les délivrer de l'esclavage de Pharaon , avoit fait périr dans une seule nuit tous les premiers-nez d'Egypte. Et Jesus-Christ qui estoit la fin & le consommateur de la loy , est aujourd'huy offert comme premier-né de tout le genre humain , en action de graces des obligations infinies que nous avons à Dieu. De

Table & Abregé

Sorte que ce Sauveur des hommes est 1. le modèle de nostre reconnoissance envers Dieu : 2. le supplément de nostre reconnoissance envers Dieu : 3. la perfection de nostre reconnoissance envers Dieu. Mais au lieu de cette reconnoissance, quelle est nostre ingratitude ? Nous méconnoissons les bienfaits de Dieu, & nous en abusons. Cependant nous luy en rendrons compte ; & s'ils ne servent pas à nostre sanctification, ils serviront à nostre damnation. p. 212. 219.

3. Comme vengeur du péché. Jesus-Christ est offert à Dieu comme la victime du péché, & c'est icy, aussi-bien que dans sa circoncision, qu'il paroist sous la forme de pecheur, ou qu'il se substitue en la place des pecheurs. Du reste cette oblation de Jesus-Christ ne nous dispense pas du devoir de la penitence. Au contraire elle doit nous y exciter en nous faisant voir combien Dieu hait le péché, & jusqu'à quel point il doit estre haï & puni par nous-mesmes. Mais c'est ce que nous ne voulons point comprendre. p. 219.

223.

II. P A R T I E. Jesus - Christ offert & immolé pour nous, nous apprend à nous connoistre nous-mesmes. Rien de plus necessaire que cette connoissance de nous-mesmes ; & en particulier rien de plus utile que la connoissance de nostre vraie grandeur. Or ce mystere nous decouvre, 1. nostre excellence, 2. nostre dignité. p. 223. 226.

1. Nostre excellence, c'est-à-dire ce que nous valons dans l'estime de Dieu. Pouvons-nous l'ignorer en voyant Jesus-Christ livré pour nous ? Voilà, homme, ce que vostre ame & vostre salut ont coûté à Dieu. Tellement qu'il y a de la proportion entre vostre salut & le sang d'un Dieu, entre vostre ame & la vie d'un Dieu, entre vous-mesme & la personne d'un Dieu. Cela supposé, quel est nostre aveuglement d'abandonner le soin de cette ame & de ce salut ! Le Fils de Dieu disoit autrefois : quelle é-

chang
nous
ge l'h
donne
aveug

226.

2.

par la

en co

des h

pour

Appar

humil

liberté

virtude

que ti

tie ma

1. Glor

vous

1. Ne

homn

mesme

nous

ce jou

sens q

du Sei

ment

C

—

Au

—

—

—

D

de D

noist

des Sermons.

échange l'homme donnera-t-il pour son ame ? mais nous pouvons bien dire à présent : pour quelle échange l'homme ne donneroit-il pas son ame, & ne la donne-t-il pas tous les jours ? Or c'est ce prodigieux aveuglement que Jesus-Christ est venu guerir. p. 226. 233.

2. Nostre dignité, c'est-à-dire ce que nous sommes par la vocation & par la predestination de Dieu. Car en consequence de cette redemption que le Sauveur des hommes vient de commencer en se presentant pour nous, nous appartenons spécialement à Dieu. Appartenir aux hommes, c'est un esclavage qui nous humilie ; mais appartenir à Dieu, c'est un estat de liberté qui nous relève en nous dégagant de la servitude du monde & de l'enfer. Deux consequences que tiroit l'Apostre de ce principe : *Empti estis pretio magno*, vous avez esté rachetez à un grand prix.

1. Glorifiez donc Dieu, & portez-le dans vos corps en vous revestant de la mortification de Jesus-Christ :

2. Ne vous engagez donc plus dans la servitude des hommes. Servitude si pernicieuse pour le salut, & mesmes si dure pour la vie presente. Appliquons-nous à nous-mesmes cette parole de l'Evangile de ce jour : *Sanctum Domino vocabitur*. Car selon le sens qu'elle exprime, nous sommes chacun le saint du Seigneur, c'est-à-dire que nous sommes totalement dévouez au Seigneur. p. 233. 238.

COMPLIMENT AU ROY. p. 238. 241.

Autre Sermon sur la Purification de la Vierge. page 242.

DIVISION. Jesus-Christ se presente à Dieu pour reconnoître & pour honorer le domaine de Dieu. Domaine essentiel que nous devons reconnoître, comme Jesus-Christ, par une sincere obla-

Table & Abrégé

tion de nous-mêmes, 1. partie. Domaine universel que nous devons reconnoître, comme Jésus-Christ, par une entiere oblation de nous-mêmes, 2. partie. Domaine éternel que nous devons reconnoître, comme Jésus-Christ, par une prompte oblation de nous-mêmes, 3. partie. p. 242. 246.

I. P A R T I E. Domaine essentiel que nous devons reconnoître, comme Jésus-Christ, par une sincere oblation de nous-mêmes. De tous les tributs que nous devons à Dieu comme au souverain Seigneur, celui par où nous distinguons Dieu comme Dieu, c'est cette oblation de nous-mêmes. Car nous ne nous devons nous-mêmes qu'à Dieu. Voilà l'important devoir que Jésus-Christ nous enseigne dans ce mystere. Il sçait que le domaine de Dieu son Pere a esté violé, & il en vient reparer la gloire : comment ? en s'offrant luy-mesme. Mais que sert de nous offrir ainsi nous-mêmes, puisque nous appartenons déjà essentiellement à Dieu en qualité de creatures ? Il est vray, nous appartenons d'une façon à Dieu par la nécessité inséparable de nostre estre : mais comme il nous a faits libres, nous pouvons d'ailleurs ne luy pas appartenir par le choix injuste & criminel de nostre volonté. Or il veut qu'en nous présentant nous-mêmes à luy, nous luy appartenions volontairement, comme nous luy appartenons déjà nécessairement. Voilà ce qui fait en quelque sorte la perfection de son domaine ; ce qui fait sa gloire & la nostre. p. 246. 253.

Qu'est-ce proprement que nous-mêmes, & qu'entendons-nous par nous offrir nous-mêmes ? c'est offrir nostre cœur qui est comme nostre premier-né. Dieu veut l'avoir : il en est jaloux, & il le merite bien. Serons-nous assez injustes pour le luy refuser ? Nous luy avons dit cent fois que nous luy donnions ce cœur ; mais par le peché nous le luy avons ravi : & pourquoy ? pour une passion qui nous dominoit.

Faisor
combl
Vo
comm
la gra
à nou
Ainsi
offrir
deven
puisq
c'est
Gran
meill
me c
Il
vont
tiere
Reli
l'ob
tion
s'of
mes
nou
nou
ma
du
la
fi
P.

r
l
j
t
c

des Sermons.

Faisons-luy le sacrifice de cette passion, & il nous comblera de ses graces. p. 253. 258.

Vous me direz : mais cette passion est criminelle; comment donc l'offrir à Dieu ? Voicy le miracle de la grace : c'est que ce qui nous rend criminels, sert à nous sanctifier par le sacrifice que nous en faisons. Ainsi, il faut ou que nous soyons saints pour nous offrir à Dieu ; ou qu'en nous offrant à Dieu, nous devenions saints. Car nous le devenons en effet , puisque s'offrir à Dieu sincerement & de bonne foy, c'est se sanctifier. Il n'en est pas ainsi à l'égard des Grands : on peut se donner à eux, & n'en estre pas meilleur. A quel autre maistre dois-je donc plustost me consacrer qu'à Dieu ? p. 259. 265.

II. P A R T I E. Domaine universel que nous devons reconnoître, comme Jesus-Christ, par une entiere oblation de nous-mesmes : car le merite de la Religion, dit saint Ambroise, est de faire à Dieu l'oblation de soy-mesme dans une étendue proportionnée à celle du domaine de Dieu. Jesus-Christ s'offre à son Pere sans reserve, & jusqu'à s'engager mesmes à luy sacrifier tout son sang & sa vie. Et si nous voulons user de reserve avec Dieu, c'est que nous ne connoissons point encore assez bien le domaine de Dieu d'une part, & de l'autre la tyrannie du monde : le domaine de Dieu, de qui tout dépend; la tyrannie du monde, qui prétend qu'on luy sacrifie tout, & pour qui en effet nous n'épargnons rien. p. 265. 274.

Avons-nous jamais bien penetré le sens de ces paroles que Dieu dît à Moïse, & sur quoy est fondée la ceremonie de ce jour, *mea sunt omnia*, tout est à moy ? Tout est à Dieu, parce qu'il est l'auteur de tout, parce qu'il est le conservateur de tout , parce qu'il dispose de tout. De-là apprenons comment nous devons estre à Dieu ; & toutefois comment y sommes-nous ? nous occupons-nous de luy ?

Table & abrégé

agissons-nous pour luy ? nous soumettons-nous à luy & à ses ordres ? p. 274. 281.

Vouloir retenir quelque chose & le refuser à Dieu, c'est n'avoir plus pour Dieu cet amour de préférence qui le met à la teste de tout : & ne le pas aimer de cet amour de préférence, c'est se rendre indigne de sa grace. Voilà ce qui arreste tant de conversions. Un pecheur voudroit se donner à Dieu ; mais ce qui le retient, & ce qui fait évanouir tous ses projets, ce n'est souvent qu'un seul point. Disons à Dieu, comme David : *Latus obtuli universa* : c'est avec joye, Seigneur, que je vous offriray toutes choses ; pourquoy ? *Tu dominaris omnium* ; c'est que toutes choses vous appartiennent. p. 281. 286.

III. P A R T I E. Domaine éternel que nous devons reconnoître, comme Jesus-Christ, par une prompte oblation de nous-mêmes. En conséquence de cette éternité de domaine, il n'y a pas un moment où nous ne devions estre à Dieu, puisqu'il n'y a pas un moment où nous ne dépendions de Dieu. D'où saint Thomas conclut que l'homme dès le premier instant qu'il connoist Dieu, est obligé de l'aimer & de s'élever vers luy. Et c'est en ce sens que saint Augustin disoit à Dieu : *Beauté si ancienne, je vous ay aimé trop tard*. C'est encore par cette regle que les Prophetes ne demandoient pas moins à l'homme, qu'une éternité de culte & d'adoration : c'est-à-dire, un culte de toute la vie. p. 286. 289.

Jesus-Christ nous donne là-dessus un grand exemple. Dès sa plus tendre enfance il se presente à son Pere. Mais nous, nous voulons estre à Dieu, quand ? toujours pour l'avemir, & jamais pour l'heure presente. Est-ce là honorer Dieu ; ou n'est ce pas l'outrager ? Mais que fera-t-il ? il nous méprisera à son tour, & il nous privera de sa grace ; en sorte que nous ne reviendrons jamais à luy. Cela neanmoins ne doit pas desesperer ceux qui jusques à present ont pas-

fé de lo
en a eu
dement
aussi co
fait la r
& sa fi
vancé,
de leur
frons-
par Ma
Co

Ser

D
Marie
parver
vent r
premi
beaut
preser
voir d
à la se
I. l
la bea
rie est
parce
parce
parce
311.
1.
C'est
lorsq
Bien

des Sermons.

É de longues années sans se donner à Dieu : car il y en a eû après tout, qui malgré d'aussi longs retardements, ont esté appelez & receûs de Dieu. Mais aussi comme il y en a plusieurs à qui Dieu n'a pas fait la mesme misericorde, c'est ce qui doit instruire & saisir de frayeur ceux qui, dans un âge moins avancé, sont en estat de consacrer à Dieu les premices de leurs années. Ne differons donc pas : mais offrons-nous comme Jesus-Christ, de bonne heure & par Marie. p. 289. 301.

COMPLIMENT AU ROY. p. 301. 304.

Sermon sur l'Assomption de la Vierge.
page 305.

DI V I S I O N. Nous donnons communément dans deux erreurs sur le sujet de la gloire de Marie ; l'une regarde les moyens par où elle y est parvenue, & l'autre les avantages qui nous en doivent revenir. Or voyons, pour nous garentir de la premiere erreur, quel a esté le vray principe de la beatitude de Marie, 1. partie. Voyons, pour nous preserver de la seconde, quelle est la mesure du pouvoir de Marie, 2. partie. Voilà de quoy exciter tout à la fois & regler nostre esperance. p. 305. 310.

I. P A R T I E. Quel a esté le vray principe de la beatitude de Marie ? c'est-à-dire, pourquoy Marie est-elle aujourd'huy glorifiée dans le ciel ? Est-ce parce qu'elle a esté Mere de Dieu ? non : mais, 1. parce qu'elle a esté obéissante & fidelle à Dieu, 2. parce qu'elle a esté humble devant Dieu. p. 310. 311.

1. Parce qu'elle a esté obéissante & fidelle à Dieu. C'est ainsi que le Sauveur du monde s'en declara, lorsque cette femme de l'Evangile luy ayant dit, *Bienheureux le sein qui vous a porté*, il luy fit cette

Table & Abregé

réponse : Mais plustost, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu & qui la mettent en pratique. Par où il donnoit à entendre, reprend saint Augustin, que c'estoit l'obéissance & la fidelité de Marie qui faisoit son bonheur, & non pas la maternité divine. Or ce qui faisoit alors le bonheur de Marie, c'est ce qui a fait depuis sa gloire dans le ciel. Avoir esté mere de Dieu, c'est un honneur qu'a receû Marie : mais avoir esté fidelle à Dieu, c'est un merite; & Dieu dans sa Mere mesme ne couronne que le merite. p. 314. 316.

2. Parce qu'elle a esté humble. C'est en ce sens que saint Ambroise prend ces paroles de Marie : *Quia respexit humilitatem ancilla sua; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Parce que le Seigneur a jetté les yeux sur la bassesse de sa servante, & qu'il a esté touché de l'adveu qu'elle en faisoit; pour cela, & pour cela spécialement, elle sera beatifiée. Les Anges, dit saint Bernard, voyant Marie monter au ciel avec tant de pompe, eurent bien lieu de s'écrier comme les compagnes de l'épouse : *Qua est ista?* qui est celle-cy? mais on eust bien pû leur répondre ce que saint Paul disoit du Fils de Dieu : *Quòd autem ascendit, quid est, nisi quia & descendit?* elle est élevée, parce qu'elle s'est abbaissée. p. 316. 320.

Voilà encore une fois ce que le Sauveur du monde a couronné dans Marie, sans considerer en aucune sorte qu'elle estoit sa Mere: pourquoy? parce qu'en la couronnant il n'agissoit ni en fils, ni en homme, mais en Dieu & en Juge souverain. Ainsi l'avoit-il déjà traitée par avance aux nopces de Cana, & en d'autres occasions. On peut dire néanmoins d'ailleurs que sa maternité a contribué à sa beatitude: comment? en ce qu'elle a eû comme Mere de Dieu, de plus grandes grâces dont elle a rempli la mesure par sa fidelité: en ce que sa maternité a re-

haussé
vray qu
ne, n'a
seuleme
milité.

Puiss
ce; Ma
chemin
spirer u
naction

par là qu
nous fai
quoy que
soient so

332.

II. P
de Marie
pouvons
de Dieu
estoit su
non aup

grâces :
quoy le
droit plu
la char
qu'elle
de sa gl

l'estoit j
ce qu'e
n'enten

Dieu :
4. Est

de Die
non co
grâce ;
Nous j
recour.

des Sermons.

haussé le prix de son humilité. Mais toujours est-il vray que la cause prochaine de la beatitude de Marie, n'a point esté sa maternité divine, & que ç'a esté seulement sa fidelité d'une part, & de l'autre son humilité. p. 320. 325.

Puissants motifs, 1. pour exciter nostre esperance ; Marie ne parvient à la gloire que par le mesme chemin qui nous est ouvert à tous : 2. pour nous inspirer un certain mépris de tout ce qui s'appelle distinction & grandeur dans le monde ; ce n'est point par là que nous meriterons la gloire du ciel : 3. pour nous faire mesmes peu compter sur certaines graces, quoyque d'un ordre surnaturel, à moins qu'elles ne soient soutenues par la sainteté de nostre vie. p. 325. 332.

II. P A R T I E. Quel est dans le ciel le pouvoir de Marie pour nous secourir ? Il est certain que nous pouvons saintement & utilement invoquer la Mere de Dieu : car on s'adressoit bien à elle lorsqu'elle estoit sur la terre, & l'on employoit bien sa mediation auprès de Jesus-Christ pour obtenir de luy des graces : maintenant qu'elle est dans le ciel, pourquoy le pourroit-on moins ? 1. Est-ce qu'elle ne voudroit plus s'interessier pour nous ? mais dans le ciel, sa charité est plus ardente que jamais. 2. Est-ce qu'elle ne peut plus nous secourir ? mais dans l'estat de sa gloire, seroit-elle moins puissante, qu'elle ne l'estoit parmi nous & dans ce lieu d'exil ? 3. Est-ce qu'elle ne connoist plus nos besoins, & qu'elle n'entend plus nos prieres ? mais les Anges à qui Dieu a confié nos personnes, nous entendent bien. 4. Est-ce que l'usage de l'invoquer blesse l'honneur de Dieu ? erreur pitoyable : car nous l'invoquons, non comme celle à qui il appartient de donner la grace ; mais comme celle qui peut nous l'obtenir. Nous pouvons donc invoquer Marie, & ce droit de recourir à elle est un des plus fermes appuis de nos-

Table & Abregé

tre esperance. Nous avons dans cette Vierge, 1. une advocate toute puissante auprès de son Fils qui est nostre juge : & quand nous l'appellons toute puissante, ce n'est pas à dire qu'elle soit au-dessus de son Fils, mais qu'elle peut tout obtenir de luy, & par la prééminence de sa dignité, & par le merite de sa personne. 2. Une Mere de misericorde pour les pecheurs, puisque c'est aux pecheurs mesmes qu'elle est en quelque maniere redevable de toute sa gloire. p. 332. 340.

Voilà nostre esperance : mais quel en est l'abus ? c'est que nous osons nous promettre de la protection de Marie, 1. des graces chimeriques & impossibles ; 2. des graces possibles, mais miraculeuses ; 3. des graces, s'il y en avoit de telles, incapables de nous sanctifier & beaucoup plus capables de nous pervertir ; 4. des graces selon nostre goust & les desirs corrompus de nostre cœur. Or ce n'est point pour cela que la Mere de Dieu est puissante. Esperons en elle, mais que nostre esperance soit juste & réglée. p. 340. 343.

PRIERE A LA VIERGE. p. 343. 347.

*Autre Sermon pour la Feste de l'Assomption
de la Vierge, sur la devotion à la Vierge.
page 348.*

DIVISION. N'entreprenons point d'expliquer avec quelle pompe Marie entredans le ciel : mais voyons quelle doit estre sur la terre nostre devotion envers cette glorieuse Mere. Trois devoirs en quoy consiste la devotion à la Vierge : l'honorer, mais l'honorer judicieusement, 1. partie : l'invoquer, mais l'invoquer efficacement, 2. partie : l'imiter, & l'imiter religieusement, 3. partie. p. 348 352.

I. P A R T I E. Honorer Marie, mais l'honorer judicieusement. S'il peut y avoir parmi les person-

nes add
vous in
voir pa
ge des c
rendoit
nité : 2
neluy a
ce & de
reaux p
l'Ecritu
res ; &
honore
1. O
roient c
dence, l
l'avis p
là-dessu
frons, c
rons d
perieur
norer j
2. O
noient
pas, su
Mais p
d'hon
saint B
diatric
de son
pelloit
Vierge
l'Egli
redem
tres m
cy, ne
3.
devor

des Sermons.

nes addonnées au service de la Vierge quelques devots indiscrets, il faut aussi convenir qu'il peut y avoir parmi ceux qui censurent les devots de la Vierge des censeurs indiscrets. Ils se sont plaints: 1. qu'on rendoit des hommages à Marie comme à une divinité: 2. qu'on luy donnoit des titres d'honneur qui ne luy appartenoint pas, sur tout ceux de mediatrice & de reparatrice: 3. qu'on luy attribuoit de nouveaux privileges, qui ne nous estoient revelez ni dans l'Ecriture, ni dans la tradition. Examinons ces plaintes; & de-là mesme tirons des regles seûres pour honorer discrettement la Reine du Ciel. p. 352. 355.

1. On s'est plaint que les devots de Marie l'honoroient comme une divinité. Mais graces à la providence, l'Eglise de Jesus-Christ n'avoit pas besoin de l'avis prétendu-salutaire qu'on a voulu nous donner là-dessus. Car ce n'est point à Marie que nous offrons, comme à Dieu, des sacrifices. Nous l'honorons d'un culte inferieur à celui de Dieu, mais superieur à tout autre que celui de Dieu, & c'est l'honorer judicieusement. p. 355, 357.

2. On s'est plaint que les devots de Marie luy donnoient des titres d'honneur qui ne luy appartenoint pas, sur tout ceux de mediatrice & de reparatrice. Mais puisqu'elle est Mere de Dieu, y a-t-il un titre d'honneur qui ne luy convienne? Et en particulier, saint Bernard ne l'appelle-t-il pas expressement mediatrice & reparatrice, & ne témoigne-t-il pas que de son temps, c'estoit ainsi que toute l'Eglise l'appelloit? Or c'est encore honorer judicieusement la Vierge, que de luy attribuer les qualitez que toute l'Eglise luy attribue. Il n'y a qu'un mediateur de redemption qui est Jesus-Christ; mais il y a d'autres mediateurs d'intercession, & Marie, entre ceux-cy, ne doit-elle pas avoir la premiere place? p. 358. 362.

3. On s'est plaint du zèle que font paroistre les devots de Marie à défendre certains privileges qu'

Table & Abregé

ils reconnoissent en elle : privileges de grace dans son immaculée conception, privileges de gloire dans sa triomphante assomption. Mais raisonnons toujours sur le mesme principe : de tous les privileges qui sans préjudicioier aux droits de Dieu , servent à rechauffer l'éclat de la maternité divine , y en a-t-il un seul que nous puissions raisonnablement luy contester ? n'est ce pas assez que ce soient des privileges reconnus par les plus sçavants hommes de l'Eglise, autorisez par la créance commune des fidelles , appuyez au moins sur les plus fortes conjectures & les temoignages les plus solides ? Or tels sont les privileges que nous honorons dans Marie , & c'est par là que nous les honorons prudemment. Faut-il donc que le ministere de la parole de Dieu soit aujourd'huy necessaire pour maintenir le culte que nous rendons à la plus sainte des Vierges ? mais malgré tous les efforts de l'heresie , le culte de Marie a subsisté & subsistera. p. 362. 366.

II. P A R T I E. Invoquer Marie , mais l'invoquer efficacement. Nous pouvons invoquer Marie, puisque l'Eglise a defini que nous pouvons invoquer les Saints , & que d'ailleurs il est certain que cette Mere de Dieu a toute la misericorde & tout le pouvoir necessaire pour nous aider de son secours. C'est ainsi que les Peres ont raisonné. Non seulement nous pouvons invoquer Marie, mais nous le devons, pourquoy ? pour nous conformer à l'Eglise , pour nous attirer la grace , pour nous procurer contre les dangers du monde une puissante protection , pour affermer nostre salut. Mais le point est d'invoquer cette Vierge efficacement , c'est-à-dire, de telle sorte qu'elle puisse agréer nos prieres , & que nous ne l'invoquions pas en vain. Sur quoy il y a deux extremitez à éviter : 1. trop de confiance dans la protection de Marie : 2. trop peu de confiance dans cette mesme protection. p. 366. 371.

I. Trop

des Sermons.

1. Trop de confiance. Car nous luy faisons quelquefois des prieres presomptueuses , & par là injurieuses à Dieu , indignes de la Mere de Dieu , & pernicieuses pour nous-mesmes. Or de telles prieres ne peuvent estre efficaces. p. 371. 374.

2. Trop peu de confiance. Il semble à entendre parler les censeurs du culte de la Vierge , qu'un pecheur dans l'estat de son peché , ne peut avoir recours à elle , parce qu'il n'est pas actuellement contrit & penitent , & parce qu'il n'a pas l'amour de Dieu. Mais sans estre actuellement contrit & penitent , ne peut-il pas demander par l'intercession de Marie, la grace de la penitence ? & sans avoir actuellement l'amour de Dieu , ne peut-il pas le desirer & l'obtenir par Marie ? Dans un siecle où nous voyons tant d'ames s'égarer & se pervertir, ne leur fermons pas les voyes du retour & du salut. Or une de ces voyes les plus assésurées , c'est une sincere confiance en Marie. p. 374. 382.

III. P A R T I E. Imiter Marie : 1. ce que nous devons imiter dans Marie ; 2. pourquoy nous le devons imiter, p. 382. 383.

1. Ce que nous devons imiter dans Marie , c'est sa sainteté : 1. la plénitude de sa sainteté : 2. la perfection de sa sainteté : 3. la perséverance & la fermeté invariable de sa sainteté. p. 383. 389.

2. Pourquoi nous le devons imiter : pour avoir part à la gloire dont elle prend aujourd'huy possession. C'est par le secours de cette Vierge que nous pouvons imiter ses exemples. Addressons-nous à elle pour cela ; dévouons-nous à elle comme un de nos Roys , & faisons une profession publique de nostre dévouement. p. 389. 394.

P R I E R E A L A V I E R G E. p. 394. 396.



Table & Abregé

Sermon pour la feste de tous les Saints.

page 397.

DI V I S I O N. *Dieu est admirable dans ses Saints.*
Admirable de nous avoir donné les Saints pour intercesseurs & pour patrons, 1. partie. Admirable de nous avoir proposé les Saints pour modelles & pour exemples, 2. partie. p. 397. 400.

I. P A R T I E. Admirable de nous avoir donné les Saints pour intercesseurs & pour patrons : pourquoy ? 1. parce qu'en cela Dieu nous découvre visiblement les thresors de sa sagesse & de sa providence ; 2. parce que la gloire des Saints en est infiniment relevée ; 3. parce que nous y trouvons de très-grands avantages pour nostre salut. p. 401.

1. Dieu en nous donnant les Saints pour patrons, nous découvre visiblement les thresors de sa sagesse & de sa providence : car c'est ainsi qu'il établit le plus bel ordre & la subordination la plus parfaite qu'il puisse y avoir entre les hommes. Nous dépendons des Saints, & nostre dépendance nous est aimable, parce que nous sçavons que les Saints s'intéressent en nostre faveur. Leur élévation au lieu de les enfler, leur donne des inclinations bienfaisantes pour nous ; & au lieu d'exciter nostre jalousie, elle nous inspire une reconnoissance affectueuse pour eux. De plus, c'est ainsi que Dieu a trouvé le moyen d'entretenir une sainte correspondance entre l'Eglise triomphante dans le ciel, l'Eglise militante sur la terre, & l'Eglise souffrante dans le purgatoire. p. 401. 405.

2. La gloire des Saints en est infiniment relevée. En effet, nous apprenons de-là quel est le pouvoir des Saints : & s'ils sont si puissants pour les autres, quels thresors de gloire ne possèdent-ils pas pour eux-

des Sermons.

mesmes? Quelle gloire d'estre nos mediateurs auprès de Dieu, & des mediateurs à qui Dieu accorde tout! C'est par-là mesme encore que Dieu nous engage à les honorer nous-mesmes: en sorte qu'ils ont tout à la fois, & les honneurs du ciel, & les honneurs de la terre. p. 405. 410.

3. Nous y trouvons de très grands avantages pour nostre salut. Les Saints prient pour nous, & comme leurs prieres sont plus efficaces, que les nostres, elles contribuent dans un sens à nostre salut plus que les nostres. Plus efficaces, dis-je, que les nostres, soit par la dignité des Saints plus relevée, soit par leur charité plus épurée, soit par leur attention plus constante & plus fixe, enfin par leur ferveur beaucoup plus ardente. Aussi combien de fois les hommes ont-ils éprouvé les salutaires effets de leur protection? p. 410. 414.

Mais comment répondons-nous à leurs soins? Nous les deshonorons sur la terre, nous violons les temples que l'Eglise a érigés sous leur nom, nous prophétons leurs festes. Aurons-nous après cela bonne grace de reprocher aux heretiques de nostre siecle, le mépris qu'ils ont fait du culte des Saints? A cet abus qui regarde leur culte, nous en ajoutons un autre qui est l'abus de leur invocation. Ne parlons point de ces prieres abominables qui feroient des Saints, s'ils les écoutoient, les auteurs de nos vices. Ne parlons point de ces prieres mondaines & intéressées qu'on fait aux Saints pour les biens temporels, sans jamais leur demander des biens spirituels. Le grand abus de l'invocation des Saints dans les prieres mesmes en apparence les plus religieuses, c'est que nous voulons qu'ils demandent à Dieu pour nous ce que Dieu, selon les regles de sa sagesse, ne veut pas nous accorder, & ce qu'il n'est pas à propos qu'il nous accorde. Nous les invoquons, & du reste comptant sur leur intercession, nous pré-

Table & Abregé

tendons vivre sans vigilance, sans penitence, sans gesne. Souvenons-nous que si les Saints sont puissants auprès de Dieu, ils ne le sont pas au préjudice de Dieu mesme, & de ce que nous luy devons; & prenons garde qu'au lieu d'estre nos protecteurs, ils ne deviennent nos témoins & nos juges. p. 414. 422.

II. P A R T I E. Admirable de nous avoir proposé les Saints pour modelles & pour exemples. Car cet exemple des Saints opere en nous trois merveilleux effets. 1. Il nous persuade la sainteté: 2. il nous adoucit la pratique de la sainteté: 3. il nous oste tout pretexte par où nous pourrions nous défendre d'embrasser la sainteté. p. 422. 423.

1. L'exemple des Saints nous persuade la sainteté: comment? en nous faisant comprendre d'une simple veüe toute la perfection & tout le merite de la sainteté. Car qu'est-ce qu'un Saint? C'est une idée réelle, visible, palpable & substantielle de toute la sainteté Evangelique; & Dieu en nous le montrant nous dit, *Inspice, & fac secundum exemplar*, regarde & conforme-toy à ce modelle. Or il n'est pas possible de voir la sainteté, je dis la vraye sainteté, telle qu'elle a esté dans les Saints, sans l'estimer: cette estime en fait naistre l'amour & le desir; & nous inspirer ces sentiments à l'égard de la sainteté, n'est-ce pas nous la persuader? L'exemple de Dieu n'estoit pas propre à faire sur nous le mesme effet. Car outre que Dieu est invisible, il n'est pas saint de la maniere que nous devons l'estre: nostre sainteté doit consister dans la penitence, dans la soumission, &c. & tout cela ne peut convenir à Dieu. Il falloit donc qu'il nous proposast des hommes comme nous & de mesme nature que nous. Or c'est ce qu'il a fait. C'est par de semblables exemples que l'illustre Mathias confirma ses enfants dans le culte du Seigneur; & c'est dans le mesme dessein que l'Eglise a ordon-

des Sermons.

né qu'on exposast à nos yeux les images des Saints.

p. 423. 431.

2. L'exemple des Saints nous adoucit la pratique de la sainteté : car il nous apprend , 1. qu'il n'y a rien d'impossible dans la sainteté , puisqu'il n'y a rien que les Saints n'aient pû & qu'ils n'aient soutenu : 2. qu'il n'y a rien de si difficile qui ne puisse nous devenir agreable , puisque les Saints y ont trouvé & gousté les plus pures douceurs. Ces pensées réveillent nostre courage , & le courage facilite tout.

p. 431. 436.

3. L'exemple des Saints nous oste tout pretexte par où nous pourrions nous défendre d'embrasser la sainteté. Détail de divers pretextes que l'exemple des Saints détruit : ils pouvoient les alleguer aussi-bien que nous. Qu'aurons-nous donc à répondre , quand Dieu dans son jugement dernier nous demandera compte de l'affreuse difference qui paroïtra entre leur vie & la nostre ? p. 436. 440.

COMPLIMENT AU ROY. p. 440. 442.

*Autre Sermon pour la Feste de tous les
Saints. page 443.*

DI V I S I O N. *Les Disciples de Jesus-Christ s'estant approchez de luy , il se mit à les enseigner, Que leur enseignoit ce divin Maistre ? la science des Saints. Les Saints ont trouvé le secret d'accorder dans le monde leur condition avec leur religion , 1. partie. Les Saints se sont servis de leur religion pour sanctifier leur condition , 2. partie. Les Saints par un heureux retour , ont profité de leur condition pour se rendre parfaits dans leur religion , 3. partie. Telle a esté la science des Saints , & telle doit estre la nostre. p. 443. 447.*

I. P A R T I E. Les Saints ont accordé dans le

Co iij

Table & Abregé

monde leur condition avec leur religion. 1. Ils n'ont point cherché la sainteté hors de leur condition : 2. ils se sont sanctifiés jusques dans les conditions qui semblent les plus opposées à la sainteté. 3. Par le moyen mesme de la penitence, ils ont acquis la sainteté dans les conditions où ils s'estoient engagez sans avoir consulté Dieu, & où le seul mouvement de leurs passions les avoit fait entrer. p. 447. 449.

1. Ils n'ont point cherché la sainteté hors de leur condition ; mais ils s'en sont tenus à la maxime de saint Paul, quand il disoit aux Corinthiens : que chacun travaille à se sanctifier dans l'estat & selon l'estat où il se trouvoit lorsqu'il a embrassé la foy. Car voilà le sens de ce passage : *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat apud Deum.* Ainsi les Saints sans se déranger & sans se déplacer, ont accordé la sainteté les uns avec la grandeur, & les autres avec l'humiliation ; les uns avec l'opulence, & les autres avec la pauvreté, &c. Or ce qu'ils ont fait lorsqu'ils estoient à ma place, pourquoy ne le ferois-je pas comme eux ? N'y va-t-il pas de tout mon intérêt ? p. 449. 452.

2. Ils se sont sanctifiés jusques dans les conditions qui semblent les plus opposées à la sainteté. Combien se sont sanctifiés au milieu de la Cour ? combien se sont sanctifiés dans la profession des armes ? C'est donc une erreur de croire que ma condition m'empesche d'estre saint : erreur qui ne sert qu'à nous décourager ; au lieu que la pensée qu'on peut se sanctifier dans son estat, donne de la confiance & anime. C'est encore une autre erreur de se persuader, qu'on seroit plus à Dieu, & qu'on y pourroit plus estre dans une condition moins exposée. Car celle où Dieu vous a appelé, est celle où il vous a préparé plus de graces, & par consequent la plus sûre pour vous. Voilà ce qui a fixé les Saints. p. 452. 458.

des Sermons.

3. Ils se sont sanctifiez , par le moyen de la pénitence , dans les conditions mesmes où ils s'estoient engagez sans avoir consulté Dieu , & où le seul mouvement de leurs passions les avoit fait entrer. Ne pouvant plus sortir de ces conditions , ils ont cherché dans leur religion une ressource à leur malheur ; & c'a esté de pleurer devant Dieu , & de reparer par une vie plus austere , plus exemplaire , plus reguliere le crime de leur imprudence. C'est ainsi que les Saints ont scéu accorder leur condition & leur religion. Ce merveilleux accord leur a cousté ; mais en peut-il trop couster pour acquerir une science si salutaire ? p. 458. 460.

II. P A R T I E. Les Saints se sont servis de leur religion pour sanctifier leur condition. Ce que Salomon disoit de la sagesse en demandant à Dieu qu'elle travaillast toujours avec luy , les Saints l'ont pensé de la religion. Elle leur a servi , 1. pour éviter les desordres à quoy leur condition estoit sujette ; 2. pour accomplir les devoirs dont leur condition estoit chargée. p. 460. 463.

1. Ils se sont servis de leur religion pour éviter les desordres à quoy leur condition estoit sujette. Il y a dans chaque condition certains desordres essentiels que la religion seule peut corriger : mais les Saints en conformant leur condition à leur religion s'en sont preservez. Sans cela la prosperité les eust ébloüis , l'abondance les eust corrompus : mais parce qu'ils s'estoient fait de leur religion comme une armûre divine pour se défendre de toutes les tentations , rien ne les a pû pervertir : & voilà ce que les payens mesmes ont reveré. Or puisque je professe la mesme religion , pourquoy n'en fais-je pas le mesme usage ? p. 463. 469.

2. Ils se sont servis de leur religion pour accomplir les devoirs dont leur condition estoit chargée. Il y a dans toutes les conditions certains devoirs pe-

Table & Abregé

nibles & mortifiants , & sans la religion les Saints auroient pris seulement de leurs conditions, ce qu'il y avoit d'utile & de commode , & se seroient dechargez du reste : mais parce qu'ils agissoient par principe de religion , ils ont satisfait à tout ; & en y satisfaisant, leur religion leur a tout fait rapporter à Dieu. Que vous estes admirable dans vos Saints, ô mon Dieu , & que la science de vos Saints est profonde & sublime ! p. 469. 473.

III. P A R T I E. Les Saints par un heureux retour , ont profité de leur condition pour se rendre parfaits dans leur religion. Ils ont trouvé dans leur condition , 1. de puissants motifs pour s'exciter à la pratique de leur religion ; 2. des moyens de glorifier Dieu, & d'honorer leur religion ; 3. des croix, dont ils ont fait la matiere de leur penitence & des sacrifices qu'ils ont eû le bonheur d'offrir à Dieu dans l'esprit de leur religion. p. 473. 474.

1. Des motifs pour s'exciter à la pratique de leur religion. Ce que leur condition les obligeoit à faire pour le monde , ne suffisoit-il pas pour leur apprendre ce qu'ils devoient faire à plus forte raison pour Dieu ? p. 474. 478.

2. Des moyens pour glorifier Dieu, & pour honorer leur religion. Combien ont fait pour Dieu de grandes choses, parce que leur condition les mettoit en estat de les faire ? Si saint Louis n'eust pas esté Roy , auroit-il porté tant de saintes loix ? auroit il basti tant d'hospitaux ? Cependant sans faire ce que saint Louis a fait , je trouveray toujours dans la mediocrité de ma condition de quoy marquer à Dieu mon zèle & de quoy l'honorer. p. 478. 480.

3. Des croix , dont ils ont fait la matiere de leur penitence & des sacrifices qu'ils ont eû le bonheur d'offrir à Dieu dans l'esprit de leur religion. Par-là ils ont eû dans les conditions les plus relevées , & jusques dans les Cours des Princes plus d'occa-

des Sermons.

ions de se sanctifier, qu'on n'en a par tout ailleurs. Soyons soumis & patients comme eux : c'est par la patience qu'on parvient à la mesme gloire qu'eux. p. 480. 482.

COMPLIMENT AU ROY. p. 482. 487.

*Sermon pour le jour de la Commemoration
des Morts. page 488.*

DI V I S I O N. Ne pas secourir les ames du purgatoire, parce qu'on n'est pas persuadé des peines qu'elles y souffrent, ni qu'il y ait un purgatoire, c'est une conduite aussi déraisonnable qu'elle est pleine d'erreur, 1. partie. Estre persuadé des peines que souffrent les ames du purgatoire, & ne pas travailler à les secourir, c'est une dureté aussi criminelle qu'elle est contraire à la pieté & aux loix mesmes de l'humanité, 2. partie. Estre disposé à secourir les ames du purgatoire, & ne se servir pour cela que de moyens inefficaces, c'est un desordre aussi commun qu'il est déplorable dans le christianisme, 3. partie. p. 488. 493.

I. P A R T I E. Ne pas secourir les ames du purgatoire, parce qu'on n'est pas persuadé des peines qu'elles y souffrent, ni qu'il y ait un purgatoire, c'est une conduite aussi déraisonnable qu'elle est pleine d'erreur. Telle est néanmoins la conduite des heretiques & de ceux qui par libertinage entrent sur ce point dans leurs sentiments. Conduite où il est aisé de découvrir trois grands défauts. p. 493. 494.

1. Dans un doute de speculation, ils se mettent au hazard de manquer à un des plus importants devoirs de la justice & de la charité chrestienne. Car enfin les heretiques malgré eux sont forcez de reconnoistre, que comme ils n'ont point d'assurance qu'il y ait un purgatoire, aussi n'ont-ils point d'as-

Table & Abregé

seûrance qu'il n'y en ait pas. Or dans un tel doute conclure à ne point prier pour les Morts, est-ce une conduite sage? Nous qui croyons le purgatoire, nous ne sommes pas pour cela certains que ceux d'entre les Morts pour qui nous prions en particulier, y soient actuellement; car ils peuvent estre, ou dans le ciel, ou dans l'enfer. Cependant nous prions toujours: pourquoy? parce que, comme dit saint Augustin, il vaut mieux s'exposer à faire pour ces ames des prieres superflûes, que de se mettre en danger de ne pas faire pour elles des prieres necessaires. Ainsi devroient raisonner les heretiques. p. 494. 500.

2. Ils ne prient pas pour les Morts, parce qu'ils ne croient pas le purgatoire: mais tout au contraire ils devroient croire le purgatoire, parce qu'il est évident & incontestable qu'il faut prier pour les Morts. Rien de plus solidement establi par l'autorité de l'Ecriture, par celle des anciens Conciles & des Peres, par toute la tradition, que la priere pour les Morts. Or s'il faut prier pour les Morts, il y a donc un purgatoire. Mais pour ne vouloir pas tirer cette consequence, les heretiques nient le principe; & pour le nier, rejettent des livres de l'Ecriture très authentiques, & ne déferent ni aux Conciles, ni aux Peres, ni à la tradition. p. 500. 504.

3. De ce qui est incertain touchant le purgatoire, ils se font un prejuge contre le purgatoire même. Par exemple, ce qui les choque ce sont certaines peintures sensibles & affreuses qu'on nous en fait. Mais moy si j'estois à leur place, je me dirois à moy-même: je ne scais point expressément ni où souffrent les ames des Morts que Dieu purifie, ni ce qu'elles souffrent, ni comment elles souffrent; mais sans examiner toutes ces circonstances qui ne sont point essentielles, il me suffit de scavoir qu'elles souffrent, qu'il est juste qu'elles souffrent, & que je puis les sou-

des Sermons.

lâger dans leurs souffrances. Quel bonheur pour nous, fidèles Catholiques, d'estre les enfants d'une Eglise qui ne nous abandonne, ni pendant nostre vie, ni après nostre mort ! p. 504. 510.

II. P A R T I E. Estre persuadé des peines que souffrent les ames du purgatoire, & ne pas travailler à les secourir, c'est une dureté aussi criminelle qu'elle est contraire à la pieté & aux loix mesmes de l'humanité. Elle blesse trois interests differents : 1. l'interest de Dieu, 2. l'interest de nos freres, 3. nostre propre interest. p. 510. 511.

1. L'interest de Dieu : car delivrer une ame du purgatoire, c'est procurer un accroissement de gloire à Dieu ; c'est autant glorifier Dieu, qu'on le glorifie par la conversion des infidèles ; c'est le glorifier comme Jesus-Christ le glorifia, lorsqu'il descendit dans les Limbes pour en tirer les ames des anciens Patriarches ; c'est, pour ainsi dire, tirer Dieu luy-mesme d'un estat violent où il se trouve, obligé qu'il est de punir des ames qui luy sont cheres, & qu'il voudroit rassembler dans son sein. p. 511. 517.

2. L'interest de nos freres. Ils souffrent, & ce sont nos proches, nos parents, nos amis. p. 517. 519.

3. Nostre propre interest. Autant d'ames que nous delivrons, ce sont autant de protecteurs que nous avons dans le ciel. Mais si nous abandonnons ces ames, Dieu permettra que nous soyons nous-mesmes un jour delaissez. p. 520. 523.

III. P A R T I E. Estre disposé à secourir les ames du purgatoire, & ne se servir pour cela que de moyens inefficaces, c'est un desordre aussi commun qu'il est déplorable dans le christianisme. On ne laisse pas d'avoir pour les Morts quelque pieté ; mais, 1. pieté sterile & infructueuse, 2. pieté d'ostentation & de faste, 3. pieté toute payenne, 4. pieté, qui quoyque chrestienne, ne produit que des œuvres mortes & sans merite. p. 523. 524.

Table & Abregé

1. Pieté sterile & infructueuse : beaucoup de larmes & peu de prieres: c'est mesmes sur d'autres qu'on se décharge absolument du soin de prier. p. 524. 528.

2. Pieté d'ostentation & de faste. On ne pense qu'à l'exterieur des devoirs funebres, aux ceremonies d'un deuil, &c. p. 528. 530.

3. Pieté toute payenne. Elle n'a que la chair & le sang pour objet, sans agir dans les vertus de la foy. p. 530. 531.

4. Pieté, qui quoyque chrestienne, ne produit que des œuvres mortes & sans merite. On prie, mais sans estre en grace avec Dieu. Tout ce que nous faisons alors sont des œuvres mortes pour nous-mesmes ; faut-il s'étonner qu'elles le soient encore plus pour les autres ? Exceptons néanmoins de cette regle le sacrifice de la Messe. Indulgence pour les Morts qu'on peut gagner par la Communion, après s'estre purifié par le Sacrement de la penitence. p. 531. 536.

Sermon pour l'ouverture du Jubilé.

page 537.

DI V I S I O N. Ce que c'est que la grace du Jubilé, 1. partie. Ce qui est necessaire pour avoir part à la grace du Jubilé, 2. partie. Ce que doit operer dans nous la grace du Jubilé, 3. partie. p. 537. 539.

I. P A R T I E. Qu'est-ce que la grace du Jubilé? c'est proprement la remission de la peine temporelle, qui reste à subir au pecheur, après que son peché luy est pardonné. Il faut distinguer deux choses dans le peché, la coulpe & la peine. La coulpe ne peut estre remise que par le Sacrement de la penitence, ou par la contrition parfaite. Mais par une grace speciale Dieu remet la peine en vertu de l'indulgence & du Jubilé. p. 540. 542.

des Sermons.

En vain les heretiques prétendent que Dieu ne remet jamais la coulpe ou l'offense, sans remettre la peine ; & que Jesus-Christ ayant satisfait pleinement pour nous, toute autre satisfaction seroit inutile & diminueroit mesmes le merite du sacrifice de la croix. Car 1. il ne faut que l'exemple de Moïse & de David, pour nous convaincre que Dieu, en pardonnant mesmes le peché, se reserve encore le droit de punir temporellement le pecheur. 2. Il est évident par le témoignage de saint Paul, que nos satisfactions doivent estre jointes à celles de Jesus-Christ. *Adimpleo ea qua desunt passionum Christi, in carne mea.* p. 543. 545.

Tenons-nous-en donc toujours à la mesme proposition, que Dieu, par l'indulgence & le Jubilé, nous remet la peine temporelle qui estoit dûë à nos pechez, & dont l'exacte mesure n'eust pû sans cela estre remplie que par nos satisfactions. Ainsi l'Eglise catholique l'a-t-elle entendu, expliquant cette promesse faite à saint Pierre : *Tout ce que vous delierez sur la terre, sera delié dans le ciel.* Pouvoir dont saint Paul & les Evêques des premiers siècles ont usé. Pouvoir par où les indulgences se sont establies & perpetuées dans le monde chrestien. Il est vray qu'il a pû se glisser sur cela des abus dans le christianisme : mais outre que l'Eglise les a corrigez, l'abus mesme des indulgences est une preuve de leur verité & de leur sainteté : car selon Terrullien, on n'abuse que de ce qui est bon, & on ne prophane que ce qui est saint. p. 545. 549.

Mais en quoy le Jubilé est-il différent de ces autres indulgences que nous appellons plenieres? 1. c'est une indulgence beaucoup plus solennelle : 2. c'est une indulgence beaucoup plus privilegiée : 3. c'est une indulgence beaucoup plus seûre. Recevons-la donc avec respect, avec reconnoissance & action de graces, & avec toute l'obéissance de la foy. p. 549. 554.

Table & Abregé

II. P A R T I E. Quelles dispositions sont nécessaires pour avoir part à l'indulgence du Jubilé? 1. Estre en estat de grace, voilà la disposition habituelle. 2. Accomplir les œuvres prescrites par la bulle, voilà la disposition actuelle. p. 554.

1. Estre en estat de grace : car l'indulgence est une faveur qui ne s'accorde qu'aux justes & aux amis de Dieu. D'où suivent trois conséquences : la première, qu'il faut donc renoncer à tout péché : la seconde, qu'il suffit donc d'avoir la conscience chargée d'un seul péché mortel, pour estre incapable de gagner l'indulgence du Jubilé ; & qu'il suffit mesmes d'estre coupable d'un seul péché veniel, qu'on ne deteste pas, pour ne la pouvoir gagner dans toute son étendue. La troisième, qu'il faut donc estre vraiment contrit & penitent. De-là jugeons combien il y en aura peu qui participeront à cette grace du Jubilé. p. 554. 557.

De-là mesme concluons encore, qu'il n'est donc pas vray que l'indulgence, & par conséquent le Jubilé anéantisse la penitence, ainsi que les heretiques nous l'ont reproché, ni que ce soit mesmes un relaschement de la penitence ; puisque le Jubilé suppose la penitence & ce qu'il y a de plus difficile dans la penitence, qui est la conversion du cœur : & puisque c'est au mesme temps le motif le plus engageant pour exciter les pecheurs à faire de dignes fruits de penitence. Cest au contraire dans la doctrine des heretiques, que l'on découvre le relaschement visible & l'anéantissement de la penitence. Car n'est-ce pas l'anéantir que de la réduire à un simple acte de foy, & de la dépouiller comme ont fait les auteurs du schisme, de toutes les œuvres humiliantes, laborieuses, & pénibles ? p. 557. 562.

2. Accomplir les œuvres prescrites par la Bulle, qui sont, 1. la confession, 2. l'aumosne, 3. le jeusne, 4. la visite des Eglises, 5. les prieres ordonnées,

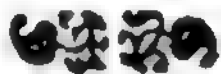
des Sermons.

8. la Communion. Admirons la bonté de nostre Dieu, qui veut bien à de telles conditions se relascher de tous ses droits. p. 562. 567.

III. P A R T I E. Que doit operer en nous la grace du Jubilé ? le renouvellement interieur de nos personnes. Renouvellement qui ne doit consister ni en de vains projets , ni en des idées vagues ; mais dans une reformation entiere de nos mœurs. Sans cela le Jubilé n'est qu'une pure cérémonie : & que sera-ce en effet autre chose pour tant de chrestiens ? on les verra tels après le Jubilé qu'ils estoient auparavant. p. 568. 572.

Mais tous les temps ne sont-ils pas bons pour travailler à ce renouvellement de nous-mêmes ? ouïy , mais le temps du Jubilé y est spécialement propre. Car 1. le Jubilé est l'engagement le plus naturel à ce renouvellement de vie : 2. le Jubilé est le moyen le plus efficace de ce renouvellement de vie : 3. le Jubilé est l'occasion la plus avantageuse pour ce renouvellement de vie. p. 572. 575.

Travaillons donc sans differer au parfait renouvellement, & au changement interieur de nos ames ; & qu'il ne nous arrive pas comme à l'infortunée Jerusalem , d'ajouter à nos autres desordres , celuy de ne pas connoistre le temps où Dieu nous visite, & par-là de mettre le comble à nostre reprobation. p. 576. 577.



• *Privilege du Roy.*

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conscillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Le Sieur Claude Rigaud, Directeur de nostre Imprimerie Royale, Nous a fait remonstrer, que nous luy aurions permis en vertu de nos Lettres de Privilege, de faire imprimer *les Sermons du P. Bourdalouë*, pendant le temps de 15. années, & qu'il desiroit donner au public *la suite desdits Sermons dudit P. Bourdalouë*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires. Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Rigaud, de faire imprimer ledit livre en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de quinze années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obeissance: & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit livre, en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cents livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens, dommages & intersts. A la charge que ces

presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux reglements de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nostre Bibliothèque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'exposant ou ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenue pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit adjoustée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & non obstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires; car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le 6. de Janvier, l'an de grace 1709. & de nostre Regne le soixante-sixieme. Par le Roy en son Conseil, **LE COMTE.**

Registré sur le Registre numero 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 400. num. 762. conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 12. Janvier 1709. **L. SEVESTRE,** Syndic.

6279



5544

